



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

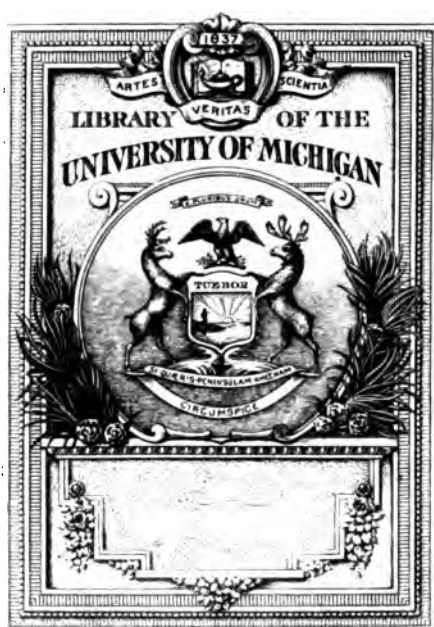
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491261



[REDACTED]

4.



MÉMOIRES
DE
L'ACADÉMIE D'AMIENS

**Les opinions émises par les auteurs des
Mémoires leur sont personnelles et l'Académie
n'en est pas responsable.**

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

D'AMIENS

TOME XLVII.

ANNÉE 1800.



AMIENS

IMPRIMERIE YVERT ET TELLIER

—
1801



*lib. Com.
Nischoff
10-110th
16258*

Séance publique du 23 Février 1900.

L'antiquité Gréco-Latine

LES HUMANITÉS ET LE TEMPS PRÉSENT

MESDAMES,
MESSIEURS,
MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Je n'ai point sollicité l'insigne honneur que vos suffrages m'ont conféré, et, pour me décider à l'accepter, j'ai eu besoin de l'opinion si favorable que vous avez exprimée par un vote unanime.

Ma reconnaissance est d'autant plus vive et plus sincère, que vous m'avez appelé à succéder à l'homme éminent qui m'honora de son amitié et dont le nom a été illustré par le talent et par de nombreux services publics.

L'Académie d'Amiens conservera à M. Albert DAUPHIN un souvenir impérissable. Ce grand citoyen fut, en effet, toujours et partout au premier rang : à la barre, à la Mairie d'Amiens, aux sombres jours de la défaite, sur le siège du Magistrat, au Conseil général, à la Tribune législative, dans les Conseils du Gouvernement, il fit grand honneur au département de la Somme et à sa Ville natale, à sa chère ville d'Amiens, à laquelle il était profondément

dévoué et à laquelle le rattachaient les charmants liens de la vie privée et les éclatants services de la vie publique.

J'occupe la place vacante de votre regretté collègue, mais je n'ai pas la présomptueuse ambition de le remplacer. Peut-être dois-je reporter sur sa chère mémoire une large part de la faveur avec laquelle vous m'avez accueilli. Votre grande bienveillance a suppléé à tout ce qui pouvait me manquer. Mon premier devoir, comme mon premier sentiment, est de vous remercier aussi, Messieurs, d'avoir considéré comme un titre ma ferveur pour l'antiquité latine : J'aime, en effet, « *tout ce qui rayonne encore du fond des temps et des poussières.* »

Adolescent, les lettres ont éveillé en moi une passion qui ne s'est point éteinte, et, si les circonstances qui jouent dans la destinée un rôle si considérable, m'ont appelé à rendre à mon pays des services autres que ceux qu'il peut attendre des poètes ou des historiens, il n'en est pas moins vrai que l'amour des lettres est demeuré en moi et qu'il m'est doux, Messieurs, d'être des vôtres, dans cette ville d'Amiens où sans doute un bon génie m'a ramené, et vous avez voulu, en m'appelant parmi vous, me faire ressouvenir de tout ce qui me fut cher.

« *Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
« quarum sacra fero ingenti percussus amore,
« accipiant.* »

Ce n'est pas impunément qu'un magistrat traverse des époques troublées, où il est appelé à dépenser chaque jour, pour des causes publiques, non seulement le meilleur, mais la presque totalité des efforts

de son esprit. Les bonnes lettres ont donc eu tort ; je les ai délaissées. Mais voici que vous venez, Messieurs, de me faire faire un retour sur le passé. Je suis resté l'homme d'il y a vingt-cinq ans, du temps où le monde moins pressé de vivre ne se lançait pas encore avec tant de précipitation dans des directions toutes positives, du temps où les études n'étaient point utilitaires, du temps où le Roman visait moins à être une affaire de commerce, où le « *décadisme* » n'avait point encore été inventé, où l'on ne rougissait pas de se souvenir de l'antiquité, où les Magistrats citaient Horace et Virgile mieux que je ne puis le faire. Fort de cette discipline intellectuelle de mes études classiques, j'ai regardé s'écouler devant moi le fleuve, chaque jour grossissant, des productions littéraires, qui déborde aujourd'hui en tous sens ; j'ai assisté à des transformations multiples, heureux de voir qu'on allait de l'avant, inquiet quelquefois de l'avenir, et me demandant parfois, comme Musset dans la « *Confession d'un enfant du siècle* » si « à chaque pas qu'on fait, « l'on marche sur une semence ou sur un débris. »

Le temps est venu, entend-on crier de toutes parts, d'abandonner l'étude des lettres latines et grecques et d'adapter l'éducation aux exigences de l'évolution économique d'une société démocratique et industrielle. Il n'y a plus aujourd'hui, dit-on, qu'une question, qu'un intérêt social : « *gagner de l'argent* » à quoi bon des esprits ornés — c'est armés qu'il les faut pour la lutte de l'existence, dans la grande mêlée des appétits, dans le conflit enfiévré des intérêts. A quoi bon cette étude des classiques

grecs et latins qui ne servira pas aux futurs Agriculteurs à cultiver leurs champs, aux futurs Industriels à diriger leurs usines, aux futurs Officiers à gagner des batailles !

Et devant de pareils discours, le respect de l'antiquité s'est évanoui ; la foi s'en est allée ; on ne croit plus aux anciens ; l'on ne vit plus avec eux, ou si parfois encore ils forcent l'attention, l'admiration qu'on leur accorde n'est point différente de la froide estime que nous avons pour une belle pièce de Musée.

Pour définir la culture de notre esprit par les lettres, les latins disaient « *humaniores litteræ* » je traduirai volontiers *les lettres qui sont tout de l'homme* (qui sont plus humaines que le reste) et nous avons répété après eux, pour désigner l'étude des lettres anciennes « *les humanités* » nom admirable et admirablement vrai, parce que la culture littéraire est le point de départ de la culture morale, que les lettres font l'homme, qu'elles développent en lui le germe de toutes les facultés.

Nulle discipline ne vaut pour l'esprit celle des classiques de l'antiquité. Les productions littéraires des anciens, comme toutes les productions humaines, ne sont point exemptes de défauts, mais elles n'ont pas du moins celui de vouloir briller aux dépens du bon sens. Ce sont des guides sûrs auxquels on peut s'abandonner avec confiance. La raison chez eux domine l'imagination et je m'étonne que notre temps qui se glorifie d'être pratique n'aperçoive pas tout ce que l'esprit peut gagner à l'école des Anciens. L'allure prudente et sûre de leur pensée, la solidité

de leur jugement en toute chose, ne conduisent point dans les sentiers inconnus et escarpés où l'émotion de trop voir à la fois, jointe à la hâte d'arriver et aux difficultés mêmes du chemin, risque de rendre notre tête et nos pas moins affermis.

En vain nous demanderions aux langues vivantes des chefs-d'œuvre qui aient la puissance éducatrice des lettres latines.

Chez les Anglais, SHAKESPEARE, philosophe inégal et inconstant, rêveur hardi et téméraire, génie aventureux et troublant, se perd en des paradoxes d'amertume, où il est difficile de le suivre.

En Allemagne, GËTHER, mystérieux et savant, absorbé par la contemplation de la nature, transporte dans sa morale le défaut d'équilibre d'un « *Faust* » impuissant à trouver le vrai bonheur. Shakespeare est Anglais ; Gëthe est Allemand ; ni l'un ni l'autre ne sont profondément humains. Seuls les anciens ont le privilège de trouver ouverte la porte de tous les esprits et — depuis les écoles du Nouveau-Monde jusqu'aux gymnases de l'Allemagne, — compris et admirés partout, ils font l'éducation de tous les hommes, parce qu'ils ont possédé, sans exagération maladive et à leur juste degré, toutes les qualités morales et littéraires.

Mais ne peut-on pas objecter qu'il faut craindre de voir surgir parmi nous une aristocratie intellectuelle, dédaigneuse de l'action et peu soucieuse du progrès. Au commerce des anciens, l'esprit perdrait-il en puissance d'activité ce qu'il gagne en finesse ; le goût du passé enlèverait-il le désir de préparer un avenir de renouvellement ? L'histoire tout entière

proteste contre de pareilles affirmations. Il suffit de lire au hasard une des biographies de Plutarque pour y voir clairement que toute l'antiquité n'est qu'un vaste répertoire de leçons de courage et d'énergie civiques. Et si je voulais commencer le récit des vertus actives dont l'antiquité nous a donné l'exemple, sans cesse prévenu par votre souvenir, je risquerais plutôt de fatiguer votre attention que de manquer d'arguments en une cause où la vérité triomphe d'elle-même ! Chacun sait avec quelle gloire les Gracques ont sacrifié leur vie aux principes qu'ils défendaient ; Thraséas et Pison nous ont montré comment, sous le joug le plus despotique, un citoyen, fort de ses vertus, sait et peut conserver avec une indomptable fierté, la liberté de sa conscience et de sa personne. Mais doit-on craindre que cette énergie morale, que cette puissance d'action, puisées chez les anciens, ne s'exercent point dans le sens du progrès ? Le premier livre où passe un large souffle d'indépendance fut écrit sous l'influence de l'antiquité. C'est en plein seizième siècle, au moment où le peuple lui-même ne discute pas encore l'autorité royale, que La Boétie écrit « *le traité de la servitude volontaire* » ; c'était un érudit, fanatique de l'antiquité, ce Saint-Evremond qu'exila Louis XIV. La révolution a commencé par l'encyclopédie où l'on se piquait de connaître les anciens. Voltaire écrivait admirablement en latin ; Vergniaud, Barnave, Robespierre, et Danton lui-même, étaient imprégnés de ces anciennes études auxquelles quelques-uns reprochent aujourd'hui de ne point donner suffisamment le goût des révolutions.

Il n'est point de littérature mieux faite que celle des Latins et des Grecs pour élargir l'esprit, pour donner de la rectitude au jugement, pour élever les cœurs, pour inspirer la passion de la liberté.

Le peuple grec se gouvernait lui-même ; ses orateurs le consultaient directement ; la tribune, le théâtre y étaient entièrement libres. Aucune loi n'en venait restreindre l'audace et la satire personnelle comme la satire politique s'y faisait applaudir. L'esprit se développait librement dans tous les genres, sans convention et sans limites. Et chez les Latins, cette conquête lente et patiente de tous les droits par le peuple, cette montée constante des hommes nouveaux aux honneurs, à mesure qu'ils en étaient plus dignes, n'est-ce point aussi un spectacle fait pour nous assurer que ce sont de nobles et libérales leçons que celles de l'antiquité. L'on parlait il y a quelques années de la décadence de la bourgeoisie devant un homme politique qui fut un orateur éminent, un philosophe et un grand maître de l'Université, et Jules Simon répondit : « *Non, rassurons-nous, la bourgeoisie n'est pas perdue, car elle sait le latin.* »

La culture des humanités classiques a certainement contribué à la force et à la grâce de l'esprit français ; les vieilles et précieuses humanités devraient toujours constituer le fond de l'enseignement, car elles peuvent encore répondre aux aspirations de notre époque, dont les besoins variés réclament en même temps, je ne le conteste pas, une instruction et une éducation appropriées ; elles peuvent toujours aider au progrès et former des

hommes qu'on n'accusera pas d'être des « prodiges de néant. »

Depuis vingt-cinq ans, j'ai regardé de la tour de mon éducation classique se dérouler le panorama multiple de tous nos modernes chefs-d'œuvre littéraires — et je me suis demandé si la littérature se renouvelait véritablement, si elle suivait cette évolution progressive des sciences qui les mène chaque jour à d'incontestables et très utiles découvertes, ou si la littérature contemporaine vivait sur le passé ?

L'âme humaine progresse-t-elle comme la science ? La psychologie trouve-t-elle vraiment comme la chimie des combinaisons nouvelles ? Découvre-t-elle de nouvelles sensations comme on découvre scientifiquement de nouveaux corps ? Etablit-elle, comme la physique, de nouvelles lois, plus subtiles et plus délicates sans doute que les anciennes, mais non moins sûres et non moins invariables ? Notre cœur a-t-il ses Edison et nos maladies morales ont-elles trouvé leur Pasteur ? Sans aucun doute, la poésie, le roman, le théâtre, l'éloquence, l'histoire, se sont transformés. Ces transformations sont-elles des progrès ? Dit-on quelque chose de nouveau, pour emprunter le mot de La Bruyère, « *depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent ?* » — ou n'y a-t-il de nouveau que ce qui est oublié ?

Les Poètes : « *Ab Jove principium* ». Les Poètes sont les favoris des Dieux et c'est par eux que je commence mon examen de conscience, car l'homme étant, selon le mot de Protagoras, la mesure de toutes choses, c'est moi que je jugerai en vous par-

lant d'eux, ou sinon ma seule individualité, tout au moins l'état d'âme de la génération à laquelle j'appartiens.

Il nous avait bien paru que Lamartine et De Vigny apportaient quelque chose de nouveau dans la façon dont ils élargissaient notre âme pour les rêves infinis de notre cœur ; ils étaient empreints d'un idéalisme, qui procédait des idées chrétiennes, transformées depuis Chateaubriand en matière d'art ; mais Lamartine et De Vigny, dira-t-on, sont des arriérés ; et depuis, Victor Hugo, Leconte de Lisle, De Heredia, Henri de Regnier, ces maîtres puissants ou raffinés de la forme, ont marché dans d'autres voies. Ne vous semble-t-il pas que Lucain avait déjà cette manière d'agrandissement épique qui est le fond de Victor Hugo ? Ne vous paraît-il pas que Stace et Apollonius de Rhodes avaient déjà ce souci du pittoresque et du relief qui ont fait la gloire de plus d'un de nos contemporains ? J'entends que de plus récents encore inclinent vers une poésie seulement suggestive, nullement objective, et voudraient faire du vers un instrument de musique qui éveillerait les sensations sans les peindre et les exprimer précisément. Est-ce un progrès ? Et cette poésie évocatrice ne s'adressant qu'à l'oreille et aux sens, art succédané de celui des musiciens, vaut-elle celle qui nous donne l'intime plaisir de surprendre dans sa netteté harmonieuse et précise les idées que nous n'avions fait jusque là que pressentir confusément ? Et je songe que jusqu'en leurs plus infimes détails les méthodes nouvelles ont déjà paru. N'est-ce pas Catulle qui s'avise, lui aussi, de dépeindre la tris-

tesse d'un père par une accumulation de voyelles graves :

Lumina sunt gnati cara saturata figura.

Ce sont bien là, si je ne me trompe, les procédés de Verlaine, de Rodenbach et d'Henri de Regnier.

Le Roman : Le Roman est un genre nouveau. Je ne me souviens pas d'avoir expliqué de roman dans mes classes. J'ai ouï dire que le jeune Racine se délectait à la lecture des « *Amours de Théagène et Chariclée* », que fit Héliodore et j'ai lu dans quelque traduction la naïve pastorale de « *Daphnis et Chloé...* » Nous connaissons l'âne d'or d'Apulée et le Satyricon de Pétrone. Le Roman moderne s'est fait, je le sais, ces dernières années, une spécialité de photographier les bas-fonds ; l'a-t-il fait avec plus de sincérité, avec plus de réalisme que Pétrone ? N'y a-t-il point dans le court aperçu de la vie du bas peuple romain, plus de vérité encore, et cette vérité n'empêche pas le romancier latin d'avoir fait place à la fantaisie. L'art n'a pas perdu tous ses droits ; l'esprit court dans tous les chapitres et la lourdeur y est chose inconnue.

Les naturalistes ont une prétention étrange. Ils ne reconnaissent pas plus aux romanciers qu'aux peintres le droit de choisir dans la nature ; tout les intéresse au même titre et plus particulièrement tous les spectacles que précisément des raisons d'art avaient fait jusqu'ici dédaigner ; comme si l'art n'était pas une sélection constante, non seulement des objets, mais même de nos impressions, non seulement l'imitation, mais surtout l'interprétation de

la nature. La vérité toute nue n'est pas toujours belle. Choisissons même dans les corbeilles de fleurs ; ne déversons pas au hasard le pêle-mêle des hottes ; je confesse toute l'admiration que j'ai pour l'extraordinaire talent descriptif, pour la prodigieuse puissance d'analyse du chef de l'école des naturalistes, du poète en prose de *Germinal* et d'*Une page d'Amour*, — mais pourquoi a-t-il tant de fois dépensé dans des peintures, inutiles au moins, — cette puissance de talent dont un ancien, sans aucun doute, n'eût utilisé la force que pour la production du beau ; qu'il eût canalisé comme un courant d'eau vive et puissant, loin de se résigner à n'être que le torrent, dont on admire l'impétuosité, mais dont on peut redouter avec raison les flots troubles et déréglés :

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

Je sais que nous avons inventé le roman psychologique, mais est-ce à dire que nous en connaissons mieux le cœur humain ? Ce serait certainement faire preuve de beaucoup de mauvais goût que de ne point louer des œuvres comme celles de Bourget, de Marcel Prévost, et de tant d'autres. Mais leur prétention est amusante d'avoir découvert l'âme humaine. Jamais ni les écrivains anciens ni ceux du dix-septième siècle n'ont songé à se prévaloir de cette découverte et cependant ils étaient les Christophe Colomb de cette terre dont nos contemporains ne sont que les Americ Vespuce. Eblouis sans doute d'avoir mis l'étiquette sur le trésor, nos contemporains croient maintenant qu'il est devenu le leur. Or, ils ne sont après tout que des spécialistes. Ils

n'ont en somme inventé qu'une forme littéraire et les anciens n'avaient pas besoin d'un conte pas plus que d'une intrigue romanesque pour étudier le jeu des ressorts de leur âme. Dans l'âme humaine, que ce soit celle de Pasteur ou celle du viveur le plus sottement inintelligent, nos modernes romanciers n'étudient, n'analysent que l'amour, souvent même en dehors de toute espèce de causes psychiques, et la solution du problème qu'ils se posent avec des airs entendus et graves, consiste pour eux à déclarer dogmatiquement, après des investigations qui n'ont la plupart du temps nullement rapport à l'âme, qu'il subsiste dans l'amour un je ne sais quoi de mystérieux qui en fait précisément l'attrait et qu'ils ne sauraient définir. Toute la psychologie de Bourget ne me paraît pas dépasser celle de Sénèque et je ne sache pas que Balzac ait fait de meilleurs portraits que Théophraste.

Le Théâtre : Ce qui depuis vingt-cinq ans m'a le plus frappé, c'est l'extraordinaire développement pris par le Théâtre. Tandis que l'antiquité en confinait le domaine au développement de certaines légendes, connues de tous, les modernes y ont abordé tous les sujets ; ils en ont fait une tribune, et c'est leur chaire de prédilection, d'où ils se plaisent à haranguer, à morigéner, aussi bien qu'à amuser les foules ; et le théâtre s'est posé en réformateur de la société. Le mariage, la condition de la famille, les rapports réciproques des maris et des femmes, des filles et des mères, des pères et des fils, sont devenus ses thèmes favoris. Tour à tour, il a défendu et atta-

qué. Qu'a-t-il obtenu ? Est-ce vraiment au théâtre, à Dumas que nous sommes redevables de la loi sur le divorce ? Je ne puis m'empêcher de penser que le théâtre était peut-être plus puissant encore dans l'antiquité, au temps où Aristophane renversait un Cléon, bousculait un régime institué par des parvenus de l'argent ou de la poussée populaire et ramenait quelque temps Athènes aux sentiments de ses traditions nationales de devoir et d'honneur.

Mais il est deux genres qui doivent aux circonstances de notre vie nationale contemporaine un développement vraiment admirable : je veux parler de l'Histoire et de l'Eloquence.

Je dis l'histoire et l'éloquence, car il ne rentre pas dans mon sujet de parler de la science, sans quoi j'aurais mis au premier rang des innovations de notre époque, ce genre nouveau et de puissant attrait sur tous les esprits, le roman scientifique illustré par notre éminent collègue, M. Jules Verne. Je le place bien au dessus de Fontenelle, car Fontenelle se contentait de piquer la curiosité et de charmer les esprits ; M. Jules Verne les instruit en même temps. Il a devancé l'avenir de la science : N'est-ce pas un miracle que plus d'une de ses prédictions se soient réalisées ? Il a écrit « *Vingt mille lieues sous les mers* » avant l'emploi des bateaux sous-marins. Est-il une invention qu'il n'ait soupçonnée et comme prophétisée ? Je voudrais avoir le loisir de dire tout ce que je pense de la fécondité de son imagination, de l'universalité de son savoir et du charme puissant de sa plume si alerte. Fontenelle a donné la mesure de sa valeur morale en disant : « *Si j'avais la main pleine*

« de vérité, je me garderais bien de l'ouvrir. » Ce novateur paradoxal du dix-septième siècle n'avait rien dans la main et rien dans le cœur. Mais combien George Sand avait bien jugé notre illustre concitoyen, M. Jules Verne, quand elle lui écrivit : *« Vous avez un adorable talent, avec du cœur pour le rehausser. »* Il est de ceux qui, comme les historiens et les orateurs, ont puissamment contribué au progrès de la pensée, car nos historiens et nos orateurs, formés à l'école des anciens, ont, je n'hésite pas à le dire, dépassé et surpassé l'antiquité.

L'Histoire : L'humanité, comme on l'a dit, se compose de beaucoup plus de morts que de vivants. Nous savons bien peu de choses du passé ; nous n'avons pas retrouvé toutes les vérités que les peuples disparus ont égarées sur leur chemin. Que de lacunes ! que d'obscurités !... dans ce passé enseveli et voilé ! Que reste-t-il de toutes les civilisations mortes !... le plus souvent, des légendes que racontent leurs ruines ! et les ruines elles mêmes ont péri !

Cicéron, parlant de l'histoire, dit qu'elle est le témoin de tous les temps, la lumière de la vérité, la règle de l'existence, la messagère de l'antiquité... et il en fixe les règles. L'histoire dont il déterminait le rôle et donnait les préceptes, n'existait pas de son temps ; de longs siècles devaient s'écouler encore après Cicéron avant que l'histoire proprement dite devînt non seulement la résurrection du passé, l'école des peuples, et suivant le mot de Mignet *« un spectacle plein d'émotions et une science féconde en enseignements, le drame et la leçon de la vie humaine. »*

Le dix-neuvième siècle sera le siècle de l'histoire comme il sera celui de la vapeur et de l'électricité.

De nos jours, les archives ont été ouvertes, la diplomatie a été accessible à toutes les classes de la Société ; la bourgeoisie y a envoyé ses fortes intelligences et avec Guizot, Augustin Thierry, Michelet, Taine et Renan, l'histoire s'est transformée. Au seuil du xx^e siècle, dont l'aurore se lève avec des ombres confuses, traversées d'éclairs lumineux, les principes fondamentaux de l'histoire paraissent définitivement fixés. La théorie de la critique et des sciences historiques a fait un pas immense.

Sans doute, il restera toujours dans le passé, tombé dans l'éternité, bien des obscurités impénétrables, car comme l'a écrit Chateaubriand : « *La voix de l'homme ne se ranime pas comme celle de l'écho : l'écho peut dormir dix siècles au fond d'un désert, et répondre ensuite au voyageur qui l'interroge ; la tombe ne répond jamais.* » Les tombeaux restent muets, mais les ruines parlent, — et les investigations contemporaines ont opéré de merveilleuses résurrections. — On peut affirmer aujourd'hui que la science historique existe...

L'Eloquence : Sans doute, Messieurs, — au Lycée nous admirions — et nous admirons encore — les grandes périodes oratoires, harmonieusement cadencées, et les traits heureux du « *Conciones* ». Nous en faisons des recueils. Il y a là tout un trésor de pensées et de formules définitives, — mais enfin, il faut le reconnaître, cette manière d'éloquence sonore a fait son temps. Il y a, dans tous les genres, une

part immortelle, humaine pour ainsi dire, et des exemples qui ne vieillissent jamais. Mais les temps changent, et les circonstances se modifient à l'infini ; les mœurs se transforment et on peut dire que les conditions de l'éloquence sont changeantes aussi. Si le fond bien souvent reste le même, la forme varie, et pour parler de l'éloquence judiciaire, n'est-il pas incontestable que la langue même de Philippe Dupin a déjà vieilli ? Aujourd'hui, à la barre, on adoucit ces sonorités démodées et une langue sobre, nette, simple sans vulgarité, une éloquence faite de clarté, de justesse et de raisonnement paraît plus conforme aux besoins d'une société démocratique, éprise d'utilité et de sciences exactes. N'est-ce pas une chose remarquable que dans la complexité assez confuse des hommes, des faits et des événements, l'éloquence ait adopté une langue plus simple ? Et cependant, héritiers d'un long passé, nous avons analysé, aiguisé, exagéré même tous les sentiments humains, au point que la langue qui les exprime est pour ainsi dire exténuée. Notre âme secouée chaque jour par des émotions fortes est portée à rechercher les effets violents. L'art moderne cherche le plus souvent à éblouir, à troubler. Le goût ne risque-t-il pas de s'émousser aux émotions trop fortes ? Ne devenons-nous pas moins sensibles aux mérites discrets et simples, aux beautés calmes, qui au lieu de nous solliciter, exigent que nous fassions un effort pour aller vers elles ? N'avons-nous pas un goût trop vif pour les couleurs éclatantes ?

En fait, nous allons plus vite qu'autrefois et l'éloquence est devenue plus pratique ; elle est aujourd'hui

d'hui entre les mains de tous. Ce qui caractérise notre époque, c'est, avec une remarquable aptitude de nos contemporains à comprendre, une admirable diffusion des talents.

Les charges sont accessibles à tous, l'instruction reçue par tous, et comme le constatait déjà Voltaire, au dix-huitième siècle, le moindre de nos étudiants a plus de connaissance aujourd'hui à vingt ans que les plus vieux philosophes de l'antiquité. — A cet égard, l'antiquité, c'est l'enfance de l'humanité. — De nos jours, l'éloquence s'est mise au service des plus grands, des plus nobles sentiments du cœur ; elle a continué à développer ce qui fait et fera la gloire de notre état social actuel, le sentiment de la solidarité humaine, de l'assistance mutuelle, la bienfaisance, la générosité publique et privée, la vertu aumônrière par excellence, une pitié ingénieuse et créatrice !

Nos bons orateurs se comptent aujourd'hui par centaines, et c'est pourquoi nous nous plaignons de ne pas en avoir — l'élévation du niveau général, dans tous les genres oratoires, a fait, qu'à notre vue, les sommets semblent aujourd'hui avoir diminué de hauteur. Au milieu de cette surproduction de talents et dans la multiplicité même des belles œuvres, nous sommes devenus plus difficiles : nous ne trouvons de génie qu'au prix de la rareté.

Je relisais récemment une délicieuse lettre de Pline Le Jeune, un peu malicieuse pour le barreau, et où l'homme de lettres qui fut un des plus grands avocats de son temps, fait sans s'en douter, Messieurs, l'éloge de vos réunions et de votre éloquence.

— Dans cette lettre, Pline vante l'élocution facile,

abondante et riche du rhéteur Isée, qui savait éloquentement instruire, plaire et toucher. A son avis, l'éloquence ne pouvait paraître dans toute sa sincérité que si elle n'avait d'autre objet que de convaincre en des sujets qui ne tenaient point à l'ambition de l'orateur ou à celle des auditeurs. Il aurait certainement aspiré à l'honneur de faire partie de votre Académie. Ailleurs, écrit-il « *Multum malitix, quamvis nolimus, addiscimus* » — Nous nous accoutumons à la malice, même malgré nous. Il affirme que ceux qui passent leur vie dans les contestations réelles du barreau apprennent sans le vouloir toutes les ruses de la chicane. Votre éloquence, à vous, Messieurs, est libre de tout souci trop pratique.

En tout temps, des esprits cultivés, ayant le goût des plaisirs délicats, ont éprouvé le besoin de venir se retremper, loin des préoccupations professionnelles, dans le commerce d'une société d'élite, où la première clause de tout contrat fût qu'on laisserait à la porte le souvenir des occupations quotidiennes.

Les Romains avaient leur salle de lecture publique; nous avons eu nos salons au dix-huitième siècle; mais le charme même de la conversation française, qui effleure et varie à l'infini tous les sujets, bannisait de ces réunions l'étude approfondie des Belles-Lettres; vous savez ce que tiennent encore de place aujourd'hui, dans les salons, les toilettes, les sports, les scandales des gazettes et toutes les frivolités de la vie mondaine.

Aussi bien, l'Académie de province s'est-elle constituée l'héritière des salons d'autrefois.

Jadis, gravement figé dans la contemplation d'épaves

archéologiques ou perdu dans la nuit d'études aussi minutieuses que peu intéressantes, l'Académicien de province était un héros de comédie plus qu'un homme du monde. On mystifiait à plaisir ces amateurs d'antiquités dont la confiance égalait l'ignorance peut-être, et s'il se trouvait quelque savant sincère, je ne sais quel mauvais génie l'entraînait toujours vers les sujets les plus arides et les plus inconnus, ou vers les puérilités pédantesques honorées du nom de rhétorique, comme s'il eut regardé comme un titre de gloire d'être inaccessible à l'intelligence du public. Il s'imaginait sans doute que moins il serait compris, plus il serait admiré !

Il n'en est plus ainsi, Messieurs, et si quelqu'un pouvait en douter, il n'aurait qu'à jeter les yeux sur votre Académie. Il est nécessaire qu'il y ait quelque part des hommes de goût et de bon sens pour procurer à ceux qu'intéressent les Belles-Lettres le charme d'études érudites et sincères pour assurer la tradition de la rectitude du jugement et de la vérité dans l'art.

Enfin, Messieurs, est-il passe-temps plus noble — plus agréable — que le commerce que vous entretenez par vos lectures et par vos études avec les maîtres de la pensée humaine, avec ces grands écrivains, qui ont reçu de Dieu, qui le sème d'une main avare sur la route des siècles, ce don merveilleux qu'on appelle « *Le Génie* », cette faculté indéfinissable qui élève un homme au dessus de ses contemporains et assure une vie immortelle à ses œuvres !

Lorsqu'on entre en communication étroite avec les

productions de ces esprits éminents, il semble qu'on oublie pour un instant les réalités mesquines ou amères de la vie et qu'on entrevoit, comme on l'a dit « *au milieu des ténèbres un pur rayon, on s'élève doucement vers ces hautes régions où réside l'idéal, l'idéal qui est la condition même de toute œuvre immortelle, comme il est le besoin éternel de l'âme humaine.* »

Suivant la belle parole de Lamartine, « *l'idéal n'est que de la vérité à distance.* »

« *Sub sole vanitas, super solem veritas.* »

L'art de la vie ne consiste-t-il pas à faire de la vie un objet, ou plutôt une œuvre d'art.

Et ma conclusion, en songeant avant de venir parmi vous, à ces vingt-cinq dernières années passées, — était qu'après tout, ni la poésie, ni le roman, ni même le théâtre n'avaient de beaucoup dépassé ces Anciens avec lesquels j'avais vécu et dont le souvenir est encore en moi si vif, mais je ne pouvais me défendre d'un mouvement d'admiration, en voyant quelle marche de progrès avaient suivie l'histoire et l'éloquence depuis un siècle — et comment ces deux genres avaient créé cette formidable puissance qui a nom « *La Presse* », car qu'est la presse, si ce n'est l'histoire écrite et commentée à l'infini chaque jour, l'éloquence d'une tribune publique ouverte à tous et à toute heure, où toutes les questions sont posées, tous les problèmes sociaux agités, toutes les causes plaidées devant l'opinion publique. Le journal a tué le livre dans une société pressée de vivre et pour laquelle le journal qui paraît le matin est déjà vieux le soir. Le journal a puissamment contribué à rendre

sceptique le gros public, et il a enlevé de l'âme des foules la superstition de l'imprimé. — Singulière destinée des hommes et des choses. Si le journal ne vit que « *l'espace d'un matin* » la renommée des plus illustres journalistes fait partie de ce qu'on appelle « *l'actualité* » et est purement et simplement viagère. On a dit avec raison que la presse était le chemin de fer des idées. Elle a, en effet, ses dangers et ses accidents ! Heureusement, la liberté, comme la lance d'Achille, guérit une partie des blessures qu'elle fait, — et elle est la condition même du progrès — et je pensais que de toute cette science, de tout ce talent dépensé, de toute cette lumière répandue, de tous ces horizons ouverts, il pouvait naître un avenir meilleur !

Non, ce n'est pas en vain que les générations se transmettent le fruit de leurs travaux, de leurs méditations, et comme le flambeau de leur vie,

Et quasi cursores, vitæ lampada tradunt.

Si nous n'en recueillons pas nous-mêmes le fruit, il tombera plus mûr dans la main de l'avenir.

Et vous y aurez, Messieurs, contribué pour quelque chose, car c'est aider au progrès qu'établir ainsi parmi vous une Société destinée à favoriser les travaux intellectuels, les intérêts moraux, à sauvegarder l'esprit national, et à relever, autant que nous pouvons le faire, les intelligences et les cœurs !

RÉPONSE
AU
DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. FRANQUEVILLE
PAR
M. PINSON

MONSIEUR,

Lorsque vous êtes venu me communiquer le beau discours que nous venons d'applaudir et me demander d'y répondre, je me suis dit que vous aviez été bien imprudent en frappant à ma porte et que c'était grand dommage pour vous-même et pour votre noble cause.

N'y avait-il pas au sein de notre Compagnie des maîtres éminents de l'Université, des humanistes au goût éclairé, à la plume délicate, pour lesquels l'antiquité grecque et latine n'a point de secrets et qui bien mieux que votre nouveau directeur eussent été qualifiés pour vous louer, comme vous méritez de l'être, pour apporter à la défense des lettres anciennes l'autorité de leur expérience et les séductions de leur talent ?

Si j'avais à prononcer ici l'éloge du magistrat, la tâche me serait facile ; il me suffirait de parcourir les nombreuses et rapides étapes de votre brillante carrière judiciaire, d'évoquer les grandes, les redoutables affaires soumises à vos patientes recherches

et à votre sagacité, la distinction, le dévouement, la droiture, avec lesquels vous remplissez la charge élevée où vous a placé la confiance du Gouvernement de la République, de rappeler enfin les marques de sympathie et d'estime que vous ont témoignées vos concitoyens, lorsque la croix de la Légion d'honneur est venue récompenser vos services.

Mais je vois d'ici mes collègues me regarder d'un œil inquiet, se demandant si je ne vais point prononcer un de ces éloges que je suis habitué à entendre chaque année, au mois d'octobre, dans une autre enceinte, et que mon trop court passage au parquet de la Cour d'Amiens ne m'a pas permis d'y prononcer moi-même. Qu'ils se rassurent, la tradition et la hiérarchie judiciaires expirent à notre seuil, et c'est par d'autres côtés que vous nous appartenez.

Le goût et les aptitudes littéraires se trahissent dès l'enfance ; vous n'avez pas échappé à la loi commune et le Lycée de St-Quentin se souvient encore de vos remarquables succès scolaires : aussi bien suis-je convaincu que le jour où vous receviez des mains de notre grand historien national la médaille d'or, attribuée au prix d'honneur de rhétorique, compte parmi les meilleurs souvenirs de votre studieuse jeunesse. Le diplôme de bachelier-ès-lettres vous aurait permis de conquérir vos grades de l'Ecole de Droit, vous ne l'avez pas trouvé suffisant et vous avez, à dix neuf ans, affronté avec succès l'épreuve de la licence.

C'était l'heure néfaste où la France envahie et meurtrie maudissait l'axiome impie du Chancelier de fer : en face de l'ennemi vainqueur qui vous criait que

la force prime le droit, vous vous êtes redressé et vous avez juré de consacrer votre vie au culte du droit : *forum et jus* ! Mais la basoche ne vous a pas pris tout entier ; les philosophes, les poètes, les orateurs de l'antiquité avaient procuré de trop douces joies au lycéen pour que l'étudiant ne restât pas fidèle à leur commerce. Vous avez employé vos heures de loisir à traduire le traité de Cicéron sur l'amitié et vous y avez trouvé, c'est vous qui l'avez dit, « un délassement plein de charme ».

L'amitié, noble sujet d'étude pour un jeune homme épris de philosophie et d'idéal ! mais combien de nuances elle comporte ! Est-ce pauvreté de la langue, manque-t-elle de termes pour exprimer les divers degrés de relation ou de sympathie, est-ce politesse banale et flatterie consacrées par l'usage, ce maître du monde ? je ne sais, mais il n'est guère de nom plus prodigué que celui d'ami.

Au temps où les jeux relégués maintenant à Monte-Carlo florissaient en plein Paris, le chevalier de Coigny avait un jour gagné au Palais Royal 1500 louis qu'il tenait dans son chapeau ; quelqu'un l'aborde et lui tient ce discours : « Mon cher ami, de « grâce, prêtez-moi cent louis. — J'y consens, mon « cher ami, répond le chevalier, pourvu que vous « me disiez comment je m'appelle. » Et comme le quémendeur (aujourd'hui cela s'appelle un tapeur) ne savait que répondre : « Vous voyez bien, reprit le « chevalier, que vous seriez trop embarrassé pour « trouver le moyen de me rendre mes cent louis, si « je vous les prêtais. »

Ce n'est pas l'amitié ainsi comprise qui a inspiré

le philosophe romain, charmé votre esprit et suggéré la préface de votre traduction.

Lucilius écrivait à Sénèque que l'homme chargé de sa lettre était son ami et il recommandait en même temps de ne pas s'ouvrir à lui sur ses affaires. Sénèque s'indignait de cette précaution ; « c'est dire, » écrivait-il, « c'est dire dans la même lettre que cet « homme est votre ami et qu'il ne l'est pas ; ainsi « le mot ami n'est dans votre bouche qu'une expres-
« sion banale, comme le titre d'homme de bien pour « les candidats et celui de citoyen pour le premier « venu dont on ne se rappelle pas le nom. » Ce n'est pas non plus, n'est-il pas vrai ? à l'étude de cette catégorie d'amis que vous vous êtes adonné avec votre auteur de prédilection.

« L'amitié n'est autre chose, » suivant la définition de Cicéron, « qu'une parfaite conformité d'opinion « sur les choses divines et humaines, jointe à une « bienveillance et une affection mutuelles. » C'est peut-être excessif et je crois que si telles étaient les conditions essentielles et nécessaires de l'amitié, si chacun dans les grandes questions devait professer rigoureusement la même opinion, si l'on était condamné à retrouver dans son ami le miroir même de son âme, les conversations entre amis manqueraient de la variété, du piquant et de l'entrain que provoque une légère contradiction. L'histoire nous montre d'ailleurs l'exemple d'amitiés profondes et fidèles entre hommes de croyances opposées, le catholique Loisel et le protestant Pithou, Montaigne sceptique « divers et ondoyant » et l'ami qu'il pleura toute sa vie, le généreux et enthousiaste auteur du Traité

de la Servitude volontaire, dont vous évoquiez tout à l'heure la grande image.

« L'amitié semble avoir son origine dans la nature
« plutôt que dans le besoin, » dit encore votre philosophe, et il a raison. « Elle est l'effet d'une sympathie, d'un sentiment d'affection plutôt qu'un calcul d'intérêt. » *Quapropter a natura mihi videtur potius quam ab indigentia, orta amicitia, et applicatione magis animi cum quodam sensu amandi, quam cogitatione, quantum illa res utilitatis esset habitura.* » Sans la vertu, dit-il encore, il n'y a pas d'amitié possible. »

Tout cela est vrai, et si l'amitié exige une conformité relative de tendances, une loyauté, un désintéressement, un dévouement absolu, elle comporte également cette attraction instinctive et réciproque des âmes sans laquelle il peut y avoir estime, sympathie, non amitié véritable.

Vous avez dû la pratiquer, Monsieur, pour en avoir ainsi doctement et délicatement disserté dès les bancs de l'Ecole, justifiant ainsi cette belle citation de La Bruyère dans votre préface. « Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres ».

Le jour où elle est brisée par la mort, le survivant en apprécie mieux encore les bienfaits. Connaissez-vous une page plus touchante que celle où Montaigne pleure la Boétie ? « Depuis le jour que je le perdis, je ne soys que traisner languissant ; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions

« à moitié de tout ; il me semble que je lui desrobe
« sa part.

« *Nec fas esse ulla me voluptate hic frui*

« *Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps* ». (1)

une plus éloquente que ces quelques lignes de Cicéron ?
« *Moveor enim tali amico orbatus, qualis, ut arbitror, nemo unquam erit, et, ut confirmare possum, nemo certe fuit* ».

Ainsi que vous le faites remarquer, Cicéron a étudié la plupart des questions concernant l'amitié. « Cependant, dites-vous, les modernes ont soulevé « une question nouvelle dont la solution est délicate « et intéressante, l'influence des sexes sur l'amitié ». L'amitié, enseigne La Bruyère, peut subsister entre des « gens de différents sexes.... cette liaison n'est « ni passion, ni amitié pure ; elle fait une classe à « part ». Psychologue de vingt ans, vous cherchez, vous indiquez de quelles causes procède « cette « liaison d'une classe à part » ; peut-être aujourd'hui que l'expérience et la maturité sont venues, y ajouteriez-vous sans témérité un autre élément, l'âge respectif des parties.

Plus tard vous avez traduit le *De Senectute*, ce livre consolateur des heures où les cheveux deviennent blancs, où les rides se creusent, où les forces fléchissent. A la veille enfin du jour où la magistrature allait vous ouvrir ses rangs, votre goût pour les lettres latines, votre culte du grand orateur romain vous mettaient aux prises avec le Discours contre Cecilius que vous faisiez, lui aussi, passer excellemment dans notre langue.

(1) Térence.

J'aurais mauvaise grâce à ne pas rappeler ici que vous avez placé cette traduction sous le patronage d'un membre de notre Académie, d'un magistrat, d'un homme d'Etat, à la mémoire duquel vous apportiez tout à l'heure un respectueux hommage en même temps que le tribut de votre reconnaissance.

Comment s'étonner si, nourri de ces fortes études, encore imprégné du génie des grands écrivains de Rome et d'Athènes, vous vous êtes tout à l'heure déclaré leur champion, alors que les détracteurs des humanités abondent et que les attaques dont elles sont l'objet partent des rangs de l'Académie Française elle-même ?

Combien, depuis le grand mouvement de la Renaissance, les lettres anciennes ont-elles subi de critiques et d'assauts ! Deux esprits opposés se partagent le monde, la tradition et le progrès, en perpétuel conflit dans les institutions et les lois, la littérature et les mœurs. Vouloir supprimer la tradition, c'est nier le passé et l'histoire. Contester le progrès, c'est rester sourd à la voix des peuples qui le proclament et l'appellent, fermer les yeux à la marche de l'humanité à travers les siècles. La plupart des révolutions sont nées de la lutte éternelle entre ceux qui veulent s'obstiner à rester immobiles et les impatients qui courent trop vite dans des sentiers inexplorés, au risque de s'y briser. Tôt ou tard le progrès l'emporte, mais tandis que les philosophes s'enrôlent sous sa bannière, les poètes satiriques et les moralistes prennent volontiers le parti du passé contre le présent. Montesquieu en avait fait malicieusement la remarque. « Horace et Aristote, dit-il, nous ont

« déjà parlé des vertus de leurs pères et des vices
« de leur temps, et les auteurs, de siècle en siècle,
« nous en ont parlé de même. S'ils avaient dit vrai,
« les hommes seraient à présent des ours. »

La controverse actuelle des humanités procède de ces deux tendances contraires de l'esprit humain, de même que leur antagonisme engendra jadis la Querelle des anciens et des modernes. Les écrivains du ^{xviii}^e siècle crurent qu'ils la commençaient ; ils ne firent que la continuer. Elevés dans le commerce des contemporains de Périclès et d'Auguste, ils se sont bien gardés de vouloir les proscrire, ils y ont puisé à pleines mains pour produire à leur tour ces belles œuvres qui font l'admiration de la postérité et placent leurs auteurs au niveau, parfois au-dessus de leurs devanciers. Mais tandis que Racine, Boileau, La Fontaine, La Bruyère et Fénelon inclinaient leur génie devant celui des anciens, une école recrutée parmi des écrivains de deuxième et troisième ordre, les Boisrobert, les Saint-Sorlin, les Bouhours et les frères Perrault, affirmait la supériorité des modernes, apportant comme preuves à l'appui ses propres ouvrages que nul ne lit plus aujourd'hui.

Si la thèse des modernes avait triomphé, c'eût été à courte échéance la ruine des humanités. A quoi bon perdre de précieuses années dans l'étude des langues qu'ont parlées deux peuples disparus, s'il n'y a que peu à y gagner et si, en toutes matières, les lettres modernes sont supérieures aux anciennes ? La prétention de Perrault et de ses amis reposait toutefois sur quelques idées justes, mais d'une application souvent contestable. Les voici, telles qu'elles se dégagent des polémiques du temps ?

L'intelligence des hommes ne varie pas avec les siècles et ne décline pas en suivant la chaîne des générations.

Les derniers venus profitent des découvertes, de ceux qui les ont précédés ; ils leur sont donc supérieurs.

Et Fontenelle, dans son discours sur l'Eglogue, résumait en ces termes ces deux idées : « La question générale de prééminence se réduit à savoir si les arbres d'autrefois étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui, Il ne paraît pas que les chênes du Moyen-Age aient été moindres que ceux de l'antiquité, ni les chênes modernes que ceux du Moyen-Age, donc nous pouvons égaler Homère, Platon, Démosthène... La nature a entre les mains une certaine pâte, qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons et dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes et certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène, ni Homère d'une argile plus fine, ni mieux préparée que nos philosophes, nos orateurs et nos poètes d'aujourd'hui... Nous voilà donc tous parfaitement égaux, anciens et modernes, Grecs, Latins et Français. Et même, nous autres modernes, nous sommes supérieurs aux anciens, car étant montés sur leurs épaules, nous voyons plus loin qu'eux. »

A ces considérations les modernes en ajoutaient une autre tirée de la supériorité incontestable de leurs croyances sur celles des anciens.

Ces propositions ne manquent pas d'exactitude ; mais il serait téméraire de les appliquer à toutes les

productions de l'intelligence. Indiscutables quand il s'agit des découvertes scientifiques, judicieuses dans leur adaptation à la philosophie et à la morale, elles sont sans portée dans le théâtre, l'éloquence et la poésie. « La poésie n'est ni la philosophie ni la morale. Ce qui fait le grand poète, ce n'est pas la vérité des idées, c'est la vérité des sentiments, la beauté de l'imagination, la vivacité des passions, l'éclat du langage », (1) toutes choses qui peuvent se rencontrer aussi bien parmi les anciens que chez les modernes, chez les païens que parmi les chrétiens.

La querelle dura plus d'un demi siècle et si, dans les discussions que soulève aujourd'hui la suppression des humanités, règne parfois une certaine âpreté, les polémistes du xvii^e siècle étaient encore moins tolérants que nous. A la séance de l'Académie Française du 27 janvier 1687, Charles Perrault lut à ses collègues son poème sur le Siècle de Louis le Grand ; Il y malmenait vertement Homère auquel il reprochait « cent doctes rêveries, » et s'adressant au poète il disait :

« ... Ton esprit s'égare et prend de tels essors
« Qu'Homère te fait grâce en disant que tu dors. »

A ces mots, Boileau qui, assis entre La Fontaine et Huet, depuis quelques instants tressautait sur son siège et grondait tout bas, n'y put tenir davantage et se leva en s'écriant qu'une telle lecture était une honte envers l'Académie. Sa protestation resta sans écho ; il s'en vengea en comparant, dans deux épi-

(1) H. Rigault.

grammes, la compagnie dont il faisait partie aux Hurons et aux Topinambous. Rassurez-vous, Monsieur, dans nos séances mensuelles nous ne nous permettons pas de semblables écarts.

Quelques années plus tard, Brossette lui ayant annoncé la fondation d'une Académie à Lyon, Boileau, qui ne trouvait pas comme le chef de l'école naturaliste que les Académies de province sentissent le renfermé, et ne professait pas contre elles les dédains de M. Henry Houssaye, lui répondit : « Je
« suis ravi de l'Académie qui se forme dans votre
« ville. Elle n'aura pas grand prix à surpasser en mé-
« rite celle de Paris qui n'est maintenant composée
« à deux ou trois hommes près (Boileau en était, il
« fallait bien faire quelques exceptions) « que de gens
« du plus vulgaire mérite et qui ne sont grands
« que dans leur propre imagination. C'est tout dire
« qu'on y opine du bonnet contre Homère et contre
« Virgile et surtout contre le bon sens comme contre
« un ancien, beaucoup plus ancien qu'Homère et que
« Virgile. » Hurons et Topinambous sans doute, Bossuet, Fénelon, Fléchier, Segrais, Huet, Fontenelle et Thomas Corneille qui faisaient alors partie de la Compagnie.

Le monument le plus remarquable de cette longue querelle qui divisa les esprits en Angleterre aussi bien qu'en France est la lettre de Fénelon sur les occupations de l'Académie Française. En dépit des contradictions que les ménagements apportés par son auteur y ont introduites, et, bien qu'ils'y abstienne prudemment de conclure, sa lettre à l'Académie est un plaidoyer habile mais parfois injuste contre les

modernes. Quand Fénelon traite de l'éloquence de ses contemporains, il oublie qu'il y a eu un Bossuet; il reproche aux tragiques de son temps, qui s'appelaient tout simplement Corneille et Racine, d'avoir affadi la tragédie, et, ce qui est plus inique encore, il oppose l'élégante simplicité de Térence au galimatias de Molière.

Les corps enseignants n'étaient pas restés étrangers à la mêlée générale : tandis que les Jésuites et leur *Journal de Trévoux* tenaient pour les écrivains de leur siècle, Port-Royal et l'Université faisaient campagne en faveur de l'antiquité gréco-latine.

La querelle proprement dite finit avec La Motte et Mme Dacier, mais dans les termes où elle avait été engagée elle ne pouvait avoir de solution pratique et le procès des Anciens et des Modernes resta toujours ouvert. Les écrits de Voltaire, de Marmontel et de Vico en font foi. On cessa de s'injurier, l'indifférence succéda aux ardeurs de la lutte et avec elle une indiscutable décadence des études classiques pendant la durée du XVIII^e siècle.

Il appartenait à la nouvelle Université de rendre aux humanités l'éclat de leurs plus heureuses années. Leur influence sur l'état d'âme de la bourgeoisie du milieu de notre siècle fut considérable et J.-J. Weiss l'a très-justement appréciée dans les lignes qui suivent : « C'était l'amour des lettres désintéressé « et sans prétentions, sans objet certain sinon sans « utilité positive et sans fruits solides. Les lettres, « répertoire unique des carrières les plus diverses, « entretien innocent des heures, délices et noblesse « de la vie ! Les gens de cette génération lisaient « et savaient lire...

« Vers 1869 encore, il n'y avait guère de conversation entre honnêtes gens, sérieuse ou frivole, « savante ou mondaine qui ne fût semée et pailletée « de citations grecques ou latines, de bribes de « l'écriture, de souvenirs mythologiques, de sentences tirées de l'histoire ancienne, toutes choses « devenues avec le temps si communes, si usuelles « et si banales, que personne ne se fût demandé d'où « cela pouvait arriver dans la conversation présente. « Cela s'entendait à demi-mot, résumait une suite « d'idées, de sensations et d'arguments; c'étaient « des signes abrégatifs aussi clairs et aussi rapides, « plus substantiels et plus condensés que ceux de la « sténographie. »

On avait pu attaquer les anciens, prétendre que les modernes leur étaient supérieurs, on n'avait jamais songé à proscrire d'un trait de plume toute l'antiquité païenne de l'enseignement classique, il était réservé à un ecclésiastique du diocèse de Nevers d'entreprendre cette singulière croisade. Depuis le P. Possevin au xvi^e siècle, personne ne s'était ému du danger que faisait courir aux âmes le commerce des auteurs anciens, quand vers 1852, l'abbé Gaume s'avisait de mettre au ban de la chrétienté ce qu'il appelait le paganisme littéraire dans un livre intitulé : « Le ver rongeur des sociétés modernes ou le paganisme dans l'éducation ; » (en ce temps là, on ne connaissait pas encore les bacilles). Ce ver rongeur qui depuis trois siècles dévorait la société européenne, c'était la littérature de l'antiquité : les résultats avaient été déplorables ; à force de ronger, il avait engendré une foule de génies malfaisants, Pascal, Arnauld, Bossuet,

l'auteur d'Esther et d'Athalie, Fénelon, Bourdaloue, Fléchier, Massillon, Châteaubriand, tous d'affreux païens, comme chacun sait, et l'abbé Gaume concluait : (ici je cite textuellement) que « de chute en « chute, le théâtre, la littérature, la poésie sont arrivées aux dégoûtantes productions de Parny, de « Pigault-Lebrun, de Victor Hugo, de Scribe, de « Soulié, d'Eugène Sue et des feuilletonistes. » On aurait tort de s'indigner de semblables billevesées ; on ne répond pas à un homme qui accole Scribe à Victor Hugo et traite leur œuvres de productions dégoûtantes.

Voyez pourtant comme on peut différer d'appréciation, suivant le point de vue auquel on se place : aux yeux de l'abbé Gaume, les auteurs païens sont nécessairement des païens de ceux qui les lisent, suivant le précepteur de la reine Elisabeth, Roger Ascham « les traductions de livres étrangers qui « s'étaient de son temps dans les boutiques de « Londres avec des titres perfides n'étaient bonnes « qu'à pervertir les mœurs anglaises..... et ces « positions badines de la France et de l'Italie « faisaient plus de papistes que les traités sérieux « de Louvain. » Or, parmi les livres ainsi dénoncés à l'opinion comme badins et comme papistes, figurait un des plus beaux traités de votre auteur favori, le *De officiis* de Cicéron.

Montalembert eut beau, sur le terrain historique, apporter à la thèse de l'abbé Gaume l'appui de sa parole et de son talent, déclarer dans son discours de réception à l'Académie Française que « la Renaissance du paganisme » contribua à « saper les bases « du vieil édifice catholique » la campagne dirigée

contre les lettres païennes ne tarda pas à provoquer au sein du clergé la même résistance que parmi les membres de l'Université. L'abbé Gaume rentra sous sa tente, le ver rongeur continua ses prétendus ravages avec la complicité de l'épiscopat et des congrégations enseignantes et cette passagère prise d'armes se termina par un éclat de rire qu'il serait peut-être cruel pour l'abbé Gaume de qualifier d'homérique. Si jamais la réforme de cet étrange rêveur l'avait emporté, c'eût été la fin des études grecques et latines, et quelques uns des livres par lesquels M. Gaume prétendait remplacer nos classiques païens, ses *Selectæ sanctorum vitæ* par exemple, auraient fait la part trop belle aux partisans de l'enseignement moderne.

Je n'ai pu résister au désir de jeter un regard sur le passé et de rechercher les origines de la polémique actuelle. Aujourd'hui il ne s'agit plus d'une simple querelle d'école ainsi qu'au temps de Boileau, ni des anathèmes puériles d'un illuminé. Depuis plus d'un demi-siècle l'autorité des lettres antiques est battue en brèche au nom des principes les plus divers. Les uns reprennent les théories de Perrault et de Fontenelle sur la permanence des forces de la nature et la loi du progrès, d'autres avec l'école naturaliste invoquent l'indépendance absolue du goût, ceux-ci ne voient qu'une éducation aristocratique à abattre, ceux-là enfin n'admettent comme dignes d'être acquises que les connaissances dont l'utilité leur apparaît immédiate et certaine.

Ces idées ont-elles eu quelque portée sur le mouvement intellectuel de notre génération ?

En est-il résulté un progrès de la littérature contemporaine sur celle de nos pères ?

Faut-il enfin marcher résolument à l'assaut des humanités ou bien les défendre contre leurs multiples détracteurs ? Telles sont, si je ne m'abuse, les préoccupations qui vous inspiraient tout à l'heure en prenant place parmi nous.

Depuis vingt-cinq ans, venez-vous de nous dire, « vous avez regardé de la tour de votre éducation « classique se dérouler le panorama multiple de nos « modernes chefs-d'œuvre », et cédant sans doute à une habitude professionnelle vous les avez jugés.

Je ne vous suivrai pas si longtemps à ces hauteurs, quelque ingénieux que soient les aperçus que vous ont suggérés vos souvenirs de lettré. Aussi bien, si j'avais entrepris de lire ou de relire tous les auteurs que vous avez cités, depuis Aristophane et Plutarque jusqu'à Zola, Rodenbach et Verlaine, en passant par Stace et Apollonius de Rhodes, eussiez-vous été exposé à attendre encore quelques années votre séance de réception ; ceux qui viennent de vous applaudir y auraient beaucoup perdu, et, vous connaissant, ils ne me l'auraient pas pardonné.

Bien qu'elles ne se rattachent qu'indirectement à votre sujet, vous avez rendu un public hommage aux découvertes de la science moderne ; nous qui les voyons se dérouler chaque jour dans leur progression incessante et rapide, nous ne les admirons peut-être pas assez ; mais vous êtes-vous jamais demandé quel serait l'émerveillement de vos amis de Rome ou d'Athènes ou seulement des contemporains de Louis XIV, si le coup de baguette de quelque fée bienfai-

sante les faisait sortir un instant du tombeau, revivre dans notre Paris en fête, contempler le spectacle grandiose de notre prochaine Exposition, converser avec Londres par le téléphone, avec New-York au moyen du télégraphe, entendre soigneusement enregistrée sur les cylindres du phonographe la voix d'un être disparu, parcourir en treize heures la distance de Paris à Marseille, obtenir, à l'aide de la photographie, la reproduction de leurs propres traits, lire à travers les corps opaques grâce aux rayons X, ou tout simplement assister à une course de bicyclettes ou d'automobiles? Je suis persuadé que leur raison n'y résisterait pas.

Après les savants vous avez évoqué romanciers, poètes, dramaturges, orateurs, historiens et journalistes ; vous vous êtes demandé si eux aussi avaient découvert quelque forme nouvelle, quelque vérité voilée jusqu'ici aux regards de l'humanité et si leurs œuvres avaient apporté aux lettres françaises un réel progrès.

En dépit des rapprochements que vous venez de signaler, je me refuse à rattacher le roman et le théâtre contemporains aux grands écrivains de l'antiquité. Au milieu de cette orgie de romans naturalistes, de pièces à thèses qui me déconcertent ou de poésies symbolistes que l'infirmité de mon intelligence ne me permet pas de comprendre, je suis plus disposé à reconnaître l'influence des brouillards de la Tamise et de la Norvège que celle du soleil de Rome ou de la Grèce. Le monde se fait vieux, et, à vouloir produire de l'inédit et de l'extraordinaire, on risque de tomber dans le paradoxe ou dans des pein-

tures d'une crudité malsaine. Nous sommes loin des temps où la devise du théâtre était : *Castigare ridendo mores*. L'auteur de la lettre à l'Académie reprochait avec quelque sévérité à Molière d'avoir donné un tour gracieux au vice : je me demande ce qu'il penserait des audaces de notre théâtre et des écrivains naturalistes.

Est-ce à dire que le roman, ce poème non épique des mœurs de notre société bourgeoise et démocratique, soit un genre condamnable ? Nullement et si le roman pornographique ou le feuilleton emprunté au répertoire des Cours d'assises, découpé chaque matin au bas de nos petits journaux, ajoute peu de chose au prestige littéraire de notre temps, il y aurait injustice à envelopper dans la même réprobation certaines analyses pleines de vigueur, de délicatesse ou de grâce des mœurs contemporaines, auxquelles les écrivains que vous avez cités et d'autres que vous avez passés sous silence, Alphonse Daudet ou Octave Feuillet par exemple, doivent leur légitime renommée.

Est-ce à dire encore que le goût du public se soit perverti et qu'on n'applaudisse au théâtre que les thèses les plus scabreuses ou les situations les plus équivoques ? Vous savez qu'il n'en est rien. Vienne une œuvre saine, vigoureuse, morale, empreinte de l'esprit de sacrifice, débordante d'idées généreuses, son succès est assuré. J'en atteste Henri de Bornier faisant vibrer l'âme de la patrie dans « la fille de Roland » ou dans « France d'abord », ou encore ce poète jeune, souple, enthousiaste, chatoyant,

Empanaché d'indépendance et de franchise,
faisant, à l'image de son héros,

Sonner les vérités comme des éperons.

Mieux vaut le panache de Cyrano que tant d'œuvres morbides, empreintes de pessimisme ou d'ironisme cruel trop longtemps admirées. Mieux valent les envolées, la belle humeur et la vaillance de cet étourdissant bravache que toutes les élucubrations du naturalisme, du décadisme, de l'instrumentisme, du symbolisme et d'une foule d'autres choses en *isme* où ma raison s'égare.

Je me refuse à admettre que le sonnet sur la couleur des voyelles, dû à la plume d'un apôtre de l'école symboliste, soit le dernier mot de la poésie.

- « A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
- « Je dirai quelque jour vos naissances latentes,
- « A noir corset velu des mouches éclatantes
- « Qui bourdonnent autour des puanteurs cruelles,
- « Golfes d'ombres ; E candeurs des vapeurs et des tentes,
- « Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombrelles,
- « L pourpres, sang craché, rires des lèvres belles
- « Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;
- « U cycles, vibrations divins des mers virides,
- « Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
- « Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux.
- « O suprême clairon, plein de strideurs étranges,
- « Silences traversés des mondes et des anges ;
- « O l'oméga, rayon violet de vos yeux. (1)

Le bon sens de Molière a flagellé le sonnet d'Uranie et le sonnet à Philis ; mais ce sont des chefs-d'œuvre de grâce et de clarté quand on les compare à ce rébus précieux dont l'auteur lui-même aurait quelque peine à donner l'explication.

(1) Arthur Rimbaud.

Vous n'eussiez pas été complet si dans le vaste tableau que vous avez tracé des lettres françaises vous aviez négligé la presse. Il est de mode d'en médire, et, comme vous, je n'en conteste ni les erreurs ni les dangers, mais il serait injuste d'en nier les services et de méconnaître la somme d'efforts, de talent et de verve qu'y dépensent chaque jour nos modernes polémistes. J'ai peu de mérite à m'associer aux éloges que vous leur adressez, sachant qu'en ce pays picard la presse est jalouse de ses droits mais respectueuse de ses devoirs.

Vous avez réservé à nos historiens une place à part ; ce n'est pas moi, fervent admirateur de leurs œuvres, qui vous reprocherai le juste tribut d'éloges que vous leur avez décerné. Si j'en excepte Bossuet, Voltaire et Montesquieu, l'histoire en France était restée jusqu'au début de ce siècle dans un état de médiocrité lamentable. La plupart des historiens ne voyaient dans la succession des événements qu'une matière à amplification de rhétorique ou se perdaient dans des narrations fastidieuses ; ils ne prenaient pas la peine de remonter aux sources, ou, s'ils les consultaient, c'était pour les dénaturer, les falsifier, et donner à leurs lecteurs l'idée la plus inexacte du Moyen-Age et des premiers siècles de la monarchie française. A Chateaubriand revient l'honneur d'avoir été l'initiateur de la réforme. Augustin Thierry a raconté l'enthousiasme que produisit sur sa jeune imagination la lecture de la bataille des Francs contre les Romains dans les Martyrs. De ce jour il comprit quelle vie puissante et différente de la nôtre avaient vécue les siècles écoulés ; de ce jour sa vocation d'historien était née.

Depuis Augustin Thierry, Tocqueville, Thiers, Henri Martin, Duruy et les écrivains que vous avez indiqués, jusqu'à Lavisse, Hanotaux et aux autres contemporains, quelle admirable pléiade d'historiens notre siècle a produits ! Thierry leur a enseigné à consulter les chartes et les chroniques, à ressusciter le passé avec une couleur, un charme, une intensité de vie que la vérité seule peut avoir ; il a déduit les leçons et les lois de l'histoire, marqué les étapes de la démocratie française avec cette sûreté de vue qui fait de l'Histoire du Tiers-Etat son chef-d'œuvre. Doué de la plus merveilleuse prescience, Tocqueville a, un demi-siècle d'avance, fixé les caractères de la société et du gouvernement égalitaires dont il entrevoyait l'avènement inéluctable.

A la suite des maîtres, dans les départements, une foule d'historiens spéciaux, de chercheurs érudits et consciencieux (et je n'ai qu'à jeter les yeux autour de moi pour en trouver ici) ont compulsé, dépouillé nos archives, exhumé leur poussière et mis à la portée de tous les trésors du passé dans ces nombreuses monographies, dans ces histoires locales qui nous donnent aujourd'hui la notion vraie de la vie provinciale d'autrefois.

Fénelon dont les idées de réforme et les conceptions libérales avaient entraîné la disgrâce attribuait la supériorité de l'éloquence chez les Grecs à la forme de leur gouvernement, à la liberté de la parole et aux agitations de l'*agora*. La Révolution française, en créant une tribune au milieu de la tourmente devait justifier cette assertion. De Mirabeau jusqu'à nos jours, les orateurs parlementaires dignes

de ce nom se sont faits légion ; les avocats ne leur sont pas restés inférieurs et c'est dans leurs rangs que bien souvent la tribune a recruté ses maîtres. Non, l'art oratoire n'a pas, en ces dernières années, dégénéré dans notre pays. Qu'il me suffise d'évoquer ici la parole empreinte de séduction, de finesse et de force du fondateur de la troisième République, la magie du verbe de cet incomparable styliste que fut Jules Favre, de ses savantes périodes dont l'impeccable cadence retentit encore comme une harmonieuse musique à l'oreille de ceux qui ont eu la joie de l'entendre en leurs jeunes années, le langage ardent, tumultueux, plein de flammes et d'éclairs de Gambetta le grand tribun. Est-il même besoin de remonter si haut et n'avons-nous pas présente à l'esprit cette mémorable séance de réception à l'Académie Française qui fut, il y a quelques jours à peine, un triomphe de l'éloquence parlementaire ? Sans sortir même de notre cadre provincial, l'Académie et le barreau d'Amiens ne comptent-ils pas dans leur sein des avocats d'un réel talent ? l'homme d'Etat dont vous avez été à la barre le collaborateur ne fut-il pas un remarquable orateur d'affaires ? et sur la liste actuelle de nos membres titulaires et honoraires ne trouvons-nous pas le nom de deux hommes publics qui ont honoré grandement la tribune française ?

A quelles sources se sont-ils abreuvés ? Sous quelles inspirations leur intelligence s'est-elle formée ? Leur robuste discipline classique les a-t-elle rendus impropres à discuter et à traiter au point de vue pratique et utilitaire les questions qu'ils avaient à résoudre, ou réfractaires aux réformes que com-

portait notre état social ? Nullement, et ils l'ont su prouver.

Vous n'avez point parlé de l'éloquence de la chaire ; mais je vous soupçonne d'y avoir songé cependant à propos des travaux de notre compagnie. Vous pensiez, n'est-ce pas ? à cette parole d'une verve, d'une élévation, d'une richesse et d'une couleur tant de fois applaudies dans cette enceinte et dont nous allons être, hélas ! privés désormais.

Et le conférencier que vous avez omis ! cet orateur d'un genre qui date d'hier, ce causeur charmant, ce vulgarisateur des notions les plus diverses, cet éducateur familial ! N'est-ce pas souvent un humaniste délicat, un normalien, un membre de l'Institut qui doit aux lettres anciennes le meilleur de lui-même ?

Vous n'hésitez pas à proclamer la nécessité du maintien des études classiques dans l'enseignement secondaire, à affirmer l'autorité bienfaisante de ceux que nous appelons les anciens parce qu'ils nous ont précédés ici-bas, que nous devrions nommer les jeunes, si nous songeons que leur génie a brillé dans l'adolescence et la jeunesse de l'humanité. Vous ne voulez pas priver nos enfants des pures joies qu'ils trouvent dès le collège dans la lecture des chefs-d'œuvre du passé. Ecoutez en quels termes un exquis écrivain de notre temps (1), dont la plume sceptique et railleuse ne nous a guère habitués à ce lyrisme, raconte les émotions que lui ont fait éprouver Homère et les tragiques de Grèce : « Après Esope, on nous « donna Homère. Je vis Thétis se lever comme une « nuée blanche au-dessus de la mer, je vis Nausicaa

(1) Anatole France.

« et ses compagnes, et le palmier de Délos, et le ciel
« et la terre et la mer, et le sourire en larmes d'An-
« dromaque.... Je compris, je sentis.

« Il me fut impossible, pendant six mois, de sortir
« de l'Odyssée. Ce fut pour moi la cause de puni-
« tions nombreuses. Mais que me faisaient les
« pensums ? J'étais avec Ulysse « sur la mer vio-
« lette ! » Je découvris ensuite les tragiques. Je ne
« compris pas grand'chose à Eschyle; mais Sophocle,
« mais Euripide m'ouvrirent le monde enchanté des
« héros et des héroïnes et m'initèrent à la poésie du
« malheur. A chaque tragédie que je lisais, c'étaient
« des joies et des larmes nouvelles et des frissons
« nouveaux.

« Alceste et Antigone me donnèrent les plus nobles
« rêves qu'un enfant ait jamais eus. La tête enfoncée
« dans mon dictionnaire, sur mon pupitre barbouillé
« d'encre, je voyais des figures divines, des bras
« d'ivoire tombant sur des tuniques blanches, et
« j'entendais des voix plus belles que la plus belle
« musique, qui se lamentaient harmonieusement. »

Vous estimez à juste titre que les philosophes, les historiens, les poètes, les orateurs de l'antiquité, à l'école desquels se sont formés les grands écrivains des quatre derniers siècles sont encore les meilleurs inspireurs de notre clair génie national. A vouloir nous modeler sur nos voisins, à prétendre faire passer le génie compliqué et nébuleux de leur littérature dans la nôtre, nous risquons de perdre les qualités natives de notre race. Nous ne deviendrions ni des Anglais, ni des Norvégiens, ni des Allemands, nous cesserions seulement d'être des Français et j'ai l'orgueil de croire que ce serait dommage.

Mais le danger est bien moins dans l'influence plus ou moins indirecte des littératures étrangères se substituant à celles des anciens que dans l'irrésistible courant utilitaire qui nous entraîne en ce siècle finissant.

Le *Struggle for life* est devenu terrible ; « on n'a plus « le temps aujourd'hui » a dit quelque part Francisque Sarcey « d'apprendre ce qui ne sert qu'à élever « l'âme, qu'à agrandir l'intelligence et qu'à former « le cœur..... Savoir ce dont on aura besoin pour « pratiquer le métier qu'on veut exercer, il n'y a pas « d'autre but à se proposer. »

Et l'on ne voit pas que l'étude des langues anciennes exige un perpétuel emploi de l'esprit d'analyse et de logique, qu'elle affine l'intelligence de l'enfant et lui donne une sûreté de vue, une souplesse, une perspicacité qui le serviront dans toutes les fonctions, dans tous les métiers où le conduira la bataille de la vie.

Dix ans pour cela, me dira-t-on, c'est beaucoup ; je ne trouve pas que ce soit trop pour faire un homme.

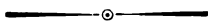
Mais qu'on y prenne garde, la somme des connaissances nécessaires à ceux qui entrent dans la vie devient chaque jour plus considérable, et comme les forces de l'adolescent ont des limites, qu'il est aussi funeste de surmener l'esprit que le corps, quand on ajoute quelque chose au programme, c'est le grec d'abord et le latin ensuite qui font les frais de la réforme.

Aussi les défenseurs des vieilles humanités ont-ils leurs heures de découragement. « Je ne lutte que « pour l'honneur, écrivait l'un d'entre eux, me sa-
« chant vaincu d'avance. »

Vous n'avez point voulu, Monsieur, vous abandonner à semblable désespérance. Restez fidèle à votre foi dans la vertu éducatrice des anciens, l'exemple que vous venez de donner avec votre haute compétence est salulaire et digne d'éloges.

Pour nous, Messieurs, continuons à défendre pied à pied le glorieux patrimoine que nous ont légué nos devanciers de Rome et d'Athènes, c'est une mine inépuisable où l'on trouve encore l'or le plus pur et le diamant le plus éclatant ; mais quoi qu'il advienne, n'allons pas, comme en était tenté un jour Francisque Sarcey, « nous asseoir tristement sur les ruines de
« Carthage et regarder avec une curiosité mélancolique l'avenir mystérieux d'un monde nouveau qui se
« lève », rappelons nous au contraire cette pensée consolante de Sénèque, un ancien qui croyait au progrès :
« La nature ne livre pas à la fois tous ses secrets.
« Nous nous croyons initiés, et nous ne sommes
« qu'au seuil du temple. La vérité ne vient pas s'offrir à tous les regards ; elle se cache et s'enferme
« au plus profond de son sanctuaire : notre siècle en
« découvre un aspect ; les siècles qui suivront découvriront les autres (1).

Sénèque ; Questions naturelles.



NOUVELLES RECHERCHES SUR LE LIEU D'ORIGINE

DE

Raoul De HOUDENC

TROUVÈRE DU XIII^e SIÈCLE

PRÉCÉDÉES D'UN APERÇU SOMMAIRE SUR LE MOUVEMENT

LITTÉRAIRE EN FRANCE A PARTIR DU X^e SIÈCLE

ÉTUDE PRÉSENTÉE A L'ACADÉMIE D'AMIENS

dans la Séance du 9 février 1900

PAR

M. EMILE DELIGNIÈRES, Membre correspondant.

Les œuvres littéraires françaises vraiment dignes de ce nom n'apparaissent guère que lors des premières croisades ; celles-ci donnèrent l'essor aussi bien aux productions de l'esprit qu'aux actes d'héroïsme.

Le premier réveil littéraire s'était manifesté plus de deux siècles auparavant sous l'influence de Charlemagne qui avait su réunir autour de lui tous les savants de l'Europe : Pierre de Pise, Alcuin d'Yorck, Eginhard, son historien, et bien d'autres ; la littérature alors était assujettie aux règles d'une scholastique rigoureuse, encore toute imprégnée de latin. Louis le Débonnaire et Charles le Chauve imitèrent l'exemple de Charlemagne, leur prédécesseur, mais les invasions qui, dès la fin du ix^e siècle et pendant le x^e avaient troublé si profondément le pays, depuis l'Escaut jusqu'à la Loire, avaient arrêté le mouvement littéraire dans son

premier élan. Ce n'était guère que dans les monastères, à l'ombre et dans la quiétude des cloîtres, que s'étaient conservés les dépôts sacrés de l'Antiquité et l'on en vit sortir, pendant une longue période, des historiens et des légendaires, des théologiens et des philosophes, enfin des poètes et des orateurs. Il s'était fondé en France des abbayes importantes telles que celles des Bénédictins de Saint Maur en Anjou en 543, de Saint-Denis, de Poitiers établie en 544 ou 550 par sainte Radegonde (1), celles encore de Cluny, de Cîteaux et de Prémontré, de Saint-Jean à Amiens de cet ordre, et bien d'autres; et en Artois, celle de Saint-Bertin fondée en l'an 648 et dont la liste des abbés va jusqu'en 1764 (2).

Au x^e et surtout au xi^e siècle, on vit se fonder les écoles célèbres de Reims, du Bec et d'autres. Celle de Saint-Amand, dans le Nord, brillait d'un vif éclat dès le x^e siècle; elle a produit le poème *De Schola Elonensi*, du prieur Foulques, œuvre récemment découverte par M. l'abbé Desilve qui en a fait l'objet de sa thèse de théologie, très remarquée du monde savant (3). Nous citerons aussi, dans le Ponthieu,

(1) Notre distingué collègue correspondant de la Société d'Emulation, M. Alfred Julia, du Crotoy, a publié dans le volume du Centenaire, en 1897, une étude d'un grand intérêt historique et littéraire sur *Sainte Radegonde*.

(2) La Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer, a publié dernièrement *les Chartes de Saint-Bertin*, d'après le grand cartulaire de Dom Charles Joseph Dervitte, par M. l'abbé Bled. 3 fasc. in-4°.

(3) *De Schola Elonensi sancti Amandi a sæculo ix ad xii usque*, par le docteur Jules Desilve. 1 vol. in-8 de xv-209 pages. — Louvain, Lille et Valenciennes, 1890.

l'Ecole de Centule (Saint-Riquier), avec Angilbert, élève d'Alcuin, Enguerran, Gervin, l'un des plus habiles prédicateurs de son siècle, et Hariulfe, l'auteur de la célèbre *Chronique de Centule*. (1).

Au xi^e siècle, on commence à s'affranchir des règles de la vieille scholastique, bien qu'elle fût restée néanmoins en honneur dans les abbayes et dans les monastères; une langue nouvelle apparaît qui, se débarrassant peu à peu du latin de plus en plus dégénéré, se polit par le cours du temps et le progrès des esprits pour devenir, par une véritable transformation, notre langue nationale. Pendant la période de transition, ce fut d'abord la *langue romane*, qui bientôt se divisa en deux dialectes différents, l'un, la langue *d'oïl* au sud de la Loire, l'autre, la langue *d'oc* ou *Wallonne*, dans la partie septentrionale; c'est cette dernière qui a donné naissance à la langue française proprement dite.

On peut assigner au xi^e siècle le *Roman de Roncevaux* ou *Chanson de Roland*, la première œuvre originale, dit-on, qui nous ait été conservée de la langue d'oïl, et la plus vraiment nationale, dirons-nous avec M. Vuilhorgne, de nos épopées chevaleresques; c'est en vain qu'on a voulu, en Allemagne, nous en déposséder. Bientôt, et sous l'influence des Croisades qui mélangèrent les peuples et les langues

(1) M. Ernest Prarond vient de publier avec le plus grand soin dans les Mémoires in-4° de la Société d'Emulation d'Abbeville, 1899, la traduction de la *Chronique de Centule*, par le marquis le Ver, avec avertissement et avec les remarques du traducteur sur les divers chapitres; (1 volume de 376 pages avec tables détaillées).

et qui inspirèrent le goût des lettres, des arts et des sciences, apparurent, avec la chevalerie naissante, ces poèmes grandioses, ces narrations héroïques où l'imagination, entraînée par l'amour du merveilleux, multiplia et agrandit même les hauts faits. Dans ces compositions, appelées en général *Chansons de gestes*, furent rapportées, exaltées et chantées tour à tour : la *Guerre de Troie*, les *Exploits d'Alexandre*, ceux de *Charlemagne*, puis aussi les légendes des *Quatre fils Aymon*, des *Chevaliers de la Table Ronde*, et tant d'autres..... On ne rêvait alors que combats, prouesses, luttres grandioses et épiques.

Au XII^e siècle, apparaissent dans le Midi les *Troubadours*, issus pour la plupart de sang illustre, qui, en mêlant la musique à la poésie, célébrèrent les gloires et les actions d'éclat des chevaliers dans un langage imagé, encore grossier sans doute, mais dont le fond ne manquait ni d'idéal ni d'imagination.

Le Nord prenait bientôt sa part dans ce grand mouvement littéraire avec les *Trouvères* dont les œuvres prirent d'abord, dans leurs chansons de gestes, un caractère plus grave et plus belliqueux que dans la littérature provençale ; mais ils ne tardèrent pas à se laisser aller, surtout au XIII^e siècle, dans les *fabliaux* et dans d'autres genres de poésie, à leur esprit gaulois (1). Leurs œuvres deviennent

(1) « Les *fabliaux*, ces contes en vers faciles et populaires, sont peut-être le plus riche héritage que nous ait légué le vieil esprit français. L'abondance, la liberté, le naturel, l'originalité de nos ayeux dans ce genre de poésie familière n'ont été surpassés par aucune nation ; de tous les points de l'Europe on est venu leur faire des emprunts ». (*Histoire littéraire de la France*, t. XXIII,

pleines de moquerie, parfois même de cynisme, et ils n'y respectent ni les femmes, ni les moines, ni les nobles.

Les Trouvères furent surtout les poètes du nord de la France, et c'est particulièrement en Picardie, pense-t-on, que furent faites les plus anciennes poésies du langage français septentrional.

En dehors des chansons de gestes, des fabels ou fabliaux, les Trouvères composaient d'autres pièces de poésie connues sous les noms de *lais*, de *jeux-partis*, de *tensons*, de *saluts*, de *ballades*, de *pastourelles*, de *dits*, de *sirventes* ou *sirventois* qui ont porté aussi, nous dit M. Alcius Ledieu (*Essais sur les Trouvères Picards*), le nom de *sottes chansons*, lesquelles ont peut-être été, selon lui, l'origine des *sotties* ou *moralités*.

Ces œuvres en général, toutes naïves parfois en cette langue nouvelle du moyen-âge, sont souvent très imagées; elles abondent en tours ingénieux, plaisants, parfois subtils, en observations curieuses, produit d'une vive imagination. Il y a là, enfin, une efflorescence étonnante d'idées sous une forme qui nous paraît sans doute encore défectueuse mais qui n'en doit pas moins être admirée; c'est que nos

p. 69). Et ailleurs : « Cette multitude de fabliaux ou autres œuvres de l'époque qui nous ont été conservés par les livres des jongleurs et qui n'ont pas encore été tous publiés forment un recueil unique dans l'histoire des lettres européennes et qui défie toute comparaison ».

Roquefort a dit du fabliau que ce genre de poésie peignait les actions ordinaires de la vie et les mœurs en général ; « c'est, dit-il, un miroir fidèle et véritable de l'histoire des Français au XIII^e siècle ».

premiers poètes ont eu ce grand mérite d'avoir, pour ainsi dire, créé de toutes pièces notre langue nationale. Depuis plusieurs années déjà, ces productions de nos premiers littérateurs ont été recherchées dans les bibliothèques publiques en France et à l'étranger; on en a publié, soit en entier soit par fragments, une grande partie, et elles ont été l'objet d'études approfondies et de haute érudition.

Les Trouvères allaient de pays en pays faire connaître leurs œuvres; celles-ci étaient aussi produites et vulgarisées par des *Conteurs*, des *Ménestrels* et des *Jongleurs* ou *Joingleurs* « vrais marchands de gaité, à la misère joyeuse », comme l'a bien dit M. le baron de Calonne dans son *Histoire d'Amiens*, tome premier.

Les jongleurs, notamment, récitaient ou chantaient ces compositions en y joignant parfois, on peut le penser, quelque œuvre de leur invention; ils y mêlaient aussi, nous dit M. Alcius Ledieu, des compositions destinées à amuser le public d'une façon différente. Ils se servaient de nombreux instruments de musique tels que la *citole*, la *gigue*, la *muse*, la *fustèle*, la *chifoine*, la *saltaire*, la *rote*, et on retrouverait dans leurs œuvres les annales complètes de l'ancienne musique française, (*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII, page 96). Ils menaient souvent, il faut bien le dire, une vie licencieuse et désordonnée, et se livraient à la passion du jeu; « le rire, le jeu, a dit *Brunetto Latino* (sic) dans son *livre du trésor*, voilà la vie du jongleur qui se moque de lui-même, de sa jeunesse, de sa femme, de ses enfants, de tout le monde », (*M. Vuilhorgne*, Mémoires de la Société

Académie de l'Oise 1896, page 499). L'un d'eux, voyons-nous encore dans l'*Histoire littéraire*, avait perdu successivement au jeu tous ses livres en les laissant en gage dans différentes villes, notamment à Abbeville :

Eustache le Grand et Virgile
Perdi aux dez à Abbeville.

Raoul de Houdenc, le Trouvère dont nous allons parler, a fait entrevoir quelques-uns de leurs écarts dans l'un de ses poèmes : le *Songe* ou la *Voie d'enfer*. A propos du jeu et des fourberies des joueurs de cette époque, Raoul a pris surtout à partie, nous dit M. Vuilhorgne, les Poitevins et les habitants de Chartres ; du reste, d'après le même auteur, ce trouvère paraît avoir aussi, comme le poète Rutebœuf, beaucoup aimé lui-même les jeux de hasard.

Ces écrivains nomades allaient même jusqu'à l'étranger ; ils étaient appelés dans les cours, dans les châteaux, où ils payaient l'hospitalité qu'on leur accordait, (car leur escarcelle était souvent vide), en exaltant les mérites et les hauts faits des personnages qui les hébergeaient, et ils le faisaient dans des inspirations souvent gracieuses. Les villes sollicitaient aussi leurs visites, et elles organisèrent plus tard en leur honneur des fêtes et des concours appelés *Plaids* ou *Gieux sous l'ormel* ; ces joutes littéraires ont donné naissance aux *Cours d'Amour* qui florissaient aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. Celles-ci ont été remplacées par les *Confréries du Puy* qui, même dès le ^{xii}^e siècle pour quelques-unes, se sont créées à Rouen, à Caen, à Amiens, à Abbeville et ailleurs

dans le nord de la France, en conservant ainsi jusqu'au xvii^e siècle et même plus tard le goût littéraire, appliqué toutefois alors exclusivement à l'idée religieuse.

Mais dès le xiv^e siècle et surtout au xv^e surviennent dans nos contrées les guerres avec les Anglais et les Bourguignons, les défaites sanglantes de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, les divisions de l'Eglise, la grande épopée et le douloureux martyr de Jeanne d'Arc, l'héroïque et touchante suppliciée de Rouen. Le temps n'était plus aux Cours d'Amour; la culture des œuvres d'esprit et d'imagination a vécu et peu à peu toute cette primitive et brillante littérature des xii^e et xiii^e siècles qui ne pouvait vivre et se développer que dans un calme relatif disparaît, emportée par ce grand courant de désastres ! « Toutefois, comme l'a dit M. Alcius Ledieu dans *Abbeville en liesse* (1), on voit, d'après les comptes de la ville d'Abbeville au xiv^e et au xv^e siècle que malgré les malheurs des temps, et dans les périodes d'accalmie, on prenait encore goût aux œuvres poétiques. La ville et les seigneurs entretenaient des ménestrels qui venaient amuser le public au lieu ancien de réunion, au *bois de la ville*, par leurs œuvres plus légères, plus badines, de moindre importance, lues et surtout chantées ; ces ménestrels étaient domiciliés à Abbeville, c'était les comédiens ordinaires de ce temps-là. »

Pour revenir aux trouvères des xii^e et xiii^e siècles,

(1). Etude lue en 1897 à la séance générale de la Société d'Emulation d'Abbeville tenue le 11 juillet dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, à l'occasion de la célébration de son Centenaire.

il est bon de rappeler qu'un grand nombre ont été originaires de notre Picardie et lui ont fait honneur. Dans sa notice : *Essai sur les trouvères picards*, publiée en 1883 sous le pseudonyme le *bibliophile Ratoux*, le même auteur en a relevé un certain nombre, d'après l'*Histoire littéraire de la France*, avec biographies sommaires et indication de leurs œuvres. Nous citerons notamment *Jean de Boves* qui a composé neuf fabliaux; *Pierre, Vielard* et *Rufin*, tous trois de Corbie; *Aubertin d'Airaines*; *Robert de Domart*; *Perrot de Nesle*; le *Reclus de Molliens*. Celui-ci était né à Abbeville au xii^e siècle et il composa deux poèmes de grande valeur littéraire : *li Romans de carité* et le *Miserere*, satires de mœurs dirigées surtout contre les prêtres et contre les moines (1). Amiens en a produit plusieurs parmi lesquels il faut mentionner *Richard de Fournival*, dont l'œuvre intitulée *le Bestiaire d'Amour* est restée la plus connue; *Eustache d'Amiens*, auteur de chansons et aussi d'un fabliau intitulé *le Boucher d'Abbeville* qui fait bien voir l'état des mœurs de cette époque; *Henri d'Amiens*; *Girardin d'Amiens*, qui a abordé le genre épique dans le long poème : *Charlemagne fils de Berthe*; puis encore *Grandin*, *Thibaut d'Amiens*, *Jacques d'Amiens*, *Guillaume d'Amiens* et *Gautier de Coinsy*.

M. le baron de Calonne, dans le premier volume de sa récente *Histoire de la ville d'Amiens*, si complète et si étudiée, a consacré un chapitre, sous le titre : *Mouvement littéraire*, pp. 235 à 243, à quelques-uns de ces trouvères locaux; il en fait connaître un autre,

(1) La Bibliothèque d'Amiens possède un manuscrit du xv^e siècle de ces deux poèmes.

Robert de Clari « un vaillant chevalier de l'Amiénois, dit-il, vassal et compagnon d'armes de Pierre d'Amiens, qui composa, après son retour en France vers 1210, *li Estoires de chiaux qui conquissent Constantinoble*; c'est une relation de la merveilleuse aventure à laquelle il avait pris part dans la foule de la « menue gent ». L'épopée de *Gormond et Isembard* sur laquelle M. Ferdinand Lot a fait une savante étude dans la *Romania* (n° de janvier 1898) a été, selon lui, composée entre 1060 et 1070 par un écrivain du Ponthieu resté malheureusement inconnu; ce poème a eu pour fondement historique la bataille de Saucourt-en-Vimeu en 881. On lit enfin dans le tome 23, p. 279 de l'*Histoire littéraire*, la mention d'un autre poète picard du xiii^e siècle, *Nicolas de Margival* dont on ne connaît que la composition des *Trois mors et des trois vis*.

Nous aurons ainsi rappelé, croyons-nous, les principaux auteurs du moyen âge qui sont réputés appartenir à notre contrée.

RAOUL DE HOUDENC

Parmi ces conteurs aux libres allures, aux œuvres naïves et primesautières, parfois de grande élévation, il en est un qui doit attirer tout particulièrement notre attention, à nous picards, c'est *Raoul de Houdenc*. Plusieurs écrivains sur la littérature romane l'ont considéré en effet comme originaire de la Picardie; il l'a déclaré lui-même, et, bien que ce point ait soulevé déjà des controverses, nous venons à notre tour, après notre confrère du Beau-

voisis, essayer de confirmer l'opinion la plus générale, rappeler les preuves, et faire connaître même, au moins nous l'espérons, à l'aide d'un document non relevé jusqu'ici, son lieu précis de naissance.

Disons d'abord, avec tous ceux qui se sont occupés de ce trouvère, qu'il a tenu un rang distingué parmi ses contemporains, et, comme l'a dit avec toute autorité M. Michelant dans l'introduction de *Meraugis*, son œuvre principale, qu'il a publiée en entier, « Raoul de Houdenc joua un rôle important, unique peut-être, dans l'histoire de notre littérature au moyen âge ». Il aura donc été l'honneur du pays auquel il doit appartenir ; de là vient l'émulation des chercheurs et des érudits pour l'attribuer à telle ou telle contrée ; un auteur belge, M. Dinaux, a voulu même le revendiquer pour le Hainaut. L'incertitude venait surtout du grand nombre de localités qui sont appelées *Houdenc*, sauf quelques variantes, et qui est précisément celui dont Raoul, dans ses ouvrages, a fait suivre son nom principal et qui lui est donné aussi par ses contemporains.

Nous pensions avoir relevé en grande partie ce qui avait déjà été publié sur ce trouvère, et cette étude touchait presque à sa fin, lorsque nous avons eu connaissance, par l'obligeance de M. Ferdinand Lot, le savant archiviste-bibliothécaire de l'Université à la Sorbonne, d'une notice publiée en 1896 par M. L. Vuilhorgne dans les mémoires de la Société Académique de l'Oise, (1) et dans laquelle cet auteur

(1) *Un trouvère picard des XII^e et XIII^e siècles*, par M. L. Vuilhorgne à Hanvoile (Oise). Mémoires de la Société Académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, t. xvi, 2^e partie, p. p. 486 à 826. Beauvais 1896.

a donné sur notre Raoul des éléments d'appréciation très approfondis et qui venaient confirmer plusieurs de nos assertions. Si nous avons néanmoins poursuivi notre étude, tout en puisant quelques nouveaux renseignements dans la brochure de notre érudit confrère, c'est que nous croyons apporter quelques éléments de discussion un peu différents sur la contrée qui peut revendiquer ce poète, et surtout parce que nous nous appuyons sur un document relatif au lieu même de son origine; nous le considérons, dans tous les cas, nous aussi, comme un trouvère picard. Enfin, nous avons pensé que ces deux travaux ne pouvaient que se compléter et se confirmer l'un par l'autre.

Il y a longtemps que Raoul de Hondenc a été apprécié comme l'un des trouvères les plus remarquables du moyen âge. L'un de ses contemporains, *Huon de Méry*, dans son poème allégorique écrit en 1228, *le Tournoiement de l'Ante-Christ*, a mis Raoul au même rang que *Chrestien de Troyes*, son contemporain et presque son émule, en exaltant particulièrement son talent à écrire « le biau françois », dans ces vers :

.
Moult insi grant force à eschever
Les dis Raoul et Chrestien
Qu'oncques bouche de crestien
Ne dist si bien comme ils disoient
Mais quand ils distrent, ils prouvoient
Le biau françois trestout à plain
Si comme il leur venoit en main :
.

Les auteurs, et ils sont nombreux, qui se sont

occupés de Raoul de Houdenc ont parlé, à plusieurs reprises, de ses qualités d'écrivain ; il s'est particulièrement distingué, disent-ils « par la subtilité de sa pensée, par ses rimes très riches, par la bizarrerie parfois cherchée de la forme ; les enjambements dans ses vers sont fréquents ; il aime le dialogue et il fait de l'interrogation un emploi quelque fois heureux mais excessif. »

Parmi les œuvres, au nombre de quatre, qui sont aujourd'hui bien nettement attribuées à Raoul de Houdenc, la principale et la plus étendue est *Meraugis de Portlesgues*, roman d'aventures, de haute allure, où le poète a fait valoir à leur plus haut degré les vertus chevaleresques. Le sujet se passe au temps d'Arthur de Bretagne ; il n'y est parlé que d'amours, galanteries, tournois et faits glorieux. L'auteur du résumé qui en a été fait dans l'*Histoire littéraire de la France* dit que, d'après le début, cette composition, qui se place en l'an 1200, (Borel, *Trésor de la curiosité*) se rapporte plutôt au cycle de la *Table ronde* qu'elle n'est, à proprement parler, un roman d'aventures. M. Vuilhorgue en a fait une analyse très détaillée à laquelle nous ne pouvons que renvoyer ; de son côté, M. Michelant, qui a publié l'œuvre en entier (1), nous dit que Raoul de Houdenc « se rattache par ce poème au mouvement épique de la période antérieure qui a trouvé dans

(1) *Meraugis de Portlesgues*, roman de la table ronde, par Raoul de Houdenc, publié par H. Michelant, d'après les manuscrits de Vienne et de Turin, Paris 1869, 1 vol. in-8° de 270 p.

Ce roman se trouve aussi dans un manuscrit du Vatican, fond de la reine Christine de Suède, (hist. litt. t. XVIII et XXII).

Chrestien de Troyes son plus brillant représentant ».

C'est par erreur, paraît-il, qu'on avait attribué à Raoul un autre roman de chevalerie : *la Vengeance de Raquidel*, connu aussi sous le titre de *Chevalier de l'Epée* ; on l'a attribué également à *Chrestien de Troyes*. Roquefort avait indiqué enfin Raoul de Houdenc comme étant l'auteur du roman de *Guillaume de Dole* ou *de la Rose*, mais rien ne le confirme d'une façon précise et cette assertion est aujourd'hui abandonnée.

Dans un autre poème qui, celui-là, ne lui est pas contesté, notre trouvère a été le premier de son époque à introduire l'allégorie, c'est *la Voye* ou *Songe d'enfer* (1) ; il y a exposé, sous le couvert de personnalités parlantes et agissantes, les vertus et les vices, telles que l'avarice, l'orgueil, le repentir, la courtoisie, la largesse, etc. Cette composition, d'une allure toute originale, a pour objet d'indiquer à ceux qui veulent se damner la vraie route qu'ils doivent tenir ; elle a fait, dès le moyen-âge et aussi de nos jours, la réputation dont jouit Raoul de Houdenc. C'est, dit M. Amaury Duval dans *l'Histoire littéraire* (1823, t. 1^{er}) « une vraie satire » ; l'auteur, en racontant un songe dans lequel il s'est cru transporté en enfer, trouve l'occasion d'attaquer les vices qui dominaient de son temps et quelques personnages dont il avait à se plaindre ; c'était, pour la plupart, des bourgeois, et des mauvais sujets alors à la mode, Jehan, Michel de Treilles et autres dont les noms sont restés obs-

(1). Il y a deux autres poèmes sous le même titre : l'un, de *Rutebeuf*, qui, sans égaler celui de Raoul de Houdenc, est cependant préférable à un autre composé par *Baudoin de Condé*.

curs, et qui ne rappellent aujourd'hui aucun souvenir. Ce poème, d'après le même auteur, aurait fourni à Dante la première idée de sa *Divine Comédie* ; cette assertion, nous dit M. Vuihorgue, vient de notre érudit compatriote abbevillois, M. Charles Labitte, alors professeur au Collège de France, qui, dans une bonne étude sur les sources où Dante a puisé les éléments de la *Divine Comédie*, a consacré quelques lignes à notre poète picard, mais cet auteur ne nous apprend rien de nouveau relativement à sa vie.

Le *Songe* ou la *Voye d'Enfèr* a été suivi de la *Voye du Paradis*, de même allure, et qui, malgré la controverse soulevée sur la question d'attribution, doit appartenir à Raoul de Houdenc ; nous espérons le démontrer plus loin avec preuves à l'appui, et ce point a une grande importance pour la question d'origine.

Ces deux poèmes ont été publiés en entier par M. Achille Jubival à qui l'on doit les œuvres complètes de Rutebeuf et plusieurs études sur la langue romane. Ils sont véritablement curieux, et leur auteur, inventeur de cette sorte de composition allégorique, y a fait preuve d'une imagination toute exubérante et bien singulière ; M. Lenient, nous dit M. Vuilhorgue, a fait connaître que le *Songe* ou *Voye du Paradis* aurait été composé en faveur de la croisade contre les Albigeois, mais ce point est controversé.

Vient ensuite, dans le même genre, le roman des *Aeles de Courtoisie*, que Huon de Mery a fait connaître le premier comme étant aussi l'œuvre de Raoul de Houdenc. M. Arthur Dinaux en a parlé dans son ouvrage sur les *Trouvères Brabançons* et autres, en

1863; enfin M. Scheler l'a publié en entier dans les *Annales de l'Académie archéologique de Belgique*, tome 4, 2^e série, Anvers, 1868 (1). « Si ce poème, dit-il, n'offre pas les traits acérés du *Songe d'Enfer*, ni les riches descriptions de la *Voie du Paradis*, ni les brillants récits du roman de *Meraugis*, il n'en est pas moins un monument digne d'attention de la littérature française de nos contrées à la fin du XII^e siècle et au commencement du XIII^e siècle. » Cette appréciation du profond érudit belge, passé maître dans l'étude des lettres anciennes, mérite d'être retenue.

Dans les *Aeles de Courtoisie*, Raoul de Houdenc s'est proposé d'enseigner aux chevaliers les règles de leur conduite, car ils ont perdu la conscience de leur noble mission : « la prouesse est vaine, dit-il, suivant le résumé du poème qu'en a faite M. Scheler dans son introduction, et elle ne confère aucun titre à l'estime si elle n'est pourvue de deux ailes qui sont *largesse et courtoisie* » ; la libéralité surtout était le point capital pour les trouvères, car ils en vivaient. Chacune des ailes est composée de sept plumes dont l'énumération et la signification constituent le corps du poème. Chaque plume, en effet, porte une sorte de commandement ou instruction ingénieusement présentée sous forme de conseils donnés d'une manière toute originale. A la suite, le poète expose

(1). *li Roumans des Eles* par Raoul de Houdenc, publié pour la première fois en entier, d'après un manuscrit de Turin et accompagné de variantes et de notes explicatives, par M. Auguste Scheler, bibliothécaire du roi, membre titulaire de l'Académie d'archéologie de Belgique, à Bruxelles.

dans une digression finale les peines, les effets merveilleux et les grâces de l'amour qu'il compare, comme suprême élément de la courtoisie, à la mer, au vin et à la rose, reine des fleurs ; il termine enfin en donnant le titre de son poème :

*Lairai-je que non ne li mete
A ceste roman ? Par foit, je non :
Li roman des eles ait non.*

Le tour est joli et fort original, on en conviendra.

Ce mode d'exposition des vertus et des vices, qui s'applique aux trois compositions ci-dessus, a été, nous l'avons dit, imaginé pour la première fois par Raoul de Houdenc inaugurant ainsi, selon l'expression de M. Michelant, le règne de la poésie allégorique. Celle-ci a été continuée avec succès par Huon de Mery, Rutebeuf et quelques autres, pour aboutir au *Roman de la rose*, « la production la plus connue et aussi la plus vantée de la poésie du Moyen-Age. bien qu'elle ne représente qu'une phase de décadence. »

Telles sont, rapidement relevées, les œuvres de Raoul de Houdenc ; elles ont suffi pour donner à ce trouvère une large place dans notre histoire littéraire des XII^e et XIII^e siècles.

On ne connaît pas au juste la date de naissance de ce poète et pas davantage celle de sa mort ; on en est réduit sur ce dernier point à des conjectures qui n'ont elles-mêmes rien de précis. Denis Simon (*Nobiliaire de vertus* p. 155) ne le faisait vivre que jusqu'en 1227 ; il florissait, nous dit M. Amaury Duval,

dans les premières années du xiii^e siècle, et il eut une réputation presque égale à celle de Chrestien de Troyes qui vécut un peu après lui ; M. Fauchet, de son côté, dit qu'il était mort avant 1237 ; cette date se trouve également indiquée dans l'ouvrage de M. Ulysse Chevalier : *Des anciens poètes*. Nous avons vu que *Meraugis de Portlesgues* fut composé vers l'an 1200. Dans tous les cas, comme le fait très justement observer M. Vuilhorgne, Raoul ne devait plus être de ce monde en 1228, puisque Huon de Méry parle de son style et de celui de Chrestien de Troyes au passé ou prétérit.

On ne sait rien non plus, pour ainsi dire, de la vie de Raoul de Houdenc et les seuls indices biographiques dont il faille se contenter sont fournis, nous dit notre confrère, par les poèmes de *la Voye d'enfer* et de *la Voye du Paradis* qu'il n'hésite pas, lui non plus, à lui attribuer ; cet auteur ajoute que les relations et le milieu où il a vécu dans la seconde moitié du xii^e siècle nous sont également inconnus ou à peu près ; on sait seulement qu'il a voyagé un peu partout et qu'il ne paraît s'être réellement fixé nulle part.

Le poète avoue lui-même avoir mené une vie errante et vagabonde, à en juger par ces vers tirés par M. Michelant du *Songe d'Enfer*, Ed^{on} Jubinal, II, 396 :

..... Je viens de Sassoigne
Et de Champaingne et de Bourgoingne,
De Lombardie et d'Engleterre
Bien ai cerchie toute terre.

M. Vuilhorgue dit incliner à faire de notre trouvère le maître de grammaire d'Hélinaud de Prouteroy,

dont le tour d'esprit satirique se retrouve dans ses œuvres, et il donne des raisons à l'appui de cette assertion. Cette circonstance a même fait croire que Raoul aurait été anglais de nation, mais rien n'est moins prouvé. Il aurait seulement séjourné en Angleterre comme il l'a fait dans d'autres pays, ce qui n'établit nullement pour cela sa nationalité étrangère; nous verrons plus loin d'ailleurs que, dans la *Voie du Paradis*, il s'est déclaré picard, sans indiquer toutefois le lieu même de son origine.

Il y a plusieurs écrivains et autres personnages de cette époque qui portent le nom de *Raoul*; aussi, et pour ne pas être confondus entre eux, ils ont tous ajouté à leur nom celui de leur pays de naissance, ce qui a permis de bien les distinguer. C'est ainsi que l'on connaît *Raoul de Caen*, historien de cette ville vers 1080, qui partit pour la Première Croisade et en écrivit l'histoire intitulée : *Gestes de Tancrède*; *Raoul de Cambrai*, personnage semi-historique des chroniques et légendes carlovingiennes, le héros d'un des plus beaux poèmes du cycle des douze pairs; *Raoul de Beauvais*, chansonnier; *Raoul de Ferrières*, chansonnier; *Raoul de Soissons*, qualifié également de chansonnier, et bien d'autres personnages du même nom patronymique, la plupart ecclésiastiques et théologiens.

Notre trouvère a voulu, comme les autres, se distinguer par l'indication de son lieu d'origine ajouté à son nom. Tantôt il est appelé *Raols*, ou *Raolz*, parfois *Raouls*, mais le plus souvent *Raoul*, et c'est généralement ce dernier nom qu'on retrouve dans ses œuvres. Il n'y a là, du reste, que des différences peu

sensibles, erreurs de copistes peut-être, mais qui ne tirent pas à conséquence au point de vue de l'identité du poète.

Le nom de son pays n'est pas toujours non plus orthographié de la même manière par les auteurs qui se sont occupés de lui et de ses œuvres. La plupart, et ce sont les plus nombreux, l'appellent *Raoul de Houden* ; d'autres, comme M. Arthur Dinaux, le désignent tour à tour sous les noms de *Raoul de Houdan*, ou de *Houdang* ou encore de *Houdeng*.

Le trouvère s'est nommé lui-même dans ses ouvrages Raoul de *Houdenc* ou de *Hodenc*, mais toujours avec un *c* final ; on le voit notamment dans les derniers vers de *Meraugis de Portlesgues* :

*Li contes faut ; ci s'en delivre
Raoul de Houdenc qui cest livre
Comença de ceste matire,
Se nuls i trove plus que dire
Qu'il n'i a dit, sel die avant,
Que Raoul s'en test à itant.*

Huon de Mery le désigne également ainsi dans son épopée allégorique, le *Tournoiement de l'Ante-Christ*, où il fait allusion au roman des *Aeles de Courtoisie* :

*Dessus et l. blanc colombians
Qui de cortoisie et ij eles ;
Où et autant pennes très belles
Com Raoul de Houdenc en conte
Qui des ij eles fist i conte.*

Il existe plusieurs localités qui portent ce nom, écrit, il est vrai, de diverses manières, parfois pour le même lieu ; c'est ainsi, dit M. Dinaux, qu'il

existe dans la province du Hainaut un ancien village, *Houdeng*, entre Mons et Binch, et il en tire un des arguments à l'appui de sa thèse sur l'origine de Raoul en Belgique, ce qui était une erreur comme nous allons le voir. En France, divers villages sont appelés du même nom ou à peu près : *Houdain* dans l'arrondissement d'Avesnes (Nord) ; *Houdain*, également, dans celui de Béthune (Pas-de-Calais) ; *Houdan* ou *Hodent* de Magny, arrondissement de Mantes en Seine-et-Oise. Puis, dans la Seine-Inférieure se trouvent *Hodenc-en-Bosc* et *Hodenc-Hodenger*, tous deux dans l'arrondissement de Neufchâtel en Bray ; enfin *Hodenc-en-Bray*, commune de Nesle-Hodeng, toujours en Normandie.

Aucun de ces pays, pensons-nous, ne doit s'appliquer à notre trouvère et il n'y a jamais été revendiqué, que nous sachions, comme en ayant été originaire.

Il y a dans le Beauvaisis deux villages portant également ce nom qui était, on le voit, assez répandu dans le nord de la France : *Hodenc-l'Evêque*, dans le canton de Noailles actuellement, et *Hodenc* ou *Hodenc-en-Bray*, à trois lieues de Beauvais.

Comme nous comptons établir plus loin, avec divers auteurs et d'après un texte formel, que Raoul était originaire de Picardie, la question se présente de savoir s'il faut considérer, d'une manière bien certaine, le Beauvaisis comme ayant, au XIII^e siècle, fait partie de cette province ; or, ce point est tout au moins controversé. Les limites de la Picardie avec les provinces voisines ont souvent varié par suite des événements politiques, nous dit M. A. Janvier, notre regretté collègue, dans sa *Petite Histoire de*

Picardie (2 vol. in-4°, 1880) et ce n'est guère que dans les dernières années du xvi^e siècle que sa circonscription géographique s'était trouvée nettement déterminée. La Picardie, voyons-nous ailleurs, allait seulement jusqu'à Grandvillers, et le Beauvaisis se rattachait à l'Ile-de-France. M. L. Vuilhorgne paraît également, à plusieurs reprises dans sa notice, distinguer la Picardie du Beauvaisis comme formant deux contrées différentes ; ainsi qu'il le dit, p. 493, on ne peut pas s'appuyer sur un passage de Claude Fauchet pour faire de Raoul de Houdenc un poète originaire du Beauvaisis plutôt que de Picardie. De son côté, M. Leduc père, dans son ouvrage posthume : *Etudes sur l'étymologie des localités situées principalement dans l'ancienne Picardie* (1 vol. in-4°. 1880) parle également des incertitudes qui persistent, malgré les recherches, sur les véritables limites originaires de Picardie ; il n'en existait pas, dit-il, topographiquement.

Il ne resterait alors pour la Picardie, et là, d'une manière bien certaine, qu'un seul endroit portant le nom de *Houdenc* ou *Hodenc*, ce dernier nom indiqué, d'après un titre de 1253, dans la *Chronique d'Hariulf*. Il est appelé actuellement *Houdent* (1), c'est un hameau formant aujourd'hui une section de la commune de Tours-en-Vimeu (2), à quatre lieues d'Abbeville. M. Ernest Prarond, dans son *Histoire de cinq villes et de trois cents villages* (4^e partie, Saint-Valery

(1) Ce nom et ses dérivés viendraient, suivant M. l'abbé Corblet, du mot celtique *Houden* (forêt).

(2) Tours-en-Vimeu a été le lieu de naissance de Hugues Quieret, grand amiral de France au xvi^e siècle.

et cantons voisins, p. 59), nous dit que, suivant M. Louandre, Houdent apparaît au XII^e siècle dans les titres sous la forme et sous le nom de *Houdenc* ; c'est précisément celui qui est écrit de cette façon ou à peu près par Raoul dans ses œuvres. Ce village était alors plus important qu'il ne l'est de nos jours, il avait une église ; au temps de Dom Grenier, c'est à dire au cours du XVIII^e siècle, il comptait encore trente maisons et 676 journaux de terre (1) ; cette localité, dit encore M. Prarond, a donné naissance à un saint abbé bénédictin, saint Gautier, abbé de Pontoise, mort en 1099, et dont parlent le P. Ignace et Dom Grenier, comme fondateur du couvent de Bertaucourt au XI^e siècle.

Le *Vimeu* ou *Vimeux* (ou encore *Vimou* au XII^e siècle) (*Vimacensis pagus*) faisait partie du comté du Ponthieu dans la Picardie ; il a été célèbre, comme on le sait, par la victoire de Saucourt sur les Danois en 881, et par la bataille de Mons en Vimeu en 1421.

Mais revenons à Raoul de Houdenc et à son lieu d'origine. Ce point a été l'objet déjà de nombreuses recherches dont il est bon de parler pour dissiper, autant que possible, les incertitudes.

Un savant belge, déjà cité, M. Arthur Dinaux, dans

(1) Au XIV^e siècle la seigneurie de Houdan appartenait à un gentilhomme qui, en 1325, accompagna Isabelle de France en Hollande et en Angleterre dans sa conspiration contre son mari Edouard II, pour mettre sur le trône son fils Edouard III. Le seigneur, en 1506, était Nicolas de Nouvillers qui fut plusieurs fois maire d'Abbeville. (Louandre, hist. d'Abbeville — le P. Ignace, hist. des maîtres.)

son ouvrage publié en 1863 à Bruxelles : *Les Trouvères Brabançons* (Hannuyers, Liégeois et Namurois), a cru pouvoir, dans un sentiment de patriotisme local assurément fort louable, revendiquer Raoul de Houdenc pour la province du Hainaut. Il s'appuie d'abord sur la similitude du nom avec *Houdeng*, village près de Mons, et qui se rapprocherait le plus, selon lui, de celui du trouvère ; mais nous avons vu qu'il y avait bien d'autres endroits de ce nom en France. Au surplus, l'auteur reconnaît lui-même qu'il y a doute sur cette attribution et que Raoul n'est pas franchement accordé à cette partie de la Belgique.

M. Dinaux, poursuivant sa thèse, cherche à s'appuyer sur certains passages de ses poèmes dans lesquels il parle des provinces flamandes, notamment dans le *Songe* ou *Voye d'enfer* où il constate des usages bien différents de ceux de la France ; mais ailleurs, dans le même poème, Raoul parle tout aussi bien des taverniers de Paris et d'usages de France. Sans doute aussi, dans la *Voye du Paradis*, il fait mention des Béguignes, mais autre part il parlera également des Nonnains de Cartimpré, aux portes de Cambrai, de même qu'il citera ailleurs la ville de Bruges comme lieu voisin de celui où ils se trouvait alors ; et puis, on sait que Raoul de Houdenc, comme les autres trouvères, a beaucoup voyagé, et qu'il a exercé partout sa verve satirique en relatant, tout naturellement, ce qu'il avait observé dans les différents pays où il avait séjourné, et en cherchant, selon son habitude, à flatter ceux dont il recevait l'hospitalité. Ses remarques, différentes selon les pays traversés, ne sauraient donc constituer une preuve de son pays d'origine.

M. L. Vuilhorgne nous dit, au surplus, que Raoul a visité, non seulement la Belgique, mais encore, comme il l'a déclaré lui-même, l'Allemagne en partie, (Saxe), la Champagne, la Bourgogne, l'Angleterre et même l'Italie septentrionale; nous avons relevé plus haut un passage du *Songe d'enfer* où il parle de ses pérégrinations.

Huon de Mery, dans son poème *le tournoiement de l'Ante-Christ*, où il vante au même degré, comme on l'a vu, Raoul de Houdenc et Chrestien de Troyes dans leur talent d'écrire le beau français, a ajouté :

*Si j'ai trouvé aucun espy
Après la main aux Hennuyers
Je l'ai glané bien voloniters.*

or, M. Dinaux en a conclu que ces trouvères étaient tous deux de même origine, c'est-à-dire du Hainaut (Hennuyers) ; mais d'abord, Chrestien n'est connu que sous le nom de *Chrestien de Troyes*, ce qui indique bien son pays. Et puis M. Scheler, autre savant belge, dans les pages dont il a fait précéder, en 1868, la publication du *Roman des Aeles* de Raoul, (1) a dissipé toute illusion en établissant que le mot Hennier (ou Hennuyer) n'a jamais été vu ou lu que par Pasquier, que ce mot est fautif et qu'il repose ou sur une mauvaise lecture, ou sur une interprétation

(1) *Li Romans des Eles*, par Raoul de Houdenc, publié pour la première fois en entier, d'après un manuscrit de Turin, et accompagné de variantes et de notes explicatives, par M. *Auguste Scheler*, bibliothécaire du roi, membre titulaire de l'académie d'archéologie de Belgique. Annales de l'Académie xiv, 2^e série, tome iv, Anvers 1868. p. p. 275 à 338.

erronée de *hasnier* ou *ahanier*. M. Scheler enfin déclare formellement, en s'appuyant sur le texte qui va suivre, que Raoul de Houdenc est de Picardie. Un auteur du XVIII^e siècle, Lenglet Dufresnoy, (1) dans son ouvrage : *De l'usage des romans*, avait déjà dit qu'on le croyait originaire de Picardie.

Mais ce qui doit dissiper maintenant toute incertitude, c'est le témoignage du trouvère lui-même qui, dans la *Voye du Paradis*, se déclare être *picard*. Le passage a été relevé pour la première fois, croyons-nous, par M. Paulin Paris, le célèbre érudit, père de l'académicien M. Gaston Paris, dans le volumineux recueil de l'*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII paru en 1856, p. 279, XIII^e siècle, sous le chapitre *Dits* (2) signé *P. P.*

Dans le poème, un des personnages, *Pénéance* ou *Pénitence* rencontre Raoul et l'interroge sur son pays d'origine :

*Sachiez que petit ne tarda
De moi demander qui j'estoie
Et de quel país je venois.*

Et le poète de répondre « sans folie » comme il va le dire, c'est-à-dire sérieusement, en toute sincérité.

*Et je lui desis sans folie
Dame, je sui de Picardie.*

L'aveu est formel ; il se passe de commentaire.

(1) *Lenglet Dufresnoy*, prélat et littérateur français, né à Beauvais en 1674, mort en 1755. Parmi ses ouvrages on cite : *De l'usage des romans*, 1734, 2 vol. in-12.

(2) *Dits* ; petites compositions morales et satiriques,

Depuis l'article de M. Paulin Paris pour lequel le passage ne laissait aucun doute, M. Auguste Scheler un grand érudit, lui aussi, et dont les assertions font également autorité, a pris le soin de relever, dans les préliminaires de la publication du *Roman des Eles*, ce vers de la *Voye du Paradis*, et pour lui comme pour le savant éditeur de *Meraugis*, M. Michelant, il ne peut subsister aucun doute sur la province d'origine.

La question paraissait donc épuisée, tranchée en dernier ressort et à l'honneur de notre contrée.

Mais voici que tout dernièrement, dans la *Romania*, n° de Janvier 1898, un docteur autrichien M. Mathias Friedwagner a pris à partie notre confrère du Beauvaisis au sujet de son assertion sur l'origine picarde de Raoul de Houdenc. Il a prétendu, contrairement à l'opinion unanime de tous ceux qui s'étaient occupés avant lui de notre trouvère, que la *Voye de Paradis* ne serait pas son œuvre, et que dès lors la déclaration d'origine de Picardie ne s'appliquerait pas à lui ! C'était saper par sa base l'assertion toute entière. Il est vrai que l'auteur autrichien, tout en présentant cette affirmation qu'il n'est pas, dit-il, difficile de prouver, n'apporte pas cette preuve, au moins dans l'article précité ; il ne la résume même pas, ce qui eut été cependant nécessaire ; il affirme et voilà tout. Mais ce qui nous fait supposer que la preuve qu'il regarde comme facile à faire sur l'attribution à un autre que Raoul de Houdenc du poème ci-dessus ne l'est peut-être pas pour lui-même autant qu'il le laisse croire, c'est que, plus loin, il reconnaît qu'il ne saurait établir que Raoul était originaire de Houdan

(Seine-et-Oise), hors de Picardie, et il déclare faire toutes réserves ; il craint, ajoute-t-il, que cette question d'origine ne puisse jamais être résolue à souhait. Puis ensuite, et pour essayer encore de retirer à Raoul sa provenance picarde, M. Friedwagner paraît se baser sur le dialecte adopté par le poète dans ses œuvres, dialecte qui ne serait pas, dit-il, celui de Picardie ou du Beauvaisis ; mais, d'abord, nous savons que Raoul a voyagé toute sa vie, et il a pu, quittant dès son jeune âge son pays d'origine, adopter un dialecte différent et le faire refléter dans ses compositions. De son côté, M. Vuilhorgne, qui paraît avoir fait une étude toute spéciale du dialecte du Beauvaisis et de l'Ile de France, nous dit précisément à plusieurs reprises, et notamment à la page 488, que Raoul a composé ses quatre ou cinq poèmes dans le plus pur dialecte de l'Ile de France ; on sait d'ailleurs qu'il existait à Beauvais une école de littérature où les trouvères et plus tard les ménestrels allaient apprendre à composer des chansons et autres genres de poésie.

Pour revenir sur l'argument principal de M. Friedwagner qui consiste à alléguer sans donner de preuves que la *Voye du Paradis*, où l'auteur se dit picard, ne serait pas de Raoul de Houdenc, nous n'avons, pour réfuter cette assertion, qu'à nous reporter encore aux travaux si consciencieux de M. Paulin Paris et de M. Scheler et aux œuvres mêmes de notre poète. Nous y trouvons deux preuves manifestes et même trois de l'attribution de cette composition à Raoul. La première résulte de ce que dans le manuscrit de *la Voye d'Enfer*, ce poème pré-

cède immédiatement celui de *la Voye du Paradis* ; or, il n'est guère admissible que le même manuscrit ait renfermé les œuvres de deux auteurs différents. Mais il y a plus, et voici la seconde preuve : dans *la Voye d'Enfer*, poème qui n'a jamais été contesté, celui-là, à Raoul de Houdenc, les derniers vers nous apprennent d'une façon certaine que Raoul en est l'auteur :

*Raouls de Houdaing sans mensonge
Cest fablel fist de son songe.*

Puis il annonce, dans le dernier vers, qu'il va composer à la suite *la voye de Paradis*.

Après orrez de Paradis.

Le doute n'est pas permis ; c'est bien l'auteur lui-même qui annonce le sujet de son second fabliau, lequel va, en quelque sorte, faire pendant au premier, quoique d'allure différente.

Enfin, comme troisième preuve non moins décisive, le trouvère, dans son poème du Paradis, s'en déclare l'auteur !

.

*Et je tantost, sans plus attendre
Droit devant lui m'agenoillai
Et de vrai cuer fin l'aourai
Et il dist : « RAOUL, bien l'as fat. »*

Dira-t-on que ce pourrait être un autre Raoul ? Ce ne serait pas admissible, en présence de cette particularité que, dans le premier poème, le trouvère annonce le second sous son titre abrégé, et aussi par

cette circonstance venant confirmer la première, que les deux poèmes se trouvaient précisément sur le même manuscrit immédiatement à la suite l'un de l'autre.

Pourra-t-on jamais trouver preuves plus formelles, plus décisives, se complétant et se confirmant l'une par l'autre ? Evidemment non. Aussi MM. Paulin Paris et Scheler ne s'y sont pas trompés ni M. Vuilhorgne après eux. Laissons donc M. Friedwagner à ses affirmations, elles ne sauraient ébranler notre conviction. Raoul de Houdenc, auteur de la *Voie de Paradis*, est bien un picard, de par son aveu ; et nous, ses compatriotes, nous pouvons et nous devons hautement le revendiquer comme une des gloires de notre province.

Il restait à tâcher de découvrir, s'il était possible, le lieu même de naissance de notre trouvère, et nous avons été assez heureux pour trouver l'indication d'un document qui paraît bien l'établir.

Il n'y avait en Picardie, nous l'avons vu, que trois localités portant le nom de *Houdenc*, écrit un peu différemment : *Hodenc* ou *Houdenc-en-Bray* près de Beauvais, *Hodent-Levêque* et *Hodenc* ou *Houdenc* (maintenant Houdant), en Vimeu. On a vu d'autre part que la question de savoir si le Beauvaisis faisait réellement partie de la Picardie au XIII^e siècle était au moins controversée.

Dans tous les cas, le lieu à déterminer se trouvait limité à ces trois localités. Or, le hasard des recherches nous a servi selon notre secret désir, pour rattacher Raoul à celle du Vimeu. M. Ernest Prarond l'avait déjà comme pressenti mais à l'état de simple conjecture vraisemblable.

Dans sa toute curieuse et savante restitution du vieux langage du XIII^e siècle que, par une fiction fort ingénieuse, il met sur le compte de Jehan Barbafust, l'un de ses prédécesseurs, après six siècles ! à la mairie d'Abbeville (1), M. Prarond nous parle en effet, au cours de son introduction, de Raoul de Houdenc comme d'un trouvère voisin d'Abbeville : « Nul doute, dit-il, qu'il (Jehan Barbafust) n'ait lu ou entendu réciter au bois, dans la *fosse aux Ballades*, par les jongleurs en tournée, le *Méraugis* d'un voisin, *Raoul de Houdenc*, et Huon de Bordeaux, Fierabras, Doon de Maïence, Aïol, Raoul de Cambrai et autres poèmes de la langue d'oïl. » Plus loin il ajoute : « Abbeville, quoiqu'ayant peu fourni, selon les probabilités, à la littérature d'alors, n'était pas hors du rayon de la production au moins ingénieuse. Ses *Aeles de courtoisie* l'éventaient du côté du *Vimeu*... » Ce n'était là, sans doute, de la part de notre vénéré collègue, président d'honneur de la Société d'Emulation, qu'une attribution un peu vague que son patriotisme local, si ardent, lui laissait envisager d'une manière un peu fantaisiste ; les œuvres — fictives — de Barbafust lui donnaient d'ailleurs toute latitude, mais la similitude de nom l'avait au moins frappé, et il ne se croyait peut-être pas alors aussi près de ce qui pouvait bien être une vérité...

De son côté, M. le comte de Marsy, l'érudit et distingué Directeur de la Société française d'Archéo-

(1). Les *Œuvres de Jehan Barbafust* qui fut maire d'Abbeville en l'an 1254, publiées pour la première fois par M. E. Prarond, son successeur en l'Échevinage en l'an 1884. — Amiens, Delattre-Lenoel, 1884, 1 vol. petit in-4°, 28 p.

logie ne s'y était pas non plus mépris quand, dans la Revue *la Picardie*, numéro de novembre 1879, p. 522, en parlant de l'ouvrage du docteur Scheler sur le *Roman des Eles*, il qualifiait, lui aussi, Raoul de Houdenc de *trouvère du Ponthieu*.

Mais poursuivons notre recherche.

Il existait à Abbeville, au siècle dernier et au commencement de celui-ci, un vieil antiquaire qui cherchait et furetait un peu partout et dont plusieurs indications ont été mises à profit par M. Louandre père. Il s'appelait Collenot (1) ou, comme on disait, le père Collenot.

Dans son étude très approfondie et qui attend un dernier complément sur la vie et les œuvres des membres de la Société d'Emulation d'Abbeville, (2) M. A. Boucher de Crèvecœur, notre vice-président depuis plusieurs années déjà, neveu de M. Boucher de Perthes, en consacrant un article à Collenot, l'un des plusieurs anciens membres de la Société, avait signalé de lui un manuscrit conservé dans les Archives et portant le titre : *Réminiscences d'un vieillard*. Ce recueil renferme un certain nombre de communications faites à la Société et restées inédites pour la plupart ; on y trouve des notes plus ou moins

(1). Nicolas-Anselme *Collenot*. né à Abbeville le 21 juin 1732, mort dans la même ville le 20 août 1815 ; il était bibliothécaire de la ville et il fut l'un des membres fondateurs de la Société d'Emulation.

(2). *Notice sur les membres résidents de la Société d'Emulation d'Abbeville*, par M. Armand Boucher de Crèvecœur, vice-président de la Société d'Emulation d'Abbeville. — 1^{re} et 2^e partie, 1889-1892. — Mémoires in-8° de la Société.

intéressantes, sous une forme et dans un style qui paraissent aujourd'hui un peu surannés, des biographies, et enfin des copies de documents tirés de divers côtés. En feuilletant, il y a quelque temps déjà, ce volume manuscrit, un passage, sous le chapitre : *Anecdotes*, p. 321, a attiré particulièrement notre attention ; Collenot y rapporte que le hasard lui a fait découvrir un de nos plus anciens auteurs né, dit-il, en Ponthieu au XII^e siècle ; en 1762, un vieux curé de Houdant, en Vimeu, lui remit, comme les ayant trouvés dans un coffret ancien encastré et scellé dans la muraille de l'église, des vieilles « pancartes ». Ces pièces, au souvenir de l'auteur du manuscrit, étaient relatives à l'érection, confirmation des souverains, et dotations de divers seigneurs, et aussi des espèces d'obituaires et cueilloirs. Collenot donne copie de l'un d'eux pris au hasard et conçu en ces termes : « Obit pour *Raoul de Houdan, genti conteur*, pour quoi rend si drach prost à cheans, six blancs, trois œufs et deux fouaches, affecté sur manoir, jardin, courtis faisant le cuing del plache. »

Cette particularité d'un obit pour un *gentil conteur* avait piqué la curiosité du vieil archéologue ; bien que ne paraissant pas s'être occupé auparavant de ce trouvère, il avait toutefois, à tout hasard, pris copie textuelle du document, mais il n'avait pas à ce moment été plus loin, dit-il, dans ses recherches. Plus tard, ajoute-t-il, en classant les livres d'une bibliothèque, il prit au hasard et lut un volume de la bibliothèque des Romans de Lenglet Dufresnoy, et il s'arrêta sur le nom de *Raoul de Houdenc* qu'il se rappelait comme figurant sur l'obituaire de l'église

de Houdent ; le nom de Raoul était mentionné par le compilateur comme étant un auteur du ^{xii}^e siècle, dont la patrie lui était inconnue, ajoutant toutefois qu'on le croyait picard. Cette assertion de Lenglet Dufresnoy, bien qu'un peu vague, mais rapprochée du document que Collenot avait trouvé et qu'il avait transcrit quelque temps auparavant, ne paraissait pour lui laisser aucun doute sur la naissance de ce trouvère dans le Vimeu. Cette indication si précise de Collenot qui donne même la date de la découverte du document, et enfin et surtout la transcription textuelle du passage le plus intéressant, apportent assurément un élément nouveau et significatif dans la question d'origine.

Sans doute, pourra-t-on dire, Collenot a pu laisser échapper parfois des erreurs d'appréciation, mais il ne s'agit pas là d'une opinion, d'une assertion quelconque ; c'est un récit qui paraît fait de bonne foi, et présentant tous les caractères de la certitude. Ajoutons, avec M. Boucher de Crèvecœur, que Collenot était doué, paraît-il, d'une mémoire remarquable, et bien qu'il ne sut guère écrire de bon style, son activité et son dévouement à la Société d'Emulation lui avaient fait décerner le titre de président honoraire. On ne saurait vraiment supposer que cet homme ait, sans intérêt, ou mû par un sentiment exagéré de patriotisme local, imaginé, composé ainsi de toutes pièces un document, qu'il ait fait une histoire de pure fantaisie et inventée à plaisir, alors qu'il déclare avoir transcrit lui-même, textuellement, le passage dont il donne copie !

Et, enfin, la certitude de l'existence de ce document

probant paraît d'autant plus grande que l'extrait ci-dessus vient confirmer l'origine picarde, bien avérée, de Raoul de Houdenc.

M. Vuilhorgne avait plutôt intérêt, comme habitant près de Beauvais, à chercher à rattacher ce trouvère à son pays ; or, il a déclaré en toute sincérité dans son travail justement apprécié qu'il n'y avait trace nulle part de son séjour ni à Beauvais ni à Amiens. Les deux localités auxquelles on aurait pu le rattacher par la similitude de noms *Hodenc-l'Evêque* et *Hodenc-en-Bray* faisaient, elles, partie du Beauvoisis ; mais ce pays, selon les auteurs, ne pouvait pas, on l'a vu, être considéré d'une manière certaine comme compris dans la Picardie. Il ne restait donc que *Houdenc-en-Vimeu* et la trace que notre honorable confrère avait en vain cherché dans le Beauvoisis, (1) nous l'avons trouvée, par le hasard des recherches, dans le Vimeu, là réellement en pleine Picardie, sans contestation possible, et c'est la seule localité de ce nom qui existe dans cette province ; or Raoul de Houdenc s'est déclaré lui-même *picard*.

La démonstration, on en conviendra, paraît donc complète.

Et enfin, dirons-nous encore pour bien épuiser le sujet et ne laisser prise, si possible, à aucune objection, comment notre trouvère, s'il était né dans un autre pays du nom de Houdenc, aurait-il été fonder ou

(1) M. Vuilhorgne avec lequel nous nous sommes mis en rapport, nous disait dernièrement dans une lettre du 11 décembre : « puisque vous traitez à votre tour le même sujet, je vous souhaite ardemment d'arriver à la certitude d'origine que j'ai cherchée moi-même sans résultat définitif. »

aurait-on fondé pour lui, sous son nom, mais loin du lieu de sa naissance, un obit, c'est-à-dire un souvenir pieux et devant conserver son nom après lui ? On ne saurait l'admettre, alors surtout que cette fondation est garantie par un manoir situé au coin de la place même de *Houdenc* !. Et c'est bien d'un trouvère qu'il s'agissait, les mots *gentil conteur* sont assez caractéristiques pour l'époque ; enfin le document porte *Raoul de Houdenc*, or il n'y a pas eu d'autre trouvère de ce nom. A noter encore que *Hodenc-en-Vimeu* n'était pas alors le très modeste hameau qui subsiste maintenant ; c'était, on l'a vu plus haut, un centre de quelque importance et qui a donné naissance à un autre personnage marquant.

Tel est le résultat de nos recherches.

On peut donc dire que *Raoul de Houdenc*, ce poète du XIII^e siècle dont la haute valeur littéraire est indiscutée de très longue date et dès son époque, nous appartient sans conteste pour la Picardie ; nous devons en être fiers, car sa gloire est l'honneur de notre province, et son nom commence, dans les âges reculés, la série des nombreuses illustrations littéraires picardes.

M. Edouard David, un vrai et franc picard picardisant, qui a su conserver et faire revivre dans toute la fleur de sa naïveté notre patois local si imagé et si pittoresque, disait le 27 janvier 1899, dans son remarquable discours de réception auquel il a été répondu d'une manière non moins spirituelle par M. Thorel, que nous devons « conserver le patrimoine littéraire que nous ont légué nos arrières-ayeux ». Ce sont eux, en effet, qui ont créé de toutes pièces, par leur esprit

imaginatif et primesautier, ce dialecte *romano-picard* dont on trouverait peut être quelque trace dans notre vieux patois ; il y a là une tâche qui s'impose à notre distingué confrère.

Il nous aura suffi, quant à nous, en appelant, après bien d'autres, l'attention sur l'un de nos premiers poètes, d'ajouter son nom à ceux déjà relevés par nos savants devanciers dans le même ordre d'études. Nous avons enfin cherché à lever un coin de voile qui avait dérobé jusqu'ici aux chercheurs le lieu réel de sa naissance ; puissions-nous avoir réussi ! Nos indications au moins ne paraîtront peut-être pas dénuées d'une vraisemblance qui, malgré l'absence de production du document original lui-même, présente néanmoins, on en conviendra, tous les caractères de la certitude.

L'auteur de cette modeste étude aura essayé, dans tous les cas, de payer ainsi sa dette de reconnaissance envers l'Académie qui, sur sa présentation par l'un de ses membres les plus distingués, Mgr Francqueville, élevé récemment à la dignité de l'Episcopat, a bien voulu l'admettre dans son sein comme membre correspondant.

Parler à cette Académie d'un trouvère picard du *xiii^e* siècle, n'est-ce pas faire honneur à cette Compagnie si ancienne, elle qui, depuis sa fondation par l'illustre Gresset en 1750, a conservé d'une manière si élevée et si suivie les pures et saines traditions littéraires de notre province ! Il y a plus ; et l'Académie d'Amiens ne peut-elle pas viser plus loin et plus haut ? N'est-ce pas elle, en effet, qui, sous des formes et avec des allures différentes selon les âges, a su

continuer en quelque sorte au siège de notre Province l'élévation de langage et d'esprit de nos premiers trouvères en passant par les tournois poétiques et les Cours d'amour du Moyen-Age, puis par les Concours du Puy de la Conception pour aboutir, après le *Cabinet des lettres*, à son organisation actuelle qu'elle a conservée depuis 1750? Une étude sur *Raoul de Houdenc* l'intéressera donc, nous osons l'espérer, comme le souvenir d'un glorieux ancêtre !

Décembre 1899.

E. D.

UN ÉCHANTILLON DE L'ART AZTÈQUE

J'ai l'honneur de vous présenter une petite statuette en terre cuite qui a été trouvée à Mexico, à 4 mètres sous le sol, au fond de l'antique lagune, parmi les débris et pilotis des habitations lacustres aztèques. Vous savez que les aztèques étaient un des plus anciens peuples du Mexique. Leur dernier empereur Guatimozin a été torturé et mis à mort par Fernand Cortez en 1522.

Cette statuette nous montre que si les aztèques ont été, de tous les peuples de l'Amérique, le plus loin dans l'étude des beaux-arts, édifiant les gigantesques palais de Mexico et de Cholula, s'ils se servaient du dessin pour communiquer leurs idées dans le langage hiéroglyphique avant que les autres Américains aient songé à la sculpture et à la gravure, on peut dire qu'ils n'avaient pas dépassé l'enfance des arts.

Presque tous les profils de la statuette sont composés de lignes droites. La tête seule a été un peu étudiée. La place des seins est indiquée de façon à préciser le sexe. Quant aux membres inférieurs, ils sont réduits aux moignons qui supportent la figurine.

Vous voyez qu'elle est creuse et renfermait probablement de petits cailloux, si bien qu'en l'agitant on devait obtenir un bruit analogue à celui que produit le hochet des enfants dont elle devait jouer le rôle.

Des renseignements que j'ai recueillis sur les fouilles au cours desquelles cette statuette a été trouvée, il résulte que le terrain de la vieille lagune renferme, au milieu des débris de poteries et d'ustensiles de ménage entassés entre les pilotis de l'antique cité de Mexico, un assez grand nombre de figurines analogues, mais presque toutes bossues. Le docteur Capitan, dans les *Archives de Neurologie chirurgicale* en a parlé et en a même figuré quelques-unes. Les bossus étaient considérés chez les aztèques comme des individus un peu spéciaux et quasi divins. Le dieu du vent était représenté chez eux sous la forme d'un singe portant une bosse. Les bossus sont complaisamment figurés dans ceux de leurs manuscrits figuratifs qui nous sont parvenus. Enfin Torquemada (1), décrivant le palais de Mexico dont je parlais tout à l'heure, y parle de nains bossus et contrefaits, élevés dans des appartements particuliers et qui, disloqués dans leur jeunesse pour le service de la maison royale, servaient à l'empereur comme servaient les eunuques aux princes infidèles.

Or, M. Galba de Douai, l'ingénieur qui a bien voulu me rapporter cette figurine, rentrait en France avec plusieurs échantillons qui, malheureusement, furent brisés pendant la traversée et qui tous portaient une gibbosité très marquée à la région cervicale. Aussi, je me réserve de reprendre cette étude dès que je serai en possession de nouvelles statuettes que j'ai demandées à Mexico.

Torquemada. — Primera parte de los Vicente i un libros rituales i monarchia India. 3 vol. in-4°, Madrid, 1723, tome I. Libro Tercero, cap. xxv, p. 298.

Vous voyez, Messieurs, que ces débris de l'art antique sont intéressants, non seulement parce qu'ils ressuscitent pour nous les mœurs des vieilles peuplades à jamais disparues, mais aussi parce qu'ils nous racontent un peu leur histoire et nous initient même à leurs misères : quelques-uns nous enseignent leur pathologie.

Quant aux objets que je vous présente, ce sont :
1° une pointe de flèche ;

2° Deux débris de pointes de masses d'armes qui datent de la même époque et proviennent de la même source. Ils ont été examinés par M. le Directeur du Musée Archéologique national de Mexico qui a en vitrine des objets identiques.

Ils sont en obsidienne, minéral d'origine volcanique à base de feldspath, très dur, d'un aspect vitreux, noir, vert, jaune ou rouge. Ceux-ci sont d'un vert bouteille.

L'obsidienne est commune en Irlande, au Mexique, dans les Andes du Pérou. Elle est employée en Europe dans les arts d'agrément, mais elle a peu de valeur. On l'appelle encore *Miroir des Incas* parce que les Péruviens s'en servaient pour faire des miroirs.

Les Mexicains et les Péruviens l'utilisaient pour en fabriquer des couteaux et autres ustensiles.

C'est avec un poignard à lame d'obsidienne que les prêtres aztèques, après avoir étranglé sur l'autel les victimes humaines, leur arrachaient le cœur pour l'offrir à leur dieu : un fort vilain bon dieu qui était au musée mexicain de l'Exposition universelle de 1867.

Tous ces débris vénérables dormaient encore il y

a quelques mois à peine au fond des vieilles tourbes de l'ancienne lagune qui était le Mexico aztèque, à l'époque où commençait la conquête par le féroce conquistadore Fernand Cortez.

PEUGNIEZ.



Les choses anciennes

MESSIEURS,

« Un chimiste laisse tomber quelques gouttes mystérieuses dans un vase qui ne semble contenir que de l'eau claire : et aussitôt un monde de cristaux s'élève jusqu'aux bords et nous révèle ce qu'il y avait en suspens dans ce vase, où nos yeux incomplets n'avaient rien aperçu ». Ce passage de Maurice Maeterlink, en son livre *Le Trésor des Humbles*, me revint à la mémoire quand j'eus le grand honneur d'être admis parmi vous.

Recherchant quels titres je possédais à cette faveur inestimable, je pensai que comme la chimie votre bienveillance opère des prodiges. Elle sait découvrir, à dose infinitésimale, le mérite de productions, sur lesquelles leur auteur eut vraisemblablement fait le silence, avant que les autres ne fassent l'oubli. J'ai dû m'incliner devant elle, et puisqu'un reflet de vous-mêmes était tombé sur leur obscurité, j'ai reconnu les timides enfants de mon cerveau.

Quelle distance entre la pensée que nous écrivons et celle que l'on nous imprime ! Tant que l'œuvre pend au bout de notre plume, elle participe de l'illusion dans laquelle elle est créée ; elle garde

un peu du clinquant de la féerie, une lueur des feux de bengale, un éclat de cette fête intime que l'esprit donne à l'idée qui lui rend visite. Le changement est déjà sensible quand la phrase avec des compas l'emprisonne dans une forme précise. Mais lorsque, de l'écriture que nous traçons, de l'originalité des signes qui sont une transition entre la fièvre du travail et son résultat toujours décevant, elle passe dans les caractères impersonnels de la typographie, elle nous devient une étrangère. L'attendrissement de la paternité nous quitte ; un bandeau nous est arraché et nous condamnons sans plaisir parce que nous sommes nos propres juges.

Une autre épreuve, qui est le discours, attend le récipiendaire au seuil de vos réunions. Vous lui laissez l'indépendance dans le choix du sujet. C'est le don précieux et redoutable du libre-arbitre ; sans doute il affranchit la volonté humaine, mais nous savons aussi qu'il a perdu des Paradis.

A certains il facilite la tâche. Ceux-là n'ont qu'à lever le bras pour cueillir le fruit mûr de leur érudition. Celui qui n'a pas une compétence spéciale et auquel font défaut les acquêts de la science, devra plutôt compter sur le secours du destin, sur la bonne fortune de l'idée qu'il n'attend pas et qui un beau matin se présente à lui, sur le chemin de sa vie quotidienne.

Véritable Picard, elle est venue me trouver dans les vieux quartiers d'Amiens, où l'un de vous récemment vous conduisait, comme devant le cadre de sa peinture inspirée.

On achevait de démolir le portique d'ordre com

posite qui servait d'entrée à l'Hôtel-Dieu. Pourquoi la chute de cette façade noircie me remplit-elle de tristesse ? J'ai cru que la genèse psychologique de ce sentiment, une étude des relations qui s'établissent entre nos âmes et les vestiges du passé, serait digne de votre attention ou du moins me concilierait votre indulgence.

* * *

Un charme naît de la vieillesse des choses et nous éprouvons pour elles un amour, qui, distinct de l'admiration envers une beauté idéale et sans âge, ne s'adresse qu'à leur grâce surannée. Le goût de ce que, vers 1830, on a baptisé le bric-à-brac, la manie du bibelot, le culte de l'antique en sont des manifestations. Elles atteignent parfois l'acuité des passions exclusives qui pénètrent les vides de la volonté, comme le bronze remplace la cire perdue dans le moule, et font de l'homme un automate avec le seul mécanisme d'une idée fixe.

Ibsen, l'éternel désespéré, verrait là un argument pour sa théorie du « mensonge vital », l'unique traitement qu'il juge applicable à la maladie de l'existence.

Ce goût, ce culte, cette manie, si vous voulez, évolue en ce moment et paraît tendre de l'exception à la généralité. Le cousin Pons, le collectionneur-type de *La Comédie Humaine*, est à la scène de Balzac un personnage anormal ; il a, lui aussi, une « valeur archéologique », quand il arpente le boulevard avec « son spencer noisette, son habit verdâtre à boutons de métal blanc et son triple gilet ». C'est à peine si,

grâce aux enseignements de la cupidité, son entourage aristocratique le devine, lui et ses curiosités sans prix. Pareille remarque de singularité s'applique aux bonshommes de Champfleury, dans *Le Violon de Faïence*.

De nos jours, le cousin Pons a une innombrable descendance. Sociétés d'antiquaires, musées et collections embryonnaires ou complets se sont multipliés. La mode elle-même, malgré le cortège de faméliques qui la poussent par raison de vivre à de continuelles destructions, la mode s'est rendue. Troussant la robe que lui à confectionnée le bon faiseur, elle a pris l'escalier poussiéreux du grenier et revisant leur procès, descendu au salon des meubles en exil. Ceux-ci ayant connu les longs oublis des coins sombres au pays des souris et des fantômes, peuvent, dans le langage que leur prête Andersen, discourir sur la versatilité du destin, avec les fauteils de palissandre et de velours rouge qui les avaient supplantés et dont la dynastie touche au bout de sa gloire.

Ce culte rétrospectif est d'ailleurs un indice de sénilité. Il suppose un éclectisme qui n'est guère compatible avec la jeunesse ou l'âge mûr des sociétés, mais le propre des tempéraments affranchis de passion procréatrice et jalouse.

Quand la Renaissance venait brutalement se substituer à l'art ogival et draper entre les piliers de nos basiliques ses tentures dorées de théâtre, elle faisait certainement œuvre d'intolérance; mais elle possédait une vitalité qu'ont affirmée des siècles de merveilles et à laquelle nous sommes redevables de Blasset.

L'éclectisme est par nature inconciliable avec ces évolutions ; sous un aspect on peut dire qu'il est l'avarice des improductifs. Je lui comparerai, dans l'ordre économique, l'égoïsme des bourgeoisies s'immobilisant sur la richesse acquise. Mais on doit envisager aussi qu'il est la sagesse à l'abri de la force qui détruit pour créer ; et qu'à lui seul est permis, du haut de l'histoire, la science par comparaison, cette vue d'ensemble sur le panorama où s'entremêlent dans les monuments de tous les siècles, les lignes de tous les styles.

•

Ce que le connaisseur remarquera d'abord dans une chose ancienne, c'est le style auquel elle appartient ; c'est pour lui la qualité essentielle, qui prime les autres et leur survit, celle qui s'inscrit dans la nomenclature la plus simplifiée et la plus sobre de détails qu'on nomme un catalogue, où on lira : une pendule Louis XVI, un reliquaire gothique.

Dans la période d'initiation de notre esprit, une parenté énigmatique nous apparaît entre des êtres de nature et d'origine très diverses, entre une bâtisse et un meuble, une étoffe et une faïence. C'est par exemple un bouquet de fleurs nouées d'une façon de ruban que nous retrouvons toujours le même, dans le brocart d'une chasuble, sur l'émail d'une assiette peinte, s'enlevant en relief dans le trumeau d'une boiserie. Un peu de réflexion nous indique que nous sommes en présence d'une manière de penser collective, qui doit obéir à un mot d'ordre bien puissant, puisqu'elle se répète identique chez le tisseur, chez

le potier et chez l'entailleuse de bois, qu'elle entre à l'église, gagne le château et finit dans le dressoir de la ferme.

Nous connaissons par la suite quels mouvements religieux et sociaux soulèvent la pensée d'un monde par l'inspiration, comme le vent remue une marée, dont les flots polissent les blocs cyclopéens de la falaise et s'acharnent autant sur les parcelles du gravier.

Nous avons, en Picardie, le spectacle de cette puissance dans les appels de la Foi qui ont fait sortir du sol les futaies pétrifiées des sanctuaires au moyen-âge, d'une poussée si drue que les sédiments des carrières en ont été épuisés.

Dans un domaine plus abstrait, des fenêtres nous sont ouvertes sur des paysages philosophiques. Nous voyons cheminer le génie de l'homme entre l'utile qui est son point de départ et le beau vers lequel il marche ; nous mesurons la distance entre la barbarie et la civilisation.

Une tasse de porcelaine de Sèvres, décorée de roses en guirlandes, évoque de longs efforts successifs si on la compare à la jatte creusée par le sabotier dans une bille de bois dur. En remontant, nous arrivons au geste du barbare qui arrondit la main et boit l'eau du ruisseau dans sa coupe vivante. Pour compléter le geste et le rendre plus efficace, l'écuelle de bois ou de terre modelée suffisait, sans la délicatesse de cette peinture, et pourtant c'est la vaine décoration qui a demandé le plus de temps à l'ouvrier, absorbé la majeure part de son activité.

Nous sommes dès à présent autorisés à conclure

que certaines époques dépassaient en énergie artistique la nôtre, qui est plutôt fille de la science. Cette pénétration par l'ornement, qui permet d'assigner une famille aux objets les plus usuels, tels que des ustensiles de cuisine, montrait chez l'artisan un souci au moins égal du beau et de l'utile, tandis que beaucoup des produits de nos industries ne tendent qu'au but matériel de perfectionner le geste instinctif et nécessaire.

Entre les édifices, auxquels les architectures successives ont imprimé leur touche, et dont le classement chronologique est aisé, les rues deviennent le décor de l'histoire : décor étrange et incohérent, où chaque siècle a laissé, qui un praticable, qui un lambeau de sa toile de fond, et où nous errons, modernes, dans l'uniformité de nos habits, comme les figurants tristes d'un théâtre à court de costumes.

Les meubles, qui sont les accessoires de cette figuration, établiront la légende intime du foyer. Ayant été les témoins d'existences ancestrales, ils restent les confidents de leurs secrets dont ils parlent à voix basse aux survivants et à leurs visiteurs choisis.

Une pendule de Boule sur son piédouche d'écaille incrustée, une cafetière d'argent à godrons, un fauteuil aux pieds fuselés dont le dossier s'enorgueillit sous ses panaches d'un restant de soierie, diront, dans un intérieur modeste, quelles furent les splendeurs d'une famille déchue ; une faïence commune apportée de la chaumière paternelle donnera au parvenu la leçon de ses origines.

D'ailleurs, là n'est point le véritable langage des styles. Pour communiquer avec notre esprit, ils n'ont

pas besoin de sciences interprétatives, telles que l'histoire et la chronologie ; expressifs par nature, leur éloquence est dans les symboles de leur géométrie. De même que notre figure exprime les sentiments de l'âme, la joie et la tristesse, la quiétude et la colère, par la modification de ses lignes, les choses prennent aussi par des combinaisons linéaires un visage passionné. La différence est que notre face reflète des impressions changeantes, tandis que la matière sujette garde immuablement celle que nous lui avons infligée. Mais souvent combien suggestive !

Regardez, comme dans ce bonheur-du-jour Louis XV, le talent du dessinateur s'est employé à supprimer la ligne droite et à multiplier les courbes.

La ligne droite est la ligne abrégée ; par là, elle devient fatale et échappe à la fantaisie ; elle est impérieuse comme le devoir que nous lui comparons et que nous définissons la ligne droite ; elle est triste comme les routes que le voyageur voit s'enfuir à l'infini, dans le parallélisme des talus. Quand elle se brise, elle forme des angles aigus, arêtes de murailles, coins de meubles qui blessent nos membres et inquiètent nos regards. La ligne courbe est la ligne féminine et souple ; c'est, dans la nature, le galbe des fleurs, la coupe des nids moëlleux, la rondeur des fruits, l'adolescence des bustes ; c'est le chemin des écoliers avec ses surprises et ses caprices.

Ainsi, dans le meuble qui nous occupe, tout est efféminé, parce que tout est courbe. Les pieds, dont la portée est verticale, s'infléchissent et se cambrent par un mensonge d'équilibre ; le corps du bureau, les côtés et l'abattant, qu'on attendait formé de par-

ties planes, n'offre que des panses, des surfaces bombées et ventruës, les tiroirs intérieurs subissent cette redondance qui souffle en entier le fragile édifice. Et ces contours à renflement se subdivisent en courbes secondaires et sont envahis par un monde parasite de chicorées et de rocailles : décoration hybride, feuilles ou coquillages, qui se convulse en rinceaux, en fleurons de bronze dorés d'or moulu et où notre œil qu'elle déconcerte perd, dans un labyrinthe charmant, le fil optique de la structure.

Eprouvez-vous la suggestion ? Comme il est inutile d'étudier l'histoire, et la volonté royale abdiquée dans des intrigues galantes, et la fortune de la France aux mains de courtisanes, pour préjuger des mœurs de l'époque qui a poussé l'art à un tel énervement ! Quelle correspondance diplomatique enfermeront, sous leurs serrures ciselées, les tiroirs de ces secrétaires tourmentés comme des acrostiches ? Je vois des Grioux griffonnant un billet à Manon, ou bien la favorite de malheur, telle que les Goncourt nous l'ont présentée, d'après le pastel de Latour qui est au Louvre : « habillée d'un satin blanc où courent les branchages d'or, les bouquets de roses et les fleurettes, robe d'argent aux grandes manches de dentelle s'ouvrant au coude, au corsage fleuri d'une échelle de rubans dont le violet tendre est pâle comme le calice d'un pavot lilas. »

Et nous voici sous Louis XVI. Le style s'émonde de la superfluité des ornements ; il s'épure, et revient à la sécheresse archaïque. Brusquement, comme un tourbillon de feuilles mortes, les chicorées et les rocailles se sont envolées des meubles assagis, à

l'automne de la royauté ! Sans doute, dans des cartouches, de légers attributs pendent encore, des flûtes et des violes, les accessoires pour un concert au Bois-Joli ; des outils de jardinage d'une élégance suprême, ouvrés pour les mains patriciennes des bergères du Trianon, égayent la sévérité des trumeaux. Mais la ligne droite domine et son austère inflexibilité ! Où sont les bonheur-du-jour, en bois de rose et d'amarante, surchargés de rinceaux comme des boîtes à mouches ? Des bureaux d'acajou les remplacent. Ils ont des apparences de temples grecs, avec leur corps supérieur en retrait, où règne une colonnade à rudentures de cuivre. Sous leurs portiques en miniature, vous apercevrez, reliés de maroquin rouge et gaufrés au petit fer, des tomes de l'Encyclopédie, ou une poésie manuscrite d'André Chénier. La fête est finie. De plus en plus la superfétation et les enjolivures expansives vont tomber des bâtisses et du mobilier qui s'orientent vers la sobriété dorique ; jusqu'au jour où se dressera, en Place de Grève, un édicule ramené à la formule la plus simple des constructions, et auquel le docteur Guillotin n'attachait qu'une idée humanitaire : deux montants verticaux, supportant une barre horizontale, d'où descend et où remonte le triangle d'un couteau.

C'est donc la pensée des générations que nous cherchons éparse autour de nous, sur la face des monuments, dans l'âme vermoulue des meubles, et jusque parmi la famille sans nombre des bibelots que l'on appelait au siècle dernier des « jolités ». Et si nous sommes enclins à regarder dans le passé,

c'est que nous n'avons plus la force de presser un vin assez généreux pour désaltérer notre soif d'idéal; la multiplicité des styles qu'affichent les œuvres contemporaines en est une preuve nouvelle.

Le même architecte édifiera, pendant sa courte vie, des hôtels de la Renaissance, plusieurs chapelles gothiques et un nombre assorti de temples corinthiens. Cette fécondité dénote une érudition d'imitateur plus qu'une inspiration géniale. Celle-ci souffle sur de larges horizons et n'admet point les tendances divergentes ; elle enchaîne la liberté de l'individu et l'emporte dans un de ces courants fameux qui, avec la violence et l'universalité d'un déluge, submergent des siècles et des pays.

Le chansonnier se mettra d'accord avec nous sur la raison de notre paupérisme artistique :

“C'est que la vie est déplacée ;
Les savants te l'avaient promis.”

Nous avons abrégé la distance et raccourci l'espace ; mais les agents mécaniques, que nous menons à l'assaut de l'impossible, naissent dépourvus de beauté ornementale et ne peuvent en acquérir par un traité avec l'art, parce que cela répugne à leur destination.

Vous figurez-vous une locomotive ayant un style ? Vous la représentez-vous Louis XIII ou Régence ? Et pourtant son arrière grand-mère la chaise-à-porteurs, avec son caisson au vernis Martin, l'encadrement chantourné de ses glaces, nous a légué les modèles dont on a tiré, pour écrins à bijoux, des réductions d'écaille rehaussée d'une mouluration de vermeil.

Nous aurions d'ailleurs mauvaise grâce à nier cet état de choses ; comme on dit au Palais, nous avons passé des aveux. Nos ameublements les plus somptueux sont des copies serviles, exactement des restitutions (j'aime ce mot qui implique une idée de probité envers nos maîtres). Nous reproduisons tout : les fauteuils et les pendules, la céramique et les étoffes, avec tant de fidélité que l'amateur hésite entre l'original et la contrefaçon.

Faut-il blâmer ces pratiques ? Et pourquoi ? Il vaut mieux capter à la source l'onde vierge et rare qui jaillit des filtres souterrains, que de s'enlizer dans la bourbe d'estuaires où les fleuves ont dégénéré.

. . .

Le style est l'œuvre de l'homme ; la vétusté est le fait du temps. C'est le résultat d'un labeur patient par lequel il met au point notre ouvrage et lui assigne la place qu'il doit occuper dans le tableau démesuré de la nature. L'harmonie est la qualité maîtresse de ce tableau. Je n'insisterai point sur cette vérité ; je préfère vous renvoyer à vos souvenirs, et à ce que vous exposait, dans une page magistrale de son discours sur *L'Education de l'œil*, votre chancelier actuel. Permettez-moi seulement d'illustrer la théorie, par un exemple, que me fournit la Bretagne.

La vieille Armorique est une sauvage et rude ancêtre, recueillie dans la tristesse de ses granits, sous les brumes, devant l'éternel courroux de la mer.

Elle est femme cependant, et toute coquetterie ne lui est point étrangère. Paysanne en robe grise, elle

s'ajuste pour aller aux « pardons » une parure que lui envieraient des reines, sa ceinture dorée. Sur les rochers, tour à tour noyés et découverts par la marée et le jusant, se multiplie une végétation de varechs, si épaisse que pour la récolter on publie des bans de fenaïson, à l'époque où les herbiers achevant de mûrir prennent une coloration d'or glauque. Plus haut, comme leurs frères des brisants, les granits parmi la lande arborent la dorure en baguettes des ajoncs perpétuellement fleuris. Et les blocs, que des ouvriers religieux ont arraché de leurs alvéoles, et qu'ils ont superposés dans la hardiesse des clochers ou la massivité des tours, revêtent un manteau de lichen qui fait ressembler les églises à une orfèvrerie de géants. Le paysan, dans certaines paroisses, entre par son costume dans le concert des tonalités ; il chamarre le drap de ses habits de primitives broderies jaunes, auxquelles les Bigoudenn sont restés fidèles dans le cercle de Pont-Labbé.

C'est là un exemple d'harmonie naturelle qui m'a toujours paru saisissant ; et la coopération de l'homme en est peut-être l'élément le plus digne de remarque.

Nous nous appliquons d'habitude à une besogne contraire ; nous agissons comme des trouble-fêtes des grandes réjouissances de la couleur, où tout s'amène et se fond par des nuances et dans des transitions.

Construisons-nous un monument, c'est avec des pierres que nous allons chercher dans l'intérieur du sol éventré par nos carrières. Or il y a rarement concordance entre les organes internes et la surface des choses. Voyez notre corps, qu'on a appelé une

statue monochrome : le chirurgien vous dira quels tons de métal en fusion, quels rouges ardents, il met à nu dans l'anatomie que couvre le voile discret de la peau. Les pierres que nous avons extraites, nous les alignons dans la blancheur aveuglante de leurs cassures, et nous faisons une tache sur la tranquillité de l'ensemble, où la nature rompait par des gris les crudités de sa palette. Nous couvrons cet appareil d'un faitage de tuiles ; c'est de l'argile qui a subi la cuisson, et où s'attarde le reflet pourpre de la flamme ; au milieu des autres vieillies, elles feront l'effet d'une blessure ; la gêne en sera encore aggravée, dans un paysage urbain, par l'absence d'une note complémentaire de verdure qui eut pu la cicatriser.

Ici intervient le rôle du temps.

D'une main savante, il retouche ce qu'a de disparate notre travail. Une foule de puissances subalternes s'enrôlent à son service : la pluie, les soleils, le vent, la froideur des nuits, les laborieuses saisons, l'armée des végétaux et des insectes. Avec leur aide il adoucit l'âpreté des couleurs ; il les soude les unes aux autres ; comme il existe une perspective aérienne, il crée une perspective de la durée, où les bâtiments s'inscrivent dans une valeur juste. Par lui le blanc criard s'apaise dans le silence du gris, le vermillon tourne au rose transparu d'un visage exsangue. Ce qui était artificiel se réincorpore à la nature, qui lui communique les charmes qu'elle seule possède. Entre elle et nos œuvres l'accord autrefois rompu se rétablit, auquel préside le vieillard allégorique.

S'il a cette action sur les monuments, les objets

mobiliers n'échappent pas à son influence et sont atteints de cette décoloration, s'habillent de cette patine qui les placent sous une optique vraie, à la distance voulue de notre observation.

Déplorons ensemble les sacrilèges que l'on commet par l'indéracinable manie de restaurer.

Que de vieux cadres, par exemple, avec leur dorure d'origine, avouant le rouge de l'enduit sous la feuille de métal fatiguée, on confie à l'encadreur qui les rajeunit d'un badigeon étincelant ! Cet or élimé indique un âge, qui correspond à celui des lignes auxquelles il adhère : les lignes, vous ne sauriez les rajeunir ; vous ne pouvez faire qu'une bordure à rang d'ovules et de perles, amortie d'un carquois et d'une torche en fronton, n'ait été sculptée il y a plus de cent ans. Déjà vous faussez l'harmonie intrinsèque de l'objet et vous risquez l'inutile mensonge d'un anachronisme.

La faute est encore plus grave, si l'encadrement doit contenir un portrait de l'époque, dont la peinture accuse une longévité corrélative, sous les embus qui ont abaissé la gamme des tons et voilé le dessin. Car il en est des portraits comme des souvenirs ; ils s'éloignent de nous lentement. C'est alors qu'une parenté mystique les rapproche les uns des autres :

“Le temps y ternit les dorures,
Mais fait ressembler les portraits”,

écrit Sully-Prudhomme. Nous dirons, pour le commenter, que l'abolition des accidents individuels et des singularités, qui arrêtaient l'œil au passage, ramène une galerie d'ancêtres à un type, en leur accor-

dant, suivant une locution usée, un « air de famille ».

Vous remarquerez d'ailleurs que les teintes crues plaisent aux esprits sans culture, sont le mets des goûts rudimentaires.

Ne retrouvons nous pas, au fond d'enfantines réminiscences, la joie que nous eûmes devant l'éclatant peinturage de certains jouets. L'impression reçue fut si vive, que nous la sentons toujours à notre cerveau, malgré la couche d'images que tant d'évènements heureux ou néfastes, importants ou futiles y ont, collées les unes sur les autres. Un artiste au contraire se délectera devant une étoffe dont la couleur est passée, presque inexistante, et se révèle à notre vue comme afflue à notre odorat le parfum de fleurs invisibles, derrière la muraille d'un jardin, à l'heure où le crépuscule, qui est la vieillesse du jour, estompe les choses qui s'éteignent dans une grisaille de fumées.

Après la coloration, qui la première est influencée, ce sont les formes des architectures qui s'assouplissent. Et toujours l'accord va renaître entre l'œuvre de l'homme et la nature qui l'a inspirée, quand les angles s'émoussent et dépouillent dans la mollesse de l'effritement ce qu'a de rébarbatif la rigidité des arêtes, quand les statues amputées de la minutie de leur perfection rétrogradent vers l'ébauche, premier et divin balbutiement de l'art, flamme timide du génie à l'aurore du travail.

Encore faut-il que la mesure ne soit pas dépassée, et que la nature n'arrive pas à prédominer sur l'expression artistique. Un édifice bouleversé n'offrira plus qu'un thème au pinceau du paysagiste. Mais il

existe un état intermédiaire d'une grâce exquise ; l'idée architectonique gagne alors en douceur et en morbidesse ce qu'elle dévêt de matérialité ; les détails se massent, le pittoresque est suscité et souvent, le hasard aidant, l'effet qui se simplifie devient plus intense.

C'est la vision de Rodenbach sur la *Vieillesse des Maisons* ; permettez-moi de vous en citer quelques vers, comme d'une belle page de la littérature symboliste :

« O déclin des maisons ! Ruine ! Dénouement !
A peine d'autrefois quelques nymphes demeurent
Aux bas-reliefs fleuris où leur printemps dansait ;
On les voit chaque jour se débander ; et c'est
Triste comme un départ, leurs danses finissantes ;
Si triste ! tel un soir de noce ou de moisson.....
— Un faune sur sa flûte essaye encore un son ; —
Mais les nymphes, autour, sont déjà presque absentes,
Mordant un raisin vide et noir, par dernier jeu ;
Nymphes de qui la troupe a souffert sous la pluie
Et dans l'intérieur des murs est comme enfuie,
N'ayant plus que le geste ébauché de l'adieu ! »

Vous le voyez, ce n'est plus une beauté plastique qui éveille physiquement en nous la sensation par un coloris ou par des lignes, ce sont d'idéales apparitions qui s'avancent ; c'est la poésie avec son sourire triste. Devant ces sculptures qui meurent, aux pieds des statues qui s'évanouissent, elle chante la fragilité de la gloire et le temps à qui tout cède. En vain, pour braver ses atteintes, nous confions notre pensée à d'impérissables éléments : des pas répétés creuseront les degrés du temple ; le baiser

des pèlerins, enlevant par l'attouchement des lèvres un atôme au dur métal, a fini par entamer l'orteil en bronze de l'apôtre.

Il était inévitable que le romantisme, littérature amie du pittoresque, s'éprit de la majesté des ruines. On peut dire qu'il a exploité la veine jusqu'à l'épuisement. Dans tous les keepsakes troubadour éclos sous la Restauration, foisonnent des donjons écroulés, qui ressemblent aux châteaux des bords du Rhin, où bruissent des harpes éoliennes. Ceci nous reporte aux jours que florissait le gothique de pendules. Victor Hugo a élevé le genre et en a tiré des accents bibliques enflés de grandiloquence. Sa muse ne se contente pas des écroulements amoncelés autour d'elle; elle souhaite aux monuments sans rides les injures qui viennent leur donner le charme ineffable de la décrépitude. Vous vous souvenez de l'Ode à l'Arc-de-Triomphe au livre des *Voix Intérieures*, où le poète déclame :

A ta beauté royale il manque quelque chose,
Les siècles vont venir pour ton apothéose
 Qui te l'apporteront.
Il manque sur ta tête un sombre amas d'années,
Qui pendent pêle-mêle et toutes ruinées
 Aux brèches de ton front.
Il faut qu'un vieux dallage ondule sous les portes,
Que le lierre vivant grimpe aux acanthes mortes,
 Que l'eau dorme aux fossés;
Que la cariatide, en sa lente révolte,
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,
 Et dise : c'est assez !

Chez le voyageur le plus intrépide, chez celui qui est devenu suivant le mot énergique du romancier un « déraciné », s'allume tôt ou tard, malgré la volonté, à l'encontre d'intérêts matériels, au mépris de l'ambition, un irrésistible désir de retour au pays. Une main vient lui frapper sur l'épaule et il se remémore qu'il est une terre, dont il croyait avoir secoué la souvenance avec la poussière de ses souliers, et qui le réclame comme l'appel inéluctable d'un tombeau.

Flaubert analyse un sentiment pareil chez nos frustes ancêtres attardés sous Carthage parmi l'armée des mercenaires ; un seul coup de pinceau lui suffit pour faire surgir à nos yeux l'âme d'une foule et l'immensité d'un paysage, dans la phrase célèbre : « et les Celtes regrettaient trois pierres brutes sous un ciel pluvieux, au fond d'un golfe plein d'îlots. »

De même qu'il y a une nostalgie de terroir, ne croyez-vous pas qu'il y ait une nostalgie du passé ? Si une atmosphère avec ses nuages ou sa sécheresse, si un sol avec ses prairies et ses coteaux condamnent notre être à un servage dont il ne saurait se libérer, pensez-vous qu'il lui soit plus facile de se dégager des attaches par lesquelles l'atavisme nous relie aux générations mortes ?

Il vous est arrivé quand vous erriez dans les bas quartiers de la ville, où les maisons aux toits aigus, aux squelettes apparents de charpente, toutes grises de la cendre des siècles, reflètent dans les canaux le délabrement de leurs façades, de concevoir un rêve irréalisable : être le passant des foules disparues. Vous vous figuriez alors un ensemble reconstitué, où vous seriez les acteurs d'une scène dont il ne reste

que le décor déchiré. Tous nous avons vécu cette illusion. Le vulgaire recherche la même satisfaction mentale dans les cavalcades historiques qui complètent un instant par le bariolage de leurs groupes le cadre des monuments ; et il faut y voir, inconscients, le souci de nos origines et le besoin que nous avons de nous rattacher à elles.

La mode fut longtemps de ne parler que d'avenir ; à cette attitude correspondait une phraséologie stéréotypée en une série de cantiques au progrès ; du passé il n'était point question, ou bien comme d'une succession acceptable sous bénéfice d'inventaire. Etrange théorie, qui n'envisage pas que si l'arbre déploie le triomphe de sa verdure dans la lumière du jour et la caresse de la brise, c'est qu'un écheveau blanchâtre de racines travaille pour lui dans l'obscurité des terreaux. Depuis hier on semble revenu à des notions plus saines ; un crescendo de voix qui montent exige plus de justice pour le principe d'hérédité ; les provinces jettent, dans le désert où elles s'ensablent, une clameur de décentralisation.

Ici nous touchons les fibres sensibles des influences locales. Quelle façon plus utile aurions-nous d'affirmer notre union nécessaire avec le passé, si ce n'est en acceptant le legs de richesses artistiques que nous tenons de nos ancêtres directs ? Là revit leur pensée, qui est notre pensée originelle. Le culte que nous rendons à leurs reliques va se mélanger d'un sentiment collectif de propriété, chauvinisme étroit de petites patries qui les préservera de la dilapidation. Tenez compte aussi de l'accoutumance, mère des durables affections, qui assure aux êtres une place

dans nos cœurs, parce que leur image de tous les jours est devant nos yeux.

Dans ce patrimoine se trouvent des biens de différente valeur ; j'attribuerai la plus sérieuse à ce qui réfléchit exactement le génie de la race. Beaucoup de pays ont, dans leurs fastes, une époque où ils ont été véritablement créateurs ; le nôtre a connu cette illustration durant la période gothique.

Tout éclectiques que nous sommes, nous aurons des préférences ; elles iront par orgueil filial à ce qui constitue la meilleure gloire de nos pères.

Je vois une autre raison : l'art régional est le mieux approprié au tempérament qu'ils nous ont transmis. Issus des races catholiques qui ont fait chanter aux cathédrales les litanies admirables de la pierre, nous serons, malgré la controverse des siècles, plus portés à en admirer l'esthétique que des Grecs nés au pied de l'Acropole.

Les œuvres indigènes sont d'ailleurs les seules qui s'adaptent à l'ordonnance du paysage dans lequel elles ont été enfantées et où elles ont puisé les éléments primordiaux de leur beauté.

Cela a été dit maintes fois : à nos pays du Nord, d'effets tranquilles, il fallait les silhouettes déchiquetées, les toits suraigus, les contreforts à pinacle, les arcs-boutants à colonnettes, les portails dentelés et fouillés pour qu'un fantôme de soleil errant dans le brouillard y exquissât un jeu d'ombres et de clarté, la largeur des baies ajourant les ténèbres des voûtes par un éclairage de pierreries ; il fallait au lieu de l'étroitesse du larmier, les gargouilles en saillie pour cracher les pluies chassées par le vent de tous

les horizons, un peuple de saints expressifs à la place pes statues aux fronts vides, la profusion d'une flore compliquée, sœur des chardons qui découpent sur nos collines leur végétation de souffrance ; il fallait, à la platitude de nos campagnes, les nefs prodigieuses échouées au bord des fleuves ; en dernier mot cette architecture de vertige, comme notre plus grand cri et notre plus beau geste de prière.

..

Par une conséquence de notre compréhension imparfaite, nous ne pouvons guère apprécier du bonheur que la privation ; nous connaissons le désir ou le regret, la crainte et l'espérance, les pierres précieuses par leur rareté, le bien-être par son contraste cuisant qui est la douleur ; et c'est depuis que la chose ancienne demeure introuvable que le goût s'en est développé.

Ah ! pauvre cousin Pons, si vous reveniez avec votre spencer noisette et votre habit barbeau, tel que Balzac vous rencontrait en 1844, quelle serait votre déception ! Vous aviez ce jour-là, dit votre père littéraire, « le nez à la piste, les lèvres papelardes comme un négociant qui vient de conclure une excellente affaire ou comme un garçon content de lui-même au sortir d'un boudoir. » Je vous comprends. Rue de Lappe, chez un Auvergnat, vous aviez déniché dans le tiroir d'un bonheur-du-jour en marqueterie, provenant du dépècement d'un château habité par la Pompadour, le propre éventail de la marquise, peint par Watteau et engainé dans un étui en bois

de Sainte-Lucie. Vous ne feriez plus de ces trouvailles.

Après avoir subi les dédains immérités qui en ont laissé périr un grand nombre, ce qui subsiste des bonnes pièces dort emmuré dans les catacombes des collections ou à la vitrine des gros marchands ; car le vendeur s'est transformé en même temps que la chose vénale se raréfiait.

Où est le capharnaüm qui servait de boutique et de repaire au nécromant que vous savez ? Là se déversaient le salon et la sacristie ; là, des chaumières et des hôtels, chaque vente amenait un lot, chaque ruine roulait une épave ; là, les statues des thaumaturges étendaient, pour un exorcisme sans doute, leurs doigts mutilés au-dessus des figurines de Saxe ; et des porcelaines à la Reine, débris de services dans lesquels avaient soupé des duchesses, gisaient en pile avec des faïences sans nom. Chaos de la brocante ! Royaume de la poussière ! qu'éclairait à peine un jour filtrant de vitres chassieuses, où des araignées centenaires, ayant un peu la physiologie du maître de céans, embusquées dans des toiles, guettaient leur clientèle de mouches. Le vendeur de vieilleries était un personnage fantasque, plus doué de flair que de connaissance réelle. Si l'amateur luttait à armes inégales, parfois l'araignée repue devenait débonnaire et lui abandonnait, sans trop le saigner, l'objet convoité avec quelle obstination et marchandé à l'aide de quelles ruses ! C'était une heure du berger qui sonnait au timbre fêlé, dans le laque vert-d'eau d'un cartel.

A présent, nous avons affaire aux membres d'un

syndicat qui pratique la manœuvre suspecte de la révision ; tout est catalogué et tarifé ; le marteau des commissaires-priseurs est surveillé et ne retombe qu'après leurs offres : les prix sont du reste exorbitants, et de ce qui aurait coûté un Napoléon au cousin Pons, on vous demandera dix Louis avec l'inconséquence d'un langage auquel l'effigie des monnaies est indifférente.

Quelque chose a disparu sans retour, c'est l'objet en place, le mobilier de style dans la demeure qu'il avait élue, formant tableau d'intérieur complet. Vous ne rencontrerez plus dans nos villes de ces ménages du bon vieux temps, tous aujourd'hui divorcés.

Peut-être serez-vous reçus dans quelques petits salons datant du Directoire : meubles d'acajou plaqué avec baguettes de cuivre, pendule dont le balancier solaire oscille entre deux cariatides à têtes de sphynx, miniatures reproduisant les traits d'un monsieur en jabot ou d'une merveilleuse. Une glace en deux parties reflète la tranquillité de cet ensemble. O paisibles appartements, quel calme vous décelez à l'abri des tempêtes domestiques qui sont la mode, les partages, les revers de fortune ! O meubles, vous racontez des existences sans fièvre qui, dans la retraite de leur philosophie, sont restées identiques, parmi vous qui n'avez pas changé !

Mais ce n'est pas seulement la fin des inaccessibles intérieurs bourgeois que nous regrettons, c'est davantage la perte du mobilier rustique qu'on pouvait entrevoir, il y a quelque trente ans, au hasard des excursions, par la porte des masures de village, en franchissant le seuil des auberges.

Adieu la « potière », la rangée d'assiettes dites de Strasbourg, un peu grossières mais combien joyeuses, et qui marquent un progrès de la céramique par l'emploi rutilant du jaune d'or et de la pourpre de Cassius ! Adieu les bahuts de bois indigène aux têtes de chérubins essorants ! Adieu les crémaillères fleurdelysées, et surtout les hautes cheminées à baldaquin. Elles occupaient la pièce centrale, que l'on nomme en Picardie la « maison », par extension métaphorique. Là, règne le feu qui est l'âme du logis, le feu qui cuit les aliments, qui assainit l'eau, qui tiédit les langes des tout petits et réchauffe les membres des très vieux, le feu visible avec ses grandes langues rouges qui lèchent les scories de la suie, ses courtes rampes bleues qui chuchotent et ses palais d'or qui comme nos rêves s'échafaudent et s'écroulent..... Ne parlons plus au présent ; désormais la fumée des grosses bûches ne montera plus, dans les nuits de Noël, vers le cortège radieux des croyances que le peuple méconnaît. Nous ramassons, dans les intestins de la terre, une matière noire que transforme en chaleur obscure et malsaine un poêle de fonte, agrémenté soit-il de consoles et de chapiteaux corinthiens.

Les églises n'ont pas été épargnées ; une bande de dévaliseurs y a sevi qui, profitant de l'ignorance des fabriciens, a substitué une statuaire de plâtre colorié à la multitude des saints sortis en naïves apparitions du miracle des chênes et devant lesquels, le jour du « Patron », la jeunesse faisait brûler des cierges enrubannés et sculptés comme des minarets au Caire.

Après les meubles que leur nature vouait à l'éparpillement, on s'est attaqué aux monuments mieux défendus par leur masse; après les iconoclastes, nous avons connu les vandales. Non content de livrer les façades et les murs à la pioche des terrassiers, on est parvenu à altérer la physionomie des rues et des villes.

Notre âge est pressé, il lui faut le plus court chemin; il se concentre en agglomérations, mais ses poumons débiles implorent l'air à satiété; qu'on lui donne la largeur des avenues et des places. Ainsi disparaît la géographie capricieuse des vieilles chaussées, qui tant séduit l'artiste parce qu'elle est naturelle. Lorsque la nature accuse le mouvement, c'est par des lignes infléchies et irrégulières : ses vallées serpentent, le cours de ses ruisseaux se tord dans les prairies, des sentiers en zig-zag s'égarent dans ses bois. Telles les rues de jadis, quand l'homme qui les traçait s'abandonnait davantage à ses impulsions instinctives. Comme le reste nous avons anéanti ces aspects.

Pour opérer tant de bouleversements, trois quarts de siècle ont suffi. Nous savons par quelles ardeurs a été subitement mûrie l'antique moisson, rendue méconnaissable la face du monde; nous savons que la circulation a été modifiée dans l'organisme social : le phénomène qui régit à la fois le passage du sang dans les conduits du corps humain et le va-et-vient des richesses dans les artères d'un pays.

Elle était lente cette circulation, au trot des diligences, le long des grand-routes, sous les ombrages des arbres; plus doucement encore elle glissait à

la dérive des coches d'eau, dans les veines bleues des fleuves. Et voici qu'elle s'emporte à toute vapeur dans le tonnerre et la fumée, entre les fils télégraphiques qui s'élèvent et s'abaissent au rythme insensé de sa course. Sur son passage de tempête, la vie sédentaire et conservatrice a été ébranlée, les frontières provinciales abattues ; et derrière le citadin et le paysan devenus nomades, les demeures se sont écroulées, les meubles enfuis je ne sais où.

Dans cet ordre d'idées le spectacle est instructif de ce coin de la France où je vous menai tantôt, de la Bretagne travaillée par la pénétration des voies ferrées. Ceux qui l'ont parcourue vers l'année 1880 ne la reconnaissent déjà plus. L'émigration d'un sens, l'immigration de l'autre, ont dépoétisé la patrie de Brizeux, qui si longtemps s'était maintenue immobile dans ses croyances, son langage et ses costumes.

Vous les voyez sur le Mail les coiffes bretonnes ignorées il y a dix ans : celle de Quimper en forme de mitre allumant une étincelle de clinquant sous la broderie, celle du Fouesnant, à large envergure, celles des Côtes-du-Nord, du Morbihan, de tous les évêchés et de toutes les paroisses, d'espèces aussi nombreuses que les oiseaux de mer qui hantent les promontoires de granit. Elles, qui n'auraient pas franchi la distance qui sépare Guingamp de Saint-Brieuc, viennent s'abattre sur le sable des plages picardes. Un jour, les filles aux tailles carrées retourneront sur la lande où fleurit l'ajonc, mais affublées de chapeaux invraisemblables, et ne comprendront plus la parole du recteur qui leur souhaitera la bienvenue en langue celtique.

Inversement les touristes inondent la contrée. Dans leurs malles d'osier et de toile vernie, ils traînent le scepticisme gouailleur et infatué, triste bagage des cosmopolites. Les trafiquants qui les exploitent, ceux qui spéculent sur leurs habitudes de « snobs » et sur leurs vices, les accompagnent. Pour eux on construit des routes et on perpètre des crimes comme celui, si léger à la conscience des ingénieurs qui, de l'autre côté du Couesnon, a défiguré le Mont-Saint-Michel et troublé par une digue sans respect son isolement d'ermite au milieu des sables. Cette cohue, aux accoutrements de jersey multicolore, aux allures androgynes de cyclistes, se livre consciencieusement au pillage des meubles. A Paris, les lits clos en armoires et leurs rosaces de fuseaux, les assiettes jaunes de la faïencerie de Locmaria, les huches taillées dans le bois rouge des châtaigniers ! C'est un déménagement de tous les jours ; et c'est comme cela qu'une province meurt un peu tous les ans. Quelquefois, injure suprême, le voyageur venu de loin s'implante dans une propriété. Au fond du golfe semé d'ilots, parmi les bruyères, près d'un dolmen, il ose élever une construction du genre chalet, peinte comme la devanture d'un droguiste et qui afflige le paysage druidique par son aspect de maison en caleçon de bain.

Notez que le fossé était profond à combler, qu'il y avait d'imposantes défenses contre le double fléau de l'exode et de l'infiltration. A la situation d'une presqu'île attaquable sur un seul côté du triangle, s'ajoutaient le séparatisme d'une race longtemps autonome, le parler des habitants qui n'est pas un patois

mais une langue sans affinités, la rébellion du sol où l'on dit que la terre montre ses os, la nécessité de la vie de mer dans des parages qui portent les noms trop justifiés de Baie des Trepassés, Enfer de Plogoff, Enfer de Penmarc'h ! Rien n'a prévalu..... Bretagne, Bretagne des « pardons » et des sonneurs de binious, le flot du modernisme te menace ! Marée plus formidable que celle à qui Dahut l'impudique ouvrit dans le temps les portes de l'écluse, nous prévoyons l'heure où il te submergera, comme la cité d'Is, qui forme à la pointe du Raz, sous un lac d'eau saumâtre, un légendaire empire de noyés !

Dans la Picardie, où ces obstacles n'existaient pas, et qui était jointe à la métropole par des sutures invétérées, l'œuvre d'unification a marché avec une autre rapidité, pratiquant l'affouage dans la forêt de la tradition, des coupes sombres dans la réserve des monuments. Pour vous en convaincre feuillotez l'album des frères Duthoit intitulé *Le Vieil Amiens* et dressez le compte des ruines.

Vous avez bien voulu vous arrêter avec moi devant celle du Portique de l'Hôtel-Dieu, qui vient s'ajouter à l'hécatombe ininterrompue. Situé en premier plan dans le décor au fusain de la Chaussée-au-Bled, où saint Leu, évêque en mitre violette et surplis de vieille dentelle, s'agenouille devant Notre-Dame, il s'était incorporé à l'ambiance gothique. Les pluies, les vapeurs, la poussière noire du travail avaient jeté un voile de crêpe sur la grâce un peu païenne de sa jeunesse blanche ; les acanthes de ses chapiteaux s'effeuillaient en gerbes de floraisons mortuaires, ses statues dans les niches s'éploraient sous des drape-

ries de deuil. C'était vraiment la porte qui convenait à l'asile de la Douleur et de la Pitié : l'entrée pour tant de civières, la sortie pour combien de cercueils ! Tout cela a rempli quelques tombereaux de décombres.

Le rêve de l'artiste qui, il y a deux cents ans, taillant les calcaires informes, s'était imposé à la matière par l'harmonie des lignes, s'est envolé de ces débris retournés au désordre primitif. L'œuvre même du temps a été abolie ; sous les marteaux démolisseurs la blancheur des pierres a reparu : perpétuel recommencement et vieillesse pareille à l'enfance !

. . .

Nous concevons le passé doué d'une existence chimérique, étant celui qui n'est plus. Il ressemble à l'entité psychique que les Egyptiens nommaient le « double » : émanation de l'âme qui continue d'habiter le corps après le trépas. D'où leur coutume de momifier la chair et les représentations qu'ils peignaient aux murs des hypogées, pour alimenter l'être spirituel et posthume. Les choses anciennes sont nécessaires à la vie figurative du passé parmi nous ; si on les supprime que restera-t-il de lui ? Ne désespérez pas entièrement. Vous verrez sur la plus abandonnée des sépultures, une fleur, que nulle main n'a semée, s'épanouir par la commisération d'un printemps. Cette fleur croît aussi dans la mémoire des hommes ; on l'appelle le souvenir.

=====

RÉPONSE
AU
DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. PERCHEVAL
PAR
M. PINSON

MONSIEUR,

On accuse quelquefois les poètes de manquer de modestie, je ne sais d'où vient cette calomnie contre laquelle proteste cependant, depuis qu'on en prononce, l'humilité des discours académiques. Qu'ils se fassent entendre sous la coupole de l'Institut ou qu'ils s'adressent à l'auditoire restreint et bienveillant des compagnies provinciales, au jour de leur réception, les nouveaux académiciens pratiquent cette vertu avec un édifiant ensemble, qui suffirait à justifier l'institution des académies, si l'on s'avisait d'en contester l'utilité.

Je ne veux pas rechercher si ce sentiment est toujours très durable et si l'homme au sonnet n'a pas laissé d'héritiers en ce siècle finissant, mais je suis certain d'être l'interprète de tous ceux qui vous connaissent en disant que votre modestie est sincère, qu'elle se trahit à chaque page parmi vos tristesses, et que, dussiez-vous en rougir, vos lecteurs n'ont pas pour votre œuvre vos propres sévérités.

Oui, Monsieur, *la Route Grise* a suffi, sans le secours d'une bienveillance dont vous n'avez pas besoin, à vous conduire au milieu de nous ; mais l'Académie des Lettres d'Amiens, en ouvrant ses rangs au poète, s'est aussi souvenue qu'elle était Académie des Arts et elle a tenu à rendre hommage en votre personne à la mémoire du peintre disparu. Aussi bien l'influence de l'artiste apparaît-elle dans les vers du poète, et ce n'est pas sans raison que vous les avez dédiés à son cher souvenir. Amoureux l'un et l'autre de la vieille Armorique, de ses menhirs et de ses calvaires, de ses rochers et de ses landes, de ses pardons et de ses prestigieux costumes, vous l'aimiez surtout pour la mélancolie de ses sites, qui répondait si bien à vos communes pensées. Vous veniez lui demander tous les deux une inspiration qu'on retrouve dans la page émue consacrée par vous tout à l'heure à la terre bretonne, dans quelques-unes des strophes vigoureuses où vous chantez la mer, dans ce crépuscule enfin si plein de poésie, où le visiteur du Musée de Picardie, à la suite de l'artiste regretté, promène par la grève la rêverie de ses pensées depuis le calvaire dominant la côte jusqu'au vieux clocher de Saint-Jean-du-Doigt qui ferme à ses yeux l'horizon.

Vous vous demandiez, il n'y a qu'un instant, par quels titres vous vous étiez recommandé à nos suffrages ; votre recueil nous avait montré en vous le poète, votre discours vient de nous révéler un artiste doublé d'un philosophe. Il eût fallu être un peu tout cela pour vous répondre : ne m'en voulez pas si je n'en puis mais ; c'est encore un méchant tour de la

fée malfaisante dont vous paraissez avoir tant à vous plaindre, si notre compagnie vous a ouvert ses portes en un temps où elle se donnait un directeur qui n'est ni philosophe, ni artiste, et poète encore moins.

Nous avons conservé de votre passage à la barre le souvenir d'un avocat consciencieux et sage, ennemi des développements oiseux et dont la parole écoutée savait éclairer la religion du juge ; mais le poète que nous ignorions en vous se sentait à l'étroit dans les arcanes du Palais, le fardeau des dossiers entravait votre essor : peut-être vous disiez-vous comme autrefois le poète Gilles Durant, un de vos ancêtres au barreau :

« Plaider, consulter, écrire,
« N'est point ce que je désire.
« Je suis saoul de ma fortune,
« Le Palais m'est une prison ! »

Et alors vous avez fermé le Dalloz pour vous abandonner au culte de la Muse. Ce jour-là, nous avons eu un avocat de moins, ce qui est, quoi qu'on dise, un malheur, surtout quand le disciple de Saint-Yves est, comme vous, probe, discret et plein de promesses, mais nous avons eu la satisfaction rare, en ce temps d'utilitarisme à outrance, de compter sous le ciel picard un poète de plus. J'ai dit un poète, non pas un félibre, non pas un de ces gais compagnons brochant des vers au soleil de Provence, chantant avec les cigales, comme ces Cadets de Gascogne qui promenaient naguère sur les rives de la Garonne et du Rhône l'exubérance tapageuse de leur imagination méridionale. La vie vous apparaît sous des aspects

plus ternes et plus sombres, la route où vous nous conduisez n'a pas les tons étincelants des pays du soleil, elle reflète la couleur des horizons de nos contrées, c'est la Route Grise. Vous n'aimez pas les teintes éclatantes, vous venez de nous le dire, elles sont, suivant vous, le mets des goûts rudimentaires. Nous nous en doutions quelque peu en lisant *Fleurs de Juin* et surtout *Juillet Rouge*.

Notre œil ébloui s'exaspère
De ce rouge en éruption
Où la puberté de la terre
A fait son apparition.

Viennent, viennent les bonnes pluies
Des automnes déliquescents
Pour éteindre et changer en suies
Tous ces charbons incandescents.

Et pour que ces coulurs perverses
Qui nous font mal comme des cris
Rentrent, sous le fouet des averses,
Dans le grand silence du gris !

Vous en voulez donc bien à ces pauvres fleurs dont le seul tort est de refléter les plus riches tonalités du spectre solaire ? Je partagerais votre sentiment, si elles étalaient leurs rutilantes corolles parmi les brouillards de Novembre, le contraste ne serait pas tolérable ; mais, dussé-je être taxé par vous d'esprit sans culture (je vous ai prévenu que je n'entendais rien à ces choses), j'avoue à ma honte que j'ai plaisir à les voir s'épanouir dans la clarté et l'harmonie d'un paysage estival. L'antagonisme des tons criards de l'école impressionniste me choque autant

qu'elle vous irrite, n'allons pas sous ce prétexte condamner Rubens et son école, proscrire, au nom des grisailles de Chenavard, l'art aux mille couleurs des Titien et des Véronèse.

Votre esthétique et votre philosophie sont sœurs, votre âme est hantée de visions funèbres ; tout à l'heure, à propos de meubles d'art, vous ne pouviez vous défendre de rêver de guillotine.

Suivant l'âge ou les croyances, la brièveté et les misères de notre existence suggèrent au poète les penses les plus divers ; Horace y trouvait prétexte à se couronner de roses et à jouir de l'heure présente ; avant lui la douleur du Psalmiste éclatait en un lugubre sanglot, et les deux influences contraires apparaissent de tout temps côte à côte dans notre littérature.

Pour vous, Monsieur, l'humanité n'inspire que tristesse et pitié, au besoin diriez-vous avec Montaigne « que nous sommes le seul animal abandonné, « nud sur la terre nue, lié, garotté, n'ayant de quoy « s'armer et couvrir que la despouille d'aultruy », vous souvenant de ces vers désolés de Lucrèce :

« *Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis*
« *Navita, nudus humi jacet, infans, indignus omni*
« *Vitali auxilio, cum primum in luminis oras*
« *Nixibus ex alvo matris natura profudit,*
« *Vagituque locum lugubri complet ; ut æquum est,*
« *Cui tantum in vitâ restet transire malorum.* »

Quand vous nous parliez d'Ibsen, l'éternel désespéré, je ne pouvais m'empêcher de songer au poète de *la Vie* et de *l'Année* : le monde est pour vous une

vallée de larmes, vous la traversez inconsolé, *et noluit consolari*, dissertant sur votre douleur, philosophant sur la fragilité de la vie, à la manière d'Hamlet dans le cimetière d'Elseneur.

Le pessimisme dont le nom ne figure au Dictionnaire de l'Académie que depuis 1835 a toujours eu ses adeptes : il semble qu'ils soient plus nombreux que jamais à l'heure actuelle, sous l'influence de Schopenhauer et des Scandinaves. A vos yeux comme à ceux du philosophe de Dantzig, l'optimisme est un paradoxe insensé ; c'est folie, n'est-ce pas ? que de vouloir être consolé et la suprême sagesse consiste sans doute à se complaire dans la contemplation de l'inanité de la vie et de ses espérances, dans la pensée toujours présente de la mort inexorable. Sans rechercher si la doctrine du renoncement ainsi comprise procède, comme le pensait Challemel Lacour, de la philosophie bouddhiste, j'estime que la satisfaction du devoir accompli, le dévouement à ses semblables, le soulagement de leurs souffrances, le souci de préparer à ceux qui nous suivront un avenir meilleur, sont un plus noble but de notre existence et que l'homme y trouve un adoucissement à ses misères morales.

Est-ce à dire, Monsieur, que je ne m'émeuve à vos tristesses ? Non, car elles sont sincères et vous savez pratiquer le précepte.

..... « *Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.*

Dès la première page du recueil vous nous initiez à votre état d'âme : l'idée que vous exprimez n'est pas

neuve, elle est vieille comme l'humanité et comment s'en étonner ? « Tout est dit, écrivait déjà La Bruyère, « et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans « qu'il y a des hommes et qui pensent ; » mais vous la développez avec une délicatesse et une grâce alanguie qui lui donnent le charme de la nouveauté.

A la fenêtre du souvenir,
J'ai regardé la vie ;
Sur la route longtemps suivie
J'ai vu le Voyageur venir,

Qui sans s'arrêter passa devant l'auberge
Et chantait d'une douce voix :
« Je suis l'hôte qu'on n'héberge
Jamais plus d'une fois.

« Je suis une apparition brève
Aux berceaux des enfants, au festin de l'Amour ;
Pour les uns je ne suis qu'un jour ;
Beaucoup ne m'ont connu qu'en rêve.

« Pareil à l'étoile filante dont luit
Le trait de phosphore au plafond bleu de l'espace,
Pareil à l'eau du vase qui fuit,
Je suis le Bonheur qui passe. »

La Procession des heures, la Feuille sèche, Anniversaire triste, Pronostics, O Primavéra, Dans le vieux cimetière ramènent comme une inflexible obsession vos lecteurs à la pensée de la mort ; vous aussi, vous leur répétez sans cesse : « Frères, il faut mourir ».

« Procession du Temps ! Procession des Heures !
Qui trouvera pourtant le terme du circuit,
Devant un catafalque en drap couleur de nuit,
Et ce sera l'instant qu'il faudra que tu meures.

Que d'autres sous les glaces de l'hiver entrevoient
l'espoir du printemps prochain, Avril n'évoque en
vous que des pensées lugubres et la *Feuille sèche*
vous répète tout bas :

.... Dans Avril menteur, j'atteste
Le retour certain de l'hiver.

Anniversaire triste vous a inspiré ces beaux vers :

Tu ne reverras plus sa face
Qu'aux vieux portraits qui vont jaunir ;
Ombre d'une ombre qui s'efface
Sur le mur gris du souvenir.

Le réveil de la nature vous suggère cette strophe
désolée :

Aujourd'hui de rudes leçons
M'ont dit l'ennui profond des choses.
Pourquoi des lilas et des roses ?
Pourquoi d'insolentes chansons
D'oiseaux, sous la fraîche verdure ?
A quoi bon les nids et l'amour ?
La gaité n'est qu'une imposture
Dont on jette le masque un jour.

Mai vous conduit *dans le vieux cimetière* abandonné ; avais-je tort de vous comparer tout à l'heure
à Hamlet dogmatisant sur le crâne d'Yorick ? Et la
tristesse de vos pensées se résume dans les quelques
vers intitulés *La Fin* où vous jetez à votre tour à vos
contemporains le *Vanitas vanitatum, omnia vanitas*.

Néant de moi, néant de tout, quand sera l'heure
Qu'il me faudra quitter les mondaines auberges
Et m'étendre aux tréteaux drapés de noir, où pleure
Sur des jours consumés le symbole des cierges.

Vanité des regrets en larmes sur les joues !
Qu'importera le long cortège des douleurs ?
Et toutes ces couronnes en forme de roues
S'en allant dans l'oubli sur leurs jantes de fleurs ?

Rien ne sera pour moi que ta pitié profonde,
Agneau de Dieu qui portes les péchés du monde.

Votre mélancolie est contagieuse, Monsieur, on ouvre le livre avec la volonté de protester au nom de la vieille gaieté française contre cette obsédante désolation. On le ferme tout attristé soi-même et à demi-gagné. Cependant en relisant *Mars*, je suis tenté de vous chercher querelle ; les premières strophes de la pièce sont charmantes :

Des fleurettes en coiffes blanches
Diaprent les bois rajeunis ;
Des oiseaux cherchent dans les branches
La place secrète des nids ;
.
.
Et dans les sentes ténébreuses
Oubliant l'heure et ses ennuis
Des silhouettes amoureuses
Traversent la tiédeur des nuits.

On ne s'attend guère à la moralité que vous tirez de ces jolies choses.

Ainsi la farandole humaine,
Sur l'herbe qui cache un tombeau,
De la vie éphémère et vaine
Se passe en chantant le flambeau.

Ainsi le petit Sagittaire,
L'enfant rose au rire narquois
Contre la face de la terre
Epuise de traits son carquois.

Ainsi, des foules prosternées
Roi menteur, il cache aux amants
La cruauté des hyménées
Et l'horreur des enfantements,

Prenez garde, Monsieur, ce n'est plus du pessimisme, vous tournez au nihilisme ; il faudra surveiller cela.

Combien je préfère les pages attendries de *Sous bois* et de *la Chandeleur*, vos vers à *la petite pluie*, *Image d'Epinal*, *Février* ou *les Libellules*.

Vous êtes un fervent de la Mer : divinité bienfaisante à ses adeptes, elle vous a suggéré une des plus robustes compositions de votre recueil, *Finis terræ*.

La houle profonde du large,
Brisant ses sommets découpés,
D'écumes éternelles marge
Les promontoires escarpés.

C'est ici le duel antique
De l'onde et du sol qui finit,
Des colères de l'Atlantique
Et des défenses du granit.

Qui vaincra ? Les pierres sont lourdes ;
Mais par de rudes lèchements
Tant de siècles de lames sourdes
Ont désagréé leurs ciments ;

La nuit, les gardiens des phares
Sur les écueils proéminents
Entendent de telles fanfares
Sonner l'assaut des continents ;

Sur les contours méconnaissables
Des rivages, qu'un vieux connut,
La mer a mangé tant de sables
Et mis l'os des rochers à nu ;

Les petits murs de pierres grises
Ont été si souvent troués,
Autour des champs où les églises
Ont l'air de vaisseaux échoués,

Qu'en cette lutte héréditaire
Où le Monde se désunit
On prévoit la fin de la Terre
Et la défaite du granit.

Bulle de Savon est une œuvre de haute valeur où
se retrouve dans toute sa séduction votre désenchan-
tement des vanités humaines.

Occupés à des jeux sans trêves
Nous soufflons, éternels enfants,
Dans les bulles d'or de nos rêves.

Ils montent, globes triomphants,
Que l'orgueil gonfle au paroxysme ;
Mais ne sont que des gouttes d'eau
Où la lumière dans un prisme
A décomposé son flambeau.

Une fin hâtive est commune
A ces petits aérostats ;
D'un coup d'épingle la Fortune
En fait d'impalpables éclats.

La réalité rompt le charme ;
Nous reprenons notre fardeau. . . .
Il nous reste aux yeux une larme
C'est encore une goutte d'eau.

Vous n'êtes pas seulement le chantre des tris-
tesses, vous êtes aussi le poète des humbles, et vous
soulevez dans *Exode* et dans *Lamma Sabachtani* le
cruel problème de la pauvreté vagabonde, vous évo-

quez la vision lamentable du vieux mendiant errant à l'abandon le long de nos routes désolées par l'hiver. Vous êtes bien en cela d'une époque où le souci des idées de justice sociale et de solidarité fait battre tous les cœurs généreux, où le grand Racine n'encourrait plus les colères du pouvoir, pour s'être permis de dénoncer la misère du peuple. Dût votre modestie en souffrir, *Exode*, comme le sonnet sans défaut, vaut un long poème : vous vous y attaquez à la désertion de nos campagnes, à la pléthore et à la corruption des grandes villes, vous retracez en termes attendris la déception du paysan parti jeune de la chaumière natale à la conquête de la fortune, qui, vaincu dans la lutte pour l'existence, rapporte plus tard ses désenchantements de vieillard misérable au village natal. Je voudrais pouvoir citer quelques vers de ce petit chef-d'œuvre ; mais mon embarras est extrême, votre poème est un tout indivisible et ses proportions sont trop considérables pour qu'en le citant tout entier je ne m'expose pas au reproche de me dispenser de vous répondre : qu'il me suffise de renvoyer à ce pur joyau de votre écrin ceux qui me font l'honneur de m'écouter.

Vous venez de nous dire qu'un charme naît pour vous de la vieillesse des choses, comme tout bon Picard, il vous conduit de préférence le long des canaux sombres que vous avez chantés.

« Labyrinthe nautique enjambé de ponts lourds ».

dans ce vieil Amiens fécond en enseignements de toutes sortes pour le poète, l'historien et l'ar-

tiste. Vous aimez à errer dans ce quartier plein de charme, de souvenirs, de poésie vraie, qui s'étend des abords de Saint-Leu, le long des boutiques de revendeurs du quartier Saint-Germain, jusqu'aux tréteaux du marché à reiderie. Vous y demandez aux derniers débris d'un autre âge le secret de ceux qui nous ont précédés dans la vie. Là, ils ont travaillé et souffert ; là, les sayetiers ont fait la richesse de l'antique cité ; à l'hôtel des Cloquiers, vos échevins ont défendu pied à pied contre la royauté les franchises communales, tandis que, sur les remparts aujourd'hui disparus, chacun montait sa garde en temps de guerre civile, d'invasion anglaise ou espagnole et, tout en défendant la petite patrie, servait la cause de la grande. Les vestiges du passé que vous y rencontrez sont ceux de siècles qui connurent moins de bien-être et plus de résignation. Nos pères acceptaient plus gaiement les tracas et les maux de l'existence et cependant les épreuves ne leur ont pas manqué. Est-ce le fait des sociétés raffinées, si les lettrés dissertent plus que jadis sur les malheurs de la vie, si les déshérités ont leurs heures de révolte ?

Loin de moi, Monsieur, de songer à vous reprocher votre nostalgie du passé ; ceux même de nos contemporains qui ont le plus au cœur l'idée du progrès sainement compris, sentent bien qu'on ne saurait préparer utilement l'avenir social, politique, artistique, littéraire des générations qui nous succéderont sans chercher à découvrir, en toutes ces matières, le sentiment de nos pères, non pour penser comme eux, non pour les imiter, l'histoire ne se recommence pas, mais pour profiter de leurs ensei-

gnements, pour bien comprendre l'évolution dont nous sommes les acteurs trop souvent inconscients et aveugles.

Un irrésistible mouvement nous entraîne vers l'étude des âges écoulés, tandis que l'historien fouille les archives, déchiffre les manuscrits, l'artiste interroge les monuments d'autrefois, rapproche les œuvres d'une même époque par les traits qui leur sont communs et qui constituent leur style, le collectionneur enfin, celui qu'on appelait naguère un amateur, dispute à la dent des rongeurs, aux ravages des vers et au vandalisme de l'ignorance ce qui subsiste encore du costume et du mobilier de jadis. Et cela ne date pas d'hier : le collectionneur dont la première incarnation vous paraît être le *Cousin Pons* de la Comédie humaine, est de plus vieille lignée. La Bruyère a connu quelques-uns de ses ancêtres : ses contemporains ne se contentaient pas de grouper les bustes ou les estampes, de cultiver les tulipes et de peupler les volières, déjà Diognète consacrait sa fortune et sa vie à la manie des médailles, et l'antiquaire de Montesquieu recherchait les lacrymatoires, les urnes et les lampes antiques. Il est vrai que leurs descendants sont devenus légion; sans parler des timbres-poste et des cartes-postales, dont on ne pouvait assurément prévoir l'engouement dès le xvii^e siècle, de nos jours on collectionne tout : tableaux et dentelles, statuettes et gravures, livres et porcelaines, éventails et bassinoires, montres et faïences, monnaies, ivoires et tapisseries. Quant aux meubles, c'est une fièvre ; on fouille les masures et les greniers des plus lointaines bourgades et il n'est pas de mai-

son qui se respecte où l'on n'exhibe en bonne place la commode en bois de rose du siècle dernier, la console ou le cartel Louis XIV ou Louis XV, la bergère Louis XVI ou le bronze de l'Empire. Quelles jolies pages l'auteur des *Caractères* n'ajouterait-il pas au chapitre de la Mode, que, dans notre déformation exotique de la langue, nous qualifions aujourd'hui de snobisme !

Cette tendance procède de causes sans nombre : les siècles qui ont succédé au Moyen-Age ont façonné notre éducation artistique et affiné notre goût ; en même temps la diffusion de l'aisance dans la classe moyenne et de longues années de tranquillité ont contribué à développer parmi nous ce besoin nouveau de transformer nos habitations en de petits musées rétrospectifs. Lisez l'histoire d'Amiens et dites-vous si aux jours fréquents des famines, des épidémies et des guerres, on avait le temps, l'argent et la sécurité nécessaires pour s'abandonner à des fantaisies de collectionneur. Vous trouvez, Monsieur, dans cette recherche passionnée de ce qui est ancien un indice de sénilité et d'impuissance à produire des œuvres originales.

Je n'hésiterais pas à m'inscrire en faux contre votre thèse, si vous prétendiez la généraliser et l'appliquer à la statuaire ou à la peinture : il faudrait pour cela n'avoir point traversé en ces derniers mois les riches galeries de notre Exposition centennale ; mais si vous entendez limiter votre critique aux monuments et au mobilier de notre temps, je suis bien près de partager votre avis. Vainement l'art nouveau s'ingénie-t-il à créer des formes inédites et

des combinaisons compliquées ; elles ne sauraient nous satisfaire. Rendus éclectiques par une éducation artistique chaque jour plus perfectionnée, épris des merveilles de l'ébénisterie des deux derniers siècles, nous nous laissons aller à préférer les œuvres qui s'inspirent des anciens modèles et même souvent celles qui n'en sont que l'imitation servile.

Chacun à l'envi veut posséder son mobilier artistique, original ou non ; les uns groupent dans le même salon ou le même hall des meubles de toutes les époques ; les autres, les puristes, affectent le souci de l'unité et proscrivent dans un même cadre la diversité des styles ; le salon sera Louis XVI et la salle à manger, Henri II ou Louis XIII.

A première vue, cette recherche satisfait notre goût : elle ne va pourtant pas sans inconvénients, car le costume et l'ameublement d'un siècle, expression de ses idées et de ses mœurs, sont difficilement séparables. On n'a pas décrié sans motifs les formes lourdes et disgracieuses de ce qu'on a appelé le style Louis-Philippe, ce sont elles pourtant qui s'adaptent peut-être le mieux à la laideur du costume masculin de notre génération. Les hauts sièges du temps de Louis XIII, les vastes fauteuils du règne de Louis XIV commandent la perruque, la rhingrave, les canons, le pourpoint et l'habit à larges basques ; nos vêtements étriqués, vestons ou smokings, y sont aussi déplacés qu'une toilette de chauffeuse ou de cycle-woman dans le satin broché d'une bergère Pompadour.

Pour apprécier et sentir toute la séduction d'un ameublement artistique, il faut, par un effort de notre imagination, le replacer dans son cadre architectural,

grouper à l'entour, avec leurs costumes, leurs mœurs, leurs passions, leur idéal, les figurants évanouis des sociétés élégantes ou raffinées qui l'ont créé ; alors tout s'harmonise et l'étude de ce qu'on a appelé dédaigneusement le bric-à-brac nous enseigne à mieux connaître nos devanciers, à mieux comprendre leur histoire. Vous venez de nous en donner une démonstration éloquente, et je ne saurais rien ajouter, sous peine de les affaiblir, aux considérations ingénieuses que vous a suggérées la comparaison des mobiliers si dissemblables de Louis XV et de son successeur.

Vous êtes trop bon poète, Monsieur, pour ne pas vous complaire souvent dans cette attrayante évocation du passé. Vous y songiez, n'est-ce pas ? dans ce *Salon Louis XV* où vous avez écrit de si jolis vers, mélancoliques, c'est entendu, pour vous demander à votre tour où sont les dames d'antan :

Un cartel a sonné dans l'air enlangouré,
Le temps fuit en chantant sur une note exquise,
Et depuis plus d'un siècle s'est évaporé
Le parfum que fleurait la dernière marquise.

Comment d'ailleurs ne pas s'attacher à ces adorables bibelots, comment ne pas chercher à empêcher leur dispersion aux quatres coins du monde et leur accaparement par la guinée anglaise ou le dollar d'Amérique ? La France n'est-elle pas le seul pays d'Europe qui ait possédé un mobilier vraiment digne de ce nom, national et complet ? Qu'elle s'en montre jalouse et le conserve pieusement ! Si l'influence de la Flandre ou de l'Italie a pu contribuer à sa trans-

formation, il n'en est pas moins certain que nos ébénistes, dignes continuateurs des huchiers du Moyen-Age, n'ont emprunté à l'étranger que les aliments susceptibles de s'assimiler, de se combiner et de se fondre en des modèles pleins de grâce, de majesté ou de force, et toujours bien français. Saluons donc avec reconnaissance et respect les noms de Boulle, d'Oeben, de Riesener et surtout de l'amiénois Charles Cressent, l'incomparable ébéniste du Régent, dont nous venons d'admirer l'œuvre au Petit Palais des Beaux-Arts.

La mode dont les inflexibles décrets nous font rechercher aujourd'hui les vieux meubles trop longtemps délaissés et leurs modernes contrefaçons devait fatalement disperser les anciens mobiliers bourgeois loin du toit qui les avait primitivement abrités. Les regrets que vous venez de leur donner sont communicatifs et nous vous avons suivi avec un charme attendri dans ce petit salon contemporain de Barras et de La Revellière Lepeaux qui vous contait les existences tranquilles écoulées à l'ombre de ses boiseries jaunies par le temps. S'il est devenu presque introuvable de nos jours, combien devons nous déplorer davantage la révolution opérée depuis quelques années dans la mesure du paysan. En vain y cherchez-vous aujourd'hui la potière, la vieille armoire normande aux fines sculptures, la hûche à pain, le lit breton aux contours ajourés : toutes ces jolies choses ont disparu, emportées vers la grande ville par la locomotive envahissante, pour faire place au pitch-pin, au noyer et à l'acajou plaqués.

Les églises auraient dû échapper à ce vandalisme : l'immutabilité du rituel et du costume sacerdotal semblait les protéger contre ce barbare rajeunissement. Pourquoi faut-il que là plus qu'ailleurs il ait marqué sa déplorable empreinte ? Le xviii^e siècle avait voué une guerre mortelle à cet admirable style gothique dont les chefs d'œuvre s'harmonisent si bien avec les demi-teintes du ciel de nos régions, et l'on a pu dire, non sans raison, que le mauvais goût des chapîtres du temps avait plus contribué à la mutilation des monuments de l'art ogival que les guerres de religion ou la tourmente révolutionnaire. Les restaurations opérées à cette époque à Notre-Dame de Paris, au chœur de la cathédrale de Chartres et même à Amiens en sont malheureusement la preuve. De nos jours, on ne se permettrait sans doute plus pareil anachronisme dans nos vieilles basiliques ; mais, par une étrange inconséquence, tandis que nous élevons de modernes églises romanes ou gothiques, imitations souvent impeccables des anciennes, que de fois voyons-nous substituer à la vieille décoration primitive, parfois naïve et rudimentaire, mais imprégnée d'un véritable sens artistique, des boiseries tapageuses et une statuaire de pacotille toute éblouissante d'or, d'azur et de pourpre, qui jurent avec la noble simplicité de la pierre et choquent à bon droit notre goût. Combien de détériorations barbares et de profanations sont encore commises à l'heure actuelle, sous prétexte de polychromie ou d'embellissements !

Chaque siècle, Monsieur, a ses faiblesses, ses ridicules et aussi ses grandeurs. Ne soyons pas trop

sévères, même en ces matières, pour celui qui bientôt n'appartiendra plus qu'au passé. Ne vous semble-t-il pas qu'il fera une figure honorable dans l'histoire ? Sans parler des grandes réformes auxquelles il aura présidé, des progrès incessants d'une science qui chaque jour enfante de nouveaux prodiges, l'art contemporain n'aura pas été sans gloire, la littérature et la poésie de notre temps ne seront pas dédaignés de la postérité.

Vous leur aurez apporté quelques fleurs empreintes d'une grâce mélancolique, dont les teintes adoucies ont su nous captiver. Donnez-nous en souvent encore dans nos réunions mensuelles, nous prendrons plaisir à respirer leur subtil parfum et j'espère que le philosophe attristé de l'humaine misère n'aura point à regretter les heures qu'il voudra bien nous consacrer.

Pour moi, Monsieur, en transmettant dans quelques semaines à mon successeur la direction de l'Académie d'Amiens, je me féliciterai d'avoir été appelé par les devoirs de ma charge à l'insigne honneur de souhaiter la bienvenue parmi nous à un poète délicat et charmant que la Picardie est fière de compter parmi ses enfants.

De Montmartre à la Sorbonne

PAR

ALEXANDRE BLANCHARD

De Montmartre à la Sorbonne

A l'ami Sc. LENEL

Ci gît, sous cette pierre grise,
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandait d'où venait la bise,
Et pourquoi Jupiter tonnait.

XAVIER DE MAISTRE

De Montmartre à la Sorbonne,
Quand j'avais vingt ans,
Je descendais, l'âme bonne,
Plein d'espairs chantants ;

Grand et mince, le pied lesté,
L'air simple et vainqueur,
Une illusion céleste
Agitait mon cœur.

O Place Pigalle ! O Rue
Des Martyrs ! Faubourg
Montmartre ! où la foule accrue
Roule un long bruit sourd !

Amusants et longs dédales
Où l'esprit se plaît !
O le Carrefour des Halles !
O le Châtelet !

Puis, la colline mattresse,
Devers Saint-Médard,
Où l'on respire une ivresse
De science et d'art !

Ayant à toute heure en tête
Un proche examen.
C'était alors *Philoctète*
Que j'avais en main.

Avec mes trois poils de barbe,
Par mille détours,
Je courais vers *Sainte-Barbe*,
Elève aux longs cours !

Monsieur Guérard, helléniste
Savant sans mépris,
Notait sur un thème triste
Le manque d'esprits ;

Monsieur Tournier, sur Sophocle
Qui va discourant,
Semblait monté sur un socle,
Tant il était grand !

Monsieur Charles, qui s'attache
A théoriser,
En caressant sa moustache
Aimait deviser.

Aderer le fin critique,
Classique et futé,
Appréciait en sceptique
Toute nouveauté ;

Il raillait nos hérésies,
Notre goût peu sûr,
Et trouvait nos fantaisies,
Vieilles comme Assur.

Ces amis des « bonnes lettres »
Qui, sans être las,
Corrigeaient nos hexamètres,
Où sont-ils, hélas ?

Ils ont achevé leur tâche,
Fait tout leur devoir,
Nous ont versé sans relâche
Leur goût, leur savoir.

Ils errent dans l'Elysée
Où, baissant le ton,
Artémis parle à Thésée,
Virgile à Platon.

Celui qui les continue
Puisse-t-il comme eux,
Dire, son heure venue :
J'ai fait de mon mieux !

Ai-je trouvé dans la vie
Le rêvé butin ?
Et pris, selon mon envie,
Ma part du festin ?

Modeste était ma visée,
Comme mon talent ;
J'ai vécu l'âme apaisée,
Simple et nonchalant ;

Je veux, riant sous ma chaîne,
La porter longtemps,
Et je me souviens sans haine
D'avoir eu vingt ans.

Le Lierre au Lilas

Le lierre disait au lilas
Défeuillé par l'hiver : « Hélas !
Chétif tu gémis sous la nue ;
Ta branche plie aride et nue
Sous l'âpre bise qui nous mord,
O pâle image de la mort !
Moi cependant, le frêle arbuste,
Ami du mur, du tronc robuste,
Je résiste, insensible au vent
Qui tord mon feuillage mouvant.
Le froid sévit ; la neige dure
A couvert partout la verdure ;
Seule, dans le jardin séché,
Au mur où je suis attaché
Brille ma feuille familière. »
— Le lilas répondit au lierre :
« Il est bien vrai ; ma frondaison
N'a qu'une rapide saison,
Et de fleurs brèves se décore.
Tel que je suis l'on m'aime encore,
Parce qu'à l'homme, au mois de mai,
J'apporte un bouquet parfumé. »

Le Jeu d'Amour

Amour, d'aise enfant sa narine,
A pris mon cœur dans ma poitrine,
Et l'a d'une flèche embroché ;
Puis s'étant par terre couché
Dans le lit que lui font ses ailes,
Il a pris dans ses mains cruelles

Le dard flexible, et plusieurs fois
L'a fait plier entre ses doigts,
Puis a foulé mon cœur morose,
En souriant, sous son pied rose.

Or maintenant de moi c'est fait ;
Je suis mort — de par le méfait
Du Dieu qui de nos pleurs s'enivre ;
Et n'ai point l'espoir de revivre,
Depuis qu'Amour, enfant moqueur,
Dans ma poitrine a pris mon cœur,
Et l'a mis à telle torture
Que, s'il me le rend d'aventure,
Mon cœur, meurtri par le vaurien,
Ne peut plus me servir de rien.

La mort de Bébros

Chanson Klephte

Comme Bébros était couché
Auprès du torrent desséché,
Pressant de la main sa blessure,
Sa jument, sœur fidèle et sûre,
Lui dit en flairant ses genoux :
« Lève-toi, maître, on part sans nous. »
— « Me lever ? ma noire ! impossible !
J'ai par deux fois servi de cible
A l'Ottoman ; je vais mourir.
Mais je ne voudrais pas pourrir,
Cadavre nu, sans sépulture,
Servant aux aigles de pâture.
Allons ! de ton pied diligent,
Ma fille ! et de tes fers d'argent
Creuse ma tombe solitaire,
Et couche ma dépouille en terre,

En me prenant avec les dents.
Porte mon sabre à mes parents ;
Porte aussi ce mouchoir de soie
A la vierge qui fit ma joie ;
Tu verras, semblables aux fleurs,
Ses doux yeux déborder de pleurs. »

Billet

L'amie, allons au bois ! allons au bois, l'amie !
Nous y verrons, longtemps endormie et blémie,
Dame Cybèle enfin rompre son froid sommeil,
Et nous tressaillirons aux baisers du soleil.
La belle, allons au bois ! allons au bois, la belle !
Les fleurs et les baisers y sont en ribambelle ;
La mousse offre un tapis à tes pieds de velours,
La demoiselle au lis tient de tendres discours ;
Le feuillage naissant vient caresser ta joue,
Et dans tes cheveux blonds Zéphyre qui se joue
Pénètre à ton oreille, et dit l'amour câlin
Dont la nature est pleine et dont mon cœur est plein.

Renouveau

Le Printemps, éphèbe aux pieds frais et blancs,
Les cheveux épars, le regard humide,
Se berce au ciel clair, et de sa chlamyde
Trempe dans l'azur les plis nonchalants.

Dépouillant enfin sa mine hagarde,
Tout confus d'avoir vu fuir Messidor,
Le pauvre soleil de son disque d'or
A percer la nue enfin se hasarde.

La chambre s'égaie où, par les longs soirs,
Dans l'ardent foyer la houille crépite,
Tandis que la lampe, âme qui palpite,
De son regard blanc fouille les coins noirs.

Du souci morose il faut se déprendre :
Le sol était dur ; le ciel était gris ;
Mais la plaine s'ouvre aux gazons fleuris,
Le ciel souriant se vêt de bleu tendre.

Ton flanc éternel, Terre, a tressailli ;
Le printemps renait. — O ma chère belle,
Imitons, veux-tu, l'antique Cybèle,
Et renouvelons notre amour vieilli.

Grande Grèce

O fille d'Enna, tes bras épuisés
Repoussaient hier mes derniers baisers.

Le soleil levant dore la fenêtre,
Et tu sens en toi le désir renaitre.

Le désir en toi renait plus ardent,
Et l'éphèbe aimé frémit sous ta dent.

O source d'amour, jardin de délices
Où chaque aube neuve ouvre des calices :

Terre inassouvie, aux ardents rayons
Toujours plus avide ouvrant les sillons !

Ainsi tu fleuris, Palmier de Latone !
O panache vert dont le Dieu qui tonne,

Sur la plage aride où meurent les flots,
Pour couvrir la Nymphé à paré Délos,

Et qu'incessamment le printemps festonne !
— C'est encore ainsi qu'aux champs de Crotone,

Après le désert aride, et delà
La gorge sinistre et l'âpre Sylâ,

Et vers ces beaux lieux où, vierge ravie,
Sybaris vidait la coupe de vie,

La plaine, tapis aux mille couleurs,
Produit sans repos les fruits et les fleurs,

Et par les troupeaux au soir dépecée,
Quand vient le matin, l'herbe est repoussée!

Mer d'Automne

Pour le coup, c'est la mer ! versatile élément
Que l'on ne tente pas toujours impunément ;
C'est l'étendue immense et glauque, qui moutonne
Sous la dispersion des nuages d'automne.

Les vagues — on dirait de fougueux escadrons
Echevelant des crins de neige sur leurs fronts —
Se forment au couchant sur une ligne immense,
Et précipitent sur la digue leur démente.

Cependant deux bateaux de pêche, soulevés
Par la houle, à ses flancs étroitement rivés,
Filent sous le vent frais qui tend leurs quatre voiles,
Et regagnent le port aux premières étoiles.

La mer de sa puissante épaule les soulève ;
Mais l'avant bien guidé fend l'onde comme un glaive ;
Ils doublent la jetée où brillent des fanaux,
Accompagnés des bonds effarés des canots !

A la Mer

C'est huit heures du soir, fin septembre. Un vent chasse
Les nuages, roulant au ciel en lourde masse.

L'horizon des coteaux, leur cercle en entonnoir
Ne forment plus devant les yeux qu'un gouffre noir.

Une longue bâtisse à gauche, couvent sombre,
Où luisent faiblement deux fenêtres dans l'ombre.

Chocs du vent sur la tuile et le zinc ravagés ;
Dans une cour voisine aboiements enragés ;

Coups de sifflets aigus et longs dans la nuit morne ;
Halètement des trains ; plaintifs appels de corne.

Au bas, la rue étroite aux sillons défoncés ;
Pour de futurs trottoirs des pavés entassés.

Quelques flammes de gaz, quelques feux électriques
Percent l'épaisse nuit de leurs jets symétriques.

Un soir que l'on sentait l'approche de l'hiver,
J'ai pris ce paysage à Boulogne-sur-Mer.

La Colère du Pâtre

THÉOCRITE

Je voulais obtenir un baiser d'Eunica ;
Elle me fit un pied de nez, et se moqua :
« Tu m'excèdes, va t'en, me dit-elle. Mes lèvres
N'ouvrent pas leur bouton pour un gardeur de chèvres,
Pour un paysan. C'est au gentil citadin
Que je donne à baiser la fleur de mon jardin.
Tu peux te consumer au désir qui te ronge ;
Tu ne toucheras pas ma bouche, même en songe !
Mais voyez les beaux yeux ! Oyez la belle voix !
Oh ! les jolis propos d'amour que je prévois !
Le langage élégant, sans parler de l'allure !
Le menton bien tenu, la belle chevelure !
Et ce teint de lièvreux, fait de sang de navets !
Va te laver les mains, rustre ! Tu sens mauvais ! »

Elle a craché trois fois dans son sein, puis encore
A murmuré des mots, l'insolente pécore
Qui de la tête aux pieds me toise avec dédain.
Être par une fille ainsi traité !... Soudain
Mon sang s'anime et brûle en mes veines.... La rage,
Telle au matin la rose, empourpre mon visage....
Elle s'éloigne enfin ; mais mon cœur soulevé
Garde profondément cet outrage gravé.

Dites ! amis bergers ! suis-je plus mal qu'un autre ?
Quel Dieu m'a donc changé pour qu'on m'envoie au peautre !
Ainsi qu'un jeune pin de lierre se revêt,
Mon visage était beau, paré d'un fin duvet ;
Et, comme on voit voler autour d'une lambruche
Un essaim soucieux des trésors de la ruche,
Des boucles se jouaient sur mon crâne opulent ;
Des sourcils d'un beau noir soulignaient mon front blanc ;

Mes yeux étaient plus bleus que les yeux de Minerve ;
J'avais la bouche fraîche ; on admirait ma verve
De poète ; on aimait à m'entendre, et mes doigts
Touchaient habilement la flûte et le hautbois.

Et tandis qu'aux versants des côtes bocagères
Je suis aimé, fêté, recherché des bergères,
La bourgeoise avec moi prend des airs de hauteur,
Ne veut pas m'écouter ! Pourquoi ? Je suis pasteur !
Mais le gentil Bacchus fut pasteur ; Aphrodite
Pour un pasteur des monts sent son cœur qui palpite,
Et garde son troupeau sur les flancs de l'Ida ;
L'amour vers Adonis dans les bois la guida ;
C'est dans les bois aussi qu'elle pleura sa perte.

Endymion fut pâtre, et Phébé, qui déserte
Le ciel, vint le trouver au milieu des forêts
Et referma sur lui ses bras tendres et frais.
Rhéa pleure un bouvier ; et, dans l'ombre nocturne,
Qui donc cherche un pasteur ? C'est le fils de Saturne !

Seule, Eunica méprise un pâtre. On la créa,
C'est à n'en pas douter, plus noble que Rhéa,
Plus belle que Vénus, qui sur l'herbe rougie
Pleure Adonis et rôde aux coteaux de Phrygie ;
Un Dieu la fit plus rare et plus auguste enfin
Que Diane, dont luit la couronne d'or fin !

Ah ! puisses tu rester, courtisane incivile,
Sans amants sur nos monts, sans amants par la ville !
Et puisses-tu sécher, sans qu'on frappe à ton huis,
Sur ton lit solitaire, au sein des tristes nuits !

Terrain à vendre

Parfois, en plein Paris, au milieu d'une rue
Que le travail emplit de sa rumeur bourrue,
Où les yeux fatigués n'ont d'autres horizons
Que le profil sans fin des banales maisons,
On trouve, limité par des murailles sombres,
Qui sur lui par endroits jettent leurs vastes ombres,
Murs blancs et gris, sans lierre et sans oiseaux chanteurs,
Un inculte terrain resté sans acheteurs.
L'herbe y pousse à loisir, et fleurit, drue et fine,
Offrant un doux tapis aux pieds ; mainte racine
En rejets vigoureux s'est reprise à pousser,
Et forme un taillis vert que l'œil ne peut percer.
Sur le sol dévasté, la tranquille nature
A créé lentement un bois en miniature.
— Et cela fait penser qu'à deux pas de Paris,
A deux pas du pavé, du tumulte, des cris,
Des façades de pierre aux lignes monotones,
Des oves, des bouquets, des festons, des couronnes,
Des balcons où les fleurs s'étagent en gradins
Comme un sec résumé des champs et des jardins,
On trouve de beaux parcs bordés de vertes haies,
Et, près des lacs profonds, des bois où les futaies
Sentent monter la sève en leurs rameaux flottants,
Et frissonnent au souffle humide du printemps !

Rue Montmartre

Le brouillard qui depuis deux jours couvrait Paris
Tombe, et se fond en eau. L'interminable rue
Sous le gaz, épanchant sa clarté jaune et crue,
Fuit et serpente au loin dans les horizons gris.

Cinq heures vont sonner. L'ombre couleur de suie
S'étend sur les pavés, de flaques ruisselants ;
Voitures, omnibus massifs, camions lents
Roulent confusément sous un réseau de pluie.

Et par l'humide nuit flottant comme un haillon,
La foule vient et va comme une fourmilière,
Appliquée à la tâche ardue et journalière,
Les reins courbés : tels vont les bœufs sous l'aiguillon.

Le vêtement est pauvre et chétive la mine ;
Aux aises de la vie ils ont donné congé ;
Le beau pour ces forçats est un vain préjugé ;
Le souci besoigneux les consume et les mine.

Redoutable cité, que fais-tu de tes fils,
Vaste forge où grandit incessamment la flamme,
Usant l'homme après l'homme, usant l'âme après l'âme,
Triomphant du plus brave, et des plus fiers débris !

Sois de l'Ambition l'Atlantide idéale,
Du Maître et du Valet le théâtre rêvé !
Quand pourrai-je, ô Paris, loin de ton dur pavé
Où s'agite et bruit la foule triviale,

Vers d'autres bords, à l'heure où le couchant vermeil
Jette un pavillon d'or aux dômes de Saint-Pierre,
Contempler, s'accoudant sur une antique pierre,
Un Transtévérin calme, en quête du sommeil !

Ad Umbilicum

..... Nec quicquam tibi prodest.....
Percurrisse polum, morituro.
HOR. CARM. I, xxviii.

Je suis né chétif et rêveur,
L'ambition m'est interdite,
Et comme je suis sans mérite,
Je n'attends ni prix ni faveur.

Je n'en garde aucune rancœur,
Calme dont je me félicite :
Qu'un autre follement s'irrite
D'un sort obscur et sans honneur.

Ne songe-t-elle pas, l'envie
Qui se crève au brillant tableau
De la convoitise assouvie,

Qu'il est une fin au rouleau ?
— Comme on regarde couler l'eau,
Je regarde couler la vie.

Paris, sur le bateau, 14 Juillet 1894.

Sur le pont d'Avignon

On y passait jadis, sur le pont d'Avignon ;
La flûte et le tambour accompagnaient la danse ;
Les couples s'enlaçaient prompts à la confidence,
Et le soulier ferré pressait le pied mignon.

Même une lèvre brune au creux d'un noir chignon
S'imprimait, le désir oubliait la cadence ;
Un serment unissait, dans la poussière dense,
La douce compagnonne et l'ardent compagnon.

L'arcade après l'arcade a cédé ; le pont croule,
Et ta chapelle un jour, ô pieux Bénézet,
Verra ses fondements suivre le flot qui roule.

Le Rhône turbulent bouillonne où l'on dansait,
Et dans ses flots troublés, tumultueux domaine,
Ensevelit la joie et la misère humaine.

Avignon, Août 1886.

Être Monaldeschi, le jeune Italien
Qu'attire vers le pôle une force intestine,
L'éphèbe sans défense, adorant le lien
Que resserre sur lui l'implacable Christine !

Qu'importe ce qu'une heure importune destine
Au brave qu'a séduit ce front patricien ?
Il l'aime et la possède, et le reste n'est rien,
Et vainement la mort lui rit sous la courtine

Un jour, une prison se ferme sur l'amant,
Et la main qu'il baisait le frappe lâchement ;
Mais il sait que la vie est une courte trêve.

Il a vu s'allumer des yeux calmes et verts
Comme les flots du Sund battus des longs hivers :
Trop heureux, dans ses bras il a tenu son rêve.

Poètes Lyriques

Victor Hugo l'emporte, en somme, c'est le Maître,
A force d'éloquence et d'images et d'art.

Musset, qui trop souvent dans les jupons s'empêtre,
M'amuse, quand il veut quitter le ton pleurard.

Lamartine m'élève : avec son harmonie,
J'admire l'abondance et la facilité
D'un verbe inépuisable amant de la beauté,
Mais le don de finir manquait à son génie.

Lebrun, majestueux, est sec à rebuter.

Jean-Baptiste m'ennuie, et pénible est sa veine.

Après tout, s'il fallait choisir, et n'emporter
Qu'un livre, qu'à son aise on pût prendre et quitter,
Sûr de se voir payé chaque fois de sa peine,
J'aime les vers, ainsi que les fait La Fontaine.

* *

L'abbé, vous me prenez pour un ennemi sombre :
Il est vrai que je hais toute sujétion,
Et repousse avant tout la domination
Du prêtre, qui voulut tout couvrir de son ombre.

Ministre de la Foi, que le mensonge encombre,
Vous voulez le pouvoir, vous voulez l'action ;
Les puissants font échelle à votre ambition
Pour contenir le flot des révoltés sans nombre.

Les heureux de ce monde à vos yeux sont sacrés . . .
— Oh ! que vous valez mieux, l'abbé, quand, simple et chiche
Pour vous-même, au milieu du peuple vous errez,

Modeste laboureur creusant le sol en friche,
Saluant çà et là les gens de bas degrés,
— Quand vous cessez d'aimer uniquement le riche !

Après une lecture

Merci pour tes vers, ô poète,
Unique Paraclet ! ô vrai consolateur !
Si parfois s'étonne inquiète
Au milieu du combat la force du lutteur,
Il se tourne vers toi. Ton livre,
D'espérance et d'amour intarissable flot,
Du doute glacé le délivre ;
Il se reprend à vivre. Ainsi le matelot
Dans l'orage — à sa main lassée
Quand la barre résiste, après un long effort,
Devant la mer bouleversée,
Se couche sur le pont en attendant la mort.
Mais qu'un instant le ciel s'apaise,
Qu'un rayon de soleil perce le voile obscur
Dont l'épaisseur sur son front pèse,
Qu'à ses yeux un instant sourie un coin d'azur,
L'Océan n'aura point sa proie,
Car le brave a repris son poste de combat ;
Le vaisseau rentre dans sa voie,
Et bientôt, dans le port, comme un aigle il s'abat.

Le Matin des Courses à Amiens

Le ciel, d'un bleu pâli, semble teinté de lait,
Et de blanches vapeurs en font comme une moire ;
Le soleil déjà chaud brille en toute sa gloire ;
L'air qui passe est plus doux qu'un vol de roitelet.

La rue est belle à voir : un notaire replet
Accompagne sa femme à la messe : on peut croire
A son air satisfait que l'acte est méritoire ;
Un jeune homme étale un éblouissant gilet.

Vestons clairs, pantalons clairs — oh ! la joliesse
Des couleurs qu'on arbore en ce jour de liesse !
On fume, on cause, on a la jumelle en sautoir,

Cependant que rêvant d'ombrages et de sources,
Un bon vieux enroué crie au bas du trottoir :
« Demandez le programme officiel des courses ! »

La Légende de Froideville

A M. Octave Thorel.

I

C'était au temps que la sainte Solyme,
Jérusalem, en parler moins sublime,
Après avoir, à l'abri de son roi,
Glorifié Jésus et Godefroy,
Venait, malgré remparts et citadelles,
De retomber aux mains des Infidèles.
Un vieil ermite, à l'air fruste et hardi,
Drapant de bure un ventre rebondi,

Et brandissant la croix tout comme un glaive,
Vint se camper sur la plage où s'élève,
Bordant la Bresle, et près des flots amers,
Près du Tréport, le village de Mers.
Devant la foule à ses pieds répandue,
Il déplorait Jérusalem perdue,
Se lamentait, adjurant les chrétiens
De terrasser Mahom et ses soutiens.
Le moine est fort ; ce qu'il dit, il le pense ;
Et la harangue obtint sa récompense ;
On eût pu voir seigneur, bourgeois, pêcheur
Pleurer, émus à la voix du prêcheur.
Le comte d'Eu disait : « Quelle âme vile,
A votre avis, baron de Froideville,
Devant un tel opprobre inexpié,
Pourrait ne pas s'émouvoir de pitié ?
Dieu le veut ! Dieu le veut ! En guerre ! En guerre !
Gagnons Solyme, ou par mer, ou par terre !
Rendons son trône à Gui de Lusignan,
Lequel gémit aux prisons du sultan ! »

« C'est un projet digne de vous, cher comte,
Dit le baron, mais ce n'est pas mon compte.
Je suis époux, vous ne l'ignorez point,
Et, si je pars, un scrupule me poind,
Souci d'une âme amoureuse et jalouse,
Tourment d'un homme en puissance d'épouse. »

— « Dites plutôt que vous seriez marri
De la quitter, et qu'en faible mari,
Vous ne savez résister à ses larmes ! »

— « Vous vous trompez ; ce qui fait mes alarmes,
C'est qu'elle même, entendez bien ceci,
A me croiser m'exhorte sans merci.
Je ne me fie à ferveur si nouvelle,
Et tel penser me trouble la cervelle. »

II

Or, la baronne à quelque temps de là
— Pauvres de nous ! vers le Ciel s'en alla.
Ce fut un cri dans toute la vallée.
Elle laissait, pleurante, inconsolée,
Une fillette, enfant de quatorze ans,
A la voix douce, aux yeux clairs et luisants.
Elle voulait, hélas ! pauvre Giselle,
Suivre sa mère, et mourir après elle.

Pour Froideville, il était tout entier
A son dessein, ne faisait point quartier
A l'Infidèle, et dévouait sa race,
En fourbissant dague, épée et cuirasse.
Quand le jour vint de chausser l'éperon,
— Tandis qu'au loin résonnait le clairon,
Il embrassa la mignonne Giselle,
Et la remit aux mains de demoiselle
Gertrude, vieille amie à qui les ans
Firent le front chauve, et les pas pesants.

III

Voilà nos gens partis en Palestine.
Giselle est seule : elle est triste, et lutine
La gouvernante, à qui tout jeu déplaît,
Et qui sommeille ou dit son chapelet.
Heureusement, il reste à Froideville
Un page, jeune et de façon civile,
Qui des croisés eût été compagnon.
Mais le seigneur l'a trouvé trop mignon
Pour prendre place en son rude équipage,
Si qu'au manoir reste le jeune page.

Que va-t-il faire en ce château désert ?
Le jouvenceau, déjà fort et disert,
Monte à cheval, brandit pesante lame ;
D'un chevalier il a le bras et l'âme.
Giselle met son plaisir à le voir
Caracoler dans la cour du manoir.
Un sentiment de tendre sympathie
Déclôt sa lèvre ; elle prend à partie
Sire Raimbaud : « Ah ! dit-elle, pourquoi
Nous fuyez-vous, et vous tenez-vous coi,
Par fausse honte et déliance amère !
Hélas ! du temps que vivait notre mère,
Vous partagiez nos jeux, notre loisir,
Vous écoutiez ma voix avec plaisir ;
Et quand la mort la ravit avant l'heure,
Vous avez su pleurer avec qui pleure.
Or maintenant que vide est la maison,
Vous me fuyez : dites-m'en la raison. »

— « J'ai craint de vous offenser de mon zèle,
Importunant vos beaux yeux, demoiselle,
Quand votre père a quitté le château. »

— « Vous m'étonnez, Raimbaud ; c'est bien plutôt
Quand je suis seule en cette baronnie,
Qu'il conviendrait me tenir compagnie. »

— « Je suis tout prêt, madame, à vous servir
Comme autrefois, mais j'ai dû me ravir
Au sentiment que tant de grâce éveille ;
Tant de beauté me trouble et m'émerveille,
O fleur qui nais sous le frêle étui vert,
Bouton si ferme, au printemps entrouvert ! »

— « Tu m'aimes donc ! Eh bien ! baise ma lèvre,
Mon doux Raimbaud, je veux calmer ta fièvre !

— « Et je suis, dame, à toi par ce baiser !
Mon bras, mon cœur, tu peux en disposer,
Je t'appartiens ! . . C'est donc vrai : tu me donnes
Ton front de neige et tes lèvres mignonnes,
Et le trésor de ton cœur de quinze ans !
Oh ! je suis fier, je suis heureux, je sens
Fleurir en moi l'arbre de la jeunesse,
Tu m'as charmée, ô douce enchanteresse,
Et par serment soleunel je promets
De t'aimer seule, et t'aimer à jamais. »

Que pensez-vous que fit alors Gertrude ?
Pareil langage eût pour elle été rude !
Honnête duègne, en ce divin moment,
Elle dormait dans son appartement.

IV

Mais de plier la fortune indocile
A nos désirs est chose difficile !
Ce même jour où Giselle et Raimbaud
Juraient d'aimer par delà le tombeau,
Le Froideville, emporté d'un beau zèle,
Mariait sans façon la demoiselle.
Voici le fait : on s'était fort cogné
En Terre Sainte ; on s'était échiné
De l'aube au soir, et, d'estoc et de taille,
Avait hurlé longue et dure bataille ;
Notre héros avait dûment donné
De sa personne ; enfin, désarçonné,
Meurtri, saignant sur toutes les coutures,
Et redoutant mortelles aventures,
Il se sauvait devant le Sarrazin.
Passe à cheval un seigneur Limousin,
Dit Pompidou, non pas de haut parage,
Mais plat de bourse autant que de courage.

Notre baron du coup se croit sauvé :
« Dieu, pense-t-il, me l'avait réservé ;
Près de ce brave il faut que je me hisse ! »

Hélas ! faut-il que le destin trahisse
Les plus vaillants ! Le Pompidou couard
Lâche la rêne à son cheval qui part ;
L'infortuné baron de Froideville
N'a rien compris à la trahison vile ;
Il a roulé sur le sol meurtrier.
Comme son pied s'est pris dans l'étrier,
Il est traîné, pour suprême avanie.

Quand il revint de sa longue agonie,
Il se trouvait dans le camp des chrétiens :
« O Pompidou, je vous donne mes biens,
S'écria-t-il, tout ce que je possède ;
A vous ma fille, ami, je vous la cède,
Comme à mon brave et généreux sauveur.

Le Limousin, pourtant, restait rêveur,
Et souriait dans sa barbe d'ébène ;
Sans sou ni maille, il accepta l'aubaine,
Vécut sans honte aux crochets du baron ;
Sabla ses vins en parfait biberon,
Se fit panser aux jours de maladie,
Bref, avec lui revit revint en Picardie.

V

Toujours plus jaune et plus sec qu'amadou,
Notre baron, présentant Pompidou,
Dit à Giselle : « Enfant, je te marie ! »
La jeune fille à ces mots se récrie ;

Des pleurs brûlants coulent de ses yeux doux ;
Elle a fait choix, de longtemps, d'un époux :
Celui qu'elle aime, et qui doit la conduire
Au saint autel, c'est Raimbaud, le cher sire !

— « Sire Raimbaud ! » dit l'autre suffoqué :
« Jamais d'un père on ne s'est tant moqué !
S'embarrasser, quand on est noble fille,
D'un garçonnet sans argent, sans famille !
Qu'il n'en soit plus question devant nous ! »

En vain Giselle embrassait ses genoux.

Raimbaud prétend fléchir le Froideville ;
Il est reçu de façon peu civile ;
On lui fait voir, sans blason, sans magot,
Qu'aimer Giselle est d'un parfait nigaud.

Désespéré, Raimbaud, la face blême,
Joint Pompidou, lui raconte qu'il aime
La demoiselle, et qu'il en est aimé.
Un cœur plus fier se serait alarmé.
Mais l'autre vise à la seule escarcelle,
Et peu lui chaut des amours de la belle !
Il est exempt des fièvres du jaloux,
Et de Giselle il deviendra l'époux !

Lors le Raimbaud sur son rival se rue ;
Tel au sillon le fer de la charrue
S'attaque ; il prend Pompidou d'une main,
Saisit de l'autre un poignard inhumain,
Et lui plongeait en la gorge sa lame,
Si, bondissant comme sur mer la lame,
Le chevalier n'eût fait un demi-tour,
En présentant un plus vaste contour

Au fer aigu, qui, selon la doctrine,
Devait aller lui forer la poitrine.
Aux cris aigus que pousse Pompidou,
Tous d'accourir, on veut saisir le fou ;
Mais l'amoureux a fui vers la chapelle
Où son amie, en priant Dieu, l'appelle,
Et l'entraînant, la prenant par la main,
Les voilà seuls, pauvrets ! sur le chemin.

Ils atteignaient le haut de la falaise
Qui tombe à pic dans la mer qui la baise,
Et voient vers eux accourir à grands cris
Gens du château, valets, tout le pays.

Le Froideville au-devant de la bande
Suait d'ahan ; sa fureur était grande ;
Il envoyait au diable le Raimbaud,
Qui, disait-il, avait dû bien et beau
Ensorceler la naïve pucelle !

Qu'allez-vous faire, ô Raimbaud, ô Giselle !
Vous faut-il vivre à jamais séparés ?
Jamais, hélas ! vous n'y consentirez !
Mieux vaut la mort quand tendrement on s'aime !

Et, s'enlaçant dans un baiser suprême,
Les amoureux alors se sont jetés
En haute mer, dans les flots agités,
Qui redoublant leurs caresses sauvages,
Viennent lécher et meurtrir les rivages !

A la mer basse, on les trouva couchés,
Tels deux oiseaux, sur un lit de rochers.

Trop tard, hélas ! ô l'humaine imprudence !
Notre baron vint à résipiscence,
Et côte à côte au même monument
Il déposa l'amoureuse et l'amant.

Vers d'Homère

Les Déeses vinrent dans l'enceinte, et il loua
celle qui lui offrit une volupté funeste.

ILIADÉ, XXIV, 29.

Où plaisir, que tu mènes,
Un horrible troupeau de déplaisirs et peines !

JODELLE, CLÉOPATRE, I, 2.

Baignant leurs pieds polis aux limpides rosées
Que l'aurore semait en perles irisées,
Les trois divinités que le destin guida
Gravirent le sentier de l'odorant Ida.
Et lorsque dans l'enceinte où le bouvier médite
Vinrent Junon, Minerve et la blonde Aphrodite,
Aphrodite, Minerve et Junon, à l'envi,
Tentèrent leur pouvoir sur l'éphèbe ravi :
« Je veux faire de toi le souverain qui mène
Sous le sceptre adoré paître la foule humaine, »
Dit Junon. — « Et je veux, dit Minerve au pasteur,
Que ton cœur soit épris de science et d'honneur ! »
— Alors Vénus leva, comme un rideau qu'on lève,
Sur l'enfant ébloui ses paupières de rêve,
Et Pâris décerna le prix de la beauté
A celle dont les yeux parlaient de volupté.

Sous le joug qui lui pèse et le fouet qui le chasse
L'homme mortel en vain s'agite, en vain menace ;
L'homme voudrait sortir de sa condition,
Pénétrer le secret de la création,
Briser toute barrière, et, déployant son aile,
A son œuvre assurer la durée éternelle.
Mais nous tenant courbés sous le vulgaire instinct,
Attisant en nos flancs la flamme que n'éteint
Ni le goût du savoir, ni la force invincible
De l'âge destructeur, la Nature inflexible
Nous rejette à l'Amour, au douloureux Plaisir,
Et nous crie : « Aime un jour ! Demain, tu vas mourir ! »

Chanson napolitaine

I

Je veux me faire une maison
 Au bord de la mer ;
Près du flot d'azur, près du flot amer,
 Je veux en ma jeune saison,
 Je veux me faire une maison ;
Près du flot jaloux, près du flot rampant,
Les murs en seront de plumes de paon.

II

D'argent je ferai les piliers,
 D'émail le balcon ;
Pour ma belle amie aux yeux de faucon,
 Je ferai d'or les escaliers,
 Je ferai d'argent les piliers ;
Et quand paraîtra Néma, mon amour,
Les pêcheurs diront : C'est l'astre du jour !

Marianna chante

SHAKESPEARE, Mesure pour
Mesure, et le Pèlerin amoureux.

Oh ! porte loin d'ici ta perfide caresse,
Et cette lèvre enchanteresse
 Qui trompe en souriant !
Loin de moi ces beaux yeux qui m'ont fait croire à l'âme,
Alors qu'inondé de leur flamme
Je voyais près d'eux pâlir l'Orient !

Et dérobe à mes yeux cette neige ! Dérobe
A mes regards ce double globe

Que porte un sein glacé,
Froid sommet où l'Avril a fait briller sa rose !
Mais délivre mon cœur morose,
Par toi dans ces nœuds de glace enlacé !

Et rends-moi, rends-les moi, ces baisers qu'à ta lèvre
Sans mesure a versés ma fièvre,
Baisers mêlés de pleurs !
Ils scellaient une amour immortelle et profonde....
— Hélas ! sur quel sable se fonde
L'espoir toujours vain de nos faibles cœurs !

Ariel

SHAKESPEARE

J'étais autrefois l'amant des parfums,
Le sylphe léger, rival de l'abeille,
Des vallons en fleurs pillant la corbeille,
Et volant sans fin par les coteaux bruns.

Quand des nuits tombait le voile sévère,
Du hibou plaintif écoutant le cri,
Je prenais pour couche et mobile abri
Le calice frais de la primevère.

Et, l'hiver glaçant les prés déflouris,
Quand la feuille sèche obstruait la source,
Vers un ciel plus doux dirigeant ma course,
Je fuyais au dos des chauves-souris.

Mais l'amitié prend enfin sa revanche,
Maître ! et près de toi je veux aujourd'hui
Vivre, et je choisis pour mon doux réduit
La clochette d'or qui pend à la branche.

Le vieux Jayme

Ramon Muntaner, cité par J. Zeller,
Episodes de l'histoire d'Italie.

Jayme le Conquérant, qui pour fils eut don Pierre,
Fut, soixante ans passés, l'intraitable adversaire
Des fils de Mahomet. Sentant venir la mort,
Il voulut leur laisser un suprême remord,
Et convoqua ses preux pour la lutte dernière :
« O mes bons chevaliers, élevez ma bannière !
S'écria-t-il, et portez-moi sur un brancard
Jusqu'aux lieux où se tient l'Infidèle à l'écart.
Je prétends sans tarder, leur montrant ma litière,
Vaincre, et prendre ou tuer la bande tout entière. »
A peine il arrivait sur le champ souhaité,
Son fils Pèdre, couvert de poudre, ensanglanté,
Vint à lui : « Convient-il, ô mon père, à ton âge,
De te risquer ainsi sur un champ de carnage,
Et ne savais-tu pas, libre d'un vain souci,
Que, ton fils combattant, tu n'as que faire ici ? »
— « Ne dites pas cela, répondit le vieux père,
Mais où sont, s'il vous plaît, ces Maures, que j'espère
Bientôt voir ». — « O mon père, ils sont tous morts ou pris. »
— « As-tu dit vrai, mon fils ! Ah ! je connais ton prix,
Et rends grâce au Seigneur, qui fit de Pierre un homme
Que l'Espagne attentive en ses prières nomme ! »
Et, donnant au héros sa bénédiction.
Il le baisa trois fois avec dévotion.

Une page d'histoire

Napoléon venait de quitter l'île élue
Où le retint dix mois l'Europe irrésolue.
Antibes lui fermait sa place ; il gravissait,
Par un étroit sentier que le mistral glaçait,

Cette chaîne de monts, barrière de la France,
Qui découvre à la fois la mer et la Durance.
Le froid est rigoureux. Napoléon souvent
Descend de son cheval et s'avance en rêvant,
Ranimé par la marche et butant dans la neige.
Cambronne avec Drouot, Bertrand lui font cortège.
La troupe avise alors un modique chalet.
Une femme, à côté de l'âtre, bat du lait.
Une vache meuglait dans l'étable voisine.
Napoléon s'assied au foyer ; la résine
Flambe joyeusement ; ils sont les bienvenus ;
La paysanne est bonne aux hôtes inconnus.
On cause : « Eh bien ! Madame, a-t-on quelques nouvelles
De Paris, où toujours travaillent les cervelles ? »
— « Je ne sais rien, mes bons Messieurs, pardonnez-moi. »
— « Que fait le ministère et que dit-on du Roi ? »
— « Du Roi !... de l'Empereur, Monsieur, voulez-vous dire !
Il est toujours là-bas ! » — Napoléon soupire ;
Le silence se fait dans l'étroite maison ;
Une telle ignorance a déçu la raison . . .
— « Qu'en dites-vous, Bertrand, et vous, Drouot *le Sage*,
Et vous, Cambronne ? A quoi bon marquer son passage
Par le fer et la flamme, et troubler l'univers
Pour le remplir d'un nom ? O fortune ! ô revers !
O vanité du bruit que la gloire mesure ! »
Et Napoléon sort pensif de la mesure.

L'Insomnie de Médée

Ensuite la nuit amena les ténèbres sur
la terre. Apollonius, Argon. III.

La Nuit vint, amenant l'ombre aux épais réseaux . . .
Les marins, inclinés sur la pente des eaux,
Dirigeaient leurs regards vers l'Hélice et vers l'Ourse ;
Le voyageur lointain, fatigué de sa course,

Le vétéran ridé qui veille aux ponts-levis
Voulaient clore leurs yeux de lumière assouvis,
Et le sommeil couchait la mère douloureuse
Dont le petit enfant gît sous la terre affreuse . . .
Plus d'abolements de chiens dans la ville ; aucun bruit ;
Le silence occupait la noirceur de la nuit.

Mais le sommeil ami n'a point touché Médée,
Si fort est le souci dont elle est possédée :
Près du temple d'Arès elle craint ces taureaux
Sous qui doit succomber la force du héros ;
Son cœur impétueux bat et se précipite.
— Comme parfois dans nos maisons joue et palpite
Un rayon de soleil sur l'onde d'un bassin,
Il va, vient, s'en retourne en son changeant dessein :
Ainsi s'agite un cœur de seize ans qui s'alarme . . .
La pitié fait tomber de ses yeux une larme ;
Le mal crispe ses nerfs et fait frémir sa peau,
Frappe sa nuque aux coups répétés d'un marteau,
Hélas ! et c'est l'Amour, l'Amour cruel, qui pèse
Sur son cœur, et lui fait ce mal, que rien n'apaise . . .

Rose et Blanche

Purpureo suffusus sanguine candor.
STACK.

Rose et blanche, ô mon cœur ! Elle était blanche et rose ;
Blanche comme la neige aux sentiers abolis,
Et comme l'*edelweiss* aux pentes du Mont Rose,
Blanche comme le lait, la céruse et les lys !

Et rose ! Oh ! dans la chair exquise de la joue
Cet incarnat céleste au Matin coutumier !
Sous l'ombrelle changeante où le soleil se joue,
Rose et blanche, on eût dit une fleur de pommier !

— Et puis, quel sentiment, je vous prie, a fait naître
En ce cœur, que plus haut, d'abord, vous invoquez
Ce visage si doux ? Faites-le nous connaître !

— Mesdames et Messieurs, vraiment vous vous moquez !
Ne peut-on point parler sans craindre une avalanche
De questions ? J'ai dit qu'elle était rose et blanche !

Regret du Soleil

La route de Dury, que le dégel détrempe,
Coupe des chaumes gris et des gazons fanés ;
Sur la plaine ondulée un brouillard épais rampe ;
Tout se tait dans les champs sous l'hiver prosternés.

Les ormes, si plaisants dans leur rustique force,
Quand le Printemps tardif rompt leurs bourgeons frileux,
Frissonnant sous la mousse et sous la rude écorce,
Dressent leurs rameaux nus sous le ciel nébuleux ;

Et sur la branche noire, aux côtés de la route,
Avec un petit bruit mélancolique et doux,
Le brouillard se condense en pluie, et goutte à goutte
Tombe sur l'herbe morte et les feuillages roux.

Sur les meules de blé les averses, les bises
Ont répandu des tons de vieux cuivre et d'or mat ;
Dury profile au loin ses lignes indécises ;
Son clocher dans la brume apparaît comme un mât.

Sur la plaine déserte, et sous le ciel de bistre
Le dégel glacial nous pénètre et nous mord ;
La nature vaincue est hostile et sinistre ;
Un cœur cesse de battre, et quelqu'un semble mort.

Et cependant c'est l'heure où vers ces plages bleues
Où se brise la mer Tyrrhénienne, et vers
Un golfe, que d'ici séparent trois cents lieues,
Un golfe que je sais — bordé de coteaux verts ;

Et cependant c'est l'heure où le soleil se lève '
Son orbe dans l'azur monte superbement,
Et sur la vague, et sur la colline et la grève
Il fait étinceler l'or et le diamant.

Le soleil, le vrai Dieu de ce monde où nous sommes,
Hôtes et passagers dans l'immense univers,
Le père de la vie, adoré par les hommes
En tous lieux, en tous temps, sous mille noms divers.

Poursuivant dans le ciel sa route coutumière,
Son aile éblouissante atteindra le zénith,
Puis il redescendra, prolongeant sa lumière
Sur la pierre et la fleur, le brin d'herbe et le nid ;

Et tant qu'il brillera sur la terre ravie,
Ses rayons, de l'hiver et de la mort vainqueurs,
Dans les sillons pâmés feront germer la vie,
Dans les fronts la pensée, et l'amour dans les cœurs.

Aréthuse

(SHELLEY).

Aux monts Cérauniens, qu'enveloppe un drapeau
De nuages, parmi les roches dentelées,
Menant paître au matin les Sources, clair troupeau,
Aréthuse descend à travers les vallées.

Elle bondit et baigne aux courants de lapis
Les anneaux irisés qui flottent sur sa hanche,
Et chacun de ses pas couvre d'un vert tapis
Vers l'occident vermeil le ravin qui se penche.

Elle a quitté son lit de neige et va chantant,
Et douce comme le sommeil est sa romance ;
Tout lui sourit, la Terre et l'Azur éclatant,
Tandis qu'elle descend, lente, à la mer immense.

Or, Alphée aux aguets, debout dans les frimas,
La vit ; de son trident frappa la cime blanche ;
Ouvrit un gouffre au sein des rochers en amas ;
Et l'Erymanthe au loin trembla sous l'avalanche.

Et le vent du midi prit son humide vol
Par delà le silence et l'urne des moraines ;
Le tonnerre en fureur bouleversa le sol,
Et rompit le canal des sources soulerraines.

Cependant qu'il suivait la rapide clarté
De la Nymphé, hâtant vers l'onde son allure,
On pouvait voir au cours du flot précipité
Flotter du Dieu la barbe et l'ample chevelure.

Aréthuse implorait le souverain des mers :
« Sauve moi ! Guide moi ! Grâce ! Il saisit ma tresse ! »
Et l'Océan, troublé jusqu'en ses fonds amers,
L'entendit et donna refuge à sa détresse.

Comme le soleil glisse en jets aériens,
Ta fille, ô Terre, a pris une route certaine ;
Ses vagues l'ont suivie, et les flots doriens
Ne mêlent point leur sel à la douce fontaine.

Mais Alphée outrageux derrière elle a passé,
Tache noire sur l'eau d'émeraude fondue,
Et tel qu'abandonnant son aile au vent glacé
L'aigle hardi poursuit la colombe éperdue.

Sous les arches d'azur où les Divinités
Reposent sur un lit de perles, sous la houle
Qui berce la forêt des coraux agités,
Par le fond des écueils amoncelés en foule,

Au milieu des courants sans nombres, à travers
D'obscurs rayons tissés en nappe glorieuse,
Sous l'ancre ténébreux où les flots sont plus verts
Que des vieilles forêts la nuit mystérieuse,

Sous l'écume marine et sous les goémons
Où le requin moins vite, où l'espadon noir file,
Ils allèrent, passant le défilé des monts,
Et touchèrent enfin la terre de Sicile.

Leur source est maintenant aux collines d'Enna ;
Ils descendent le val où sourit l'aube pâle ;
Cœurs désunis d'abord et qu'un jour ramena,
Ils suivent leur destin sous le fleuve d'opale.

Quand le soleil se lève, ils quittent leurs berceaux
Dans les gorges des monts taillés en citadelles ;
A l'heure de midi, les limpides ruisseaux
Cheminent à travers bois et prés d'asphodèles ;

Enfin quand de la nuit descend le calme pur,
Ils goûtent le sommeil aux rochers d'Ortygie ;
Pareils à ces esprits reposant dans l'azur,
Et dont l'amour persiste au-delà de la vie.

Charon et les Ames

Que la colline est noire et noire la vallée !
D'un long crêpe de deuil elle parait voilée ;

Ces monts semblent des yeux que les pleurs ont gonflés.
Sont-ils par la tempête et les vents désolés?
L'éclair sinistre a-t-il creusé leurs noirs abîmes?
— Non : l'orage et les vents n'insultent point leurs cimes ;
L'éclair n'a pas creusé leurs gouffres. Mais Charon,
Menant sa barque pleine à l'avidé Achéron,
Vient contrister ces lieux. Chaque jour le ramène,
Et ces monts sont témoins de la détresse humaine.
Suivant l'âge et la force il place l'arrivant,
Le vieillard à l'arrière et l'éphèbe à l'avant ;
Et les enfantelets ravis à la mamelle
Sur les bancs au hasard sont couchés pêle-mêle
Les vieillards du passeur implorent la merci ;
Les jeunes gens, pressant ses mains, parlent ainsi :
« Arrêtons-nous, Charon ! Cette pelouse verte,
Cette fontaine en pleurs, de peupliers couverte,
Sourit aux voyageurs Les vieillards aimeront
A baigner dans l'eau pure et leur lèvres et leur front ;
Nous-mêmes, sur la plaine où fleurit le lentisque,
Une dernière fois nous lancerons le disque ;
Et les petits enfants, rompant leur dur sommeil,
Cueilleront le bleuet et le bouton vermeil. »
— « Hélas ! » répond le Dieu, « Proserpine est jalouse ;
Je ne m'arrête pas à la verte pelouse ;
Je ne m'arrête pas à la fontaine en pleurs ;
Car bientôt, sentant naître un espoir dans leurs cœurs,
Souriant dans le deuil et les larmes amères,
Je verrais accourir le blanc troupeau des mères ;
Les yeux errant partout, dans leurs bras triomphants
Je les vois par la foule emporter leurs enfants...
L'époux avide vole à l'épouse ravie,
Il rouvre ses doux yeux, la rappelle à la vie :
Je vois dans un baiser leurs lèvres se serrer. .
Et quelle force alors pourrait les séparer ? »

La Vie est un Voyage

La vie est un voyage, et par dix mille voies,
Les hommes, se pressant vers l'identique fin,
Eprouvent tour à tour les douleurs et les joies,
— Trop heureux, si le terme immanquable est divin !

Sur la route — Tempé dont notre âme est ravie —
On traverse parfois un vallon parfumé
Où va s'épanouir pour un instant la vie ;
Les yeux ont rencontré les yeux d'un être aimé.

L'espérance, la foi sur son jeune front brille,
Et son geste ingénu vous convie à l'amour.
— O toi, qui crois en Dieu, souviens-toi, douce fille,
Du voyageur poudreux qui l'apparut un jour.

Jani Boukovallas.

Chanson klephte

Quels sont ces cris et ces abois ?
La mer bat ses rivages !
Ou, se déchirant dans les bois,
Ce sont buffles sauvages !

Non, ce ne sont point les abois
De la mer aux rivages !
Ce n'est pas non plus dans les bois
Choc de buffles sauvages !

C'est Boukovallas qui se bat
Contre quinze cents hommes !
Dans Kérassovo quel sabbat !
Voilà comme nous sommes !

Une fille a crié : « Jani !
Assez ! la poudre est chère !
Bois un coup : le bal est fini ;
Les Turcs ont leur affaire !

Laisse un moment, bon chien qui mords,
Retomber la fumée,
Et qu'on puisse compter les morts
De l'une et l'autre armée ! »

Les Turcs se sont comptés trois fois :
Ils sont cinq cents par terre ;
Pour les bons klephles, ils sont trois
Qui ne répondent guère.

L'un est allé chercher de l'eau,
L'autre, de la farine ;
Et le plus brave et le plus beau
Gît sur sa carabine !

Quels sont ces cris et ces abois ?
La mer bat ses rivages !
Ou, se déchirant dans les bois,
Ce sont buffles sauvages !

Non, ce ne sont point les abois
De la mer aux rivages !
Ce n'est pas non plus dans les bois
Choc de buffles sauvages !

La jeune Fille aux Enfers

I

Je chanterai l'Hymette et sa facile pente,
Où le thym parfumé serpente
Au pied des lentisques en fleurs ;
Je dirai ses vallons, printanière corbeille
Où vole et butine l'abeille,
Où l'aurore rit dans les pleurs.

Que le soleil se lève, ô sereine colline,
Qu'à l'Occident l'astre décline,
Il éclaire tes purs sommets ;
Tu brilles, et la nuit de l'inferral empire,
Où tombe tout ce qui respire,
A ton front n'atteindra jamais.

II

Cerbère, fatigué de sa veille sans trêve,
Aux portes de l'enfer un jour s'est endormi ;
De sa tête, qu'agite un effroyable rêve,
La vipère a glissé, retombant à demi.

Trois braves ont surpris le sommeil de Cerbère,
Et l'espérance a lui dans ces cœurs généreux ;
Ils vont fuir, et leurs yeux reverront la lumière,
Et les danses demain se rouvriront pour eux.

Ils vont ; mais sur leur trace une vierge soupire,
Et se plaint à voix basse, et s'attache à leurs pas :
« Jeunes héros, un Dieu vous guide et vous inspire ;
Avec vous laissez-moi partir, mes beaux soldats ! »

Mais eux : « Calme, mignonne, un imprudent délire,
Et ne t'égare pas en d'inutiles vœux ;
Hélas ! comme à travers les cordes d'une lyre,
Le vent murmure et siffle entre les noirs cheveux.

Tes pieds sont hésitants et ta marche peu sûre,
Et si nous t'emmenions, nymphe aux divins appas,
Le monstre, s'éveillant au bruit de ta chaussure,
Bientôt des fugitifs aurait atteint les pas ! »

— « Eh bien ! sous les ciseaux ma chevelure noire
Tombera ; près de vous je marcherai pied nu.
Parlons ! mon fiancé, fidèle à ma mémoire,
Sous les yeux maternels meurt d'un mal inconnu. »

— « Enfant ! ton fiancé, par la blonde campagne,
Promène, dans l'oubli des deuils cicatrisés,
Celle que tu nommais ta plus chère compagne,
Et les bois de l'Hymette ont redit leurs baisers. »

III

Je chanterai l'Hymette et sa pente facile,
Où suspend sa marche docile,
Phébus ! ton coursier frémissant !
Je dirai les sentiers aux bords de la ravine,
Où boit la lumière divine
Le laurier vert aux fleurs de sang !

Foyer resplendissant de lumière et de vie
Où l'âme étonnée et ravie
Ne connaît Enfer ni Remord,
Verte cime tournée à l'aube orientale,
Exempte de la Nuit fatale,
Et de la Peine et de la Mort !

Madrigal bourru

Madame, j'ai marché ce matin par la brume
 Qui me contriste et qui m'enrhume,
A travers la campagne humide, et j'ai connu
 Que l'hiver était revenu.
Je ne veux pas ici faire du paysage
 Une longue description ;
 Se limiter est chose sage ;
Mais vous saurez pour vous ma juste aversion.
Je me disais, devant la plaine immense et nue :
 « Quand donc, Soleil, perceras-tu la nue,
 Pour rendre à ces champs désolés
 Leurs lins, leurs seigles et leurs blés ?
Quand à nos boulevards rentras-tu leur cytise,
 Quand leur rendras-tu les lilas,
 Soleil de Mai, foyer qu'attise
 Un chauffeur qui n'est jamais las.
Puis je pensai que c'était vous, madame,
 Vous et nulle autre, assurément,
Qui pour vous aviez pris la lumière et la flamme,
 Ce qui nous manque en ce moment ;
Que vous aviez volé les douceurs de l'aurore
Qui se lève au printemps dans le ciel d'un bleu clair,
 Et le rayon dont se colore
Et la fleur du lilas et le cytise amer ;
Que du beau mois de Mai vous aviez sans mérite
En votre jeune sein mis le foyer si doux,
Et que si le printemps nous avait fait faillite,
 C'est que vous l'aviez pris pour vous.

Vieillir

Monsieur l'abbé se plaint de vieillir, et de voir
Approcher d'heure en heure un terme inévitable.
Mais quoi ! Si la vie est un bien (c'est contestable
Pour qui n'est qu'un chrétien fort tiède), il faut avoir

Avec elle reçu ce qui soutient l'espoir
Et fait de l'existence un présent désirable :
La santé, par exemple : est-il rien d'enviable
Sans elle ? la fortune et le goût du savoir.

Pour moi l'âge qui vient me laisse assez tranquille ;
J'ai ma tâche à finir ; habile ou malhabile,
Je me la suis fixée, et je l'accomplirai

Sans ennui, sans plaisir. Mais jusqu'à l'agonie,
L'abbé, ce dont jamais je ne me guérirai,
Hélas ! c'est d'être né sans ombre de génie.

La Neige

O Neiges ! Le vent vous disperse
En capricieux tourbillons
A travers le ciel gris, que perce
La langueur des pâles rayons !

Dans l'immense et morne étendue,
Au gré des souffles passagers
La neige vole, suspendue
En flocons rares et légers.

Tantôt la bise dans l'espace
Emporte ses flots épaissis ;
Mais un souffle du midi passe
Et contient son vol indécis.

Quand donc se reposera-t-elle,
Offrant au sol un doux tapis,
Ornant de sa blanche dentelle
La glèbe où germent les épis?

Quand pourra-t-elle sur la plaine
Epandre un cristal éclatant,
Et déployer sa blanche laine?..
— Elle tombe, et fond à l'instant.

II

Elle attendait que la rafale
Apaisant enfin son courroux
La laissât jeter, triomphale,
Sa robe sur les coteaux roux ;

Elle voulait couvrir la terre
De ses flocons, drap velouté
Qui cache un merveilleux mystère
De symétrie et de beauté ;

A tous les vents du ciel livrée,
Lasse de son vol vagabond,
Elle atteint la couche espérée,
Elle atteint la terre : elle fond !

III

Homme ! contemple cette neige !
Sois fier et n'attends rien du sort !
Sois libre ; ne dis pas : « Que n'ai-je
Un bon vent qui me pousse au port,

Un tiède courant dont les ondes,
Par leur calme déroulement,
Me conduisent entre les mondes
Aux lieux où luit l'azur clément ! »

Le courant peut conduire au gouffre.
Va ! plutôt laisse-toi flotter,
Que ton cœur jouisse ou bien souffre,
Sans gémir et sans résister.

Glisse impassible sur les vagues
Dont mille souffles opposés
Agitent les profondeurs vagues ;
Ceux qui résistent sont brisés.

Le vaisseau sous l'éclair qui passe,
Semant le ciel de javelots,
Quand la mer contre lui ramasse
Les blancs escadrons de ses flots,

Le frêle esquif à la tourmente
Cède ; le pilote pensif
Evite la masse écumante
Qui le jetterait au récif ;

Il sait, quand l'Océan réclame
Sa proie, et gronde dans la nuit,
Dérober aux coups de la lame
Le flanc du navire qui fuit.

IV

Hélas ! c'est en vain que l'épée
Voudrait trancher le fil de l'eau ;
C'est en vain que l'âme trompée
Rêve un sort plus large et plus beau.

Voguer dans sa barque légère,
Abandonnée au flot mouvant,
Saisir la Muse passagère
Et livrer ses cheveux au vent ;

Suivre des yeux votre envolée,
Chanteurs sublimes, vers les cieux,
Et cependant, dans la vallée,
Tel que l'oiseil insoucieux,

Sans regret comme sans envie,
Bâtir un nid qui dure un jour,
C'est la sagesse et c'est la vie,
Si l'on y mêle un peu d'amour.

A Montmartre

Le matin, à l'heure où pénètre
Dans ma chambre un soleil d'été,
Je courais ouvrir ma fenêtre ;
Et, toujours du même côté,

Je guettais une persienne
Qui, sous des stores de satin,
Cachait une Parisienne
A l'œil curieux du matin.

A la lumière accoutumée
Les fenêtres s'ouvraient gaiement,
Mais celle-là restait fermée,
Et je regardais vainement.

Car elle protégeait vos rêves,
O brune fée aux noirs bandeaux,
Quand, jouissant des heures brèves,
Vous reposiez sous les rideaux.

Bien avant dans la matinée,
Loin de la scène, et du décor
Où Verdi vous tient enchaînée,
O Muse ! vous dormiez encor !

Mais le soleil montait. La nue
S'évaporait dans l'air brûlant.
Lors, une main longue et menue
Levait le coin d'un rideau blanc.

Léger comme un oiseau qui passe,
Un sourire, un bonjour muet
M'arrivaient à travers l'espace ;
Mon cœur doucement remuait.

Comprit-elle un sentiment vague,
Instinct confus, désir naissant ?
Comme la rive sent la vague,
Toute femme, dit-on, le sent.

Et quand son regard que j'évite
Par hasard se fixait sur moi
Au cours d'une rare visite,
Devinait-elle mon émoi ?

Souvenir d'un songe éphémère !
Tout est cendre et poudre ici-bas !
Si ce qui fut même est chimère,
Qu'est-ce que ce qui ne fut pas ?

Vint la Guerre, amenant le Siège ;
Le deuil guettait cette maison ;
Paris sous la bombe et la neige
Parut une vaste prison.

Vide du soldat qu'on adore,
On donna congé du logis.
— Hélas ! vers lui longtemps encore
Se tournèrent mes yeux rougis !

La fine et pâle demoiselle !
Plus tard, parfois je la revis ;
Mais je ne retrouvai point celle
Qui plaisait à mes yeux ravis.

Du charme d'un jour dénuée,
N'avait-elle plus sa beauté ?
Pauvrette ! je l'ai saluée
Sans trouble et sans timidité ;

Et je me suis surpris à dire,
Indifférent, presque narquois
Devant cette blancheur de cire :
Elle était plus belle autrefois...

Hélas ! on est fier et sauvage,
Et l'on craint le monde moqueur ;
On redoute un cher esclavage,
Et passe le temps du bonheur !

Puis, un souvenir vous ramène
Quelque jour à des temps lointains !
-- O vains rêves de l'âme humaine,
Si vite éclos, si vite éteints !

L'Ile Saint-Louis

Il est à Paris un quartier que j'aime,
Où plus volontiers j'irais habiter,
N'était le destin, qui veut que je sème
Sans voir lever l'herbe et sans récolter ;

N'était le destin, dont la jalousie
M'a puni toujours du moindre souhait,
L'ennemi secret de ma fantaisie,
Le malicieux démon qui me hait.

O Parisien, veux-tu d'aventure
Faire un court voyage, aimable bavard
Dont s'épanouit la désinvolture,
Grâce de l'asphalte et du boulevard !

Viens ! quitte un instant ton banal bitume ;
Quiconque a vu peut avoir retenu ;
Une fois n'est pas, comme on dit, coutume,
Et puis voyager instruit, c'est connu.

Tu consens ! Bravo ! Tiens ! Prenons la rue
Montmartre, qui fuit pleine de rumeurs ;
La Halle, où, malgré les ans toujours drue,
Madame Angot vend poissons et primeurs.

Passons la Cité primitive et sainte,
Navire envasé, berceau de Paris ;
De lourds monuments couvrent son enceinte ;
Que de souvenirs cachent leurs lambris !

Saluons ici notre basilique,
Plus belle au milieu des nouveaux palais !
Traversons un pont fait d'une arche oblique :
Nous sommes enfin où je te voulais.

L'Île Notre-Dame avec l'Île aux Vaches
Formèrent jadis l'Île Saint-Louis,
Au siècle où l'on vit les seigneurs bravaches
Courber sous le Roi leurs fronts éblouis.

Le terrain n'était d'abord que prairie ;
Un clocher à jour plus tard s'y dressa ;
Par cinq ponts étroits la berge fleurie
A la Cité mère enfin se fixa.

Le quai de Bourbon, le quai de Béthune,
Le quai d'Orléans et le quai d'Anjou
Enserrent jaloux l'île et sa fortune :
Tel un cercle d'or autour d'un bijou.

Faits pour les marquis, les ducs à panaches,
J'aime ces hôtels aux grands escaliers
Que de Lesueur décorent les gouaches,
Gloire de Lambert, de Bretonvilliers.

Mais il faut que tout se transforme et meure,
Et la bourgeoisie active, àpre au gain,
Possède aujourd'hui la haute demeure
Où l'on se gaussa du républicain.

L'île a cependant gardé sa noblesse,
Exquise en ce temps de vulgarité,
Et le délicat n'y voit rien qui blesse
Et froisse à tous coups sa timidité.

Là point de tramways, de clameurs bourruës,
Point de gens pressés, jamais arrivés ;
On pourrait, à voir au milieu des rues
Poindre le brin d'herbe entre les pavés,

Se croire en province, où flânent encore
Des bourgeois malins au Mail désœuvré,
Où la poule au pied d'un vieux mur picore,
— Et cela soulage, à dire le vrai !

Puissè-je trouver sur un quai de l'île
Un appartement au midi tourné,
Où, le travail fait, on fume tranquille :
A ce destin là mon rêve est borné.

Saint-Kilda

R. et C. KEMPTON, *With Nature
and a Camera* (Cassell).

Lecteur, connaissez-vous Saint-Kilda ? Saint-Kilda
Mérite qu'on en parle, et même en vers, oui-dà !
C'est une petite île au couchant des Hébrides,
Avec, autour, quelques îlots, rochers arides.
En sa juste étendue elle offre au voyageur
Cinq kilomètres en longueur, deux en largeur.
Humble terre ! Un volcan que sa lave tourmente
En vomit le basalte au sein de l'eau fumante.
On y trouve une plage étroite, puis le sol
S'élève, hérissé, commode pour le vol
De l'oiseau seulement, masse escarpée et rude :
Trois cent soixante-dix mètres, c'est l'altitude.
L'herbe maigre et la brousse occupent le rocher,
Où par milliers des oiseaux blancs vont se percher.
D'arbres, on n'en voit pas un seul. Quant à la faune,
Mettez quarante chiens, quelques chats au poil jaune,
Souples et fiers comme il convient, puis un millier
De moutons, quelques bœufs, un rare poulailler.
Point de chevaux, non plus qu'en la noble Venise,
Et point d'abeilles, qu'un Virgile divinise !

En échange, on y voit soixante-treize humains ;
Ils vivent sur ce roc de l'œuvre de leurs mains,
En des maisons de pierre, à deux pas de la lame.
Un pasteur protestant de la commune est l'âme :
Comme il est médecin, il soigne aussi les corps.

O douce république, étrangère aux discords !
Depuis mille ans et plus, qui sait ? l'ethnographie
En ses conclusions hésite et se défie,

Des Celtes, des Gaëls se sont établis là,
Braves gens que jamais le crime ne troubla,
Race paisible et douce, assidue à l'église,
Et que son dur labeur forme et mélancolise.
La terre étant stérile, ils chassent au oiseaux,
Ou pêchent le poisson qui file entre les eaux.

Comme un grand peuple, ils ont eu leurs vicissitudes :
C'est l'émigration sous d'autres latitudes ;
Un jour, l'épidémie en ravit la moitié ;
Plus d'un pêcheur, par quelque gros temps, s'est noyé.
N'importe, ils ont duré, peu nombreux, mais robustes.
A Saint-Kilda, le corps est sain, les âmes justes,
L'ivresse est inconnue en ce pays charmant ;
Le verre d'eau-de-vie est un médicament.

Ils mangent sans excès le poisson qu'on marine,
Des oiseaux, du mouton, quelque peu de farine,
Quantité d'œufs d'oiseaux de mer ; ainsi lestés,
Et des souffles puissants d'Atlantique éventés,
Ils s'en vont à l'ouvrage, et leur vigueur sereine
Ne connaît point d'obstacle et se rit de la peine.

Mais il faut quelquefois, car on a des parents,
Des amis, égaillés en pays différents,
Faire savoir qu'on vit, qu'on meurt — la destinée !
Et Saint-Kilda pendant les trois quarts de l'année
Est séparé du reste du monde. Mais quoi ?
L'habitant du pays n'est pas demeuré coi,
Et dans l'île perdue on n'est point sans génie :
D'une étiquette en bois une gourde munie
Emporte une missive en le hasard des flots
Avec ces mots gravés : Avis aux matelots !
Et quatre fois sur six, notre bouteille accoste
La Norvège, et la lettre est bientôt à la poste !

On dit qu'en ce pays un oiseau décevant,
L'*urinator imber*, en langage savant,
Après qu'il a pondu sur l'onde un œuf unique,
Le promène, en volant toujours, sous la tunique
De son aile — oiseau rare, ô vraiment merle blanc!
Tant qu'il finisse par éclore sous son flanc!
On voit cela d'ici : l'oiseau pond, l'oiseau plonge,
Et son aile sur l'œuf se replie et s'allonge.

Tels sont ces vigoureux pêcheurs, durs au travail.
L'homme enrhumé pour eux est un épouvantail.
Leurs pieds sont forts, munis de chevilles solides.
Faits pour grimper dans les escarpements arides.

Tout appartient à tous, et l'île et les îlots,
Chasse et pêche, chez eux sont divisés par lots
Bons ou mauvais ; chacun en change chaque année ;
Mais on doit assistance à la veuve fanée,
A l'orphelin, au vieux par le travail maté,
Et c'est bien le séjour de la fraternité.

Nous allons à la chasse un fusil sur l'épaule :
Il n'en est pas ainsi de ce côté du pôle ;
On s'arme à Saint-Kilda d'un jonc démesuré
Qui porte un nœud coulant de crin ; ainsi paré,
Le chasseur — ou pêcheur s'installe, et, bon apôtre,
Tend sa ligne, et, happant tantôt l'un, tantôt l'autre,
Etrangle par milliers le malheureux puffin :
A ce jeu détestable il n'est pas le plus fin.

O le charmant pays ! Saint-Kilda ! République
Où règne en vérité le code évangélique !
Vous qu'un rêve de paix et d'amour obséda,
Amis de la nature, allez à Saint-Kilda !

Le Partage de la Terre

SCHILLER.

I

Le maître souverain des hommes et des dieux
A rempli de sa voix le monde radieux ;
Il a dit aux mortels : « Enfants, prenez la terre ;
J'en fais pour votre race un fief héréditaire,
De la forêt germaine au sable libyen.
Frères, partagez-vous en bons frères mon bien. »

II

Les hommes, disputant de zèle et d'industrie,
Se sont partagé tout de la terre fleurie,
Où leur foule à l'envi s'épanche comme un flot.
Le Vieillard au Jeune Homme a contesté son lot ;
Le Marchand a rempli son grenier, son armoire ;
Le Prêtre a pris le vin, beau de pourpre et de moire.

III

Le Laboureur déjà peine sur le guéret ;
Le Chasseur prend sa course à travers la forêt,
Et le Roi, suspendant à sa hanche guerrière
Le glaive redouté, ferme d'une barrière
Les routes et les ponts, fixe l'impôt, l'octroi,
Et dit : « Allez sans peur ; le péage est au Roi. »

IV

Quand tout fut terminé, quand les monts et la plaine,
L'air où file l'oiseau, l'onde, de poissons pleine,

Toute chose eut trouvé son maître et son seigneur,
Alors vint le Poète, obscur, et sans honneur ;
Mais, hélas ! il venait trop tard, il dut se taire,
Et rien ne restait plus à prendre de la terre.

V

Et sa plainte monta dans le sublime éther :
« Mes frères ont leur part au bien de Jupiter ;
Il n'oublia personne, et du roi jusqu'au moine,
Nul n'est déshérité du divin patrimoine ;
Ton fils le plus fidèle, ô père des humains,
Seul, est privé des dons qu'ont dispensés tes mains. »

VI

— « Si tu t'es égaré dans le pays du Rêve,
Dit Jupiter, subis ton destin, et fais trêve
A la plainte. Est-ce moi qu'il faut blâmer ici ?
Où donc t'oubliais-tu, quand, selon ma merci,
Les hommes ont fondé leur fortune prospère,
Et se sont partagé mon bien ? » — « Près de toi, Père !

VII

La splendeur de ta face éblouissait mes yeux ;
Mon oreille écoutait la musique des cieux.
O maître des humains, grâce pour le génie
Que des sphères sans nombre enivre l'harmonie,
Que trouble de ton front l'ineffable parfum,
Qui laissa, pour te voir, sa part du bien commun. »

VIII

Et le Dieu, souriant au rêveur qui l'implore :
« J'ai donné de la terre et la faune et la flore,

O mon fils ! j'ai donné jusqu'au dernier fêtu,
Et mes mains à présent sont vides. Mais veux-tu
Partager avec moi le Ciel, âme inquiète ?
Viens ! Mon Ciel à toute heure est ouvert au Poète ! »

Les Noctambules

I

Je comprends les noctambules,
Qui, dans le libre Paris,
Ont leurs conciliabules
A l'heure où tous chats sont gris ;

Ces artistes, ces poètes
Au cœur abreuvé d'ennuis ;
Ces lèvres, le jour muettes,
Qu'ouvre le souffle des nuits.

Ils laissent les ânes braire,
Crier le bourgeois banal,
Tous, écrivains sans libraire,
Journalistes sans journal.

Ils vont bayant à la lune,
Aux nuages que le vent
Egoutte dans la nuit brune
Sur leur rêve décevant ;

Avec ses détours, ses feintes,
Ses palais et ses débris,
Ses chants de joie et ses plaintes,
Ils ont devant eux Paris.

Ils sont derrière la scène,
Parmi les décors poudreux,
Et la comédie humaine
N'a pas de secrets pour eux.

Vastes places, décorées
De piliers aux larges fûts,
Ruelles déshonorées,
Carrefours noirs et confus,

A cette troupe fantasque
Paris, s'offrant sans détour,
Dépose pour eux le masque
Dont il se couvre le jour.

Cité folle ! femme vaine !
Tout-à l'heure, entre ses seins
Le muguet et la verveine
Mélaient leurs parfums malsains ;

Sous la nuit la Courtisane
Se détend ; le fard tombé,
Il reste un front qui se fane,
Un œil cave, un teint plombé !

O revers de toutes choses !
Fond amer du plus doux vin,
Lugubres métamorphoses
De ce qui n'est pas divin !

II

Moi, dans ma chambre recluse
J'aime à rentrer, tôt ou tard,
Entre ces murs, que la muse
Eclaire de son regard.

Quand une avide cohue
Compte le soir son butin,
Sage, qui, la nuit venue,
Ouvre un manuscrit latin.

Vive la féconde étude !
Fi de l'agitation
De la vaine multitude,
Sans rêve et sans passion !

Le seul sage, dans ce monde,
Forêt au fracas confus
Dont la mort sans cesse émonde
Les bras follement touffus,

C'est le savant, qui compare
Deux antiques manuscrits,
Poursuivant la leçon rare
Parmi les parchemins gris.

Tout le reste, sot tumulte !
Tas d'hommes et de moellons
Que du temps la catapulte
Couchera dans les sillons !

Car, suivant un vers superbe,
Il se taira, ce Paris !
Et les hauts palais dans l'herbe
Disperseront leurs débris !

Réverie d'Hiver

Au souvenir d'A. de la M.

Encore les toits, les balcons,
Le pavé sous les blancs flocons !

Encor la neige ! Encor la neige !
Sous le flot blanc sans cesse accru,
Les parterres ont disparu.
— Ainsi qu'en un vaste manège,

Il semble qu'au divin séjour,
O Phébus ! les coursiers du jour
Soulèvent sous leur blanche corne
Les pétales éblouissants
De lys dispersés en tous sens
A travers l'immensité morne ;

A travers le ciel en haillons,
Où va la neige en tourbillons
Sous la voûte nue et sans flamme,
Acier livide et dépoli,
Plus glacé que le front pâli
Du vieillard qui va rendre l'âme !

La vieille Sorbonne revêt
D'une tunique de duvet
Sa coupole d'ardoises grises :
Manteau de blancheur éclatant
Déchiré d'instant en instant
Par le souffle brutal des bises.

Que faire par ce noir matin,
Quand le jour hésite, incertain,
Eclairant à regret la terre ;
Sous la nue et les noirs frissons,
Quand la neige, étouffant les sons,
Semble inviter l'homme à se taire ?

Que faire ? Fermons les rideaux ;
Porte close, tournons le dos

A l'ennui du ciel incolore ;
Assis près des ardents tisons,
Fumons un cigare, et laissons
Les rêves en notre âme éclore.

Ou bien encor, prenons parmi
Ces vieux livres, un livre ami
De l'heure et des pensers moroses.
Il me faut trouver, prose ou vers,
Des pages parlant de prés verts,
De sainfoins en fleur et de roses !

Viens à mon aide, cher auteur
Des temps passés, sage conteur
Dont la gaité fut sans mitaine ?
— D'un âge poétique entier
Voici justement l'héritier,
Sous ma main voici La Fontaine.

Voici La Fontaine complet,
Et tel seulement qu'il me plait,
Tout entier dans ces six volumes...
— Et c'est bien là l'édition
Qu'aux jours de calme passion
Côte à côte souvent nous lûmes,

O mon incomparable ami,
Toi qui t'es si jeune endormi
Couché sous la pesante lame !
Cœur unique, stoïque et fier,
Intelligence ! Esprit amer
Dont l'accent réconfortait l'âme.

Avec moi tu goûtais aussi
L'écrivain fier et sans souci,

Au dédaigneux épicurisme.
Le monde, mobile et divers,
A nos yeux riait dans ses vers
Comme le rayon dans un prisme.

Cependant, ami, tu tombas
Un jour mourant entre nos bras,
Tu tombas, calme et sans murmure ;
Et de loin tu prévis la mort,
Qui devait faucher sans remord,
A trente ans, ta jeunesse mûre.

Tu souriais amèrement ;
Tes lèvres s'ouvraient faiblement
A nos consolantes paroles,
Et disaient : « Rêve décevant ! »
Ainsi sous l'hiver et le vent
Frissonnent de pâles corolles !

C'est ainsi que par un jour noir
De septembre, en automne, au soir,
Ta bière par nous fut suivie ;
C'est ainsi que nous, tes amis,
Dans le caveau nous t'avons mis.
Austères, et las de la vie !

Ses yeux se sont ouverts...

Ses yeux se sont ouverts dans la petite ville
Que les murs de Vauban ferment de toutes parts ;
Son enfance y coula, monotone et tranquille,
Et n'eut pour horizon que l'herbe des remparts.

Il jouait dans la rue étroite qui serpente,
Sur la place au pavé pointu qui fait broncher,
Où le marchand forain met pour un jour sa tente,
Près de l'église noire et sans flèche au clocher.

Un jour, il s'éloigna de la ville importune,
Rêva d'affaires, de voyages aux longs cours,
Et puis il s'en revint, n'ayant pas fait fortune.

Il connut les hivers sans fin, les étés courts ;
Le soir, fuma sa pipe, apprécia la bière,
Laissa couler le temps, sans gaité, sans rancœur ;

Un beau jour il est mort ou du foie ou du cœur ;
Et, lentement, on l'a conduit au cimetière.

La Mille et unième Imitation

de l'*Exegi monumentum*

Plus durable que l'airain
J'ai bâti mon édifice,
Pyramide ! plus haut que ton front souverain !
Que la pluie à longs flots ruisselle, que sévisse
L'aquilon, que les ans s'accumulent sans fin,
Les siècles passeront sans que mon vers périclise !
Je ne mourrai pas tout entier !
Le meilleur de mon être échappe à Libitine,
Et, toujours verdissant, montera mon laurier,
Tant que le Grand-Pontife et la Vierge latine,
Muette, gravira le Capitole altier !
Au pays où bondit le querelleur Aufide,
Où tu régnas, Daunus, sur un peuple timide
Qui laboure un sol altéré,
On dira, qu'élevé du plus humble degré,

J'ai, le premier, contraint la lyre d'Eolie,
Noble tâche ! à chanter les chansons d'Italie !
Sois fière, ô Melpomène, et, propice à mes vœux,
Du laurier d'Apollon viens ceindre mes cheveux !

Vieille Histoire

Un peuple s'enfle et meurt comme un flot sur la grève.
Lég. des Siècles, l'Epopée du Ver. V. Hugo.

Un jour, je traversais une grande cité,
Ville au nom répandu, des hommes répété.
Plus d'un hautain palais y projetait une ombre
Glorieuse, et la foule y bruissait sans nombre.
C'était l'œuvre sans fin des générations,
Orgueil des citoyens, souci des nations.
Je découvrais au loin de larges avenues ;
Le palmier profilait ses lignes continues,
Où l'oiseau pacifique avait posé son nid,
Jusqu'à des ponts de fer, de marbre ou de granit ;
Et, de chaque côté des monuments antiques,
Le peuple et son murmure erraient sous les portiques.
Jamais l'homme n'avait plus superbe attesté
Ce que conçoit son rêve et peut sa volonté.
J'interroge un passant : « Depuis quand cette ville ?
Qui l'a bâtie ? » Et lui, d'une façon civile :
« Sa naissance se perd aux temps mystérieux ;
Nous ignorons qui l'a fondée, et nos aïeux
L'ignoraient comme nous. » La cité souveraine
Prolongeait sa rumeur ; on eût dit une reine
Offrant à ses sujets un éternel gala.
— Or, cinq cents ans après, je repassai par là.

Plus de ville ; tout a disparu ; c'est la plaine
Où des vents infinis se disperse l'haleine,

L'uniforme vallée où glisse un fleuve en paix,
Qui féconde la terre et les gazons épais.
Un tertre interrompant la ligne horizontale,
C'est la tombe où dormait l'antique capitale.
J'aperçus un berger seul et vêtu de peaux ;
Je lui parlai, marchant derrière les troupeaux :
« Quelle calamité, de pleurs, d'angoisses pleine,
A renversé les murs qui couvraient cette plaine ?
Depuis quand a péri la ville, et quels revers
L'ont-ils enfin couchée au fond des tombeaux verts ? »
Et lui, tournant vers moi sa prunelle voilée :
« Jamais ce lieu n'a vu de ville, et la vallée
N'a connu de tout temps que l'herbe que voilà. »
— Cinq siècles écoulés, je repassai par là.

Où s'était élevée une ville superbe,
Où le pâtre plus tard avait marché dans l'herbe,
La mer était venue, et l'herbe et les palai ;
Avaient au jour fixé fait place à ses galets.
L'onde au loin s'étalait, profonde, infranchissable.
Aux pêcheurs remmaillant leurs filets sur le sable
Je demandai depuis combien de temps la mer
Couvrait la plage. On rit, et : « Ce n'est pas d'hier,
Répondit le plus vieux de la troupe, et la rade
Et le golfe sont tels sans doute, camarade,
Qu'au premier jour du monde un Dieu les modela. »
— Et cinq cents ans plus tard, je repassai par là.

L'eau s'était retirée ; où j'avais vu la vague,
Je n'avais plus devant les yeux qu'un terrain vague,
Espace aride et nu, plaine de sable où naît
La bruyère et l'ajonc, la ronce et le genêt ;
Un vieux sage habitait le pays solitaire ;
Et lui non plus n'avait rien connu que la terre
Siliceuse, le grès stérile et le désert
D'un éternel manteau de cendre recouvert.



— Flux et reflux sans fin ! Courte science humaine !
— Qu'importait, après tout, au pâtre qui promène
Sa vache ou sa brebis à travers le gazon
Rare ou touffu suivant le temps et la saison ;
Qu'importait au pêcheur vivant sous la menace
De la mer et du grain qui trouble la bonace ;
Au sage, méditant le sort et ses détours,
Qu'une ville autrefois eût élevé ses tours
Sur ce coin de la terre, où, pour toute aventure,
Eux mêmes ils allaient trouver leur sépulture ?

~~~~~

## LES PERSES

..... Ce fut une illustre journée dans les fastes de l'art dramatique que celle où le premier poète d'Athènes, parvenu à la maturité de son génie comme de son âge (il pouvait alors avoir cinquante-deux ans), développa, devant ses concitoyens rassemblés au théâtre, la mémorable scène de leur indépendance. Huit ans s'étaient à peine écoulés depuis l'accomplissement de cette grande œuvre à laquelle tous avaient mis la main, et l'homme inspiré qui entreprenait d'en reproduire le tableau, et les spectateurs qui venaient assister à cette solennelle commémoration de leur gloire. Les souvenirs auxquels le drame allait s'adresser étaient vivants dans les cœurs ; l'auditoire était gagné d'avance à l'art puissant qui devait, dans un instant, l'émouvoir et le transporter. Les hommes faits se retraçaient vivement ces jours fameux où ils avaient combattu et vaincu ensemble ; les vieillards et les femmes, ce douloureux exil qui les conduisit à Trézène, sur les rivages de l'île d'Egine, de celle de Salamine et dans les villes de l'Eubée, tandis qu'Athènes était en proie à l'incendie allumé par les barbares, et que sa fortune avec ses guerriers s'était réfugiée sur les flots. Une immense attente, une impatiente curiosité faisait battre le sein de cette jeunesse qui avait grandi au milieu des dangers et des triomphes de la patrie, et qui allait tout à l'heure prendre place parmi ses défenseurs. On y distinguait sans doute ce futur rival d'Eschyle qui avait commencé sa vie toute poétique, auprès

du trophée de Salamine, en chantant, à la tête d'un chœur de jeunes enfants, l'hymne de la victoire. Aristide, Thémistocle étaient, je m'imagine, présents à cette fête nationale, que leur absence eût rendue incomplète, où tous les regards les cherchaient, où toutes les voix les nommaient.

... Tout conspirait à préparer l'œuvre du poète ; les lieux eux-mêmes étaient autant de témoins de ce qu'il allait peindre ; ils rappelaient de toutes parts aux yeux et les barbares et leurs vainqueurs : ces humbles tréteaux, entourés d'échafauds grossiers que n'avait pas encore remplacés le magnifique théâtre de Bacchus, ces ruines récentes, et dont plusieurs, celles des temples, destinées à rappeler, dans tous les temps, la fureur sacrilège de Xerxès, ne devaient jamais être relevées ; ces édifices commencés, cette ville qui sortait de ses cendres, cette mer à jamais illustrée par la merveilleuse victoire de Salamine, cette île de Psytalie, où avait été massacrée l'élite de l'armée persane, ce mont Egialée, d'où Xerxès avait contemplé son désastre, tous ces objets parlaient éloquentement à l'imagination des spectateurs ; ils faisaient, ainsi qu'eux-mêmes, partie du magnifique spectacle qui allait s'ouvrir.

(PATIN, Tragiques Grecs, *Les Perses*.)

---



## LES PERSES

### I

#### Les Fidèles

La scène était à Suse, opulente cité  
De l'Elam, dont Memnon d'Egypte avait jeté  
Les anciens fondements : métropole chérie  
Des Perses, Suse était l'orgueil de la patrie.  
Devant un grand palais, à côté d'un tombeau,  
-- Voyez-vous, sous l'azur d'un climat toujours beau,  
Etinceler l'émail des briques vernissées,  
Et les archers barbus sous les piques dressées ? —  
Portant la robe blanche et la tiare au front,  
Des vieillards soupiraient, plein d'un souci profond.  
Ministres du Grand-Roi, qu'on nommait *les Fidèles*,  
Ils gardaient les trésors, gardaient les citadelles.  
Car Xerxès est parti pour conquérir Hellas,  
Et tous les jeunes gens suivaient son char. — Hélas !  
Reviendront-ils jamais, ces vaillants, fleur choisie,  
Que chaque jour appelle en gémissant l'Asie ?  
Nul courrier, nul porteur de nouvelles encor  
Ne descend de cheval au pied du palais d'or.  
Tous sont partis, les gens de Suse et d'Ecbatane,  
Torrent d'hommes armés que l'ardent soleil tanne,  
Cavaliers, fantassins, matelots. Amistrès  
Est parti ; sont partis Astape, Artembarès,  
Mégabaze, sujets du Grand-Roi, rois eux-mêmes,  
Précipitant la Perse aux batailles suprêmes.  
Dirai-je Pharandace, Imée, Artaphrénès  
Et Sosthane, poussant leurs chevaux effrénés,  
Tendant leurs arcs, lançant leurs chars parmi la plaine ?  
— La terre où le vieux Nil épand son urne pleine

A fourni Susicane et Pégastagon, fils  
De l'Egypte, Arsamès, qui commande à Memphis,  
Et tant d'autres, l'espoir des futures mêlées.  
Sardes a vu sortir de ses tours crénelées  
Des légions sans fin... Le Tmolus a juré  
De plier sous le joug le rival exécré.

Et d'autres sont partis sur la mer, vaste espace,  
Lande, forêt sans fin qu'écime un vent qui passe ;  
Leur vie est suspendue aux câbles de ces chars  
Qui les mènent parmi les flots et les hasards.

Ainsi tous dans l'immense Asie ont pris le glaive ;  
Et dans l'Orient vide une plainte s'élève ;  
Et, méditant le sort et ses cruels retours,  
Les épouses, les vieux parents comptent les jours.  
Qui l'emporte, du Mède à la flèche rapide  
Ou du Grec, protégé par la lance intrépide ?

## II

### Le Songe d'Atossa

Pendant que les vieillards s'inquiètent, pensifs  
Et tels que le marin courant sur des récifs,  
La mère de Xerxès, Atossa, se présente,  
Grave et comme pliant sous l'angoisse pesante,  
Et les sages, baissant devant elle un front blanc,  
L'interrogent, muets, de leur regard tremblant :  
Puisse le Roi rentrer vainqueur ! — « Certes ! dit-elle,  
Mon fils doit vaincre, né d'une race immortelle !  
Il courba l'Hellespont frémissant sous son joug,  
Mais la fortune est fausse, et je crains quelque coup.  
Elle tend son filet aux mortels qu'elle assiège,  
Et l'homme essaie en vain de s'échapper du piège !

Fidèles ! quelle part me garde le Destin ?  
L'œil du Maître est absent ; tout vacille, incertain ;  
L'édifice s'affaisse et penche vers la terre....

Depuis que mon cher fils est parti pour la guerre,  
Mon sommeil est sans fin de songes agité,  
Et surtout le dernier dans l'esprit m'est resté.  
J'avais devant les yeux deux femmes, deux statues,  
Chefs-d'œuvre d'un sublime artisan, revêtues  
L'une de l'habit perse au tomber nonchalant,  
L'autre, du manteau grec, que l'on serre à son flanc,  
Grandes toutes les deux et de noble stature,  
Et telles qu'aujourd'hui n'en fait plus la Nature.  
Or, c'étaient deux enfants de même extraction,  
Les deux sœurs, mais non pas de même nation ;  
L'une habitait la Grèce, et l'autre, la contrée  
Des Barbares, par elle embellie et parée.  
Je ne sais quel débat s'est alors élevé :  
Les sœurs se querellaient ; mon fils est arrivé,  
A rétabli la paix, puis, au timon couplées,  
Il les a toutes deux à son char attelées.  
Et l'une sous la bride avançait sans efforts,  
Et sa bouche céda facilement au mors,  
Mais l'autre se cabrait, et, brisant freins et rêne,  
S'évadait au milieu des débris qu'elle entraîne ...  
Le joug rompu, mon fils de son char a roulé ;  
Darius, qui survient alors, l'a consolé,  
Mais Xerxès, en voyant apparaître son père,  
Déchire ses habits, pleure et se désespère...

Le jour était venu ; je faisais sur mon sein,  
Sur mon front, ruisseler l'eau pure du bassin,  
Et je priais les dieux, ô mes sages ministres,  
D'écarter loin de moi les présages sinistres...

Un aigle à ce moment vient chercher un abri  
Au foyer de l'autel ; pâle, j'étouffe un cri,  
Et voici que, tombant du ciel comme un tonnerre,  
Un épervier s'abat sur l'aigle, de sa serre  
Le déchire, l'éventre ainsi qu'un passereau,  
Et l'aigle palpitait sous le bec du bourreau ! »

Alors un des vieillards : « Loin de nous la pensée  
De frapper ton esprit d'une crainte insensée,  
Comme aussi de flatter et de leurrer ton cœur !  
Fais ta prière aux Dieux, par qui l'homme est vainqueur ;  
Qu'ils détournent de nous un présage funeste !  
S'il est bon, que l'effet bientôt s'en manifeste !  
— Mais, ô Reine ! tu vas savoir la vérité ;  
Un courrier perse arrive à pas précipités :  
Que nous apporte-t-il, la joie ou bien la peine ? »

### III

#### Le Courrier

Et déjà le jeune homme est aux pieds de la Reine.  
Dans ses yeux égarés se lisent les malheurs,  
Et douloureusement il parle avec des pleurs :  
« O villes de l'Asie ! ô terre bien-aimée,  
Source de biens sans nombre, hélas ! vaine fumée !  
Le flot inépuisable est à jamais tari,  
Et, d'un seul coup, la fleur des Perses a péri !  
Dois-je m'étendre ici sur la triste matière,  
Maîtresse ? Notre armée a péri tout entière ;  
Il nous reste la honte et l'éternel remords !  
Xerxès vit ; mais combien de nos amis sont morts !  
Détestez avec moi la mer et Salamine ! »

Et, la Reine : « Malgré le chagrin qui me mine,

Mon fils vit, j'en reçois la nouvelle, et je crois  
Revoir le jour après la nuit et ses effrois !  
Allons, parle ! et réponds, enfant ! à notre envie :  
Qui devons-nous pleurer ? Qui put sauver sa vie ?  
Parle : les vaisseaux grecs étaient-ils si nombreux,  
Ou bien quelque démon s'est-il battu pour eux ? »

— « O Reine ! Je ne sais quel funeste génie  
Causa notre malheur et cette ignominie.  
Un soldat Grec, marin d'Athènes, vint trouver  
Xerxès, lui dit qu'à l'heure où l'on voit se lever  
Les astres, l'ennemi, perdant son assurance,  
Allait fuir devant nous, tromper notre espérance,  
Et disparaître dans les ombres de la nuit.  
Ton fils, par cette voix mensongère séduit,  
Veut que, l'heure venue où les ombres malignes  
Descendent, nos vaisseaux disposés sur trois lignes,  
On ferme toute issue, et (cet ordre lui plaît)  
On cerne Salamine ainsi qu'en un filet.  
Si le Grec s'évadait de la trame tendue,  
La mort au capitaine incapable était due.

La troupe, prête à l'ordre, et chaque homme à son rang,  
Prépare son repas ; les marins à leur banc  
Ont attaché la rame et fixé la courroie.

Quand la nuit dévorante eût fait du jour sa proie,  
Chacun vint à son poste, et, sur l'ordre donné,  
Nos vaisseaux prirent place à l'endroit désigné,  
Et l'heure suivit l'heure, et, sur toute la flotte,  
L'équipage manœuvre à la voix du pilote.

Les Grecs ne songeaient point cependant à partir.

Quand l'Aube aux chevaux blancs commença de vêtir

Les coteaux de lumière, une voix noble et haute  
S'éleva du côté des Hellènes ; la côte  
Nous renvoya le fier péan de l'ennemi.  
Au chant national, le Barbare a frémi,  
Car, loin de présager la fuite, l'hymne grave  
Annonçait la rencontre où vole un peuple brave.  
Les trompettes sonnaient dans les airs déchirés,  
Et la rame frappait l'onde à coups mesurés....  
Les Grecs étaient en vue, et déjà notre oreille  
Vibrait d'une clameur au tonnerre pareille :  
« Allez, enfants des Grecs ! Délivrez le pays !  
« O braves ! délivrez vos femmes et vos fils ;  
« Les temples de vos Dieux, la tombe de l'ancêtre  
« C'est l'heure d'être libre ou de subir un maître ! »

De notre part, le cri de guerre est répété :  
Il sort de cœurs vaillants ; le sort en est jeté ;  
La lutte a commencé, c'est un vaisseau d'Athènes  
Qui d'un Phénicien a brisé les antennes...  
Nef contre nef, chacun prend son élan... D'abord  
Notre masse tint ferme et rompit tout effort ;  
Mais nos vaisseaux déjà s'écrasaient dans la passe :  
Comment s'aider, bouger dans cet étroit espace ?  
Ils se blessaient l'un l'autre avec leurs éperons,  
Et l'on voyait flotter des débris d'avirons,  
Tandis que l'ennemi qui s'acharne à la tâche,  
Les serrait sans pitié, les frappait sans relâche !  
Bâtiments chavirés, marins, débris de mâts,  
La mer disparaissait sous l'effrayant amas ;  
Les plages, les rochers se couvraient de cadavres...  
O côtes de l'Asie, où donc étaient vos havres ?

En vain nous voulions fuir ; comme, à coups de bâton,  
Saisi dans les filets le pêcheur frappe un thon,  
Nos vainqueurs, bondissant légers parmi les lames,  
Faisaient pleuvoir sur nous les vergues et les rames...

Et la mer résonnait de lamentables voix.

Enfin, la nuit dressa ses funèbres pavois ;  
Le carnage prit fin sous son regard qui tombe...  
Il me faudrait dix jours pour peindre l'hécatombe !  
Apprenez cependant que sur ces tristes bords,  
Jamais en un seul jour tant d'hommes ne sont morts !

Reine ! Ce n'est pas tout ! Malheur plus grand encore !  
Ces nobles jeunes gens, qu'un lustre ancien décore,  
Si dévoués au Roi dont ils sont le souci,  
Ont trouvé le trépas sans la gloire. Voici :

Une île aux flancs rocheux regarde Salamine,  
C'est Psyttalie, écueil désert, que le flot mine,  
Qui n'offre point d'accès au marinier craintif,  
Où Pan mène danser les Nymphes, chœur furtif !  
Là Xerxès a placé notre fière noblesse.  
Quand l'ennemi cerné, confessant sa faiblesse,  
S'échappant au milieu des vaisseaux en débris  
Chercherait dans l'ilot de précaires abris,  
Nos Immortels sur eux devaient faire main basse,  
Les prendre, comme on prend les poissons dans la nasse !  
Mais le Roi fut déçu : les vainqueurs débarqués  
Fondent de toutes parts sur nos soldats bloqués ;  
Ceux-ci, pour se défendre, ont la flèche et la pierre ;  
Mais, toujours plus étroit, le cercle les enserre :  
Enveloppés, frappés, hachés de toute part,  
La Perse en ces héros perd son dernier rempart.

Et Xerxès se lamente, et son orgueil s'abîme ;  
Car de son trône, assis sur une haute cime,  
Il suivait la bataille, et voyait dans la mer  
S'enfoncer ces vaisseaux dont il était si fier,  
Et ces beaux jeunes gens, garde que rien ne plie,  
Inondant de leur sang les rocs de Psyttalie !

Il déchire sa robe et se répand en pleurs,  
Cède la place au Grec, fuit ces champs de malheurs,  
Pour les troupes à pied fait sonner la retraite,  
Part, suivi des vaincus... Mais ici, qui m'arrête ?  
Le sort nous réservait un coup plus décevant !

Nos vaisseaux démâtés fuyaient au gré du vent,  
Sans ordre, remportant les pâles capitaines...  
Pour nos soldats de terre, épuisant les fontaines,  
La fatigue, la soif, les marches sans merci  
Les couchent par milliers... Nous traversons ainsi  
Béotie et Phocide, et la Doride encore,  
Et Mèlis, que le flot du Sperchios décore,  
Tant de pays où tour à tour nous nous trainons,  
Et dont, pour faire court, je t'épargne les noms !  
O retraite mortelle, où contre nous s'allie  
La neige à la famine aux champs de Thessalie !  
O Magnésie ! ô Macédoine ! Ciel de fer !  
Enfin, c'est le Strymon, durci par l'âpre hiver :  
Il est de marbre, et tel qui blasphème et qui nie  
Les Dieux, salue alors un bienfaisant génie.  
Le passage, dans l'air de glace et de vapeur  
Commença le matin ; et l'on allait sans peur,  
Mais enfin le soleil sous sa face enflammée  
Fendit l'appui fragile où s'entasse une armée !  
Ce fut le dernier coup : l'un sur l'autre on glissait,  
Et dans les creux trompeurs le soldat s'enfonçait...  
Combien furent roulés par ces ondes glacées !  
Les autres, s'égarant loin des routes tracées,  
Victimes d'un destin divers, toujours fatal,  
Quel petit nombre, hélas ! revoit le bourg natal !

J'ai dit la catastrophe où l'on a peine à croire,  
Mais que de souvenirs obsèdent ma mémoire ! »

Et la Reine : « Mon rêve était donc vérité !  
Mais que mes conseillers l'ont mal interprété !

Notre armée au tombeau ! Ma dynastie expire !  
Ah ! puisse l'avenir n'être pas encor pire !  
O vieillards ! gardez-moi surtout votre amitié,  
Et que le Roi vaincu sente votre pitié ! »

IV

**L'Ombre de Darius**

Les graves conseillers promenaient leur pensée  
Des peuples de l'Asie à la Perse abaissée :  
Qui voudra désormais acquitter le tribut ?  
Le vainqueur de l'Asie en devient le rebut !  
Tes sujets, ô Xerxès, dont l'âme se déchaîne,  
Vont n'avoir plus pour toi que mépris et que haine !

Mais la noble Atossa, toujours soumise aux Dieux,  
Invite ses amis à s'unir à ses vœux,  
A faire à Darius, prince de la victoire,  
L'offrande gracieuse et propitiatoire,  
A l'évoquer, ce roi par le Ciel enseigné,  
Par qui sur l'Orient les Perses ont régné.

« Puissances de la Nuit obscure,  
Terre sacrée, et toi, Mercure,  
Et toi, Souverain des Tombeaux,  
Faites qu'en sa forme première  
Le Roi remonte à la lumière :  
Nous saurons la fin de nos maux !

Darius ! la Perse orpheline  
Sous l'inoui fléau s'incline ;  
Si ton oreille entend ma voix  
Pleine du deuil de ma patrie,  
Sors de la tombe, ombre chérie,  
Jadis le plus puissant des Rois !

Nous t'évoquons, ô saint prophète !  
Tu n'as pas connu la défaite,  
Ni la fuite aux lugubres cris:  
Sage monarque, viens nous dire  
Pourquoi l'œuvre d'un vaste empire  
N'est que ruine et que débris ! »

Et le Roi glorieux paraît sur l'avancée  
Du tombeau : d'un rayon sa face est caressée,  
Le brodequin de pourpre aux pieds, le front paré  
De la tiare droite et du ruban sacré :  
« Qui donc vient le chercher jusqu'en sa tombe close ?  
Pourquoi ces pleurs, ces cris ? »

Répondre, nul ne l'ose :  
Ce désastre honteux, comment le révéler ?

Mais Atossa, la vieille épouse, va parler.  
« Darius, que la gloire illustre et rassasie,  
Vingt ans a mis la Perse au-dessus de l'Asie,  
Darius ! trop heureux de n'avoir point vécu  
Pour voir son œuvre à terre et son peuple vaincu !

Elle explique l'attaque impétueuse, immense,  
Où Xerxès entraîna les peuples en démence,  
La résistance fière et que rien ne fléchit,  
Comment à Salamine un peuple s'affranchit,  
Les générations dans la mort abimées,  
Et le Roi, survivant lui seul de tant d'armées !

Et Darius écoute et reconnaît la voix  
D'un oracle incertain qu'il reçut autrefois.  
Un crime fut commis, et la Perse l'expie,  
Et le coupable, c'est Xerxès, soldat impie  
Qui voulut enchaîner le flot sacré d'Hellé,  
Et s'est contre le ciel follement rebellé !

Mais les Dieux ne sont pas assez vengés : la Perse  
N'a pas encor du vin que le destin lui verse  
Vidé jusqu'à la lie, et, pour les Dieux volés,  
Pour les autels détruits dans les temples brûlés,  
Pour le marbre et l'ivoire et pour l'or des statues,  
Des légions sans nombre, à Platée abattues,  
Satisferont l'hyène et les corbeaux repus,  
Et mêleront leur sang aux flots de l'Asopus !

« Mais toi, comme il convient, ô mère vénérable !  
Donne miséricorde à ce fils déplorable !  
Reçois son front meurtri sur tes pieux genoux ;  
Calme, guéris son cœur de mots tendres et doux !

— O mes vieux compagnons, adieu ! l'Homme est la proie  
Du Malheur !... Cependant ayez le cœur en joie ;  
Car la vie a son soir et ses tardifs remords,  
Et l'argent amassé ne sert de rien aux morts ! »

V

**Le Retour de Xerxès**

Darius retourné dans la nuit souterraine,  
Les vieillards au palais avaient suivi la Reine,  
Puis étaient revenus et demeuraient glacés  
Par le nouvel effroi des malheurs annoncés.  
Quoi ! tant d'hommes dans l'onde auront trouvé leur tombe,  
C'est sur terre à présent que la Perse succombe !  
Et Xerxès apparaît, pâle, les yeux éteints,  
Jetant sur ses amis des regards incertains,  
Et la source des pleurs est ouverte, et le thrène  
Lamentable commence et s'allonge et se traîne !

« O Roi ! je pleure nos guerriers, nos fiers garçons  
Dont l'Ionie a fait d'opulentes moissons !  
O Roi ! sur ses genoux l'Asie est abattue,  
Et l'acclamation dans les bouches s'est tue !

Pleurer notre défaite et gémir sous le faix,  
C'est notre destinée, et c'est toi qui la fais !  
Où sont tant d'amis chers, tant de force et de joie ?  
L'impétueux Arès, hélas ! en fit sa proie !  
Ah ! Xerxès a trouvé plus fort que lui, là-bas,  
Et sans doute le Grec ne fuit pas les combats ! »

Et Xerxès :

« Oh ! Désastre ! Oh ! ma force succombe !  
Comme sous un remords, ô Fidèles, je tombe  
Sous l'éclair de vos yeux ! — Sort qui me dégradas,  
Que n'as-tu pris le chef en prenant les soldats !  
Ils meurent par ma faute et par ma frénésie,  
Et je suis le bourreau des miens, et de l'Asie !  
Précipités du pont des vaisseaux fracassés,  
Ils gisent sur la grève où je les ai laissés,  
Sur les bords qui font face à l'odieuse Athènes,  
Et la vague les roule au milieu des antennes  
Et des débris sans nom d'un bord désemparé !  
O tant d'amis perdus ! souvenir abhorré !  
Que sont-ils devenus, hélas ! sans chars funèbres,  
Sans cortège pieux qui les mène aux ténèbres,  
Enlisés dans le sable ou roulés par les eaux,  
Le vautour et le crabe ont mis à nu leurs os !  
Nous sommes les jouets de la force céleste,  
Et de tant de splendeur vous voyez ce qui reste,  
Ce carquois et ces traits !... Le Grec rit aux éclats,  
Et je reviens sans suite, amis ! et combien las !  
Ah ! frappez comme moi votre sein !... Que je meure !  
Pleurez, et que chacun regagne sa demeure !  
Ah ! cette barbe blanche, amis, arrachez-la !  
Déchirez, déchirez ces habits de gala !  
Que la voix de douleur aille emplissant la ville !  
Avancez lentement en lamentable file,  
Et répétez sans fin le lamentable cri :  
Nos vaisseaux, las ! hélas ! nos vaisseaux ont péri ! »

## PHILOCTÈTE

« Le théâtre n'a pas de compositions qui, plus que le *Philoctète* de Sophocle, se distinguent par ce mérite, si apprécié dans tous les temps, mais si particulièrement recherché dans l'antiquité, de montrer l'homme à l'homme. Aucun ouvrage n'a répondu davantage à cette curiosité qui le rend à lui-même le plus intéressant des spectacles, et qui était pour les Grecs le principal élément du plaisir dramatique. Les sentiments qui s'y développent sont pris dans notre nature la plus profonde, la plus intime, la plus universelle ; ils nous émeuvent, avant tout, comme êtres sensibles. C'est l'instinct invincible qui nous attache à la vie et à la société de nos semblables ; ce sont les irrésistibles mouvements de la douleur et de la pitié. On ne peut le lire sans qu'à ces cris de vérité qui s'en échappent et retentissent au fond de l'âme, on ne se sente comme jeté hors de soi, et transporté, par son émotion, sur cette scène pathétique où respirait l'humanité souffrante. »

PATIN, Tragiques Grecs, *Philoctète*.

### Philoctète

#### I

Parmi ces rois, ces chefs, beaux de cœur et d'haleine,  
Qui voulurent venger l'enlèvement d'Hélène  
Et partirent pour Troie avec des cris joyeux,  
Le jeune Philoctète attirait tous les yeux.

Le roi Pœas, son père, habitait la vallée  
Où fuit du Sperchios l'eau rapide et troublée,  
Où s'étale au midi l'ombre du mont Oeta.  
Philoctète était brave ; Hercule l'adopté,  
L'aima pour sa vaillance et sa belle stature,  
Et l'emmena dans plus d'une insigne aventure.  
Quand le héros mourut, du haut de son bûcher,  
Il résigna son arc aux mains du jeune archer,  
Lui légua son carquois, ces flèches empennées  
Dans le poison de l'hydre abondamment baignées,  
Inévitables traits réservés aux pervers,  
Et qui firent régner le droit dans l'univers.

## II

La flotte, s'avancant en bel ordre sur l'onde,  
Fit escale à Chrysa, terre fertile et blonde,  
Recouverte aujourd'hui par la mer. Un autel  
S'y dressait, bloc de marbre élevé sous le ciel  
A Minerve, perdu dans la brousse vivace,  
Et Philoctète seul en connaissait la place.  
Comme il s'aventurait dans la ronce et les grès,  
Peut-être violant on ne sait quels secrets,  
Un serpent le mordit au pied : fâcheux présage !  
Et les Grecs inquiets crurent qu'il était sage  
De reprendre la mer sans attendre. Et Chrysa  
Derrière eux dans la brume et les flots s'effaça.

Philoctète ne put guérir de sa blessure.  
Elle empira, l'affreux dragon dans la morsure  
Ayant déposé quelque incurable poison ;  
Et la plaie infecta de son exhalaison  
Le vaisseau tout entier : sur la vaste étendue  
Le navire entraînait une plainte éperdue,

Affolant les soldats, de terreurs poursuivis.  
Agamemnon du sage Ulysse prit l'avis ;  
Ce fut tôt fait. La flotte approchait du mouillage  
De Leninos ; on s'arrête, on descend sur la plage.  
Philoctète s'endort dans le creux d'un rocher ;  
On dépose à ses pieds son arc ; on va chercher  
Du pain, des vêtements, éphémère ressource ;  
Puis, les Grecs lèvent l'ancre et reprennent leur course,  
De la nécessité couvrant leur trahison ;  
Et la flotte s'éloigne et fuit à l'horizon.

### III

Neuf ans se sont passés. Philoctète, ô misère !  
A vécu seul, trainant son lamentable ulcère.  
Personne n'abordait ce roc inhabité,  
Sinon quelque marin, de sa route écarté,  
Qui repartait, après deux mots de sympathie.  
Il vit une caverne : elle s'ouvrait, partie  
A l'orient, partie au couchant, et deux fois  
Les flèches du soleil en frappaient les parois.  
Il brassa dans cet antre un lit de feuilles sèches ;  
Il avait conservé l'arc d'Hercule, et ses flèches.  
Il vécut de la chair des oiseaux, dans l'oubli  
D'un peuple, et comme sous la cendre enseveli.

Et les Grecs cependant ne prenaient point Pergame !  
Ni l'assaut où l'on court, ni la ruse qu'on trame  
N'avaient eu raison d'elle ; Achille après Hector,  
Tous les héros tombaient : elle tenait encor !  
La volonté des dieux se fit enfin connaître  
(On apprendra comment) par la bouche d'un prêtre :  
Les Grecs devaient, pour prendre Troie, aller quérir  
L'exilé qu'à Lemnos ils laissaient dépérir.

Ulysse eut vite fait d'armer une trirème ;  
Pour compagnon de route il prend Néoptolème,  
Le jeune fils d'Achille ; il l'instruit en chemin  
De l'emploi qu'il lui donne, et lui forme la main.  
Philoctète d'abord ne verra point Ulysse,  
Auteur de son exil et d'un cruel supplice ;  
Néoptolème ira seul trouver le banni,  
Feindra qu'il s'en retourne, irrité d'un déni  
De justice, à Scyros, et déserte l'armée.  
Philoctète en croira cette voix bien aimée  
Du fils d'Achille ; il faut ruser, mentir un peu :  
Qu'y faire ? L'intérêt de la Grèce est en jeu ;  
Dans la voie où son chef le pousse il faut qu'il entre.

IV

Philoctète à midi revenait à son antre ;  
Il voit des inconnus, se récrie : « Etrangers,  
Que le Ciel vous protège, ô marins naufragés  
Dont l'orage a jeté la carène meurtrie  
Sur ces rochers déserts !... Quelle est votre patrie ?...  
Vous êtes Grecs, j'en ai le sûr pressentiment,  
Et je le reconnais à votre vêtement !  
Parlez-moi ; ne craignez rien de mon air sauvage !  
Hélas ! un mal affreux me mine et me ravage ;  
Je n'ai plus qu'à mourir, horrible et sans ami,  
Sur le sable où des gens sans pitié m'ont vomi !  
Parlez-moi ! Dites-moi d'espérer ! que je voie  
Qui vous êtes, quel Dieu vous a mis sur ma voie !... »  
— Néoptolème alors, marchant vers l'impotent :  
« Eh bien ! nous sommes Grecs, et te voilà content ! »  
— Et le noble blessé : « Parole bienvenue !  
O langage chéri d'un Grec ! Mais continue !  
Apprends-moi ton pays, ton nom, jeune héros !  
— « C'est simple : je suis né dans l'île de Scyros,

J'y retourne aujourd'hui. Je suis Néoptolème,  
Fils d'Achille, et c'est tout ! » Mais Philoctète, blême  
D'émotion : « Ton père !... oh ! j'ai longtemps gémi !  
Dis-moi d'où tu viens, fils de mon plus cher ami ! »  
— « D'Ilios, où la lutte est toujours animée ! »  
— « Pourtant tu n'étais pas de la première armée  
Que vit partir Aulis sous d'éclatants pavots ! »  
— « En étais-tu toi-même ? » — « O mon fils, je le vois,  
Tu ne me connais point ! Oh ! comme se révèle  
L'inimitié des Dieux, si même la nouvelle  
Des maux qui m'ont flétri n'a jamais pénétré  
Dans mon pays natal, où je reste ignoré !  
Des scélérats m'ont fait une existence pire  
Que la mort, et la Grèce à m'oublier conspire !...  
— Ecoute-moi, mon fils ! Je suis ce compagnon,  
Autrefois cher à tous ; les Grecs citaient mon nom,  
Celui de l'héritier des traits du grand Alcide,  
Philoctète, fils de Pœas, que l'homicide  
Ulysse, que l'infâme Agamemnon, suivi  
Par son frère, ont jeté, me jouant à l'envi,  
Sur la côte stérile et vide, ô perfidie !  
Hélas ! je succombais sous l'âcre maladie !...  
Ils m'ont abandonné pendant que je dormais,  
Me laissant par pitié des haillons, quelques mets !  
— A mon réveil, douleur où la raison chavire !  
Je vis la flotte grecque et je vis mon navire  
S'éloigner sur la mer, et je me sentis nu,  
Faible comme un enfant sur ce sable inconnu !  
J'étais seul, et ne vis présente que la peine !  
— Et pourtant j'ai vécu ! L'heure passe et ramène  
Le besoin. De mon arc j'abattis des oiseaux,  
Et, la pièce tombée, au milieu des roseaux,  
Des buissons, je quêtai, malade et las de vivre !  
L'hiver venait ; le sol était couvert de givre ;  
Je dus puiser de l'eau ; je dus briser du bois,  
Et je peinais, rampant, triste bête aux abois !

— Qui m'eût aidé dans ma réclusion ? Personne !  
Ici, nul être humain qui sème et qui moissonne ;  
L'île n'a pas de port, ne promet aucun gain ;  
Point d'hôte au voyageur chez qui rompre le pain ;  
C'est hasard si quelqu'un vers Lemnos se dévoie,  
Poussé par quelque orage ! Alors on s'apitoie  
Sur ma détresse ; on laisse ici quelque aliment ;  
On offre à ma nudité pâle un vêtement ;  
Mais lorsque je demande en pleurant qu'on m'emmène,  
Hélas ! chacun se tait de façon inhumaine,  
Et je m'use, depuis neuf ans, souffrant la faim,  
La douleur, nourrissant ma plaie âcre et sans fin !  
Voilà ce que m'ont fait les Atrides, Ulysse !...  
Puissent les Dieux leur infliger pareil supplice ! »

Néoptolème, ému : « Je te plains ! Je te crois !  
J'ai moi-même éprouvé la fourbe de ces rois !  
Ils ont fait mon malheur comme gagné ta haine !  
Quand mon père mourut.... Je te fais de la peine,  
Vieil ami de mon père !... Achille est mort, selon  
La volonté des Dieux, de la main d'Apollon :  
Le vainqueur est un Dieu, mon père est sans reproche !  
— Quand Achille mourut, Ulysse, cœur de roche,  
Accourut à Scyros et m'apprit mon malheur.  
Il ajouta, c'était sans doute une couleur :  
« La Grèce perd en lui son épée et sa joie ;  
« Il n'est plus que son fils pour s'emparer de Troie. »  
— Je le suivis en hâte, avide de pleurer  
Sur les restes d'un père, et de considérer  
Ces traits, que je n'avais jamais vus... Puis encore,  
Je pensais à la gloire, au laurier qui décore  
Le vainqueur de Pergame ! Après deux jours de mer,  
Nous vîmes à Sigée — ô souvenir amer !  
On m'entoure, on me fête, et le clairon qui sonne  
Annonce qu'on revoit Achille en ma personne.

Le héros était là, gisant : je lui donnai  
Mes larmes, et je vins, ce devoir terminé,  
Trouver ceux que je crus mes amis, les Atrides.  
— Oh ! l'engeance impudente et les cœurs plus arides  
Que le sable marin sur ta plage, ô Scyros !  
Je réclamaï pour moi les armes du héros,  
C'était juste, mais eux, hautains, la voix hardie :  
« Ces armes sont aux mains d'Ulysse ! — Perfidie !  
« Quoi ! vous osez sans moi disposer de mon bien ! »  
— Ulysse, se mêlant alors à l'entretien :  
« Ces armes m'ont été justement réservées,  
« Car j'ai sauvé ton père et je les ai sauvées. »  
— Ma colère éclatait en furieux propos ;  
Ulysse, dédaigneux, m'arrêta par ces mots :  
« Tu n'étais pas où nous étions, fils ! et la place  
« N'est pas belle à Scyros, quand la mort nous menace  
« Malgré ton nom, malgré ton père que j'aimais,  
« Ces armes, ton pays ne les verra jamais ! »  
— Voilà ce que j'ai dû supporter ! Et puis pense  
Si j'ai raison de fuir à jamais leur présence !  
O capitaines grecs, j'aimerai qui vous hait !...  
— Et maintenant, ami, je forme le souhait  
Que tu vives heureux, ta plaie enfin guérie ;  
Pour moi, je m'en retourne en mon île chérie !  
Adieu ! »

Mais le boiteux, tout palpitant d'émoi,  
Crie à Néoptolème : « Oh ! prends pitié de moi !

Au nom de ton père, au nom de ta mère,  
Si quelqu'un t'est cher, écoute ma voix !  
Ne me laisse pas dans cette île, où j'erre  
Abandonné, seul, tel que tu me vois !

D'un fardeau de plus charge ton navire ;  
Hélas ! c'est un faix encombrant, dis-tu ;  
Mais un noble cœur, que l'honneur inspire,  
Fait passer la gloire après la vertu !

Pour revoir encor ma terre natale,  
Où je pourrais être avant demain soir,  
Prends, pour m'y jeter, la proue ou la cale,  
Où tes compagnons ne me pourront voir !

Dis-moi oui, mon fils ! Vois ! l'infirmes tombe  
A tes genoux ! Vois ! il baise tes pieds !  
Ne me laisse pas vivant dans la tombe,  
Sevré des humains, loin de leurs sentiers !

Allons à Scyros ! que sais-je, en Eubée !  
Pour gagner l'Oeta les chemins sont courts ;  
Trachis ! j'aurai vu ta croupe bombée,  
Et le Sperchios au gracieux cours !

Donne cette joie aux yeux d'un vieux père  
De revoir son fils ! Mais puis-je y songer ?  
Mon père est bien mort ; sans raison j'espère !  
J'envoyai vers lui plus d'un messager...

Mon père est bien mort ; ou bien, triste feinte !  
On a dédaigné d'exaucer mes vœux ;  
Ces passants d'un jour ont ri de ma plainte  
Et se sont hâtés de rentrer chez eux !

Je n'ai plus que toi pour finir ma peine !  
Tire-moi d'ici, mon fils ! sois humain !  
Vois tant de retours dont la vie est pleine !  
Bonheur aujourd'hui, déboire demain !

Il convient que l'homme exempt de disgrâces  
Songe chaque jour au mal à venir ;  
Toujours Némésis marche sur nos traces,  
Et, quand on abuse, est prompt à punir ! »

Les matelots présents pleuraient ; Néoptolème  
Inclinait son devoir à la pitié suprême :

Le suppliant, après tant de maux inouïs,  
N'avait-il pas gagné de revoir son pays ?  
Qu'il fasse ses adieux à son triste repaire ;  
Avec le ciel natal on lui rendra son père !

V

Ulysse, cependant, ne se reposait pas :  
L'esprit du chef prudent veille, et n'est jamais las,  
Quand l'évènement tarde ou n'est point à sa guise.  
Il prend un matelot de son bord, le déguise  
Sous l'habit d'un patron de galère, à savoir  
D'un manteau de drap sombre et d'un grand chapeau noir,  
Lui donne un compagnon de route, et l'expédie,  
Prêt à jouer son rôle en cette comédie.  
Philoctète le voit arriver sans soupçon,  
Et l'émissaire adroit débite sa leçon :

« Il passait à Lemnos, allant à Péparèthe,  
Quand il voit un navire au mouillage ; il s'arrête,  
Entend nommer le fils d'Achille ; or, il pourrait  
Lui donner un avis selon son intérêt ;  
Il fera vite, étant des heures économe.  
Voici : les Grecs, jaloux du départ du jeune homme,  
Ont dépêché Phénix, le vieillard vénéré,  
Pour le reconquérir ou de force ou de gré...  
Ulysse fût parti lui-même ; car Ulysse  
Est d'un crime toujours l'auteur ou le complice ;  
Mais il avait en tête un différent projet.  
Il s'était emparé (la nuit le protégeait)  
D'un fils du vieux Priam, Hélénus, et l'armée  
Admirait ce devin de haute renommée.  
Hélénus consulté dit aux Grecs assemblés  
Que, pour entrer dans Troie aux remparts crénelés,

Ils devaient rappeler et placer à leur tête  
Le possesseur de l'arc d'Hercule, Philoctète.  
Ulysse, a'ors, n'a pas perdu de temps ; aidé  
De Diomède, il s'est embarqué, décidé  
A tout faire, et gageant son vieux renom d'adresse  
Qu'il rendrait Philoctète à l'armée, à la Grèce ! »

Et le compère achève : « Ulysse est en chemin ;  
Il a bon vent ; Lemnos le recevra demain...  
C'est l'avis qu'il voulait donner ; Néoptolème,  
Peut-être, en usera pour lui, pour ceux qu'il aime. »

Le matelot les quitte et regagne son bord.

Et Philoctète, outré de colère : « La mort !  
Plutôt que d'écouter et de suivre le traître !  
L'assassin devant moi peut-il oser paraître !  
O mon fils ! mon sauveur ! Fuyons ! Fuyons ! avant  
Qu'il n'arrive : pour fuir on a toujours bon vent !  
Laisse-moi seulement prendre ici quelque plante  
Qui sut calmer parfois ma douleur violente...  
Puis je ne voudrais pas à nos vils ennemis  
Laisser un seul des traits qu'Hercule m'a commis.  
Il est fini, ce temps d'abandon, de détresse,  
Où j'ai vécu boiteux, sans voisin, sans caresse,  
Hélas ! sans une main qui pansât, vers le soir,  
Ma blessure, et mon pied distillant un sang noir !  
Hélas ! je rampais, comme un enfant sans nourrice,  
Cherchant de tous côtés une herbe qui guérisse !  
Je ne connaissais plus le blé, l'épi sacré  
Que l'homme industrieux fait fleurir à son gré ;  
J'avais pour aliment l'oiseau qu'atteint ma flèche,  
Triste et saignante proie ! Et quand, la gorge sèche,  
Je souhaitais la force et la douceur du vin,  
Je ne trouvais que l'eau stagnante du ravin !

Mais ces maux sont passés : le héros, fils d'Achille,  
Me dérobe à ma geôle, à mon rocher stérile,  
Me prend sur son vaisseau, m'emporte en son roulis !  
Et je vais vous revoir, ô nymphes de Mèlis,  
O bords du Sperchios, et toi, cime honorée,  
D'où jadis, prenant son essor vers l'empyrée,  
Au milieu des éclairs, Hercule radieux  
S'élança du bûcher pour monter chez les Dieux ! »

VI

Le jeune homme laissait s'épancher cette joie,  
Et pourtant se taisait, pensif, au doute en proie :  
Il eût voulu sans doute à cet infortuné  
Rendre le sol natal, doux à tout cœur bien né,  
Mais qu'allait dire Ulysse, et que dirait l'armée,  
Que neuf ans de combats ont sans fruit consumée ?  
Qu'il déserte sa cause et trahit son devoir !  
— N'importe : un malheureux l'appelle, il doit pourvoir  
À sa peine, verser à cette âme flétrie  
Le baume qu'elle implore, et rendre une patrie !  
— O fils du vieux Pœas, prends ton arc, et t'en viens  
Saluer ta demeure et caresser les tiens !

VII

Philoctète partait avec Néoptolème,  
Quand soudain il s'arrête et se plaint ; son front blême  
Se couvre de sueur ; il veut encor marcher,  
Mais la douleur l'emporte, il ne peut la cacher.  
Ses cris déchirent l'air ! Qu'un ami prenne un glaive  
Et lui coupe ce pied maudit ! Et qu'on l'achève !

Il veut mourir !...

Mourir !... Mais non : malgré l'ennui,  
Que l'enfant généreux demeure auprès de lui !  
Il connaît bien son mal ! Le monstre qui s'agite  
Va, vient, quitte sa proie, et revient à son gîte,  
Las de courir ! L'accès passé, quelques moments  
De repos lui feront oublier ses tourments !  
Mais ces flèches, cet arc qu'un peuple magnifie,  
O fils d'Achille ! c'est à toi qu'il les confie !

Et voici que, du pied du malheureux, un sang  
Noir, un sang corrompu goutte à goutte descend....  
C'est la fin. Philoctète, étendu sur la pierre,  
S'abîme en un sommeil profond.

Que vas-tu faire ?

Jeune héros, soldat loyal ! Le possesseur  
De l'arc d'Hercule dort ; tu peux, vil ravisseur,  
L'emporter ; mais avec cette arme à qui tout cède,  
Ne faut-il pas l'archer qui, de droit, la possède ?  
Pâris va sous le trait d'Hercule trébucher,  
Mais le fils de Pœas peut seul le décocher.

## VIII

Tandis qu'il méditait sur ce cas difficile,  
Le blessé se réveille ; il voit le fils d'Achille  
Pencher sur lui ses yeux rêveurs : « Allons, merci !  
Tu ne m'as pas trompé, mon fils ! Partons d'ici ! »  
— Le jeune homme se tait.... Quelle crainte nouvelle ?...  
Eh bien ! il faut qu'enfin la chose se révèle,  
Et l'héritier d'Achille a cessé de mentir :  
Oui, Philoctète va partir ; il va partir,  
Mais pour aller à Troie, où l'appelle une armée,  
A Troie, où sa blessure enfin sera fermée,

Où l'auteur de tout mal, Pâris, sera frappé !

Le malheureux s'écrie et pleure. On l'a trompé !  
Qu'on lui rende son arc et ses flèches ! Qu'on cesse  
De l'abuser, comme un enfant, d'une promesse !  
Qu'on lui laisse son cap stérile, son rocher  
Où la biche des monts vient parfois se cacher !  
C'est avec l'animal sauvage qu'il veut vivre ;  
C'est lui dans les vallons ignorés qu'il veut suivre,  
Puisque le fils d'Achille, ô suprême douleur !  
Ne hait pas le mensonge et n'est rien qu'un voleur !  
On veut donc l'entraîner à Troie, ô ridicule !  
Comme le possesseur de tes flèches, Hercule !  
On voit l'athlète en lui marqué d'un sceau divin,  
Quand il n'est plus qu'une ombre et qu'un fantôme vain !  
— Quoi ! ne lui rendra-t-on pas son arc ? — Qu'on le garde !  
Il s'enfoncera seul sous la roche hagarde !  
Sans armes désormais, par un juste retour,  
Il attendra le bec meurtrier du vautour !

Et comme le jeune homme, âme tendre et novice,  
Allait céder peut-être à ces plaintes, Ulysse,  
Ulysse apparaît, calme, à son devoir rangé,  
Plein de la mission dont les Grecs l'ont chargé :  
Philoctète réclame à tort : qu'il se résigne !  
Il suivra des amis sincères, sera digne  
Des héros éprouvés au rivage troyen !  
Faut-il user de force ? Il est un sûr moyen  
D'avoir raison d'un fou : sous le cuir des lanières  
On maintiendra les mains du lâche prisonnières !  
— Ou plutôt, à quoi bon se charger d'un poids vil ?  
Puisqu'il fuit ses amis et sa part de péril,  
Qu'il pourrisse à Lemnos où sa honte l'accule :  
Il est d'autres archers pour tendre l'arc d'Hercule !  
On partira sans lui ! Néoptolème ira,  
Docile, où va le chef que Minerve inspire !

IX

Ils sont partis. Pourquoi t'obstiner, Philoctète ?  
La volonté des dieux t'appelle : qui t'arrête ?  
Ulysse, messager des Grecs, fait son devoir.  
Mais Philoctète pleure et ne veut rien savoir ;  
Il veut mourir dans son désert, dans sa rancune !  
Puisqu'on lui prend son arc, vienne au clair de la lune  
L'animal carnassier qui de ses monts descend,  
Et qu'il rompe ses os, et qu'il boive son sang !

X

Or, quel débat nouveau, quelles voix irritées  
S'élèvent, aux parois des cavernes heurtées ?  
Qui vient encor vers l'ancre où, farouche et plaintif,  
Philoctète s'enfonce ainsi qu'un loup furtif ?  
Néoptolème, Ulysse ont-ils quelque querelle ?  
Oui : car le fils d'Achille, ô pitié naturelle !  
Veut, nonobstant son chef et ce qu'il résolut,  
Rendre à l'abandonné l'arc qui fait son salut.  
Ulysse en vain proteste ; il a tiré l'épée  
Pour punir l'incartade et la sotte équipée,  
Mais l'a vite remise au fourreau, puis, grondant,  
S'est retiré vers le rivage.

Cependant

Néoptolème avance, appelle Philoctète  
De l'ancre où l'impotent pleure et cache sa tête,  
Et remet l'arc, avec les flèches, en sa main....  
Mais Ulysse sur l'heure a rebroussé chemin ;  
Le voilà qui paraît, déclarant à voix haute  
Que le fils de Pœas doit le suivre sans faute,  
Ou de force ou de gré. Philoctète, éperdu,  
D'ajuster une flèche au nerf bientôt tendu,

De viser l'insolent !... Tu fus prompt, fils d'Achille,  
A retenir la main du héros indocile !...  
Ulysse, que la lutte achève d'irriter,  
Va près de ses marins chercher qui l'assister.

XI

O devoir importun ! Pitié ! Néoptolème  
Adjure le héros qu'il admire, qu'il aime,  
De plier au Destin, d'écouter la raison,  
De ne plus reculer devant la guérison,  
D'oublier sa rancune outrée, à la pensée  
De son pays vainqueur, d'Illion renversée !

Philoctète se tait, inflexible et hautain :  
Victime d'un affront, d'un mépris trop certain,  
Comment osera-t-il se montrer à l'armée,  
Et soutenir, fardeau honteux, sa renommée ?  
Marcher auprès d'Ulysse, ô l'importun devoir !  
Lui parler, quand lui-même à peine il peut se voir !  
— Néoptolème, et toi ! Faiblesse inconcevable !  
Retourner près des Grecs pour en être la fable !

Et le jeune homme a pris son parti. La pitié  
L'emporte ! Il sauvera, malgré l'inimitié  
D'un peuple de soldats accablant le transfuge,  
Celui qu'on a trahi ! Que Jupiter le juge !  
Dis adieu, Philoctète, au roc qui t'abrita !  
Ton jeune ami t'emmène aux vallons de l'Oeta,  
C'est pour les bords du Sperchius qu'il appareille !

XII

Mais une voix soudaine a frappé leur oreille ;  
Une figure auguste, au nimbe glorieux,  
Fixe leurs pieds au sol, leur fait baisser les yeux.

O fils du vieux Pœas, tant de peines passées  
Par de justes honneurs seront récompensées !  
Le grand Hercule est là ; c'est l'ami toujours cher,  
Fils, qui vient t'apporter l'ordre de Jupiter :  
La gloire du travail de l'homme est le salaire,  
Du labeur continu, de l'effort exemplaire ;  
C'est par la peine enfin qu'Alcide a mérité  
Le céleste repos dans l'immortalité !  
Philoctète assagi va suivre Ulysse à Troie ;  
C'est là qu'il trouvera la guérison, la joie.  
Sous ses coups, Pâris va lomber : dans la maison,  
Vieux Pœas, le butin va fleurir à foison !  
Les Destins l'ont prédit ; mais écoutez Alcide ;  
Par vous deux le trépas d'Illion se décide ;  
Philoctète, le jour de la justice a lui !  
Il ne peut rien sans toi, tu ne peux rien sans lui !  
L'un l'autre gardez-vous pour l'amour de la Grèce !  
Et, lorsque brillera le jour de l'allégresse,  
Dans les remparts de Troie et les murs saccagés,  
N'oubliez pas les Dieux qui vous ont protégés ! »

Et Philoctète enfin : « O face vénérée,  
Voix céleste, que j'ai si longtemps désirée,  
Hercule ! ta parole est un ordre pour nous !  
Adieu donc, cette terre où trainaient mes genoux,  
Où ton courroux, Chrysa, pendant neuf ans m'exile ! (1)  
Adieu, rochers moussus, ô mon chétif asile !  
O Nymphes, qui riez dans la fraîcheur des prés,  
Mâle fracas du flot sur les écueils pourprés,  
Souffle humide du vent sur mon front qui s'incline !  
Adieu, toi, mont d'Hermès, gémissante colline

(1) Il avait violé (comme il est dit plus haut) les secrets de la Nymphé Chrysa, habitante et protectrice de l'île du même nom.

Dont l'écho répondait au cri de mes douleurs,  
Et vous, ruisseaux perdus dans l'herbe et dans les fleurs !  
Je consumais ici ma force et ma jeunesse,  
Mais, puisqu'un Dieu m'appelle et veut que je renaisse,  
O terre de Lemnos, donne-moi d'arriver  
A Troie, où le Destin veut encor m'éprouver ! »



## LES ARGONAUTES ET MÉDÉE

.... Les Argonautes affranchissent la mer de sa terreur et de son mystère ; ils osent affronter les écueils, êtres malfaisants qui font sombrer les barques ; ils domptent la masse immense des vagues peuplées d'hydres, et hydres elles-mêmes.... Pindare, dans la quatrième pythique, a bien dessiné le caractère du jeune guerrier Jason, à qui cette expédition fut confiée : « Au temps prescrit, parut en effet ce mortel inconnu sous les dehors d'un guerrier formidable, armé de ses deux lances. Un double vêtement le couvrait ; l'habit ordinaire aux Magnésiens s'ajustait parfaitement à ses membres fortement dessinés, et, en dessus, une peau de léopard le défendait contre la froideur des pluies. Ses cheveux ondoyants, que jamais le fer n'avait touchés, retombaient sur ses larges épaules. » Le départ est grand,.... beau comme la Grèce :

« Du haut de la proue, le chef, tenant en main une coupe d'or, invoque et le père des Immortels, Zeus, armé de ses foudres vengeresses, et les flots rapides et les vents impétueux, et les jours favorables, et les nuits où l'on traverse les plaines liquides, et le destin qui préside à l'heureux retour. »

Armand RENAUD. I. l'Héroïsme.

---

## Les Argonautes

### I

Comment Jason vint à Corinthe avec Médée,  
Et comment du héros l'âme fut possédée  
Des soins d'un autre amour, d'une autre ambition ;  
Comment, dans la fureur de l'indignation,  
La fille d'Eétès punit l'époux perfide,  
C'est le sujet du drame éloquent d'Euripide ;  
Mais nous voulons d'abord, pour notre amusement,  
Dire qui fut Médée et qui fut son amant,  
Et par quelle aventure une magicienne  
Royale dans la main d'un héros mit la sienne.  
Muse, dis-nous ce chef qui des murs d'Iôlcos,  
Monté sur le navire Argo, vint à Colchos. (1).

### II

Athamas, fils d'Eole, était roi d'Orchomène,  
Et sur la Béotie étendait son domaine.  
Il avait épousé la blanche Néphélé ;  
Deux enfants étaient nés : Phrixus, suivi d'Hellé,  
Car c'est le vœu d'un roi d'avoir garçon et fille.

Un caprice fâcheux détruisit la famille :  
Athamas délaissa Néphélé pour Ino.

Celle-ci, quand elle eut au doigt l'or de l'anneau,  
Détesta les enfants de la première épouse,  
Car une belle-mère est aisément jalouse.

(1). J'invoquais poliment la Muse ; mais la Muse,  
Loin du poète, bat les buissons et s'amuse :  
Elle ne m'a dicté qu'un résumé succinct ;  
Tel qu'il est, il pourra servir à mon dessein.

Une famine alors désolait le pays ;  
Pour se débarrasser de ces enfants haïs,  
Ino sollicita, trop prêts à lui complaire,  
Les prêtres mensongers, avides d'un salaire,  
Et ceux-ci firent croire aux citoyens déçus  
Que les Dieux avaient soif de ton sang, ô Phrixus !

Le jeune homme allait être immolé, mais à l'heure  
Solennelle, Mercure à la mère qui pleure  
Apporta, fendant l'air en un rapide essor,  
Un bélier merveilleux dont la laine était d'or.  
Phrixus auprès d'Hellé sur la toison prit place,  
Et l'animal divin s'élança dans l'espace.

Il arriva qu'Hellé, lâchant son compagnon,  
Se noya dans la mer qui depuis prit son nom.  
Phrixus fut plus heureux ; le bélier, qu'un Dieu guide,  
Le porta vers Ea, ville de la Colchide.

Là régnait Eétès, monarque hospitalier ;  
Phrixus aux Dieux sauveurs immola le bélier,  
Et donna la toison précieuse à son hôte :  
Et celui-ci, gagnant la forêt large et haute,  
Suspendit la relique aux bras d'un hêtre vert  
Que gardait un Dragon à l'œil toujours ouvert.

Il ne s'en tint pas là : touché de l'aventure  
Du jeune homme, il goûta sa beauté, sa droiture,  
Voulut qu'il oubliât la Grèce auprès de lui.  
Phrixus se confia sans peine à cet appui ;  
Et comme le bon roi le voyait sans famille,  
Il fit de lui son fils, en lui donnant sa fille. (1).

1). Chalciopé, sœur de Médée et d'Absyrtos.

III

L'histoire maintenant court vers des lieux nouveaux :  
Les personnages sont deux rois, frères rivaux  
Et neveux d'Athamas ; toute la Thessalie  
Du bruit de leur dispute est troublée et remplie.  
Pélias chasse Eson du trône d'Iôlcos ;  
Celui-ci, de ses cris fatiguant les échos,  
Emmène en son exil Jason, garçonnet frêle,  
Et, pour qu'il puisse un jour soutenir sa querelle,  
Pour en faire un héros au cœur pur, au bras fort,  
Au fond des bois où l'a jeté son mauvais sort,  
Il le fait élever par Chiron, le Centaure.

Pélias sur son trône usurpé craint encore ;  
Car un oracle a dit : « Prends garde à l'inconnu  
Qui doit venir un pied chaussé, l'autre pied nu. »  
— Or Jason, déjà plein de force et de courage,  
En passant l'Anauros gonflé par un orage,  
Perdit une de ses sandales. L'accident  
Parut au fils d'Eson d'un présage évident.  
Désigné par le Ciel, il va sans faire halte  
Vers Iôlcos ; un Dieu le soutient et l'exalte. . . .  
Il porte dans ses mains deux lances ; sur son corps  
Un vêtement serré contient ses membres forts ;  
La peau d'un léopard le défend des ondées ;  
Ses tresses, que le fer n'a jamais émondées,  
Descendent pesamment sur sa nuque et son dos,  
Façonnés par le sort aux sublimes fardeaux.  
Il est devant le roi Pélias : « Mauvais frère,  
Rends enfin la couronne usurpée à mon père ! »  
L'autre, pour déjouer l'ennemi détesté,  
Fait appel à sa force, à sa témérité :  
« Jeune homme aimé des Dieux, je cède à la fortune,  
Mais une épreuve au moins n'a rien qui t'importune :

Si tu vas à Colchos nous quérir la toison  
Que possède Eétès, honneur de sa maison,  
Et l'âme de Phrixus demeurée en détresse,  
Et peux la ramener au doux pays de Grèce,  
Que du fils d'Athamas le malheur touche encor ;  
Si tu nous rends ce double et précieux trésor,  
Alors, fils, m'inclinant sous ta gloire prospère,  
Je rendrai sans délai sa couronne à ton père. »

IV

Il dit, et le jeune homme accepte le traité.  
Il s'adresse aux vaillants dont le cœur est tenté  
De gloire et d'aventure, et par toute la Grèce  
On s'arme pour la lutte et l'œuvre vengeresse.  
Et d'abord on construit un vaisseau ; c'est Argus,  
L'inventeur de l'équerre et des compas aigus,  
L'élève de Pallas, qui dirige l'ouvrage ;  
La scie aux dents d'acier, mille marteaux font rage  
Aux environs du port de Pagases ; l'amas  
Des travailleurs ajuste et polit les hauts mâts ;  
D'un chêne de Dodone, Argo, ta proue est faite ;  
On entendra ta voix, et tu seras prophète,  
O navire, que monte Orphée, à la voix d'or,  
Hercule avec Hylas, Pollux avec Castor,  
Lyncée aux yeux perçants . . . Tiphys tiendra la barre,  
Et poussera la nef au sein du flot barbare !  
En avant ! C'est ainsi que, vingt siècles plus tard,  
Guillaume, duc de Normandie, un fier bâtard,  
Un frère de Jason par le sang, par la race,  
Par la langue, emmena, beaux d'espoir, sur sa trace  
Un peuple de soldats, champions du procès,  
Dont la plus grande part se nommaient des Français !

V

Mais quand l'Argo paré sur les flots se balance,  
O mères ! qui dira vos cris, votre silence !  
Car l'heure de partir est venue, et le vin  
Va couler pour les Dieux, sans qui l'espoir est vain.  
Le Chef, Jason paraît. Du sommet de la proue,  
Pendant qu'à ses beaux pieds l'eau serpente et se joue,  
Semblable au jeune aiglon qui va prendre l'essor,  
Il élève vers le ciel d'or la coupe d'or !  
Il invoque le Grand Jupiter, dont la foudre  
Punit le téméraire et le réduit en poudre ;  
Il invoque les flots rapides, et les vents  
Qui prêtent leur haleine, ô gloire ! à tes servants !  
Ah ! puisse-t-il trouver après la nuit sereine  
Des jours de beau soleil sur l'onde qui l'entraîne,  
Et puisse-t-il plus tard, de retour au pays,  
Conter son aventure aux hommes éblouis !

VI

Les poètes ont dit par quelles aventures  
Faites pour étonner les oreilles futures  
Le favori des Dieux poursuivant son dessein  
Dans les vents et les flots grondeurs franchit l'Euxin ,  
Ils ont dit Hypsipyle, amante abandonnée  
Aux rives de Lemnos comme une fleur fanée . . .  
On remonta le Phase, on entra dans Ea ;  
Jason fit sa demande et le roi l'agréa :  
« Fils, tu veux la Toison : va donc et la dispute  
Au Dragon qui la garde et ne craint pas la lutte ;  
L'élève du Centaure et le fils d'un grand roi  
Doit chercher le péril et surmonter l'effroi. »

On sait par qui la main du héros fut aidée  
Et son cœur soutenu, par la jeune Médée,  
La fille d'Eétès, la vierge de quinze ans  
Qu'un amour ingénu, gros de soucis cuisants,  
Tient éveillée et pâle. . . . Elle sait la magie  
Des philtres tout puissants ; et, par leur énergie,  
Le héros vient à bout des dangers, se fait jeu  
Des géants, des taureaux dont le souffle est de feu,  
Du dragon tortueux qui sur la Toison veille. . . .  
Enfin le fils d'Eson tient en main la merveille ;  
Son cri vainqueur au loin fait vibrer les échos :  
En route, les marins, pour la chère Iôlcos !  
Médée, âme de rêve et d'espérance pleine,  
Va suivre le héros par le mont, par la plaine ;  
Son père essaie en vain de la joindre ; sa main  
Prend un couteau, répand sur le sanglant chemin  
Les membres découpés du frère qui l'épie,  
Crime affreux, et qu'il faut un jour que l'on expie !

## VII

C'est ainsi qu'on atteint Iôlcos. . . . Mais hélas !  
Le vieil Eson est mort, tué par Pélías :  
Jason a sous les yeux le cadavre d'un père !  
Un désir de vengeance en son cœur s'exaspère ;  
C'est à Médée encor qu'il livre son chagrin ;  
Et bientôt, dépecé dans le vase d'airain,  
Pélías sous les mains de ses filles rend l'âme.  
Acastos, fils du mort, prend sa place, et réclame  
Le départ de Jason, le prompt bannissement  
De la femme barbare au noir enchantement ;  
Et le héros si pur, le sublime Argonaute,  
Sans patrie et sans biens, s'en va, cherchant un hôte.

---

## MÉDÉE

..... « Une mère qui tue ses enfants tout en les aimant avec tendresse, qui pleure le crime qu'une passion plus forte que cette tendresse lui fait commettre, une mère, enfin, qui est à la fois l'objet de notre horreur et de notre pitié. »

H. WEIL, Notice sur la Médée de Néophron.

### Invocation

Eros, invincible guerrier !  
Eros, de tous nos biens destructeur meurtrier !  
Toi qui demeures et te joues  
Sur le front de la vierge et sur ses tendres joues,  
Tu visites la mer, l'autre de l'animal ;  
Nul des Dieux n'échappe à ton mal,  
Et nul des hommes éphémères !  
Le cœur touché par toi se nourrit de chimères,  
Le juste à l'injustice est entraîné : malheur !  
Tu fomentes le trouble et fais naître entre frères  
Le soupçon querelleur !  
La vierge étincelante à l'œil ensorceleur  
L'emporte sur la règle et la loi souveraine :  
Aphrodite en riant rive sur nous sa chaîne !

SOPHOCLE, Antigone, 781

### I

Quand le roi d'Iolcos, en exilant Jason,  
De la magicienne eut vidé sa maison,  
Le héros, que la voix populaire diffame,  
Dut partir, emmenant ses enfants et sa femme,

En quête d'un abri tranquille, et, quelque temps  
Il erra, l'âme obscure et les pieds hésitants.  
A la fin, il trouva Corinthe hospitalière,  
Et le vieux roi Créon recueillit sa misère.  
Tous lui furent amis : on honore le chef  
Que porta vers Colchos la glorieuse nef,  
Et le peuple applaudit à la jeune Médée,  
Par qui du fils d'Eson la tâche fut aidée,  
A celle qui l'aima, partagea son danger,  
Et qui, déracinée, errante à l'étranger,  
De ses royales mains, blanches et secourables,  
Répand l'or et le baume aux mains des misérables.

## II

Mais Jason lui réserve un coup inattendu,  
Car une ambition soudaine l'a mordu.  
Se croit-il au-dessus de la justice humaine,  
Ou bien si c'est l'amour qui l'aveugle et le mène ?  
Abandonnant Médée, oubliant les enfants  
Que naguère il prit d'elle en ses bras triomphants,  
Il va, flattant son hôte, et l'enchaîne et l'abuse,  
Et demande la main de sa fille Créuse.  
Et Médée, interdite à ce nouveau tourment,  
Lève les mains au ciel, atteste un vain serment.  
Le désespoir l'étend sur sa couche dorée ;  
L'imprécation sort de sa bouche ulcérée ;  
Ses yeux restent fixés sur le morne horizon.  
Devait-elle quitter son père et sa maison  
Pour suivre l'étranger qu'une âme vagabonde  
Appelle tour-à-tour à tous les coins du monde,  
Le voyageur toujours changeant, qui vire au gré  
Des souffles infinis, que l'amour inspiré  
N'a jamais retenu par son charme au rivage,  
— Lèvre que chaque jour tente un nouveau breuvage !

Ainsi Médée, ardente et jalouse, ô Jason !  
Brasse ses souvenirs comme on brasse un poison :  
Son âme est violente ; il faut craindre tout d'elle :  
Ou qu'elle ne se tue aux pieds de l'infidèle,  
Frappé mortellement, ou qu'en son désarroi  
Elle attente à la fille innocente du roi !

### III

Or elle ne sait pas la suprême avanie :  
Le vieux roi craint la femme au malfaisant génie,  
Jalouse des futurs époux, jetant sur eux,  
Magicienne obscure, un charme dangereux,  
Du moins empoisonnant leur amour de sa plainte.  
Médée et ses enfants partiront de Corinthe.  
Jason le sait, Jason se tait : ô faible cœur,  
Où le jeune désir met son drapeau vainqueur !  
Médée ignore tout, mais n'importe : bannie  
Du lit de son époux, oubliée et honnie,  
C'est un insupportable outrage, et sa fierté  
S'indigne au seul penser de l'infidélité :  
Elle se vengera ; l'amère jalousie  
A pénétré sa moelle et devient frénésie ;  
Elle souhaite de mourir, mais, en mourant,  
Elle veut laisser d'elle un souvenir flagrant ;  
Elle mourra ; mais ses enfants, fleurs de son âme,  
Ne lui survivront pas pour enchanter l'infâme ;  
Ils la suivront dans l'ombre éternelle, et Jason  
Doit expier, avec leur mort, sa trahison !

### IV

Aux femmes de Corinthe elle expose sa peine,  
Et l'on tremble, à prévoir les effets de sa haine :

« Oh ! Quel est mon malheur ! Celui que j'aimais seul  
M'a tuée, et ses mains ont tissé mon linceul. .  
Parmi tout ce qui pense et tout ce qui respire,  
Notre condition, ô femmes ! est la pire !  
Il nous faut à prix d'or acheter un mari  
Qui devient un seigneur impérieux, pétri  
D'instincts bons ou mauvais — qui peut d'abord le dire ?  
Mais dont la volonté nous fait pleurer ou rire.  
C'est scandale pourtant de quitter son foyer,  
Et la loi nous défend de le répudier !  
O vous qui m'écoutez, que votre destinée  
Près de la mienne est belle, ô mère infortunée !  
Vous avez tout, famille et cité, la maison  
D'un père, les plaisirs de la vie à foison,  
Des amis, tous les biens qu'un Dieu partage et donne ;  
Cependant, mon mari m'insulte et m'abandonne,  
Et, sans abri possible et loin de mon pays,  
Je n'ai père ni mère en ces maux inouïs  
Pour m'offrir un refuge en ce sinistre orage !  
Ah ! n'importe la voie où mon pied s'encourage,  
Si ma vengeance un jour d'un couteau nu descend,  
Qui pourra m'accuser d'avoir versé du sang ! »

V

Comme elle exhale ainsi sa rancune mortelle,  
Le maître du pays s'avance devant elle,  
Vieillard au front blanchi, du nœud royal serré ;  
Il a pris un parti sage et considéré :  
Médée est du royaume à tout jamais chassée ;  
C'est la punition de sa plainte insensée ;  
On connaît sa science, elle a plus d'un secret,  
Et les craintes d'un père ont dicté son arrêt :

Qu'elle parte, emmenant ses enfants ! Qu'elle cesse  
D'agiter sa rancune aux yeux de la princesse !  
Sa haine pour Jason qui ne veut pas finir  
Va sans trêve à son but, il faut la prévenir ;  
On ne la craindra plus, de Corinthe éloignée.

Et la femme se fait plaintive et résignée :  
Elle ne hait que son époux ; quant au vieux roi,  
Qu'il ne craigne rien d'elle, et parle sans effroi  
Des secrets de Médée, inconnus au vulgaire ;  
Que Jason l'abandonne, elle saura se taire,  
Et verra sans pleurer les pompes de l'hymen ;  
Et Créuse à Jason pourra donner sa main  
Sans qu'une plainte échappe à sa lèvre pâlie....

Mais Créon ne croit pas toute haine abolie ;  
On a craint trop longtemps ce cœur exaspéré,  
Il faut qu'elle s'éloigne ou de force ou de gré.  
La résolution prise et dûment scellée,  
Le roi donne un délai d'un jour à l'exilée :  
Mais, ce terme expiré, qu'elle aille faire peur  
A d'autres de sa haine et de son art trompeur !

Et la magicienne exulte, amère, affreuse :  
Le vieux roi n'a pas vu l'abîme qu'elle creuse !  
Trois de ses ennemis vont périr : c'est Jason,  
C'est la fille du roi, c'est le roi... Le poison  
Va faire son office ; on la croit résignée,  
Mais les nouveaux époux n'ont point cause gagnée !  
Certe, on ne l'aura pas trahie impunément,  
Et les noces pourront finir amèrement !  
Fais appel à ton art, Médée, enchanteresse  
Aux secrets interdits, furtive chasserresse  
Des poisons de la terre et des philtres méchants  
Que tu trouves la nuit, pieds nus, parmi les champs !

VI

Et Jason se présente, et sa vanité folle  
Se flatte de guérir une âme qu'il désole :  
« Elle eût pu, moins colère et moins âpre, rester  
A Corinthe, soumise au vieux maître, habiter  
Le palais, mais ses pleurs, sa plainte intempérante  
L'en chassent : la voilà sur les routes errante !  
Hélas ! Jason pardonne en faveur du passé,  
Mais Créon qu'elle insulte à la fin s'est lassé...  
Cependant un devoir suprême incombe au père :  
Subvenir à Médée, épargner la misère  
A celle qui l'aima, secourir ses enfants,  
Leur assurer à tous des foyers réchauffants,  
C'est sa tâche. »

Et Médée à ces propos ricane :  
« Que lui font les épis que l'indigence glane  
Et mendie en pleurant sur le champ moissonné,  
Et cet or, par la main d'un traître profané !  
Jason vient la trouver, s'apitoie et la tance !  
Est-ce courage ! Non ! c'est folie et jactance !  
Après tout, tu fis bien de venir, je dirai  
Ce que j'ai sur le cœur et m'en soulagerai.  
Je t'ai sauvé la vie, au jour — tu sais l'histoire —  
Où tu vins en Colchide, aventurier sans gloire.  
Les taureaux te soufflaient une haleine de feu ;  
Le dragon se prêtait sans ardeur à ton jeu ;  
Et du sang d'un héros l'herbe eût été rougie,  
Mais je t'aimais, ô folle ! et j'avais ma magie !  
Et, m'exilant pour toi du natal horizon,  
J'ai suivi mon amour et non pas la raison !  
Pélée a péri sous les mains de ses filles,  
Comme tombe la gerbe au coupant des faucilles :

Reconnais-tu ce crime, ou si tu t'en défends ?  
O ces mains qu'il pressait ! Souvenirs étouffants  
De mes baisers trahis ! Meurtrière pensée  
De la boue à pleins poings jetée au gynécée !  
Misérable, où veux-tu que j'aille maintenant ?  
Chez mon père, que j'ai trompé, l'assassinant  
Dans son fils, dont les os blanchissent sur la voie ?  
— Filles de Pélidas ! serai-je votre proie ?  
— Ah ! j'ai reçu le prix de mon pur dévouement ;  
Ma récompense est belle, on s'en vante vraiment :  
Cette félicité sans fin, cette allégresse  
Que devaient envier les femmes de la Grèce !..  
Je n'ai plus aujourd'hui qu'à m'en aller, trainant  
Mes pas irrésolus, offrant à tout venant  
L'image d'une femme offensée et meurtrie,  
Veuve de son foyer — comme de sa patrie !  
— Va t'en ! De vains discours ne sont plus de saison ! »

— « O femme ! si tu m'as sauvé, lui dit Jason,  
C'est que tu m'as aimé ! Devant que me connaître,  
L'impérieux amour t'attachait à mon être.  
Mais ne dis pas : « Mes soins et mon cœur sont trahis ! »  
Une fille barbare habite le pays  
Où règne avec la loi la justice imprimée  
Dans les cœurs ; ta science est partout renommée —  
Et que vaut le mérite inconnu ? — Quant à moi,  
Proscrit, si je m'unis à la fille du roi,  
Je ne sens point de haine ou de mépris pour celle  
Qui me sauvait, aux jours où ma gloire chancelle ;  
Mais je suis pauvre, en butte à d'orgueilleux défis !  
— Je voulais être riche, et le serai ; mes fils  
Le seront ; de nouveaux enfants — j'en ai l'idée —  
Aideront les enfants que m'a donnés Médée !  
— O femme ! je voudrais garder ton amitié !  
Crois-m'en ; la jalousie est un mal sans pitié ;

Je t'ouvre mon trésor et j'assure ta vie :  
Et ma protection t'aura toujours suivie ! »

Mais l'épouse se tait, son cœur n'est pas surpris ;  
« Va ! l'offre d'un méchant, son trésor est sans prix !  
Va retrouver, si tu l'oses, ta fiancée !  
Tu te repentiras de m'avoir délaissée ! »

## VII

Or, voici que, toujours farouche, elle a reçu  
La visite d'Egée ; à tant d'amour déçu,  
A la proscription, à l'indigence vile  
Le jeune roi d'Athènes offre asile en sa ville.  
C'est un devoir pour lui que l'hospitalité ;  
Médée en son palais, séjour de liberté,  
Respirera sans crainte et guérira sa plaie ;  
Le calme renaitra dans son cœur qui s'égaie.  
Qu'elle s'y réfugie à son heure, à son gré ;  
Nul ne l'en chassera, le prince l'a juré.

Médée, alors, n'hésite plus, et sa vengeance,  
Monument de terreur, se dessine et s'agence :  
Donc, elle se fera suppliante, implorant  
Jason, priant le roi, que sans peine on surprend,  
Soumettant sa douleur aux genoux de Créuse ;  
Sous un masque de deuil elle ourdira sa ruse,  
Et des tendres enfants dociles et soumis  
Fera le piège où vont tomber ses ennemis.  
Elle les enverra porter à l'épousée  
Une robe d'un lin plus frais que la rosée  
Matinale, plus doux que les fils d'Arachné,

Et la couronne d'or dont son front fut orné ;  
Et la femme frivole, essayant la parure,  
Revêtit la mort en vêtant la dorure.

Ses deux enfants mourront, égorgés de sa main ;  
Sans défense, ils mourront ; un pouvoir surhumain  
Ne prolongerait pas d'un seul instant leur vie,  
Et l'on ne rira plus de leur mère trahie !  
Qu'importe à ces petits de vivre sans foyer  
Pour voir l'indifférent sur eux s'apitoyer ?  
Leur gorge s'ouvrira sous la tranchante lame,  
Et Jason s'en ira, sans enfants et sans femme !  
Et Médéc elle-même ira, loin du pays,  
Pleurer ses longs espoirs si vite évanouis.  
Pleurer ses enfants morts ! — O sinistre problème  
D'un cœur désordonné, mortel à ce qu'il aime,  
En ses ressentiments aveugle justicier,  
Et pour ses ennemis fait de marbre et d'acier !

### VIII

Et voilà de nouveau Jason devant la femme  
Implacable, au dessein jaloux que rien n'entame,  
Adorant ses enfants, prête à les égorger !  
Et son accent devient plaintif et mensonger :  
« Donc, il faut que Jason lui pardonne, en mémoire  
Du service, et de l'aide apportée à sa gloire.  
Elle ne prétend pas haïr qui veut son bien ;  
Elle honore en Créon son père et son soutien,  
Et s'incline devant Jason, dont la prudence  
Assure à ses enfants le pouvoir, l'abondance !  
Le pauvre — qui l'ignore ? hélas ! est sans amis  
Dans sa ville natale, et va, le front soumis ;  
Elle aurait dû sans doute ignorer la colère,  
Caresser la nouvelle épouse et lui complaire,  
Et l'assister, debout près du lit conjugal ;  
Mais la femme est un être au vouloir inégal...

Il faut que son mari lui pardonne...

Elle appelle

Ses enfants : « Venez vite ! Il n'est plus de querelle  
Entre nous ; votre père est votre ami, le mien :  
Faites comme moi-même, enfants ! aimez-le bien !  
Mais qu'ai-je donc ? Voici que je pleure ! Folie !  
Quand avec mon époux je me réconcilie ! »

Jason, déconcerté, la rassure. Jason  
Pense toujours à ses enfants, et c'est raison  
Qu'il travaille pour eux, afin que dans Corinthe  
Ils portent haut la tête, et qu'ils marchent sans crainte.  
« Sèche tes pleurs, Médée, et reçois mon serment ;  
Crois-en, crois-en l'ami sincère après l'amant,  
Et laisse faire aux Dieux, à Pallas qui me guide,  
Et qui veut sur nos fils étendre son égide. »

Et Médée essuyait ses larmes, et parlait  
DouceMENT à son tour : elle se consolait,  
Disait-elle à Jason, d'une parole amie,  
Et prendrait le chemin de l'exil, affermie  
Dans un penser de paix où l'espérance a lui,  
Si son époux gardait ses fils auprès de lui.  
Qu'il demande à Créon de ne pas les proscrire,  
De vouloir sous ses yeux leurs larmes et leur rire,  
Et que daigne la jeune fille intercéder  
Près du roi... Puisses-tu, Jason, l'y décider !  
Qu'il prenne, pour gagner la faveur souhaitée,  
Le présent du Soleil, la robe si vantée,  
Le beau péplos de soie au joyeux chatoiement,  
Et la couronne d'or où brille un diamant :  
C'est son cadeau de noce en ces instants suprêmes.  
Ses enfants à genoux iront l'offrir eux-mêmes ;  
Les présents font plaisir même au riche, aux puissants,  
Et que daigne Créuse ouïr des innocents !

IX

Comment fut accueilli l'hommage de Médée,  
Et la tragique fin de la jeune accordée,  
On va l'apprendre. Les enfants sont revenus  
Joyeux, et vers leur mère étendant leurs bras nus ;  
Et celle-ci, qui veut sa vengeance complète,  
Dardant un regard sombre où la mort se reflète,  
Songe que l'àpre exil pour elle va s'ouvrir,  
Et que l'heure est venue où ses fils vont mourir :

« Mes enfants ! Mes enfants ! Vous aurez une ville,  
Et, loin de votre mère, un refuge tranquille ;  
Et moi, je m'en irai de cités en cités ;  
Je ne vous verrai pas grandir à mes côtés,  
Et, le jour d'une noce, ô mère infortunée !  
Je ne porterai pas la torche d'hyménée.  
Mon orgueil m'a perdue ainsi qu'un mauvais vin.  
— Hélas ! vous avez bu mon lait, et c'est en vain  
Que j'ai peiné, que j'ai souffert mille tortures  
En vous mettant au monde, ô douces créatures !  
Vous deviez me nourrir, vieille femme, et vos mains  
M'ensevelir, selon le désir des humains :  
Cette espérance, hélas ! m'est à jamais ravie !  
Vous ne me verrez plus ; je traînerai ma vie  
Misérable, bannie au pays étranger,  
Et, vous autres, enfants ! Votre sort va changer !  
Pourquoi me suivre ainsi de vos yeux, ô délire !  
Et sourire vers moi d'un suprême sourire ?  
Quand vous me regardez, mon courage s'en va :  
Je renonce au dessein que ma haine rêva...  
Quand mon époux m'oublie et m'abandonne, irai-je,  
Pour le punir, me faire impie et sacrilège,

Et me rendre deux fois malheureuse ? — Mais quoi ?  
Vais-je prêter à rire à mon mari sans foi ?  
Honte à moi, si ma main retombe de faiblesse !...  
O mon cœur, ne bats point si fort !... Médée, oh ! laisse,  
Laisse vivre tes fils ! Médée ! Epargne-les ;  
Leurs bras seront un jour l'asile où tu te plais !  
— Non ! Jason connaîtra ma vengeance têtue !  
Enfants ! Je vous ai mis au monde, et je vous tue !  
— La chose est faite, elle est bien faite ! En ce moment,  
Sous la robe de soufre et d'épouvantement  
La belle fiancée expire... Eh bien ! Courage !  
N'oseras-tu, Médée, achever ton ouvrage ?  
— Donnez-moi votre joue à baiser ; donnez-moi  
Votre suave haleine, enfants ! Oh ! sans émoi  
Qui peut la respirer ? — Votre regard me tue,  
Enfants ! je ne puis plus soutenir votre vue...  
— Hélas ! Soyez heureux dans ce monde d'élus,  
Où votre père, au moins, ne vous trahira plus !  
— Je sais mon crime ; il est horrible, mais la haine,  
M'a prise en ses liens, et de ses nœuds m'enchaîne ! »

X

Les deux enfants (Jason les tenait par la main)  
Vinrent trouver Créuse ; et les gens, en chemin,  
Caressaient à l'envi leur tête blonde et frêle,  
Et chacun approuvait la fin de la querelle.  
— Quand Jason se montra, Créuse ! tes yeux doux  
S'attachèrent aux yeux de ton futur époux,  
Mais tu vis les enfants, et ton regard s'éclaira  
Subitement du feu sombre de la colère :  
« O princesse ! pourquoi te détourner de nous,  
Disait Jason ; vois ces petits à tes genoux,  
Ils seront chers un jour à l'épouse qui m'aime ;  
Ecoute leur prière, et, comme de moi-même

Accepte ces présents, — et le roi daigne-t-il  
Retirer ces pauvrets des sentiers de l'exil ! »

Le père et les enfants partis, toute joyeuse,  
Créuse a revêtu la robe merveilleuse,  
Et sur ses beaux cheveux qui tombent en flot noir  
A posé la couronne en riant au miroir.  
Elle se complaisait à cette image vaine,  
Et, dans l'appartement, sur le parquet d'ébène,  
Promenait la blancheur de ses pieds radieux ;  
Puis détournait la tête et dirigeait ses yeux  
Vers ses talons de rose... Or, tandis qu'elle arrange  
Les plis du beau péplos, soudain sa couleur change ;  
Elle a froid, et son front se couvre de sueur ;  
Son regard — trait perçant naguère — est sans lueur ;  
Une écume blanchit sur sa lèvre... Elle tombe  
Sur un siège, déjà froide comme la tombe.  
A l'appel de ses cris aigus, épouvantés,  
Le palais retentit de pas précipités.  
Soudain — comble d'horreur ! une flamme qui rampe  
Monte en un même instant de ses pieds à sa tempe ;  
Le diadème d'or fuse en jets dévorants ;  
Comme d'une chemise ardente, par torrents,  
Le soufre qui s'embrace et s'étend l'environne ;  
Elle veut arracher de son front la couronne,  
Hélas ! Elle secoue en tous sens ses cheveux,  
Mais elle en voit jaillir mille gerbes de feux,  
Et meurt sous un brasier toujours prêt à renaître...  
Horrible ! — Un père seul pourrait la reconnaître.

Le maître aux cheveux blancs, Créon survient alors,  
Voit les flammes, se jette éperdu sur le corps  
De la morte, l'embrasse étroitement, s'écrie :  
« Quel Dieu permet ce crime, ô ma fille chérie !  
O seul charme au vieillard que le cercueil attend,  
Que ne puis-je avec toi mourir en cet instant ! »

Il veut se relever, mais le tissu funeste  
S'attache à ses flancs, comme au taureau le bupreste,  
Comme le lierre au chêne, et bientôt, calciné,  
Au cadavre brûlant il expire enchaîné.

## XI

Hélas! nous n'avons pas conté le plus horrible.  
Il ne reste à Médée, à cette heure terrible,  
Après la fiancée et le père expirés,  
Que d'égorger encor des enfants adorés!  
Va-t-elle reculer devant ce dernier geste,  
Tarder un jour, une heure? Ah! l'attente est funeste  
Qui livrerait ses fils au père, à l'ennemi!  
Le couteau dans sa main brille bien affermi :  
Elle va les tuer dans leur candeur première,  
Et passera sa vie à pleurer sur leur pierre.

Entendez-vous ces cris aigus, ces jeunes voix  
D'enfants épouvantés, qui percent les parois  
Et vont glacer le sang dans la veine : « Ma mère!  
Quel mal avons-nous fait, et que veux-tu nous faire!  
Au secours! Au secours! »

Mais les cris ont cessé;

Ils gisent, les petits, sur le marbre glacé!

## XII

La foudre en un moment frappe sur la colline  
Le mélèze touffu, le chêne qui s'incline  
Et tombe avec fracas sur les gazons en fleur :  
Aussi vite, Jason, qui connaît son malheur,  
Court au palais; sa main, prête à briser l'obstacle,  
Frappe au vantail de bronze... Ici... Mais, quel spectacle!

Médée est sur un char que par l'azur et l'air  
Emportent des dragons plus vites que l'éclair :  
« A quoi bon t'essouffler et demander main-forte,  
Et frénétiquement soulever cette porte ?  
Vois ce char : le Soleil, mon aïeul, m'a permis  
De prendre ce chemin pour fuir mes ennemis. »

Et Jason, fou d'horreur : « Exécrable furie !  
Quoi ! les yeux de tes fils ne t'ont point attendrie !  
Quel crime as-tu commis ! Peux-tu, par Jupiter,  
Voir le jour qui nous luit, et respirer cet air ?  
— Ah ! je recouvre enfin la raison. Triste cure !  
— Car je l'avais perdue, hélas ! quand, l'âme obscure,  
Ivre de ta jeunesse, ivre de ton poison,  
Je t'emmenai, fille barbare, en ma maison,  
Fausse envers ton pays et fausse envers ton père,  
Perfide que j'aimais, et qui me désespère !  
Meurs ! couverte à jamais, monstre au fatal savoir,  
Du sang de ces enfants que je ne dois plus voir ! »

Et la magicienne, impassible, implacable :  
« Jupiter, qui du ciel nous juge, et qui t'accable,  
Sait tout ce que j'ai fait pour toi, comme il connaît  
Le prix que j'ai reçu de mon amour. Il n'est  
Qu'un mot qui vaille. Eh bien ! Tu m'avais outragée,  
Moi, l'épouse fidèle, et je me suis vengée !  
Quoi ! tu m'aurais trahie, et Créon, le vieux roi,  
M'eût chassée, et Créuse eût ri ; derrière moi,  
Vous auriez tous les trois chanté l'épithalame !  
— J'ai tué mes enfants, mais je t'ai mordu l'âme !  
Le fer est dans ton cœur... Mais non ! ce n'est pas moi  
Qui les ai tués ! Non ! C'est ton manque de foi,  
C'est le fangeux reptile en ton âme de boue !

Tu voudrais posséder — et ta douleur l'avoue !

Ces fils de notre sang, et les ensevelir,  
Et sur leurs petits corps sangloter et pâlir !  
Non ! Je les porterai, de mes mains de nourrice,  
Dans la forêt sacrée à l'ombre protectrice,  
Et nul de mes bourreaux, nul barbare au bras nu  
Ne saura violer leur sépulcre inconnu !  
Pour toi, tu périras, en proie à l'Erinye,  
Et tu répéteras mon nom dans l'agonie.  
J'ai fait ma tâche, adieu ! Rentre dans ta maison,  
Et si tu peux pleurer, pleure ! pleure ! ô Jason ! »



# DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. PINSON, DIRECTEUR

## Aux Obsèques de M. BOR

*Le 28 Juillet 1900*

---

MESSIEURS,

Mardi dernier l'Académie d'Amiens accompagnait à sa dernière demeure M. Janvier, l'un de ses membres les plus distingués : à quatre jours d'intervalle, un nouveau deuil nous ramène au champ de repos et nos règlements m'imposent le pieux devoir d'adresser un suprême adieu au dévoué collaborateur, au confrère aimé de tous, dont nous déplorons en ce moment la perte.

Il ne m'appartient pas de rappeler ici les qualités maîtresses par lesquelles le professeur de chimie et de toxicologie avait su marquer son enseignement à l'Ecole de Médecine, conquérir la confiance, le respect et l'affection des jeunes générations qu'il a formées.

L'éclat de cet enseignement lui a ouvert à juste titre les portes de notre compagnie, dont son père avait été lui-même un des membres les plus actifs.

Elu en 1889 membre titulaire, M. Albert Bor ne nous a pas marchandé son intelligente, son attrayante collaboration.

Dans son étude intitulée : *la Vérité sur la lumière*, il s'élève aux plus hautes conceptions scientifiques. Plus tard, en 1893, il nous donne sur *le Bacille* un remarquable travail, où il met à la portée de chacun les découvertes les plus récentes sur le mode de propagation des microorganismes, leurs dangers et les moyens de les combattre.

Mais c'est dans le discours de réception par lui consacré à *la Chimie* que nous le trouvons tout entier. « Vous permettrez, disait-il, à un des modestes « pionniers de la chimie de venir vous chanter ses « merveilles, vous exprimer son enthousiasme pour « la science qu'il affectionne ; » et, avec l'autorité d'un maître, avec le lyrisme d'un poète, il célèbre les bienfaits et les conquêtes de celle qu'il appelle « une amie d'enfance. »

M. Bor aimait la science, il l'aimait avec ardeur, avec passion, sans mesure. Lorsque, ces jours derniers, s'ouvrit le congrès de Chimie, il se dit qu'il y avait peut-être pour lui quelque fruit nouveau à cueillir à l'arbre de science, et, sans songer au danger qu'en pouvait ressentir sa complexion délicate sous un ciel de feu, il partit pour Paris.

Vous savez le reste, vous savez comment notre regretté confrère tomba frappé à mort, au moment où il se disposait à rentrer parmi nous.

Sous l'impression douloureuse de sa fin tragique, j'ai essayé d'évoquer le souvenir de ses travaux académiques. Mais je ne saurais exprimer, ni louer comme ils le méritaient, le charme de son commerce, l'aménité de son caractère, son obligeance sans égale, les qualités aimables, la simplicité et la modestie de ce vrai savant trop tôt disparu.

Aussi bien, parlant au nom d'une compagnie où il ne comptait que des amis, suis-je assuré d'être l'interprète fidèle du sentiment de tous, en déposant sur la tombe de notre secrétaire-adjoint, de notre ancien chancelier, le témoignage désolé de nos cruels regrets.

---

*Séance publique du 27 Janvier 1901*

---

# Maximilien Sébastien FOY

*Général, Historien, Orateur parlementaire*

---

LECTURE FAITE PAR M. PINSON

*Directeur de l'Académie*

---

MESDAMES, MESSIEURS,

De tous les hommes qui ont illustré la Picardie il n'est peut-être pas de personnalité plus glorieuse et plus sympathique que celle du général Foy, du grand orateur parlementaire de la Restauration. Tel fut, il y a vingt-cinq ans, le sentiment d'un de nos anciens, lorsqu'attiré par cette pure mémoire il lui consacra son discours de réception parmi nous. Peut-être y a-t-il témérité à vouloir ajouter quelques pages à la brillante étude que vous applaudissiez alors ; mais dès qu'on essaie de scruter la vie et l'œuvre de ce grand citoyen, on ne peut résister à la fascination qu'il exerce et l'on se dit que c'est un acte méritoire de contribuer à le faire, dans son pays, mieux connaître des générations nouvelles.

Maximilien Sébastien Foy naquit à Ham, le 3 Février 1775 : son père, qui avait porté les armes à la bataille de Fontenoy, fut nommé maire de sa ville en 1776 et mourut trois ans après, non sans avoir pressenti

les destinées brillantes que la vive intelligence du jeune Maximilien semblait déjà lui réserver (1).

On a remarqué que presque tous les hommes supérieurs ont eu des mères d'élite : tel fut le cas du futur général. Sa mère, Elisabeth Wisbecq, était une femme d'un rare mérite, qui consacra toute son âme à l'éducation de ses cinq enfants, sans que sa tendresse envers eux mit en défaut sa fermeté. Maximilien, son dernier né, l'adorait autant qu'il la craignait ; jusqu'à l'époque de sa mort, survenue en 1814, il conserva pour elle une respectueuse et filiale déférence qui ne se démentit jamais (2).

Doué d'une intelligence précoce et vive, il éprouvait, dès l'enfance, le besoin de se rendre compte de tout ce qui frappait son oreille ou ses regards ; chaque mot inconnu, chaque idée nouvelle provoquait ses investigations personnelles ou les explications de son entourage. Confié d'abord aux leçons d'un génovéfain de l'abbaye de Ham, il alla continuer ses études classiques à l'Oratoire de Soissons. C'était le plus aimable et le plus studieux des écoliers ; son seul chagrin, dans ce collège où parmi les maîtres et les élèves il ne comptait que des amis, était de se sentir éloigné de sa mère. Sa mémoire était prodigieuse, jamais il n'oubliait ce qu'il avait appris. On rapporte qu'un jour, après une séparation de vingt-cinq ans, passés sur les divers champs de bataille de l'Europe, il stupéfia son professeur de rhétorique en lui récitant d'un bout à l'autre une ode que celui-

(1) P. F. Tissot : Notice sur la vie du général Foy. — Elie Fleury : Le général S.-M. Foy : Notice biographique.

(2) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.*

ci avait composée jadis, mais qu'il avait oubliée depuis (1).

A quatorze ans, il avait terminé ses humanités ; sa mère crut bien faire en l'envoyant à Paris commencer une seconde année de rhétorique, au collège de Lisieux. Huit jours s'étaient à peine écoulés que le jeune Foy, entraîné par une irrésistible vocation militaire, et comprenant d'ailleurs qu'il n'avait plus rien à apprendre dans l'établissement où on l'avait placé, en partit furtivement pour reprendre la route de Ham.

On était en 1789 : avant de quitter Paris, le fugitif rencontra sur son chemin les députés se rendant à l'Assemblée nationale. Il s'attarda, paraît-il, à les contempler : on devine quelle curiosité fiévreuse dut être la sienne à la vue de ces hommes qui allaient changer la face du monde et dont il partageait déjà l'enthousiasme novateur (2).

Le jeune Foy n'avait pas d'argent pour regagner la maison maternelle, peu lui importait, il partit à pied ; heureusement un courrier de la malle le reconnut en route et le ramena au pays (3).

Sa famille comprit alors qu'il serait imprudent de combattre davantage son goût pour les armes et le laissa entrer à l'école d'artillerie de La Fère. Dix-huit mois plus tard, il était admis le troisième sur deux cents concurrents en qualité d'élève sous-lieutenant à l'école de Châlons-sur-Marne. Pendant ce temps, les événements politiques se précipitaient et l'As-

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.*

(2) P. F. Tissot : *loc. cit.*

(3) P. F. Tissot ; *loc. cit.*

semblée constituante achevait son œuvre. L'Ecole de Châlons ne restait pas indifférente aux bruits du dehors et, si quelques-uns parmi les élèves regrettaient les vieilles institutions politiques de la monarchie, Maximilien Foy n'hésita pas à se ranger parmi ceux qu'on appelait en ce temps les constitutionnels (1).

Nommé sous-lieutenant d'artillerie le 1<sup>er</sup> Mars 1792, à l'âge de dix-sept ans, il était promu lieutenant au 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied six mois plus tard (1<sup>er</sup> Septembre) et prenait part, sous le commandement de Dumouriez, à la campagne du Nord. A Jemmapes, ainsi qu'il le rappela plus tard à la tribune, il fut de ceux qui enlevèrent les retranchements ennemis au chant de la Marseillaise (2).

Lorsque la trahison de Dumouriez eut amené l'évacuation de la Belgique, le jeune Foy resté à l'armée du Nord fut nommé, le 1<sup>er</sup> Septembre 1793, capitaine à la 12<sup>e</sup> compagnie d'artillerie à cheval. C'était l'heure tragique où la Convention nationale avait à lutter contre les divisions et les insurrections du dedans, sur toutes les frontières contre les armées de la coalition. Le nouveau capitaine servit fidèlement sous les généraux Dampierre, Custine, Houchard, Jourdan et Pichegru, qui tous surent apprécier ses remarquables aptitudes (3).

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.*

(2) Cuisin : Vie militaire, politique et anecdotique du général Foy. — M. Obry : Discours à l'Académie d'Amiens, du 12 Février 1875. — Général Carteret-Trécourt : discours du 20 juillet 1879.

(3) Cuisin : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — M. Obry : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

Mais il ne se désintéressait pas des événements terribles qui se déroulaient à l'intérieur du pays : épris dès la première heure des doctrines de la Révolution, il en réprouvait les récents excès et n'avait pas hésité à flétrir énergiquement les attentats des 31 Mai et 2 Juin 1793 contre la représentation nationale, à déplorer la chute et le procès des Girondins. Dénoncé pour ce libre langage, il fut, en Juin 1794, arraché à l'avant-garde de l'armée du Nord et jeté en prison à Cambrai par ordre de Joseph Lebon, qui le fit comparaître devant lui. Foy qui ne redoutait pas la mort n'hésita pas à braver en face le tout-puissant commissaire de la Convention. Pendant sa détention, il oubliait la gravité de sa propre situation pour se faire, devant le Tribunal révolutionnaire, l'avocat improvisé de ses co-détenus, que son éloquence était d'ailleurs impuissante à sauver. « Mes ennemis auront beau faire, disait-il « du fond de sa prison, ils ne me feront haïr ni la « Révolution, ni la liberté, » noble exemple de courage et de fermeté politique chez un proscrit de dix-neuf ans ! (1).

Le jour où il comparut à son tour devant ses juges, ceux-ci, se laissant émouvoir par sa franchise, hésitèrent à le condamner et le laissèrent en prison jusqu'à plus ample informé. Le 9 Thermidor lui sauva la vie ; mais il ne recouvra la liberté qu'en Vendémiaire An III, en vertu d'un décret provoqué par les sollicitations de ses frères (2).

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Cuisin : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — M. Obry : *loc. cit.*

(2) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Cuisin : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — M. Obry : *loc. cit.*

A peine libre, le jeune officier part pour l'armée de Rhin et Moselle, dans les rangs de laquelle il fait en Allemagne, sous les ordres de Moreau, les campagnes de l'An III, de l'An IV et de l'An V, pendant lesquelles il se lie d'une étroite amitié avec le général Desaix. « Dès ce moment, » disait plus tard Maximilien Foy en parlant de son glorieux ami, « le monde s'ouvrit devant moi, je compris la guerre et la politique dans les entretiens de cet homme supérieur par la vertu, le talent et les lumières (1). »

Lorsque, pendant l'hiver de l'an V, Moreau eut été obligé de se replier sur le Rhin, le capitaine Foy eut à défendre, sous le commandement du général Abattucci, la tête de pont d'Huningue que menaçait une attaque de grenadiers hongrois. Déjà ils avaient envahi les fossés de la forteresse, et, placés à l'abri de l'artillerie française, ils se disposaient à monter à l'assaut, quand tout-à-coup, sans souci du danger, le jeune officier saisit un obus, y met le feu, le lance sur les assaillants, crie à ses soldats de l'imiter et jette dans les rangs des ennemis un tel désordre qu'ils sont bientôt obligés de battre en retraite (11 frimaire An V) (2).

Quelques mois plus tard, l'armée française reprend l'offensive, Hoche passe le Rhin à Neuwied et Desaix entreprend de le franchir à Diersheim. Thiers considère cette dernière opération comme une des actions les plus hardies qu'ait eu à enregistrer l'histoire militaire. Il convient de remarquer

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.* -- Cuisin : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.*

(2) Cuisin : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.*

que l'honneur en revient en grande partie au capitaine Foy, qui, sans même en avoir reçu l'ordre, fit passer sa compagnie dans une île voisine du rivage occupé par l'ennemi, y installa ses batteries et, foudroyant l'armée autrichienne, permit ainsi à l'infanterie française de passer elle-même sur la rive droite du fleuve.

Blessé grièvement dans cette affaire, il refuse de quitter sa batterie et est nommé chef d'escadron sur le champ de bataille (1).

Les soins que nécessite sa blessure le condamnent alors à une longue inaction. En l'An VI, il est envoyé à l'armée de la Manche que le Directoire songeait alors à jeter sur les côtes d'Angleterre. Le général Bonaparte, ayant fait abandonner ce projet et décider l'expédition d'Egypte, cherche à attacher à sa fortune un officier de la valeur et du caractère du commandant Foy. Sur les conseils de Desaix, il lui fait offrir de l'emmener en Egypte en qualité d'aide de camp : le jeune officier refuse ; peut-être sa perspicacité lui faisait-elle pressentir, à travers les triomphes du vainqueur de l'Italie, les projets ambitieux du futur dictateur contre les libertés de son pays (2).

De l'armée d'Angleterre il passe en Suisse, où les Vaudois opprimés par le gouvernement de Berne appelaient à leurs secours les troupes du Directoire.

(1) Cuisin : *loc. cit.* — P. Lacroix : *Eloge historique du général Foy.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — Thiers : *Histoire de la Révolution française*, T. IX.

(2) Cuisin : *loc. cit.* — M. Obry : *loc. cit.* — Vie, exploits et triomphes notoires du général Foy. -- Elie Fleury : *loc. cit.*

Placé sous les ordres du général Schauenbourg, il contribue au succès de cette campagne que couronne la proclamation de la République helvétique (1).

Le jour où l'assassinat des plénipotentiaires français au Congrès de Rastadt eut rendu la guerre plus acharnée que jamais, Masséna, à la tête de l'armée d'Helvétie, eut à lutter contre les forces écrasantes que lui opposait sur la Limmat la coalition de l'Autriche et de la Russie. La victoire de Zurich (3-15 Vendémiaire An VIII) sauva la France de l'invasion qui la menaçait : Foy, qui y commandait l'artillerie, dirigea au passage de la Limmat, avec son habileté ordinaire, une des opérations les plus difficiles de ces glorieuses journées. Nommé adjudant-général chef de brigade pour sa belle conduite, il est affecté au corps d'armée de Lecourbe et acquiert, sous les ordres de ce général, la science stratégique de la guerre de montagnes qu'il devait mettre à profit un jour dans la Péninsule (2).

Il assiste aux combats de Schaffouse, d'Engen, de Moerskirch, de Biberach, passe au corps de Moncey, franchit avec lui le Saint-Gothard, pénètre dans la Valteline à la tête d'une brigade d'élite, rencontre les Autrichiens à Péri, à l'entrée du Tyrol, les met en déroute, leur prend plusieurs canons et leur fait de nombreux prisonniers. Il commande ensuite la place de Milan et rentre en France à la paix avec le

(1) Cuisin : *loc. cit.* — Vie, exploits, triomphes oratoires du général Foy. — Elie Fleury : *loc. cit.*

(2) Cuisin : *loc. cit.* — P. Lacroix : *loc. cit.* — Vie, exploits, triomphes oratoires du général Foy. — Elie Fleury : *loc. cit.* — Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

grade de colonel : il avait alors vingt-sept ans (1).

A quelque temps de là, Bonaparte qui préparait lentement son élévation au trône impérial voulut se faire nommer Consul à vie. Une vaste consultation s'ouvrit dans le pays, où tous les électeurs civils et militaires furent invités à ratifier par leur inscription publique sur les registres plébiscitaires cette nouvelle atteinte à ce qui restait de la République. Fidèle aux convictions de sa jeunesse, le colonel Foy, comme Masséna d'ailleurs, vota contre le projet (2).

Lors de la rupture de la paix d'Amiens, nous le trouvons chargé de la direction des batteries flottantes destinées à défendre les côtes de la 16<sup>e</sup> division militaire (3).

Il était à Paris à l'époque où fut découverte la conspiration de Georges Cadoudal et de Pichegru ; la fermeté de ses opinions républicaines, son vote récent contre le Consulat à vie, la liberté de son langage et le vif intérêt que Moreau, son ancien général, compromis et arrêté lui-même, lui avait toujours témoigné, le firent accuser d'avoir trempé dans le complot : un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. Fort heureusement, quand il s'agit de procéder à son exécution, le colonel Foy était parti la veille pour rejoindre son nouveau poste de chef d'état-major de l'artillerie au camp d'Utrecht (4).

(1) Cuisin : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

(2) P. Tissot : *loc. cit.* — M. Obry : *loc. cit.*

(3) Cuisin : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

(4) P. Lacroix : *loc. cit.* — Vie, exploits, triomphes oratoires du général Foy.

Tous ses biographes s'accordent à reconnaître qu'il se prononça nettement par son vote contre l'établissement de l'Empire; mais ils diffèrent sur les manifestations par lesquelles il aurait alors traduit son opposition au nouveau régime.

Suivant notre confrère M. le président Obry, une adresse à Bonaparte ayant été colportée au camp d'Utrecht peu de temps après l'arrestation des conjurés, le colonel Foy aurait refusé de la signer en disant : « Je féliciterai, autant qu'on le voudra, le  
« Premier Consul d'avoir échappé à une conspira-  
« tion contre sa vie; mais je ne signerai jamais,  
« jamais je ne ferai signer à mes officiers une  
« adresse qui désigne les coupables, parce que je  
« suis militaire et non juge. (1) »

Au dire d'Alfred Nettement et de M. Elie Fleury, il s'agirait d'une adresse en faveur de l'élévation de Bonaparte au trône impérial (2).

Si l'on en croit enfin les monographies publiées par les contemporains du grand orateur au lendemain de sa mort, sa répulsion pour l'Empire se serait manifestée d'une manière plus dédaigneuse encore. Au cours d'un repas offert, sous le Consulat, à un certain nombre d'officiers supérieurs, un de ces courtisans du lendemain, comme il y en a sous tous les régimes, aurait porté un toast à l'Empereur. Le jeune colonel ne voulant pas s'y associer aurait posé la main sur son verre et refusé de le laisser remplir, en disant : « Je n'ai pas soif » (3).

(1) M. Obry : *loc. cit.*

(2) Elie Fleury : *loc. cit.*

(3) Vie, exploits, triomphes oratoires du général Foy. — P. Lacroix : *loc. cit.*

Napoléon se souvint de cette attitude du colonel Foy, et, tout en utilisant ses rares talents pour le service du pays, attendit les cruelles épreuves de la guerre d'Espagne avant de lui octroyer le grade de général.

En 1805, il prend part à la campagne d'Autriche dans le corps de Marmont ; l'année suivante, il commande l'artillerie de la petite armée du Frioul. En 1807, il est chargé de conduire au sultan Sélim douze cents canonniers destinés à assurer la défense de Constantinople et des Dardanelles contre les agressions de la flotte anglaise et de la flotte russe (1).

Dès son retour en France, l'Empereur l'envoie, à la suite de Junot, conquérir le Portugal. Mais l'heure des revers a sonné pour Napoléon, tandis que l'Espagne entière se soulève contre le gouvernement du roi Joseph, les Anglais débarquent en Portugal, remportent sur Junot la victoire de Vimeiro (21 Août 1808) et imposent à l'armée française la convention de Cintra et l'évacuation du Portugal. Grièvement blessé à la journée de Vimeiro, le colonel Foy est nommé général de brigade le 8 Septembre suivant (2).

En 1809, le maréchal Soult le charge d'aller sommer l'évêque d'Oporto d'ouvrir aux Français les portes de la ville. A peine a-t-il franchi les lignes ennemies qu'il est saisi par les troupes portugaises,

(1) Cuisin : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

(2) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Cuisin : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

maltraité, dépouillé de ses vêtements, insulté et jeté en prison. Il y eût sans doute été massacré si, le lendemain, au moment où l'armée française entrait dans la ville, il n'avait trouvé moyen de s'échapper (1).

Il est difficile de le suivre à travers les péripéties sans nombre de cette guerre de la Péninsule aussi désastreuse qu'injuste, où les armées de l'Empire, disséminées sur tous les points d'un vaste territoire, ont à lutter à la fois contre une invasion anglaise et le soulèvement des Espagnols et des Portugais, où, même victorieuses, elles s'épuisent contre un ennemi sans cesse et partout renaissant.

A la fin de la campagne de 1810, nous le trouvons à la tête d'une brigade de l'armée de Portugal, quand Masséna, réduit à l'impuissance, faute de forces suffisantes en face des lignes de Wellington à Torres Vedras, lui confie la périlleuse mission de traverser, avec quatre cents hommes, l'Espagne révoltée, pour aller exposer à l'Empereur les difficultés de la situation. On ne saurait s'imaginer au milieu de quelles complications et de quels dangers le général Foy, souffrant encore d'une blessure au bras qu'il venait de recevoir au combat de Busaco, parvient à gagner les Pyrénées : ses bagages sont pillés en route et il a un cheval tué sous lui (2).

Napoléon l'accueille cordialement, lui accorde dix audiences successives, l'écoute avec le plus

(1) Vie, exploits, triomphes oratoires du général Foy.

(2) P. F. Tissot : *loc. cit.* — M. Obry : *loc. cit.* — Thiers : Histoire de l'Empire. — Elie Fleury : *loc. cit.*

vif intérêt, approuve les vues de Masséna, donne des ordres en conséquence et récompense les services de son ambassadeur en le nommant général de division (28 Novembre 1810). Le général Foy sortit de ces longs entretiens plus ébloui que convaincu par les gigantesques projets que le maître avait développés devant lui et dont son interlocuteur ne lui avait pas dissimulé les obstacles et les dangers. « Que voulez-vous ? lui répondit l'Empereur, « dans ma position, s'arrêter c'est rétrograder et je « ne peux rétrograder jamais ; » raisonnement qui devait le conduire à Moscou, mais de là à Waterloo (1).

Au cours des campagnes de 1811 et 1812, le général Foy, de retour en Espagne, y « commande « des détachements importants chargés de couvrir « et d'éclairer l'armée. Par son activité, son audace, « sa prudence, et aussi la connaissance parfaite qu'il « avait du théâtre de la guerre, il surmonte les plus « grands obstacles et rend de grands services à « l'armée (2). »

Après la malheureuse bataille de Salamanque (22 Juillet 1812) il prend le commandement de l'arrière-garde, couvre la retraite de l'armée et atténue les conséquences de la défaite de son chef. Lorsqu'en Octobre, Wellington, qui avait eu l'imprudence de vouloir occuper Madrid, fut obligé de se replier sur le Portugal, le général Foy commande l'aile droite de l'armée de Clausel, s'em-

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.* - M. Obry : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

(2) Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

pare de Palencia et passe le Duero à Tordésillas (1).

L'année suivante, en Biscaye, il prend d'assaut Castro Urdiales, rallie les troupes dispersées après la défaite de Vittoria et met en déroute les bandes qui désolaient la province. Attaqué bientôt par l'armée anglo-espagnole que commandait Graham, il n'abandonne Tolosa qu'après une défense héroïque, renforce la garnison de St-Sébastien, défend pied à pied ses positions au milieu des difficultés que lui offrent les vallées pyrénéennes, et repasse enfin la Bidassoa, sans laisser ni un homme, ni un canon, ni un fusil aux mains des Anglais. Il met la frontière française en état de défense, arrête l'invasion de l'armée anglaise et permet ainsi au maréchal Soult de reprendre l'offensive. Il assiste à la bataille de Pampelune et reçoit à Orthez (27 février 1814) une blessure qu'on croit un instant mortelle, qui le met hors de combat et l'oblige à une longue convalescence, pendant laquelle Napoléon abdique et prend la route de l'île d'Elbe (2).

Le nouveau gouvernement, qui comblait d'honneurs certains maréchaux ralliés à sa cause, chercha à s'attacher un général que l'indépendance de son caractère et de ses actes n'avait jamais permis de considérer comme un fervent de l'Empire. Louis XVIII le nomma inspecteur général d'infanterie dans la 14<sup>e</sup> division militaire, et, par une ordonnance qui caractérise bien l'état d'esprit de l'époque, conféra

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Cuisin : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.*

(2) Cuisin : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

le titre de comte à l'ancien soldat de la Révolution (1).

Le général Foy apprit à Nantes les événements du 20 Mars 1815. Pas plus qu'il n'avait désiré l'avènement de l'Empire, pas plus il n'en souhaitait le retour ; mais en face de la coalition qui allait de nouveau jeter sur la France toutes les armées de l'Europe, il n'hésita pas à tirer encore une fois son épée du fourreau. « Vouliez-vous », disait-il un jour à la tribune pour expliquer sa conduite, « que, pour » la première fois, nous nous fussions arrêtés devant « les ennemis et que nous eussions demandé comment bien sont-ils ? Nous avons couru à Waterloo comme « les Grecs aux Thermopyles, tous sans crainte et « presque tous sans espoir (2). »

Le 16 Juin, sous les ordres du maréchal Ney, il culbute aux Quatre Bras une division belge du prince d'Orange, lui prend deux drapeaux et deux obusiers. Le 18, à Waterloo, il se conduit en héros, arrête les Anglais à la ferme de Houguemont et reçoit sa quinzième blessure ; il avait eu l'épaule gauche fracassée à Orthez, cette fois, son épaule droite est traversée par une balle (3).

Ici se termine la carrière militaire du général Foy, qui ne recouvre son emploi d'inspecteur général d'infanterie qu'en 1819 pour le perdre l'année sui-

(1) Cuisin : *loc. cit.* — M. Obry : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — P. Lacroix : *loc. cit.*

(2) M. Obry : *loc. cit.* — Elie Fleury : *loc. cit.* — Discours du 30 Mars 1820.

(3) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Cuisin : *loc. cit.* — Vie, exploits, triomphes oratoires du général Foy. — Carteret-Trécourt : *loc. cit.* — M. Obry : *loc. cit.*

vante, en punition de ses discours et de ses votes libéraux (1).

Les officiers de sa génération estimaient que si la République avait duré ou si son indépendance n'avait éloigné de lui Napoléon, il aurait occupé l'un des premiers rangs parmi les grands capitaines du temps (2).

« Il était vif et calme dans l'action, prompt à l'exécution ; son coup d'œil était rapide et sûr, son esprit fécond en ressources n'était jamais déconcerté par les événements (3). » A la veille d'une bataille, il étudiait les positions, les accidents du terrain, les ressources et les obstacles qu'il lui offrait : tout en exécutant les ordres de ses chefs, il se faisait à lui-même un plan personnel, qui lui permit plus d'une fois de suppléer à l'insuffisance ou même à l'absence de direction du commandement supérieur (4).

Il n'abandonnait rien au hasard ; toujours porteur des meilleures cartes qu'il pût trouver, il les corrigait au besoin ; et quand il lui était impossible de s'en procurer, il traçait avec l'aide d'un officier du génie un croquis du terrain qu'il avait observé (5).

Dès qu'il arrivait dans une province, merveilleusement servi par la connaissance des langues anciennes et de presque toutes les langues modernes de l'Europe, il tenait à en apprendre l'histoire à l'aide des

(1) Vie, exploits, triomphes oratoires du général Foy.

(2) P. F. Tissot : *loc. cit.*

(3) P. F. Tissot : *loc. cit.*

(4) Id.

(5) Id.

documents qu'il pouvait compulser, ou des renseignements qu'il puisait dans l'entretien des hommes les plus éclairés de la région (1).

Il était infatigable dans les opérations qu'il avait à diriger : au cours d'une des fatales campagnes de la Péninsule, il marcha pendant deux jours et une nuit dans le nord de l'Espagne à la recherche d'une bande de guérillas, et ne s'arrêta qu'à la tombée du jour, en vue de la mer, ce qui faisait dire à un de ses grenadiers épuisé de fatigue : « Il était temps  
« que la terre et le jour finissent, car notre général  
« ne se serait pas arrêté (2). »

Plein de sollicitude pour le soldat que charmait sa gaieté familière, il cherchait dans la mesure du possible à atténuer les maux de la guerre et la rigueur des réquisitions pour les populations envahies (3).

Le travail était un besoin de sa nature ; même au cours de ses campagnes, il quittait parfois la carte pour se livrer à des études d'économie politique, relire les Commentaires de César ou les campagnes de Frédéric II, Virgile, Tacite, Démosthène, Cicéron, Montaigne, les maîtres du xvii<sup>e</sup> siècle, spécialement Racine et Pascal, ses auteurs favoris (4).

Rentré dans la vie privée, il consacre ses loisirs à écrire l'histoire des guerres de la Péninsule auxquelles il avait été si activement mêlé. Admirateur sans réserve du génie militaire de Napoléon, il juge

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.*

(2) Id.

(3) Id.

(4) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Elie Fleury ; *loc. cit.* — P. Lacroix : *loc. cit.*

sa politique avec autant d'indépendance que d'élévation. « Que la France, dit-il, eût été heureuse si  
« son jeune chef eût compris le siècle et deviné la  
« postérité. Washington, en Amérique, avait montré  
« à quelle condition on est le premier dans la guerre,  
« le premier dans la paix et le premier dans les  
« affections sociales. Bonaparte prit une autre voie  
» et fut une preuve de plus que les généraux brillants et les âmes naturellement prédominantes  
« ne sont pas toujours les plus heureux présents que  
« le ciel puisse faire aux nations.....  
« ..... Bonaparte releva le trône. La postérité dira au  
« profit de qui. Héritière de la Révolution et succédant à la République, l'autorité impériale fut sans  
« frein et sans limite. Le Sénat apprit au peuple  
« jusqu'à quelle profondeur d'abjection peut descendre une assemblée dont les membres, recommandables d'ailleurs par l'exercice individuel des  
« vertus ou des talents, ne sont liés entre eux, ni  
« par le sentiment des devoirs envers la patrie, ni  
« même par l'esprit de corps. La nation perdit le  
« peu de libertés que l'ancien régime lui avait laissées et toutes celles que le nouveau lui avait  
« données. Droits politiques, intérêts particuliers, propriétés des communes, éducation, science, pensée, le gouvernement envahit tout. On sentit  
« son poids dans la famille comme dans la cité. Les  
« Français ne formèrent plus qu'un gros bataillon  
« mù au commandement d'un seul homme (1). »

Ce sévère mais impartial jugement n'est pas pour nous surprendre sous la plume d'un général de

(1) Histoire de la guerre de la Péninsule. T. I.

l'Empire, qui pouvait, sans crainte d'être démenti, porter de lui-même ce témoignage : « J'ai fait tout « ce qui était humainement possible pour empêcher « son pouvoir ; j'ai refusé sa fortune (1). »

L'auteur de l'Histoire de la guerre de la Péninsule ne se borne pas à juger la politique impériale avant d'aborder le détail des opérations militaires ; il se livre à une étude magistrale sur l'organisation des armées de l'Empire et de l'armée anglaise, examine les rapports du Portugal et de l'Angleterre, la situation de l'Espagne. Des désordres graves survenus en 1817 dans sa santé, des congestions répétées, soignées, suivant la méthode du temps, par la saignée à blanc, l'obligent à interrompre, après le récit de la campagne de 1808, une histoire que nul mieux que lui n'était à même d'écrire et qui le place au nombre de nos plus grands écrivains militaires (2).

Si la vie sédentaire de l'historien était désormais interdite au général Foy, le repos répugnait trop à sa nature, et son dévouement à la patrie lui tenait trop au cœur pour qu'il ne saisisse pas, dès qu'il le pourrait, l'occasion de la servir sur d'autres champs de bataille, ceux de la tribune et de la politique. La Terreur de 1815 avait pris fin et Louis XVIII, mieux avisé que ses partisans, s'était décidé à dissoudre la Chambre introuvable, dont les passions rétrogrades devenaient compromettantes pour la royauté. La nouvelle assemblée s'était hâtée d'abro-

(1) Histoire de la guerre de la Péninsule. T. I.

(2) Histoire de la guerre de la Péninsule (Préface de la comtesse Foy). — P. F. Tissot : *loc. cit.* — Général Carteret-Trécourt : *loc. cit.*

ger les règles compliquées de l'Ordonnance de 13 Juillet 1815, l'élection à deux degrés, par les collèges d'arrondissement d'abord, par le collège de département ensuite. Elargissant la base encore si restreinte de l'électorat, elle était, par une loi du 5 Février 1817, revenue aux principes de la Charte, accordant le droit de suffrage direct à tous les citoyens payant 300 francs de contributions, sans toutefois pouvoir abaisser le taux de 1.000 francs auquel était fixé le cens d'éligibilité. La nouvelle loi n'avait pas tardé à produire ses fruits. Déjà en 1817 quelques libéraux de la Chambre des Cent jours : Voyer d'Argenson, Laffitte, Dupont de l'Eure, Chauvelin, Casimir-Périer avaient attiré l'attention de l'opinion sur la gauche de l'assemblée; le renouvellement partiel de 1818 grossit sensiblement leurs rangs, amenant La Fayette et Manuel. En 1819, le général Foy, cédant, après une tentative infructueuse dans la Somme (1), aux sollicitations de nombreux électeurs de l'Aisne, résolut de briguer leurs suffrages et leur adressa une remarquable profession de foi qui est le résumé et le programme de toute sa vie politique : « L'opinion publique », écrivait-il, « demande aux « collèges électoraux des députés qui soient en op-  
« position avec les ministres toutes les fois que les  
« ministres seront en opposition avec le vœu na-  
« tional..... Je suis indépendant de tout au monde,  
« hormis de mon devoir et de ma conscience ; je le  
« suis surtout par mon caractère. Ce n'est pas moi  
« qu'on verra, pour penser, parler ou voter, attendre

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.*

« le signal du pouvoir. Et quand il faudra combattre  
« à la tribune nationale pour les intérêts des contri-  
« buables ou pour les droits fondés par la Révolu-  
« tion et consacrés par la Charte, mes compatriotes  
« jugeront si l'énergie du champ de bataille m'a  
« abandonné (1). »

Ce noble et fier langage qui répondait aux sentiments du vaillant département de l'Aisne lui assura le 11 Septembre, la majorité des suffrages, et le *Moniteur Universel* du 15 enregistrait en même temps deux élections qui, à des titres divers, allaient être grosses de conséquences, celles du « lieutenant-général comte Foy » par le collège électoral de l'Aisne, et du « comte Grégoire, ancien sénateur », dans le département de l'Isère. Il n'ajoutait pas que le comte Grégoire était l'ancien évêque constitutionnel de Loir-et-Cher, et que, membre de la Convention, il avait, dans une lettre publique, donné son adhésion à la condamnation capitale de Louis XVI.

L'histoire du général Foy se confond désormais avec l'histoire parlementaire de la Restauration. Pendant cette période de six années qui s'étend de son élection à sa mort, il n'est pas un événement politique auquel il n'ait été mêlé, pas un débat important auquel il n'ait pris une part active et retentissante. Aussi bien est-il impossible, dans un travail de cette nature, d'étudier en détail, d'analyser les cent cinq discours qu'a prononcés à la tribune l'éloquent député, et devons-nous nous borner à signaler les principaux d'entre eux, à en indiquer le

(1) Elie Fleury : *loc. cit.*

caractère essentiel et la substance. Quelques-unes des questions qui y sont traitées se rattachent aux débats de la polémique contemporaine, la plupart offrent surtout un intérêt rétrospectif. Trois quarts de siècle se sont écoulés depuis la mort du général Foy, le gouvernement qu'il a combattu a disparu, la société française a subi des modifications profondes, il n'appartient plus à la politique mais à l'histoire.

A l'heure où il apparut pour la première fois sur la scène parlementaire, on était encore sous le coup des souffrances de l'invasion et des violences de 1815, les vétérans des guerres de la République et de l'Empire étaient pour la plupart tombés en disgrâce, lésés dans leurs intérêts ; les officiers subalternes étaient condamnés au régime de la demi-solde : dans l'armée, comme dans le pays, l'antagonisme était complet entre les fils de la Révolution et les anciens émigrés qui, ainsi qu'on le disait ironiquement, n'avaient depuis 1789, rien appris ni rien oublié. Le parti libéral était plus spécialement représenté dans les Chambres par des doctrinaires dont les conceptions constitutionnelles n'exerçaient qu'une influence restreinte même sur le pays légal ; quant au peuple, trop peu de temps s'était écoulé depuis la chute de l'ancien régime pour qu'il en eût oublié les abus, aussi conservait-il vivaces toutes ses rancunes contre la noblesse et son patriotisme se traduisait-il à un égal degré par la haine de l'étranger et le culte de la Révolution. Le général Foy incarnait ces divers sentiments et ce fut la cause de son immense popularité. Lorsque, le 30 décembre 1819, il aborda la tribune en appuyant

la pétition d'un membre de la Légion d'honneur réduit à la moitié du traitement de son grade, sa parole enflammée eut dans le pays tout entier un prodigieux retentissement. « Pendant un quart de « siècle, dit-il, presque tous nos citoyens ont été « soldats; depuis la paix nos soldats sont redevenus « citoyens. Souvenirs, sentiments, espérances, tout « fut, tout est resté commun entre la masse du peuple « et notre vieille armée. Aussi les paroles qui « s'élèvent de cette tribune pour consoler de nobles « misères sont-elles recueillies avec avidité jusque « dans les moindres hameaux. Il y a de l'écho en « France quand on prononce ici les mots d'honneur « et de patrie! » A ces paroles, il sembla aux glorieux vaincus de 1814 et 1815 qu'enfin ils avaient le droit de relever la tête, vengés aux yeux de leurs concitoyens.

Dès ce jour, le nouveau député consacre sa grande âme à la défense des droits, des intérêts et de l'honneur de ses anciens compagnons d'armes : qu'il s'agisse de leurs dotations, de leur solde, de l'inviolabilité de leurs grades ou des attaques dont ils sont l'objet, leur général reste sur la brèche, exaltant ces glorieux vétérans qui, de 1792 à 1815, de Jemmapes et de Fleurus à Waterloo, à travers les péripéties et les fortunes les plus diverses, avaient promené le drapeau tricolore des rives de la Baltique aux bords du Nil et de Lisbonne au Kremlin. Le portrait qu'il a tracé des officiers subalternes de cette gigantesque épopée est une des plus belles pages d'éloquence sobre et nerveuse qu'on puisse relever dans ses œuvres. « Vaillants comme les plus vaillants du temps

« de la chevalerie, sobres, durs à la fatigue parce  
« qu'ils étaient fils de laboureurs, ils marchaient à  
« pied à la tête des compagnies, et couraient les  
« premiers au combat et sur la brèche. Leur existence  
« journalière était tissée de privations ; car l'admi-  
« nistration militaire ne pouvait que rarement et  
« imparfaitement subvenir à leurs besoins, et ils  
« avaient le cœur trop haut placé pour prendre leur  
« part du pillage des soldats. Exempts pour la plupart  
« des calculs de l'ambition, ces martyrs de l'honneur  
« vivaient de la vie morale qui se consume dans la  
« résignation au devoir ; et après de pénibles souff-  
« rances, qu'avaient-ils à attendre ? La mort sur une  
« terre étrangère, la mort loin de leurs amis et de  
« leurs parents et pas même l'espoir que leurs noms  
« retentiraient dans la postérité... » et plus loin :  
« Les détracteurs de notre gloire nationale auront  
« beau faire, qu'ils me citent un pays où, après une  
« guerre si longue, si chanceuse, avec un maître si  
« indulgent par nature, si corrupteur par calcul, il  
« se fût trouvé si peu de Verrès et tant de Curius ! »  
Il ajoutait : « Exista-t-il jamais, à quelque époque  
« que ce soit, une armée plus française, plus obéis-  
« sante au pouvoir civil, plus dévouée aux intérêts  
« nationaux et à la patrie ! Et savez-vous pourquoi ?  
« C'est que cette armée était citoyenne et qu'elle ne  
« se composait plus, comme autrefois, du trop plein  
« des campagnes et de l'écume des villes, que des  
« recruteurs débauchés allaient attacher sous les  
« drapeaux. Elle était la fleur de la population ;  
« c'était le plus pur sang de la France. Ces hommes  
« sortis de dessous terre au cri de la patrie en

« danger ont défendu la patrie jusqu'au dernier  
« moment. Inaccessibles à la cupidité comme à la  
« crainte, ils allaient au combat et souvent à une  
« mort certaine, en chantant » (1).

Resté fidèle, dans les armées de l'Empire, aux principes d'égalité et de liberté que la Révolution avait apportés dans le monde, le général Foy ne pouvait, sans manquer aux engagements de son programme électoral, sans renier son propre passé, se borner au rôle de défenseur de l'armée. A peine est-il venu prendre place au sein de la minorité libérale qu'il se jette dans la mêlée avec une ardeur passionnée, et, se rendant compte que vingt-trois années de guerres incessantes ne sont pas une préparation à la vie parlementaire, supplée à cette insuffisance par un labeur insensé. Oubliant que les troubles survenus dans sa santé deux ans auparavant l'ont condamné à interrompre l'histoire des guerres d'Espagne, il prend sur ses nuits pour scruter dans leur origine et leur fonctionnement les moindres détails de notre administration militaire et de ses divers services, étudier dans leurs derniers replis les mystères d'un budget déjà compliqué; il estime qu'aucun objet ne doit être ignoré d'un représentant de la nation : affaires étrangères, lois ecclésiastiques, enseignement, lois civiles, procédure, jury, rentes, douanes, emprunts; je ne sais en vérité s'il est une matière législative qui lui soit restée étrangère.

Les élections de 1819 avaient sensiblement accru les forces du parti libéral et les royalistes intransi-

(1) Séance du 25 mai 1821.

geants ne voyaient pas sans effroi approcher l'heure où, par le jeu normal des institutions représentatives, le pouvoir allait passer aux mains de la gauche, quand, le 13 février 1820, le poignard d'un assassin, en donnant la mort au duc de Berry, atteignit en plein cœur la liberté renaissante. En vain le général Foy demande-t-il la parole, dès le lendemain de l'attentat (1), pour le flétrir en termes émus, au nom des amis de la liberté, et supplier l'assemblée de n'en point prendre prétexte pour ravir au pays les droits que la Charte lui a donnés, il n'y a qu'un cri au camp de ceux qu'on appelait en ce temps là les ultras pour accuser l'opinion libérale d'avoir armé le bras de Louvel, et l'accusation rejaillit jusqu'aux ministres suspects de complaisance envers les idées nouvelles, jusqu'au ministre de l'intérieur, comte Decazes. Pour conjurer l'orage, le cabinet propose tout un cortège de lois rétrogrades : suppression de la liberté individuelle, rétablissement de la censure, modification radicale de la loi d'élection ; mais Châteaubriand s'écrie tragiquement que « le pied du ministre de l'intérieur a glissé dans le sang, qu'il chancelle, qu'il tombe, » et Decazes, malgré l'appui d'un roi plus éclairé que son entourage, est obligé de se retirer devant le déchainement de la faction groupée autour du comte d'Artois.

Aussitôt commence la grande agitation libérale de la Restauration. Aux projets de la réaction le vieux La Fayette, Laffitte, Benjamin Constant, Chauvelin, Lameth, Camille Jordan, Casimir Périer, Dupont de

(1) Séance du 14 février 1820.

l'Eure, Royer-Collard, Manuel et tant d'autres opposent d'éloquentes protestations, auxquelles s'associe, tantôt avec une prudence et une habileté merveilleuses, parfois avec une dialectique impérieuse et brève ou avec une dédaigneuse âpreté qui nous étonne, toujours avec l'accent d'une conviction ardente et d'une inéluctable confiance en l'avenir, la parole entraînant du député de l'Aisne.

Le premier des projets du Gouvernement mis en discussion suspendait la liberté individuelle et permettait de détenir les citoyens, sans mandat, sans jugement, sans l'intervention ni aucune des garanties de la justice, en vertu d'un simple caprice ministériel. Le discours qu'a prononcé en cette circonstance le général Foy est un véritable chef-d'œuvre, où le tact et le sens politique le disputent à la pureté de la forme, à l'élévation du style et de la pensée, où l'orateur enfin s'inspire d'allusions saisissantes empruntées aux souvenirs de notre histoire. Il y fait remarquer que « l'attentat, sur lequel la France « entière gémit, fournit l'occasion d'attenter à la « liberté de la France entière », puis il démontre que la puissance publique n'est pas désarmée par les lois existantes, et, passant en revue les diverses catégories de citoyens indépendants que menace le projet, il termine par un argument de nature à toucher son auditoire, s'il n'était resté systématiquement sourd à la vérité. « Les lettres de cachet, dit-il, « n'atteindront-elles pas le juge au moment où il « descendra de son tribunal? n'arracheront-elles pas « à une honorable candidature le citoyen que « l'opinion publique désignerait pour les fonctions

« législatives! et vous-mêmes, Messieurs, rentrant  
« par la dissolution de la Chambre dans le droit  
« commun, ne serez-vous pas exposés à payer de  
« votre liberté l'indépendance de vos opinions et la  
« franchise de vos discours? (1) » Sa voix ne fut pas  
entendue, et, sauf quelques modifications de détail,  
la Chambre vota l'établissement de mesures adminis-  
tratives qui ressuscitaient, ou peu s'en faut, les  
anciennes lettres de cachet.

Le projet de loi électorale présenté à cette époque  
violait l'esprit et la lettre de la Charte constitution-  
nelle ; tandis que l'article 40 de la Charte accordait  
le droit de suffrage à tout citoyen, âgé de 30 ans,  
payant 300 francs de contributions directes, le pro-  
jet ne leur reconnaissait plus que le droit de dresser  
dans les collèges d'arrondissement des listes de  
candidats, parmi lesquels les plus imposés, c'est-à-  
dire le cinquième des électeurs, choisiraient seuls  
les représentants de la nation.

Le général Foy comprend aisément que c'est pour  
le parti libéral une question de vie ou de mort, et  
que tels seront les électeurs, tel sera le gouverne-  
ment du pays ; aussi de tous les projets de la réaction  
il n'en est pas auquel il s'oppose avec plus d'achar-  
nement, il le combat article par article, (2) et, tout en  
succombant sur le maintien de la loi de 1817 et  
l'unité du corps électoral, il contribue du moins à  
assurer le principe de l'élection directe, mais à quel  
prix ! Il y aura désormais deux catégories de députés,

(1) Séance du 6 Mars 1820.

(2) Séances des 15 Mai. 1<sup>er</sup>, 3, 6, 9, 10, 12 Juin 1820.

deux catégories d'électeurs, 258 députés d'arrondissement nommés directement par les électeurs payant 300 francs de contributions et 172 députés élus par un collège de département, comptant seulement les électeurs les plus imposés, soit le quart des électeurs du département qui votent ainsi deux fois.

Au cours de cette mémorable discussion, comme plus tard lors des débats sur les circonscriptions électorales, il s'élève passionnément et sans cesse contre les prétentions de l'ancienne noblesse, déclare qu'« adosser le trône à l'aristocratie, c'est commencer une révolution, c'est irriter le peuple ; » (15 Mai 1820 reproche à « l'esprit aristocratique » d'avoir « bouleversé la France en 1815 et semé le deuil dans « toutes les familles ; » (1<sup>er</sup> Juin 1820) affirme que « l'aristocratie a perdu racine en France, » (1<sup>er</sup> Mars 1821) et conclut enfin en ces termes plus véhéments encore : « L'aristocratie au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la ligue, « la coalition de ceux qui veulent consommer sans « produire, vivre sans travailler, occuper toutes les « places sans être en état de les remplir, envahir « tous les honneurs sans les avoir mérités, voilà « l'aristocratie ! » (20 mars 1821).

Il critique avec non moins d'énergie les projets destinés à abroger les belles lois des 19 et 26 Mai 1819 et à supprimer pour la presse la juridiction du jury.

Plus tard, lorsque le ministère Villèle, après de longues hésitations, se décide à demander aux Chambres les crédits nécessaires pour intervenir en Espagne et y rétablir le pouvoir absolu du roi Ferdinand VII, le député de l'Aisne combat l'intervention dans un de ses plus vigoureux discours : dénon-

chant la puissance occulte qui commande les ministres et gouverne la France, il puise dans les souvenirs des guerres d'Espagne, auxquelles il a pris part sous l'Empire, les accents les plus éloquents pour essayer de conjurer une guerre aussi impolitique que contraire à l'indépendance des peuples et aux devoirs d'un gouvernement constitutionnel. (24 Février 1823).

Pendant le cours de cette législature, nous le voyons encore monter à la tribune pour appuyer la pétition d'une sœur de Marceau, ce général « tombé jeune d'âge et vieux de gloire sur le champ de bataille d'Altenkirchen » et demander le rétablissement du monument élevé à sa mémoire sur une place de Chartres qu'on avait détruit en 1815 (19 mars 1825), prononcer un très remarquable discours sur les pensions ecclésiastiques et la création des nouveaux évêchés, dans lequel il revendique hautement à cet égard les droits du Parlement et préconise avec éclat l'œuvre concordataire de 1801 (13 mai 1821), défendre les prérogatives de l'Etat en matière d'enseignement et le monopole universitaire mis en échec par l'Ordonnance du 27 février 1821 dont il conteste la légalité (13 mai et 18 juin 1821), dénoncer la violation du secret des lettres (12 avril 1822), plaider la cause de « la Grèce agonisante » (24 juillet 1822), et, dans un discours prophétique sur la question des sucres, démontrer la nécessité de la protection, parce qu'un jour viendra où « les Russes d'Odessa nous vendront leur blé cent pour cent meilleur marché que nos laboureurs » (27 juin 1822).

Les séances où le général Foy obtenait ces grands succès oratoires ne comportaient pas toujours le

calme et la sérénité que nous nous plaisons trop souvent à considérer à tort comme le privilège fâcheusement disparu des débats parlementaires de cette époque. Quelques mois après son élection, au cours de la discussion sur la suspension de la liberté individuelle, le député de l'Aisne se trouva, à la séance du 13 mars 1820, amené à prononcer ces paroles : « C'est à l'aide des étrangers que la minorité  
« est parvenue (en 1815) à établir quelque temps  
« son empire ; sans eux dix mille insurrections se  
« seraient succédées, tant étaient multipliés les  
« actes arbitraires les plus révoltants, les vexations,  
« les persécutions, les humiliations de tout genre ;  
« et croyez-vous que sans l'étranger, sans la crainte  
« de voir notre pays livré à toutes les horreurs de  
« la dévastation, nous aurions souffert les outrages  
« d'hommes que pendant trente ans nous avons vus  
« dans l'humiliation et dans l'ignominie. » A peine avait-il terminé ces mots qu'un député de la droite, ancien émigré, M. de Corday, se précipite dans l'hémicycle, en criant : « Vous êtes un insolent. » Un duel au pistolet est décidé ; le lendemain l'orateur libéral et M. de Corday se rencontrent sur le terrain : le général ardent et passionné, mais doué d'un caractère chevaleresque, est désigné par le sort pour tirer le premier, il décharge son arme en l'air, M. de Corday l'imité et deux jours après, à la séance du 16 mars, le député de la gauche et l'ancien émigré montent tour à tour à la tribune pour protester de leur estime l'un envers l'autre et attester devant leurs collègues que tout est oublié (1).

(1) Vulabellé : Histoire des deux Restaurations. T. V.

Lors de la conspiration du général Berton, le Procureur général de Poitiers avait, dans l'acte d'accusation dressé contre les conjurés, affirmé que l'un d'entre eux « avait été présenté aux députés Laffitte, « Benjamin Constant, Foy et de La Fayette et avait « reçu d'eux des instructions en vue du mouvement « à opérer sur Saumur. » Cette allégation, peut-être exacte en ce qui concerne La Fayette, ne l'était ni de Laffitte, ni du général Foy. On devine avec quelle fureur il accueille cette calomnie officielle d'un haut magistrat, il s'écrie que « c'est une infamie », se précipite à la tribune, réclame une enquête contre les députés incriminés, déclare que le Procureur général Mangin « attend du ministère un avenir et des « récompenses... et cherche ses règles de conduite « dans l'opinion du ministère, de ses partisans, dans « ses journaux, dans l'esprit de la faction qui domine « en France... » faction qu'il qualifie « d'antinationale « et d'antifrançaise. » (1).

On sait que les débats sur l'intervention de la France en Espagne ont servi de prétexte à une majorité intolérante pour expulser de la Chambre, malgré les protestations du général Foy et de ses amis, un éloquent orateur de la gauche, le député Manuel. Tout le monde se rappelle cette mémorable séance du 4 Mars 1823, où, sur le refus de la garde nationale d'attenter à la personne inviolable d'un représentant de la nation, le colonel de Foucault donna l'ordre à ses gendarmes « d'empoigner » le député de la Vendée (2). Indignés de cette violence,

(1) Séance du 1<sup>er</sup> Août 1822.

(2) Vulabellé : Histoire des Deux Restaurations. Tome VI.

tous les membres de la gauche étaient sortis en même temps que Manuel pour rédiger une protestation contre l'attentat de la majorité. Lorsqu'à la séance du lendemain, Dupont de l'Eure et ses amis demandèrent qu'il fût donné lecture de cette protestation qu'avaient signée soixante-deux députés indépendants, la droite s'y opposa. Le général Foy qu'on est certain de trouver au premier rang chaque fois qu'il y a une lutte périlleuse à soutenir, contesta à la Chambre le droit d'empêcher cette lecture. « Quand même, dit-il, il y aurait à cet égard dans « votre règlement un article limitatif (et il n'y en pas) « est-ce dans les circonstances graves, solennelles, « terribles, dont vous êtes entourés que vous pour- « riez vous arroger le droit de repousser la protes- « tation de la minorité par un injuste et calamiteux « dédain ? Non, ce droit n'existe nulle part : il n'est « écrit ni dans la Charte, ni dans le règlement, ni « dans le cœur des Français, ni dans celui de cette « brave garde nationale, qui a donné hier un si noble « exemple de son respect pour la représentation « nationale. Non, tout n'est pas désespéré, la Charte « n'est pas perdue ; la liberté peut se recouvrer « encore, puisque la patrie renferme de pareils « citoyens !... (1) » Mais la majorité passe outre et s'oppose à ce qu'il soit donné lecture de la protestation. Aussitôt ses soixante-deux signataires se lèvent, descendent de leur banc, les généraux Foy et Demarçay, les députés Dupont de l'Eure, Laffitte et Casimir Périer à leur tête et sortent de la salle,

(1) Séance du 5 Mars 1823.

suivis d'une partie du centre gauche pour ne plus reparaitre à la Chambre pendant le reste de la session (1).

Bien peu devaient y rentrer : décidé à briser les résistances obstinées auxquelles il se heurtait sans cesse, le ministère arracha à la faiblesse du vieux roi, une ordonnance portant dissolution de la Chambre des Députés et procéda à son renouvellement intégral en vertu de la loi du 29 Juin 1820.

Pour assurer son succès électoral, le Gouvernement ne recula devant rien. Nombre de libéraux se virent déchargés d'une partie de leurs contributions et cessèrent ainsi d'être électeurs ; il est vrai que le fisc n'y perdit rien et que ces dégrèvements allèrent grossir la cote des citoyens dévoués à la politique du cabinet, qui prirent ainsi, comme électeurs, la place des libéraux dégrevés. Dans certains départements, on eut recours à la fraude ; vis à vis des électeurs fonctionnaires on employa la menace. Voulant rendre le général Foy inéligible, on lui supprima la totalité de sa cote ; mis en demeure de se prononcer sur cette monstrueuse illégalité, le ministre des finances désavoua le zèle intempestif de ses subordonnés et le général put engager la lutte dans trois circonscriptions : à Paris, à Saint-Quentin, à Vervins, où toutes les puissances gouvernementales lui opposèrent une résistance acharnée. A Saint-Quentin, le Procureur du Roi ne craignit pas d'adresser aux officiers de police judiciaire et aux officiers ministériels placés sous sa surveillance,

(1) Vulaballe : Histoire des Deux Restaurations. T. VI.

une circulaire dans laquelle on relève cette phrase que je m'abstiens de commenter : « La conscience est « un sanctuaire qu'aucune puissance n'a le droit de « violer ; mais vous êtes fonctionnaires publics, et, « à ce titre, vous vous êtes donnés. (1) » A Vervins, le président du tribunal qui, par un étrange abus, était en même temps président du collège électoral nommé par le roi et candidat du ministère dans son propre arrondissement judiciaire, traitait dans sa profession de foi, son illustre compétiteur de « trans- « fuge du despotisme, d'orateur de la révolte, « d'homme signalé par une affligeante et funeste « célébrité (2) ». Les électeurs refusèrent de se laisser intimider et le général fut élu dans les trois circonscriptions ; mais dix de ses amis politiques et quatre membres du centre gauche triomphèrent seuls avec lui de la pression de l'administration (3).

La général Foy, dans l'intérêt de la cause libérale, se résigna à un sacrifice, dont on comprend toute la portée en lisant sa belle lettre à M. Brady, de La Fère, président de son comité ; il se sépara de ses amis de Saint-Quentin et opta pour Vervins, où le succès d'un autre candidat indépendant eût été moins certain (4). Presque isolé au sein de la nouvelle assemblée, il se multiplie, démasque les fraudes électorales dont ses amis ont été les victimes, flétrit, à propos de la conversion des rentes, les spéculations de la Bourse, critique en termes saisissants le

(1) Vulabellé : Histoire des Deux Restaurations. T. VII.

(2) Vulabellé : *loc. cit.*

(3) Vulabellé . *loc. cit.*

(4) P. F. Tissot : *loc. cit.*

monopole des tabacs (14 Mai 1824), s'élève dans un énergique discours contre la loi par laquelle la Chambre *retrouvée* s'octroyait un mandat de sept années, qui ne devait d'ailleurs durer que trois ans (14 Juin 1824), défend l'institution du jury, « un « produit de la Révolution, auquel les hommes « rétrogrades ne pardonnent pas son origine, » (15 Juin 1824) se fait en toutes circonstances le porte-parole des revendications libérales. Deux questions provoquent en ces derniers temps de sa vie l'énergique opposition du député de Vervins : le projet tendant à attribuer aux émigrés dépossédés de leurs biens une indemnité d'un milliard et les scandaleux marchés passés par le ministère avec le munitionnaire Ouvrard pour assurer le ravitaillement de l'armée française en Espagne.

Son discours du 21 février 1825 contre le milliard des émigrés est des plus remarquables ; on y retrouve son ardeur polémique accoutumée, les mêmes accents passionnés que dans ses précédentes harangues, sa vieille haine contre l'aristocratie lui arrache ce cri de révolte aussitôt couvert par les clameurs de la majorité : « On nous propose un projet de loi « qui a pour objet de verser l'argent de la France « dans les mains des émigrés. Les émigrés ont-ils « vaincu?... Non. Combien sont-ils?... Deux contre « un dans cette Chambre, un sur mille dans la « nation. » Mais comme il sait ensuite aborder, dans l'intérêt de sa thèse, les considérations les plus élevées ! Avec quel inflexible logique il montre l'inégalité d'une prétendue loi de réparation qui, sous prétexte de dédommager les victimes de la

Révolution, ne favorise que les émigrés et néglige d'indemniser les rentiers auxquels l'Etat a fait banqueroute, les membres de la Légion d'honneur privés de leur traitement, les négociants ruinés par le maximum, les propriétaires dépossédés de leurs charges, sans parler des habitants des départements dévastés par l'invasion en 1814 et 1815 !

Quant aux marchés Ouvrard, il ne manque pas une occasion de les dénoncer, de « les mettre en pièces », suivant sa propre expression, « sur le dos de M. de Villèle. » Voici la conclusion de son discours du 6 Juillet 1824. « Sévérité et justice, voilà ce qu'attend de vous la magistrature militaire, atteinte dans sa considération par un désordre administratif, dont il n'y a pas eu d'exemple pendant les vingt-cinq années des guerres de la Révolution ; voilà ce qu'attend de vous notre jeune armée, au nom de laquelle il n'est pas permis de piller le trésor français, pendant qu'elle-même a respecté avec tant de religion les personnes et les propriétés sur le territoire espagnol ; voilà ce qu'attend de vous la France toute entière, qui ne veut pas que le gouvernement représentatif soit un blanc seing de profusion et un manteau d'impunité. » Et plus tard, le 25 avril 1825, une fois le scandale démasqué, une fois Ouvrard mis en état d'arrestation par ordre de ces mêmes hommes qui avaient favorisé ses dépredations, comme il prend à parti le président du conseil, suivant lequel une seule tête, celle d'Ouvrard, avait été capable de faire marcher l'administration de l'armée ! « Eh bien ! dit-il, cet homme unique, cette providence administrative, ce sauveur de

« tous les soldats, le sieur Ouvrard est à la Conciergerie ! » et comme il flagelle le ministre de cette terrible apostrophe : « Ces marchés n'étaient point la sagesse ; ils étaient la ruine du trésor ; et votre commission les a stigmatisés à toujours, en proclamant que le seul fait de les avoir proposés est *un crime, dont le souvenir poursuivra la mémoire de ceux qui l'ont enfanté, quand ils n'existeront plus pour en porter la honte !* »

Un pareil rôle politique n'avait pas tardé à donner au général Foy une popularité qui, de nationale, devint bientôt européenne. Un pair d'Angleterre, lord Dacre, se trouvant à Paris pendant l'été 1824, voulut assister aux débats de la Chambre sur les marchés Ouvrard ; le discours du député de l'Aisne l'impressionna profondément et il n'hésita pas à comparer son auteur à Pitt, à Fox, à Canning et aux grands orateurs de son pays, ce qui, pour un Anglais, est assurément le plus bel éloge qu'il puisse adresser à un Français. Encore sous le coup de l'émotion qu'il avait ressentie à la séance du 6 Juillet, lord Dacre tint à rendre visite à l'adversaire de M. de Villèle, en compagnie de lord Graham, celui-là même contre lequel le général Foy avait combattu jadis en Espagne ; le député de la gauche fut profondément touché d'une démarche si honorable pour son caractère et pour son talent (1).

Si les étrangers lui rendaient justice, quel n'était pas l'enthousiasme des populations, lorsqu'il parcourait la province ! En 1821, à Strasbourg, à Mulhouse,

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.* - Cuisin : *loc. cit.* — P. Lacroix : *loc. cit.*

sa présence provoque des manifestations, des sérénades, des banquets et les cris mille fois répétés de : « Vive le général Foy » (1).

Sa santé l'oblige plus tard à se rendre d'abord au Mont Dore, ensuite à Cauterets, ses voyages ne sont qu'une perpétuelle ovation ; à Bordeaux, les démonstrations de la foule tiennent du délire ; à Blaye, un vieillard paralysé se fait porter sur la plage pour le voir avant de mourir. A Saint-Quentin, dans son collège électoral, toutes les classes de la société, tous les âges, toutes les conditions, vieillards et jeunes gens, ouvriers et patrons, militaires et commerçants lui font cortège (2).

« On rapporte, a dit M. de Cormenin, que l'intérieur de sa vie était admirable, une vie de soldat et de citoyen, tendre et honnête dans ses affections de famille, dévouée à ses amis, simple et studieuse, intègre, naïve, désintéressée et digne, à l'exemple des grands hommes de l'antiquité, d'être racontée par un autre Plutarque (3). »

Il avait épousé en 1807, à Udine, Elisabeth Daniels, belle-fille du général Baraguay d'Illiers, femme supérieure et vraiment digne de lui, pour laquelle il avait une profonde affection. Parfois il lui témoignait le regret de ne pouvoir l'entourer du luxe que semblait comporter sa situation sociale. « Mon ami, répondait-elle, ton nom est ma plus belle parure (4). »

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.*

(2) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Cuisin : *loc. cit.* — P. Lacroix : *loc. cit.*

(3) Timon (de Cormenin) ; Livre des Orateurs.

(4) Cuisin : *loc. cit.*

Il en eut cinq enfants, et ce grand lutteur, qui faisait trembler le ministère, aimait à partager leurs jeux ; un jour l'un d'entre eux, ayant commis quelque petit méfait, dit à son père, dans l'indulgence duquel il avait confiance : « Je t'en prie, mon papa, ne le dis pas à maman. » Il craignait de blesser ses semblables par ses paroles, ne haïssait que le mal et les abus, point les personnes, et, ce qui est son plus bel éloge, faisait l'éloge de ses rivaux (1). Malgré sa modeste situation de fortune, il était toujours prêt à venir au secours de l'indigence et bien des fois, grâce à sa générosité, des veuves de militaires purent, après avoir frappé à sa porte, donner à leurs enfants le pain et les vêtements dont ils avaient besoin : « Ses vertus, dit un de ses biographes, « n'étaient pas purement théoriques (2) ».

L'homme que vingt-trois années de guerres incessantes et quinze blessures n'avaient pu terrasser ne devait pas résister aux luttes de six ans de tribune. Le repos eût été nécessaire à sa santé profondément ébranlée depuis les crises de l'année 1817 ; à ce prix, il eût pu prolonger son existence longtemps encore ; le général Foy, qui le savait, préféra se sacrifier à son pays. Au cours de l'année 1825, le mal dont il était atteint prit un caractère alarmant ; à son retour des Pyrénées, il n'avait plus que quelques semaines à vivre et, le 28 novembre, après un mois de cruelles souffrances, il expirait, à l'âge de cinquante ans,

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Cuisin : *loc. cit.* — P. Lacroix : *loc. cit.* — Elie Fleury : *Loc. cit.*

(2) Cuisin : *loc. cit.*

emporté par la même maladie que Mirabeau (1).

Sa mort fut un deuil pour le pays tout entier ; à Paris, cent mille personnes suivirent sous une pluie torrentielle le convoi fort simple du général patriote, en tête duquel marchaient ses trois jeunes fils et ses deux neveux. La jeunesse des Ecoles détela les chevaux du char funèbre, s'empara du cercueil et tint à honneur de le porter à bras depuis la rue de la chaussée d'Antin jusqu'à l'église Saint-Jean, rue du faubourg Montmartre, et de l'église au cimetière du Père Lachaise. Sur tout le parcours, les boutiques étaient fermées, certaines tendues de noir, une foule immense se découvrait religieusement. Barbé-Marbois, ancien président du Conseil des Cinq Cents, en dépit de ses quatre-vingts ans, Gohier, ancien président du Directoire, le baron Siméon presque octogénaires eux-mêmes, avaient voulu suivre à pied le cortège funèbre : Royer Collard, qui avait assisté la veille au convoi de son propre frère, s'était fait conduire auprès de la tombe, où ses forces le trahirent. Quand le convoi pénétra dans le cimetière, la nuit était venue, et ce fut à la lueur des torches que se termina la manifestation grandiose de ces obsèques triomphales. Casimir Périer prit le premier la parole et rappela en termes éloquents les vertus et les rares services de son éminent collègue. Après lui le duc de Choiseul, pair de France, MM. Méchin, député de l'Aisne et Ternaux, député de la Seine, le général Miollis, MM. Kératry, Devaux (du Cher) et Sébastiani, anciens députés, apportèrent tour à tour leur tribut

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.* — Cuisin : *loc. cit.* — Vaulabelle : *Histoire des Deux Restaurations*, t. VII. — Elie Fleury : *loc. cit.*

de douloureuse sympathie et de reconnaissance à la mémoire de l'orateur libéral. Viennet lut un dythirambe en son honneur et un général, des vers de Delphiue Gay. Une émotion sans exemple s'empara de tous ceux qui entouraient la tombe pendant le discours de Casimir Périer. Faisant allusion à la gêne dans laquelle allaient se trouver les survivants, il s'était écrié : « Ah ! si ce soupçon qui m'afflige  
« vous révélait la vérité, la France la saurait bientôt ;  
« la France est reconnaissante, elle adopterait la  
« famille de son défenseur ». A ces mots, un même cri s'élève de toutes les poitrines : « Oui, la nation  
« les adoptera (1) ».

La France ratifia l'engagement pris en son nom par la population parisienne, une souscription nationale offrit un million à la famille du général (2). Le duc d'Orléans s'était inscrit pour dix mille francs, Casimir Périer pour la même somme, Laffite en donna cinquante mille. Nous avons connu depuis lors bien des funérailles nationales, je ne crois pas qu'aucunes aient présenté un plus touchant spectacle ; nous avons été témoins de bien des souscriptions publiques, aucune inspira-t-elle jamais pareil élan de générosité ?

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.*.... Cuisin : *loc. cit.*.... Vulabellé : *loc. cit.*.... Elie Fleury : *loc. cit.* Aux discours ci-dessus indiqués il convient d'ajouter ceux que Benjamin Constant et Etienne avaient préparés ; Casimir Delavigne a consacré l'une de ses Messéniennes à la manifestation des obsèques.

(2) Au retour des funérailles du général Foy, sa veuve dit à ses enfants : « Mes enfants, vous êtes maintenant mon seul bien ;  
« mais si vous deviez un jour manquer à la mémoire de votre père  
« et tromper l'espoir de la nation, j'aimerais mieux que vous fussiez  
« descendus avec lui dans la tombe ».

On s'est demandé quelle aurait été l'attitude du général Foy en 1830, si, comme son âge permettait à ses amis de l'espérer, sa vie s'était prolongée quelques années encore et s'il avait pu jouer un rôle dans les événements de cette époque. Lamartine estime qu'« au jour où la monarchie chancela, il « aurait pu la redresser par ses conseils, ou la rem « placer par son initiative ; » et il ajoute qu'« une « liberté franche et républicaine, inspirée par l'âme « du général Foy aurait moins corrompu la nation, « qu'une usurpation du trône par le premier tuteur « de l'hérédité (1). » M. de Cormenin, au contraire, et il le déplore, pense qu'avec ses amis les plus respectés, avec Laffitte et Casimir Périer, « il se fût « embarqué sur le navire doré qui portait une autre « dynastie. (2) » Peu nous importe, ne prétons pas de suppositions à la mort, l'orateur populaire a été enseveli dans sa gloire : le devoir de la postérité est de s'incliner respectueusement devant cette grande figure du défenseur de l'honneur national et de la liberté.

« Le général Foy, dit M. de Cormenin dans son « Livre des Orateurs, avait les dehors, la pose et les « gestes de l'orateur, une mémoire prodigieuse, « une voix éclatante, des yeux étincelants d'esprit et « des tournures de tête chevaleresques. Son front « bombé, renversé en arrière, s'illuminait d'enthousiasme ou se plissait de colère. Il secouait le « marbre de la tribune, et il y avait en lui un peu « de la sybille sur son trépied. Il se débattait en

(1) Lamartine : Histoire de la Restauration. T. VII.

(2) Timon. (M. de Cormenin). Le Livre de Orateurs.

« quelque sorte héroïquement dans son argumen-  
« tation, et il écumait sans contorsions et j'oserais,  
« presque dire avec grâce. Souvent on le voyait se  
« lever tout-à-coup de son banc et escalader la tri-  
« bune, comme s'il allait à la victoire. Il y jetait ses  
« paroles d'un air fier, à la manière de Condé, lan-  
« çant son baton de commandement par dessus les  
« redoutes de l'ennemi. »

Il n'improvisait pas, mais dès qu'il voulait traiter une des nombreuses questions que les discussions parlementaires mettaient à l'ordre du jour, il s'y préparait par ses lectures, puis il méditait longuement son sujet, distribuait l'ensemble, classait les diverses parties de son discours, revêtait cette charpente des vives couleurs de son imagination féconde, déclamait une première fois sa harangue entre amis, ne relisait plus ses notes et attendait tranquillement l'heure de la discussion. A la tribune, sous le feu de la contradiction, il retrouvait d'instinct l'ordre de son argumentation, ses mouvements et ses images. « Je monte à la tribune, disait-il, sans  
« même relire ce que j'avais dicté, mais plein de  
« mon sujet, fort de ma disposition, n'étant pas per-  
« sécuté par le souvenir des mots parce que je ne  
« les sais pas, retrouvant néanmoins tous les traits  
« heureux, je répands, grâce au mouvement que la  
« parole communique à la pensée, des idées et des  
« images sur lesquelles j'étais bien loin de compter,  
« lorsque le sujet s'était d'abord présenté à mes  
« premières méditations. (1) »

Les critiques qu'a provoquées l'éminent homme

(1) P. F. Tissot : *loc. cit.*

d'Etat sont peu nombreuses. Au point de vue littéraire, on reproche à ses harangues de trop sentir l'étude et la préparation et de n'être pas toujours exemptes d'une pompeuse phraséologie qui a vieilli. Il y a peut-être quelque chose de fondé dans cette appréciation ; aussi ne saurions-nous souscrire au jugement de ses contemporains qui, dans leur enthousiasme, le comparaient à Mirabeau et même à Démosthène, il n'a ni l'éloquente et nerveuse simplicité de l'un, ni les sublimes envolées de l'autre ; mais il est le digne et véhément interprète des sentiments, des besoins et de la langue de son temps. Il n'en est pas diminué pour cela ; mais si ses discours portent parfois la trace de l'effort, nulle part on ne rencontre plus de verve, de bonheur d'expression, de spirituelle et foudroyante ironie qu'il n'en apportait dans ses interruptions et ses ripostes improvisées. Un jour, on veut couvrir sa voix, en demandant la clôture, le général de répondre : « Vous  
« voulez des clôtures et non des vérités. Les vérités  
« vous submergent. (1). » Il discute la politique étrangère du gouvernement et les faits qu'il apporte à la tribune déplaisent à ses adversaires, qui lui crient d'envoyer ces nouvelles à la Bourse, il les écrase d'un mot : « Je ne connais pas les jeux de  
« Bourse, je ne joue, moi, qu'à la hausse de l'honneur  
« national. (2) » Au ministre qui, à propos des crédits du conseil privé, se prévaut de l'autorité royale, il réplique : « M. le Ministre de la Justice invoque  
« le nom du roi ; ce nom ne doit pas trouver sa place

(1) Séance du 21 Mars 1821.

(2) Séance du 17 avril 1821

« dans nos discussions, surtout dans des discussions  
« financières ; l'intérêt du roi est fixe et perpétuel,  
« l'intérêt des ministres est variable et passager, ils  
« doivent donc se garder d'étendre le manteau royal  
« sur leurs guenilles ministérielles. (1) ». Enfin à  
un autre Garde des Sceaux, de Serre, qui s'était un  
jour oublié jusqu'à reprocher aux députés de la  
gauche de professer des principes anarchiques, il  
adresse cette réponse célèbre : « Monsieur le Garde  
« des Sceaux vient de s'emporter, de traiter ses  
« collègues d'orateurs anarchiques et s'ériger contre  
« eux en accusateur public. Pour toute réponse, pour  
« toute punition, je le condamne à lever les yeux,  
« en sortant de cette enceinte, sur les statues de  
« L'hospital et de d'Aguesseau. »

Dans l'ordre politique, un admirateur de son grand  
cœur et de son talent (2) lui a reproché de n'avoir  
pas de principes : il n'aurait été que l'écho des  
besoins et des idées de son époque, sans oser ou  
sans savoir devancer ni éclairer l'avenir ; il aurait  
eu le tort de se faire l'avocat des moyens imposés  
et de ne point avoir préparé l'avènement du suffrage  
universel. Peu d'accusations me paraissent plus  
injustes que la première : l'homme qui, sous la  
Révolution, au péril de sa liberté et de sa vie, blâma  
hautement la Terreur, « qui resta », suivant l'expres-  
sion de Lamartine (3), « républicain stoïque dans les  
« rangs de l'armée impériale » était encore « répu-  
« blicain temporisateur et modéré dans les Chambres

(1) Séance du 16 Mars 1822.

(2) Timon (M. de Cormenin) : Le Livre des orateurs.

(3) Lamartine : Histoire de la Restauration. T. VII.

« de la Restauration. » Il est permis d'affirmer que l'unité d'une pareille vie atteste la fermeté des principes qui l'ont inspirée. L'autre accusation ne me semble pas plus justifiée : la Charte avait imposé, j'en conviens, des limites bien étroites à l'électorat et à l'éligibilité ; mais elles semblaient insuffisantes à la réaction, et tout ce que pouvaient les libéraux, c'était de les défendre et d'empêcher qu'on n'y touchât pour les resserrer davantage. Si le général Foy s'était avisé de préconiser, dans les assemblées censitaires de la Restauration, l'institution du suffrage universel, j' imagine que la majorité, outrée d'un pareil scandale, n'aurait pas tardé à lui infliger le même sort qu'à son ami Manuel. Prétendre que l'illustre enfant de Ham fut un politique à courte vue, vivant au jour le jour, sans souci du lendemain, c'est se rendre envers sa mémoire coupable d'une véritable calomnie.

Villemain a publié dans la *Revue des Deux Mondes* (1) le récit d'une visite que le général Foy lui fit l'année même de sa mort et qui jette sur ses idées personnelles, ses tendances et ses vues une lumière plus complète peut-être que son livre inachevé ou que tous ses discours. Le député de l'Aisne s'était avisé d'aller un jour assister au cours d'éloquence française qui groupait autour de la chaire du futur ministre de l'Instruction publique un nombreux auditoire. Son entrée dans l'amphithéâtre fut saluée par les acclamations que la jeunesse ne marchande jamais aux orateurs populaires ni aux cœurs généreux.

(1) Villemain : Démosthène et le général Foy. *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1853.

Cette petite ovation scolaire provoqua un accès d'indignation et de fureur dans le parti ultra : on alla même jusqu'à demander le changement du professeur ; l'évêque d'Hermopolis, alors grand-maître de l'Université, eut le bon sens de résister à ces entraînements et de répondre que « le professeur d'éloquence française aurait mal fait son devoir si les jeunes gens qui l'écoutaient et qu'on ne pouvait empêcher de lire les journaux monarchiques et libéraux, n'avaient pas pris un goût très vif pour la parole brillante du général Foy. »

Craignant d'avoir compromis le professeur, le député libéral, à quelque temps de là, visita Villemain, et, le trouvant rassuré, prit prétexte de la manifestation dont il avait été l'objet, pour donner libre cours aux considérations les plus diverses sur le mouvement intellectuel et politique de la société française de son temps. Frappé des réformes qu'en dépit de mesures rétrogrades, le régime constitutionnel avait introduites déjà dans les mœurs, des corruptions publiques qu'il avait flétries, de l'ordre qu'il avait apporté dans les finances, de l'élan qu'il avait donné au mouvement des esprits, il se demandait quelle était la meilleure préparation des jeunes générations à la vie publique, et il n'hésitait pas à la trouver dans les fortes études littéraires et scientifiques des lycées, tels que l'Empire les avait constitués. Il estimait que les meilleurs maîtres dont les futurs législateurs dussent s'inspirer n'étaient ni les grands écrivains du xvii<sup>e</sup> siècle, admirables sans doute, mais dont les doctrines en matière de gouvernement étaient trop opposées aux idées

modernes pour qu'il fût possible de s'y rattacher, ni les auteurs du XVIII<sup>e</sup>, auxquels il adressait d'autres reproches, ni les orateurs anglais, à « la pieuse philanthropie » desquels il avait trop de raisons de ne pas ajouter foi : le modèle qu'il assignait aux orateurs parlementaires, c'était l'éloquence antique, étudiée dès le collège, approfondie ensuite par l'enseignement supérieur de l'Université. « Les « anciens, disait-il, outre le génie, avaient l'âme « libre et haute, même sous l'Empire, et je suis « persuadé que malgré toutes les différences de « condition sociale et de mœurs, l'étude des anciens « est encore aujourd'hui la plus excitante et la plus « nourissante pour notre tribune de France ».

Il était profondément touché du spectacle que lui offrait alors la jeunesse studieuse des écoles, et trouvait que l'enseignement des Facultés était pour elle une préparation plus efficace à la vie publique que les manifestations d'étudiants dans la rue et que les « petits clubs de jeunes gens aristocrates ou « libéraux ». Jetant un coup d'œil sur le magnifique épanouissement littéraire de l'époque, il était heureux de rendre hommage au mérite d'historiens tels qu'Augustin Thierry, éloquent avec des « lambeaux « de chroniques barbares », Ségur, de Barante, Guizot, « tout empreint de la vigueur classique des « anciens », qu'il attendait à la tribune, enfin, ajoutait-il, « deux jeunes gens de notre bord « qui « ont grand succès et grand avenir, je crois, Thiers « et Mignet ». On n'accusera certes pas le général Foy d'avoir, en la circonstance, mal jugé les hommes et de s'être montré mauvais prophète.

Un entretien de cette nature devait nécessairement 'amener à faire connaître quels étaient les besoins les plus impérieux de la société de son temps ; il les trouvait dans « des garanties légales bien déterminées » pour le citoyen ; pas de tribunaux d'exception, « commissions militaires ou autres, personne distrait de ses juges naturels, le jury pour tous les crimes et délits politiques (1), et les délits de presse compris dans cette catégorie ». De Serre, disait-il encore, a posé là-dessus les vrais principes, et, il faut en convenir, admirablement. Je ne connais rien, en débats législatifs, au-dessus des mémorables discussions sur la loi de la presse en 1819 : ce sont des vérités acquises. Un peuple serait bien à plaindre de les oublier jamais. Il peut y avoir ensuite des réactions, des revirements de majorité, des mutilations partielles du droit ; mais le principe est fondé et ce qui en reste ramènera tôt ou tard ce qu'on a perdu ».

Passant des questions intérieures à la politique étrangère, l'ancien général des guerres d'Espagne n'hésitait pas à manifester son antipathie pour la politique égoïste et déloyale de l'Angleterre (2) : il

(1) En tenant ce langage, le général Foy n'entendait pas prétendre qu'il fallût enlever à la juridiction de la Chambre des Pairs la connaissance des crimes de haute trahison et d'attentat contre la sûreté de l'Etat réservés à sa compétence par l'article 33 de la Charte, mais condamner les juridictions extraordinaires dont on avait abusé sous la Restauration.

(2) « Que les Anglais, disait le général Foy, abolissent la traite des blancs dans l'Inde ! qu'ils n'aient pas gardé Malte contre les traités, incendié Copenhague sous la cantion de la paix, et soldé quatre coalitions pour forcer une révolution égarée à devenir

ne dissimulait pas davantage, et, ici je me borne à citer, laissant à l'éminent homme d'Etat la responsabilité d'une opinion toute personnelle, il signalait les dangers chaque jour grandissants des accroissements de la Russie. Peut-être aurait-il dû s'émouvoir d'autres accroissements plus redoutables pour la France et plus imminents que ceux-là.

Sa conclusion est admirable : le général Foy est là tout entier : « A la guerre, dans le monde, dans la  
« vie publique, partout il faut se faire un idéal de  
« devoir et d'honneur, en dehors de tout calcul sur  
« les chances de succès, et même avec la chance  
« contraire volontairement choisie. De cette sorte,  
« on n'est jamais trompé, car dans l'amertume des  
« revers, il reste au cœur la satisfaction et la justice  
« de l'entreprise. Les peuples, comme les individus,  
« doivent ainsi se faire une perspective dominante,  
« un horizon de gloire. De nos jours, près de nous,  
« nous voyons tomber et avorter bien des tentatives  
« de liberté. Vaudrait-il mieux cependant qu'elles  
« n'eussent pas été faites ? et l'essai même n'est-il  
« pas une protestation, un accroissement du droit ? »  
Qui donc, après cela, oserait reprocher au général Foy de n'avoir pas eu de principes ?

Nous avons vu quel enthousiasme sa popularité avait provoquée de son vivant et au jour de ses funérailles. On ne peut se défendre d'un douloureux étonnement en constatant combien cette belle ardeur et combien la reconnaissance du pays furent de

« atroce, et un grand capitaine, digne d'être un législateur, à se  
« perdre dans une guerre à mort contre l'Europe ! alors je croirai  
« à leur pieuse philanthropie. » (Villemain, *loc. cit.*).

courte durée. A peine les derniers échos de ses obsèques s'étaient-ils évanouis, à peine la dernière souscription était-elle parvenue au comité que le silence se fit autour de sa mémoire. Un monument fut élevé en 1831 sur sa tombe; mais tandis qu'on dressait de tous côtés sur nos places publiques des statues ou des bustes à des illustrations de clocher, dont parfois la renommée n'avait pas franchi les limites de leur arrondissement, le grand lutteur de 1825 attendait toujours le marbre ou le bronze destiné à rappeler son image (1). Il appartenait au libérateur du territoire, dont le général Foy avait prédit « le grand avenir », de signer, en 1872, en qualité de Président de la République, le décret autorisant l'érection de sa statue sur une des places de sa ville natale.

Sept ans plus tard, le 20 juillet 1879, ce monument était solennellement inauguré au milieu d'une foule considérable, et je tiens à constater que deux de nos membres firent entendre en cette circonstance leur parole éloquente, M. Goblet, alors sous-secrétaire d'Etat au Ministère de la Justice, en qualité de représentant du Gouvernement de la République, et M. Dauphin, président du Conseil général.

Il reste à l'Académie d'Amiens un dernier devoir à remplir envers la mémoire de son illustre concitoyen. J'espère que le jour où elle disposera de sommes suffisantes pour rémunérer dignement les

(1) En 1879 un membre de l'Académie d'Amiens, M. Gédéon de Forceville, a représenté le général Foy dans l'attitude de l'orateur, à l'angle du monument de Picardie qu'il a fait élever dans la rue Duthoit.

concours, que la modicité de ses ressources l'oblige à ajourner trop souvent, elle tiendra à honneur, parmi les sujets qui solliciteront son attention, de donner la préférence à une biographie et à une étude complètes sur cet éminent homme d'Etat. Ce n'est point en effet une notice de quelques pages, trop longue assurément pour ceux qui ont bien voulu l'écouter, mais où cependant les lacunes abondent, c'est un volume, que comporterait pour être complète l'histoire du général Foy.

---



# ORIGINE

DE LA

## PENSÉE RELIGIEUSE ET DES RELIGIONS

Par M. CAMERLYNCK

---

De nombreux penseurs, philosophes et savants, ont affirmé que la raison humaine, frappée du spectacle des magnificences de l'univers, est religieuse et théiste.

D'autres humains, plus nombreux encore, ont été d'avis que leur religion provient d'une révélation directe de la Divinité; mais cette révélation ayant été diverse en raison du nombre de religions parues, il n'est guère possible de ce côté de rechercher historiquement où est la vérité, d'autant plus qu'il n'est point rare de constater que de prétendues manifestations supra-naturelles ne sont que l'effet des hallucinations d'esprits maladifs.

Quant à l'autre opinion, les plus grands théologiens mêmes n'ont jamais répudié le rationalisme religieux: saint Paul, saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas d'Aquin, Bossuet, Fénelon et Clarke ont argumenté à la façon de Descartes et de Leibnitz, d'accord, en cela, avec Aristote et Platon. Parmi les modernes rationalistes on trouve notamment Renan, Michelet, de Quatrefages et Darmestetter.

Il existe cependant une nuance entre les théologiens et les philosophes spiritualistes. Les premiers

*Les passages biffés sont ceux qui ont été  
effacés de mon mémoire présenté au  
Congrès d'histoire religieuse de 1900  
7 (10) L*

ont dit que l'humanité peut, quand elle a été privée de la révélation, s'élever exceptionnellement jusqu'à la connaissance de Dieu et de ses principaux attributs, avec l'aide des lumières naturelles, alors que les seconds font de cette connaissance une règle positive, un phénomène en dehors de toute idée de révélation spéciale, et inhérent à la nature humaine.

Mais, même sur ce terrain, parce qu'il est dogmatique, il n'est pas possible ici de suivre les deux partis dans leurs discussions ; nous ne pouvons nous appuyer que sur des faits d'ordre naturel. Disons seulement, afin de ne pas prolonger outre mesure ces lignes d'introduction, que les notions et principes de la philosophie spiritualiste indépendante ont le grand avantage de s'appliquer indistinctement à toutes les religions avouables, ce qui démontre leur mérite historique en même temps que leur universalité, alors que les religions organisées étant diverses et exclusives ont tous les inconvénients du particularisme.

Voilà ce qu'il n'était, peut-être, pas inutile de rappeler d'abord sur l'origine de la pensée religieuse, et, cette tendance naturelle de l'humanité vers la cause première, a été revendiquée encore, en 1893, au Congrès religieux de Chicago, par tous les orateurs catholiques ou protestants, parsis ou israélites, d'après le livre si documenté de M. Bonet-Maury, intitulé : *Le Congrès des Religions*.

---

Sous le rapport de l'origine positive des religions, l'existence d'un monothéisme primitif et plus ou

moins rudimentaire, a été constatée dans toutes les parties du monde, même en Amérique et en Australie où on a trouvé des traditions identiques à celles de l'Asie qui sont les plus anciennement connues. A peu près partout il est question de l'Intelligence suprême qui sépare et classe méthodiquement la matière d'abord confuse, poursuit son Œuvre par la création de l'univers et le termine en façonnant l'homme. Les autres divinités qui viennent ensuite : personnes, animaux et choses, sont inférieures au Créateur.

Les religions semblent donc remonter à une origine commune et cette interprétation tendrait à corroborer l'opinion très répandue sur la collectivité de la création de l'homme, comme celle de tous les êtres.

L'Asie méridionale passe pour avoir été le berceau de l'humanité et par conséquent le foyer des religions, probablement parce qu'elle fut la partie du monde connu des anciens où la civilisation nous est apparue pour la première fois. Là des relations commerciales se sont étendues très loin, dans le continent asiatique, et avec le nord-est de l'Afrique, ainsi qu'autour du bassin de la Méditerranée où on ~~lui~~ a emprunté ses connaissances scientifiques fort appréciables pour l'époque, et de même des traditions religieuses, sans que le plateau de Pamir y soit spécialement pour quelque chose. Les invasions guerrières de l'Asie dans le centre et jusqu'à l'ouest de l'Europe, ont eu aussi, plus tard, une grande part dans cette diffusion de la foi première, déjà alors modifiée, amplifiée, puis appropriée au tempérament des peuples envahis.

C'est vers l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate réunis à la fin de leur cours, c'est-à-dire en Babylonie et en Chaldée, à peu près à moitié chemin du fameux paradis terrestre, qu'a existé ce grand centre de croyances dont les points principaux ont généralement été conservés jusqu'à nous, mais ornés d'excroissances dues à l'imagination populaire, aux pratiques des jongleurs et des prêtres, variant aussi parfois avec l'apparition de grands esprits qui, de temps à autre, ont réformé les vieux dogmes, les mettant en harmonie avec les progrès philosophiques, les mœurs et les tendances nouvelles des populations. Ces transformations et amplifications ne sont point spéciales à l'antiquité; on le sait de reste.

L'histoire a enregistré les grands faits religieux, mais la linguistique orientale, peu cultivée avant le xix<sup>e</sup> siècle, n'avait pas permis, jusqu'alors, de bien saisir le sens des textes anciens, et les navigateurs ainsi que les missionnaires des siècles précédents ont été portés à juger les choses à leur point de vue particulier.

Examinons donc ce qui a été écrit relativement à l'objet de cette étude, dans le siècle actuel.

En 1839, a d'abord été imprimée une histoire complète de l'Egypte ancienne par Champollion-Figeac qui a mis en ordre les travaux exécutés par son frère pendant la campagne commandée par Bonaparte.

« Quelques mots, dit-il, peuvent suffire pour donner une idée vraie et complète de la religion égyptienne, c'était un monothéisme pur, se manifestant extérieurement par un polythéisme symbo-

lique, c'est-à-dire un seul Dieu dont toutes les qualités et attributions étaient personnifiées en autant d'agents actifs ou divinités obéissantes ».

Ainsi l'adoration de certains animaux et de quelques produits de la terre, de même que les honneurs divins rendus à plusieurs rois, conquérants ou bien-faiteurs de l'Egypte, avaient pris leur point de départ dans les enthousiasmes populaires, et n'étaient que les amplifications du dogme primitif de l'unité divine.

Ce point, dit l'auteur, « est clairement établi par les faits et l'opinion des hommes les plus distingués, et il est très vrai que les Egyptiens s'étaient élevés, par leur pensée et la longue observation de la nature, à l'idée de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'âme et d'une autre vie qui serait celle des peines et des récompenses. »

Il cite divers textes de son frère prouvant cette assertion, entre-autres celui-ci :

« C'est dans le temple de Kalabschi, en Nubie,  
« que j'ai découvert une nouvelle génération de  
« dieux et qui complète le cercle des formes d'Amon,  
« point de départ et réunions de toutes les essences  
« divines Amon-Ra, l'être suprême et primordial...  
« sa nature féminine est renfermée en sa propre  
« substance à la fois mâle et femelle. Tous les autres  
« dieux ne sont que des formes de ces deux prin-  
« cipes constituants, considérés sous différents  
« rapports pris isolément. Ce ne sont que de pures  
« abstractions du grand être. Ces formes secondaires,  
« tertiaires etc., établissent une chaîne non inter-  
« rompue qui descend des cieux et se matérialise

« jusqu'aux incarnations sur la terre et sous forme humaine. »

Après avoir constaté que les écrivains grecs et romains ont jugé superficiellement la religion égyptienne sans tenir compte des inscriptions qu'on pouvait lire sur les monuments publics, mais dont ils ignoraient le langage et l'interprétation, il ajoute :

« Quelques philosophes cependant plus disposés à bien voir, animés de quelque impartialité, et plus capables de sérieuses études, approchèrent peu à peu de la vérité. Porphyre osa affirmer que les Egyptiens ne connaissaient autrefois qu'un seul Dieu. Hérodote avait dit aussi que le Thébains avaient l'idée d'un Dieu unique qui n'avait pas eu de commencement et qui était immortel. Iamblique très curieux scrutateur de la philosophie des anciens siècles, savait, d'après les Egyptiens eux-mêmes, qu'il adoraient un Dieu maître et créateur de l'univers, supérieur à tous les éléments, par lui-même immatériel, incorporel, incréé, indivisible, invincible, et tout en lui même et par lui-même. et qui, comprenant tout en lui, communiquait à tout ; et la doctrine symbolique, ajoute le philosophe que nous citons, nous enseigne que par le grand nombre de divinités, elle ne montra qu'un seul dieu, et par la variété des pouvoirs émanés de lui, l'unité de son pouvoir... Un tel témoignage a une toute autre autorité que les plaisanteries des satiriques anciens et modernes ; et l'étude récente des ouvrages mêmes des Egyptiens, les tableaux religieux qui couvrent leurs monuments, et les textes écrits qui en donnent l'interprétation ont ratifié enfin l'opinion des per-

sonnes de bonne foi que n'offense par l'antiquité de la raison humaine, et qui ne réservent pas orgueilleusement, pour leur siècle et pour leurs amis, les révélations de l'esprit et les plus nobles inspirations de l'âme. »

Enfin Champollion-Figeac rappelle que les prêtres égyptiens montrèrent à Hérodote les statues de 341 grands-prêtres, ce qui accusait l'ancienneté de leurs croyances en prouvant une durée d'au moins dix mille ans.

Dès 1845, un autre auteur, M. Sulau de Lirey, membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, a fait paraître une histoire générale très sérieuse des religions. Il a pensé que l'Inde doit être considérée comme ayant propagé les plus antiques traditions religieuses ; mais, dans sa préface, il a commencé par dire qu'il y a entre les diverses religions des rapports si singuliers, des analogies si frappantes qu'il leur croit une commune origine, et qu'elles ne sont pour ainsi dire, que des déviations de la croyance première des humains, de la religion véritable. Il trouve la preuve de ce qu'il affirme, d'abord dans l'Inde où règne le Brahmanisme, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Or le Brahmanisme admet l'Intelligence, le Dieu suprême, immatériel et invisible ; il se nomme Brahm, existant par lui-même ; il est l'Eternel, l'être par excellence, se révélant dans la félicité et la joie. L'univers est Brahm, il vient de Brahm et retournera dans Brahm. Telle est la définition qu'en donnent les Védas. Là on voit déjà les principales vérités admises plus tard par la Genèse : le premier homme s'appelle Adimo,

(Adam) puis on y trouve l'histoire de Noé et de ses trois fils, son ivresse, le déluge, le paradis terrestre arrosé par quatre fleuves, les anges révoltés chassés du ciel, les anges gardiens, une trinité et le reste, toutes croyances qui se retrouvent dans les autres parties de l'Asie.

En Chine il constate l'existence de l'Être réel et du ciel personnifié. Confucius le dernier initiateur religieux du peuple chinois a dit : « Le Ciel ne fera « acception de personne, mais ses faveurs seront « pour celui dont la charité aura été universelle ». Il en est de même actuellement. L'empereur de la Chine est encore appelé le fils du Ciel par son peuple.

Au Japon il a vu qu'on rend hommage au Dieu, créateur du ciel et de la terre, au milieu d'une légende religieuse parsemée d'idolâtries. On y remarque aussi des notions de l'immortalité de l'âme. Les Japonais croient au tribunal céleste : « Les hommes vertueux deviennent des génies tutélaires et habitent le paradis. Les méchants sont précipités dans l'enfer. »

M. de Lirey nous conduit ensuite chez les Perses, où le culte connu pour avoir été pratiqué anciennement est un fétichisme artificiel qui, par l'arrivée de Zoroastre, se combine avec le sabéisme, ce qui ne les empêche pas de reconnaître que l'*Eternité* engendra *Ormuz*, dieu de la lumière, principe du bien, et *Arimahn* dieu des ténèbres, principe du mal, après quoi elle créa l'univers visible : le ciel et la terre.

*Arimahn* vaincu par *Ormuz* prend la forme d'un serpent et s'introduisant sur la terre, corrompt toute

la création. *Meskia* et *Meskiané*, le premier couple perdent l'immortalité et l'espoir des récompenses futures. C'est encore l'histoire d'Adam et Eve de la Genèse.

Dans le Zend-Avesta, livre sacré des anciens Persans, les dogmes religieux enseignés par Zoroastre sont les suivants : « 1° Reconnaître et adorer l'Eternel, auteur de tout ce qui est bon ; lui rendre le culte auquel il a droit et vénérer les intelligences qui, sous lui, dirigent l'univers dans sa marche admirable. 2° Détester l'auteur des maux de toute sorte et faire de constants efforts pour affaiblir sa puissance. »

Et dans les prescriptions morales, on lit :

« Jour et nuit songe à bien faire, car la vie est courte. Si tes bonnes actions sont plus nombreuses que tes fautes, le ciel te sera réservé, si au contraire tes fautes l'emportent, l'enfer t'attend. »

« Dieu a voulu que les hommes soient jugés en raison du bien et du mal qu'ils auront fait. »

Vient le tour des Chaldéens :

Ici l'auteur cite l'historien Bérose : « Avant toutes choses existait le Dieu suprême, esprit pur nommé Or ou Ur. Lassé de son inaction il se mit à débrouiller le chaos, assemblage d'eau, de ténèbres et de matière informe. » Puis survient le déluge raconté de la même façon que dans la Bible. Enfin on connaît cette prière d'un Chaldéen qui témoigne une fois de plus de la communauté d'origine et de la pureté du monothéisme primitif :

« Seigneur mes péchés sont nombreux, grands  
« mes méfaits. Le Seigneur m'a frappé dans sa colère ;

« Dieu, dans le ressentiment de son cœur, m'a abandonné. Je m'effraie et nul ne me tend la main ;  
« je pleure et nul ne vient à moi ; je crie et personne  
« ne m'écoute. Je succombe au chagrin ; je suis  
« accablé et ne puis lever la tête. Vers mon Dieu  
« miséricordieux je me tourne pour l'appeler et je  
« gémis. Seigneur ne rejette pas ton serviteur. S'il  
« est précipité dans les eaux impétueuses, tends lui  
« la main ; les péchés que j'ai commis, aies en miséricorde, mes méfaits emporte-les au vent, et mes  
« fautes nombreuses déchire-les comme un vêtement. »

Mais reprenons M. de Lirey.

*Egyptiens.* — « Les Egyptiens admettaient d'abord un être éternel, infini, immuable et corporel ; ils l'appelaient Piromi ; c'était l'âme du monde, le principe unique et même, si on peut l'appeler ainsi : le principe des principes. »

« Avant la création, l'abîme ou chaos était recouvert par les eaux et plongé dans les ténèbres, toutefois au sein même du chaos résidait déjà l'esprit, l'intelligence, le créateur. De l'esprit, principe mâle, se liant au principe femelle, naquit un fils, et cette trinité première engendra tous les autres principes. »

liens — Toutes les cérémonies religieuses avaient un sens allégorique qui servait à les faire adopter par le peuple. « Les esprits éclairés qui ne se rencontraient que parmi les prêtres dépositaires de la science, avaient l'idée d'un Être suprême et unique qu'ils enseignaient au vulgaire sous différents noms appliqués à chacun de ses attributs. La fameuse inscription du temple de Saïs que rapporte Plutarque, disait :

« Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et ce qui sera. Nul d'entre les mortels n'a encore soulevé le voile qui me couvre.

« Ces inscriptions, dit encore l'auteur, témoignent de cette vérité que l'unité de Dieu était enseignée, dans les mystères, aux initiés. Warburton, dans son livre intitulé, *Légation de Moïse*, établit que le dogme du monothéisme était le grand secret de l'initiation. On doit se faire une haute idée du but de ces mystères. On y rendait grâce à Dieu des biens qu'il prodigue aux hommes, et l'on inspirait à ceux-ci d'en faire bon usage, en leur montrant, pour récompense, le bonheur en cette terre et dans la vie à venir. »

La métempsycose représentait l'immortalité de l'âme ; cependant les Egyptiens croyaient en même temps que les plus intimes rapports unissent l'âme et le corps qui l'enveloppe, de là l'embaumement et la momification des cadavres.

*Grecs.* — Un dieu suprême, Zeus, domine tout, Orphée admet, après lui, les divinités inférieures ; il enseigne en outre l'immatérialité de l'âme. Les Champs-Élysées en prouvaient la croyance.

*Les Germains.* — Ceux-ci avaient conservé suivant Tacite, un dieu principal qui était issu de la terre et qui s'appelait *Tuiston*, d'où le nom de Teutons. Ils avaient aussi des divinités puisées aux sources gréco-romaines ; ils étaient devenus enfin fétichistes, ainsi que la plupart des peuples du nord de l'Europe.

*Nouveau Monde.* — Là régnait, lors de sa découverte, le fétichisme, avec encore quelques notions de la Divinité suprême. Ainsi au Pérou et au Mexique,

le culte était organisé, et, dans leur religion, les peuplades d'Amérique reconnaissaient un Dieu suprême créateur du ciel et de la terre, inconnu, invisible ; on ne lui avait pas élevé de temples, on ne l'adorait que mentalement. Il y avait là comme ailleurs, une trinité, et même des vestales comme chez les Romains. Au Mexique le Dieu suprême s'appelait Teotli ; c'était l'Etre irrévélé.

*Amérique septentrionale.* — Les sauvages admettaient, en général, un Etre suprême qu'ils appelaient Manitou ou Esprit. Quelquefois le soleil était considéré comme étant le Manitou ; ils croyaient à l'existence d'une âme, non seulement chez l'homme, mais encore dans les animaux, les arbres, etc. Suivant eux l'âme humaine était une ombre qui survivait au corps qu'elle avait habité, et sa dernière demeure s'appelait le pays des ancêtres ou des esprits. C'était une région invisible où régnait un printemps perpétuel, et couverte d'immenses forêts où abondait le gibier. Là les morts recommençaient une nouvelle existence et tous les biens de la vie leur étaient prodigués sans peine ni travail de leur part.

Nous passons à Henri Martin ; dans son *Histoire de France* il dit que les Gaulois venus de l'Inde, comme les Grecs et les Latins, avaient tiré leur langage du sanscrit qui était l'idiôme sacré des Brahmanes, et qu'à travers des notions un peu obscures, on ne retrouve pas moins partout quelques-unes des croyances fondamentales de la théologie brahmanique : « Les Esprits et le monde invisibles sont immortels, l'esprit impérissable passe d'un corps dans un autre, et de ce monde dans des mondes

meilleurs. La mort n'est qu'une transition entre deux vies ». Il se base sur Strabon, César, Diodore de Sicile et Lucain.

*M. J. B. F. Obry.* — En 1863, un membre de notre Académie (Amiens), et grand savant, M. Obry, a, entre autres travaux, édité un ouvrage qui a pour titre : *Du Nirvana bouddhique*. Ce n'est pas un spectacle banal de se représenter, à près de 40 ans de distance, cet ancien magistrat luttant courageusement et l'on peut dire aujourd'hui victorieusement contre des maîtres tels qu'Eugène Burnouf et Barthélemy de Saint-Hilaire, qui soutenaient alors la théorie du néant posthume des bouddhistes vertueux, à titre d'exonération des transmigrations vers un état inférieur, imposées aux autres. M. Obry établit que le mot *Nirvana*, quoique signifiant anéantissement, n'emporte aucunement l'idée du néant, et que cet anéantissement est celui qu'on trouve dans le Christianisme sous l'expression de *mourir au monde*, c'est-à-dire de faire les plus grands sacrifices du corps pour sauver l'âme. Le Nirvana ainsi compris, ressemble singulièrement à notre : *Requiescat in pace*.

Il est arrivé avec le Bouddhisme ce qui se présente dans toutes les religions. Chacune d'elles a contre elle toutes les autres, et dès que, dans l'énoncé de ses doctrines, un mot prête le flanc à quelque obscurité, on ne manque jamais de l'interpréter dans le sens le plus défavorable. Cet anéantissement, à titre de récompense des bonnes œuvres, est tout simplement une monstruosité, et M. Obry en bon magistrat en a fait bonne justice.

Il en est de même en ce moment avec les Hébreux ;

ils avaient des statues et des statuettes idolâtriques, d'où l'on infère aujourd'hui qu'ils n'étaient pas monothéistes. C'est comme si l'on disait que les chrétiens sont polythéistes parce qu'on les voit agenouillés devant des statues ou des images des personnages qu'ils vénèrent, ou parce qu'ils portent sur eux des amulettes. Les idoles que Rachel, la fille de Laban, avait soustraites à son père ne devaient pas être considérées comme bien terribles, puisqu'elle les avait cachées sous le bât d'un chameau et s'était assise dessus.

*Victor Duruy.* — A publié sous le second empire, une *Histoire ancienne* qui aboutit aux mêmes constatations que celles des autres auteurs. Parlant des plus anciennes sociétés il s'exprime ainsi : « Des colonies sémites établies entre le Tigre et la Méditerranée peuplèrent l'Afrique septentrionale. C'est dans le sein de cette race, née au désert, au milieu d'une nature simple et immuable, que devait se conserver, avec toute sa splendeur et toute sa pureté, le dogme du Dieu unique ».

« En Egypte, dit-il, la classe sacerdotale et la haute société avaient des doctrines plus élevées que la foule, et cherchaient à se rendre compte des grandes questions que l'homme se pose toujours sur le monde et sur lui-même. On voit dans les rituels funéraires qu'ils croyaient à un seul Dieu. A Thèbes on adorait celui qui n'avait pas eu de commencement et ne devait pas avoir de fin ». Il cite une définition fort belle de l'histoire des peuples de l'Orient d'après Maspero :

« Le dieu s'appelle *Ammon* quand il amène à la

lumière la force latente des causes cachées, *Imhotep* quand il est l'esprit qui résume en soi toutes les intelligences, *Phath* quand il accomplit toutes choses avec art et vérité, *Osiris* quand il est le dieu bon et bienfaisant ». « Tous les types divins se pénétraient réciproquement et s'absorbaient dans le Dieu suprême. Leur division, même poussée à l'infini, ne rompait en aucune manière l'unité primitive de la substance divine; on pouvait multiplier à volonté les noms et les formes de Dieu; on ne multiplia jamais Dieu ».

M. de Crozals, professeur d'histoire, a écrit, en 1884, une copieuse histoire classique de la civilisation, et, quoique porté à croire que l'humanité a débuté avec le fétichisme, puis est passée au polythéisme, pour arriver plus tard au monothéisme, il confirme néanmoins l'opinion générale quand il entre dans les détails historiques. A propos de la trépanation pratiquée pendant la période néolithique, il dit ceci : « A ces traits, même à ces faiblesses, à ces erreurs, nous reconnaissons l'homme. Dès le plus lointain passé, il est tourmenté par la préoccupation d'un au-delà dans lequel il souhaite de continuer sa vie d'un jour. Ces témoignages d'une époque, dont la date reculée effraierait peut-être notre imagination, sont de nature à confirmer dans leur sentiment ceux qui font de la religiosité un attribut essentiel de l'homme, et qui le distinguent, à ce seul trait, des autres espèces animales ».

Nous continuons à citer M. de Crozals.

*Egypte.* — « Il ne paraît pas douteux que les prêtres s'élevèrent de bonne heure à une conception monothéiste. On lit dans le papyrus *Sallier* : « Salut

à toi l'unique. « Dieu âme du monde, éternel voyageur des siècles, Ammon, vaste dans ton immensité ; « toi qui t'es formé toi-même et dont les desseins ont formé le plan du monde ». Les monuments, à leur tour, parlent le même langage : « Dieu seul est un, seul vivant en vérité ; il a créé et n'a point été créé ; il s'engendre lui-même ».

« La diversité des noms de la Divinité n'empêchait pas la croyance en un Dieu unique. Sous des dénominations différentes, les Egyptiens, comme la plupart des autres peuples n'adoraient qu'un seul et même Dieu, ou considéraient les divinités locales comme les émanations du Dieu unique. Quant à l'immortalité de l'âme, aucun peuple n'eut une foi plus robuste que les Egyptiens. Leurs monuments funéraires et les soins qu'ils prenaient d'embaumer leurs morts en fournissent la preuve ».

*Religion védique.* — « Au spectacle des choses l'imagination de l'Arya développa rapidement les germes religieux que la nature avait mis en lui, et qui lui furent communs avec toute sa race..... Dès que sa pensée se fixe et que dans le cercle des puissances cachées qui l'environne, il cherche pour en faire son dieu, la force maîtresse, l'élément sans lequel rien ne serait et duquel tout procède ; c'est la lumière qu'il adore, c'est la source de toute lumière. *Indra* qui devient l'objet de son culte enthousiaste. La religion védique, a dit Quinet, est la révélation par la lumière. *Indra* est la plus haute expression de l'idée divine ; on l'adore dans le ciel azuré, dans le grondement de la foudre, dans l'immensité lumineuse de la voûte céleste. Il a la force créatrice, l'esprit de

souveraine équité; il est le principe de toutes choses, le maître des créatures ».

*Mazdéisme.* — « Dès la plus haute antiquité, les Iraniens adoraient un Dieu unique, tout-puissant, omniscient, *Ahura-Mazda*, le souverain que nous désignons sous le nom d'Ormuzd. Incrée lui-même, il a tout créé par la puissance de son verbe; rien n'existait avant lui. ni esprit, ni matière.... Le culte qui se passait de temple et d'autel n'avait, dans le principe, d'autre objet que la purification de l'âme.... Séparée du corps l'âme subit un jugement, et le génie *Rashnou* pèse dans une balance infaillible, ses bonnes et ses mauvaises actions. Le pont *Çnivat* est jeté sur l'enfer et mène au Paradis. L'âme coupable ne peut le franchir. L'âme pure le traverse sans défaillance et va prendre, devant le trône d'Ormuzd, la place qu'elle doit garder jusqu'à la résurrection des corps. »

*Le culte de l'ancêtre.* — « Ce ne fut pas un des caractères particuliers de la société romaine, mais un des traits communs à tout un groupe de peuples... Prenons à l'origine un groupe familial aussi restreint que possible. Le père meurt. Il est enseveli pieusement, on enterre avec lui les choses dont on suppose que son ombre aura besoin dans le monde souterrain: des vêtements, des armes; parfois on égorge sur sa tombe des chevaux et des esclaves, dans la pensée que ces êtres, enfermés avec le mort, le serviront dans le tombeau, comme ils l'ont servi durant sa vie. On verse sur sa tombe le lait, le miel, le vin. Pour lui on apporte des gâteaux, des mets divers. C'est avec cela qu'on réjouit les morts, car leur ombre a les mêmes besoins que l'être vivant. »

*Phéniciens.* — « Les Phéniciens plus commerçants, étaient moins idéalistes. Leur religion est faite d'emprunts, tient le milieu entre l'Égypte et la Chaldée où elle était placée. Comme tous les peuples primitifs et ignorants, ils avaient pour les forces de la nature un respect allant jusqu'à l'adoration. Les grottes, les rochers, les sources, les rivières reçurent leurs hommages et, dans les sites grandioses où la nature réunit les aspects divers qui charment ou terrifient, les anciens Phéniciens sentirent la présence d'un Dieu. »

*Grecs.* — « Les Grecs avaient avec un certain nombre de divinités, un dieu supérieur aux autres, dont le nom éveille l'idée du ciel lumineux : *Zeus* qui nous fait remonter aux origines de la pensée religieuse... Zeus habite l'*Ether*, c'est-à-dire le domaine de l'immuable et sereine splendeur, bien au dessus de l'épaisse atmosphère terrestre, de cette basse région obscurcie par les nuages et troublée par les tempêtes. Ce fut en antiquité, comme en puissance, la première divinité de la Grèce. Les Pélasges, qui ne connurent longtemps le nom d'aucun dieu, l'adoraient en lui donnant comme autel, la cime neigeuse des monts sur lesquels étincelle la lumière du jour. »

*Romains.* — « La religion primitive de Rome, comme celle de la Grèce, reposaient, l'une et l'autre, sur le naturalisme, c'est-à-dire sur cette tendance à faire des dieux avec les forces de la nature. Mais si, dès l'origine, chacun de ses peuples aperçut Dieu dans le monde, le monde aussi les frappa diversement et, suivant l'impression qu'ils en reçurent, leur

Dieu prit des caractères différents. Il semble que les Hellènes, race heureuse et riante, aient surtout éprouvé, aux premiers jours, le plaisir de se sentir vivre ; une sorte d'ivresse s'empare d'eux, en face de cette nature dont la beauté les enchante.... Le Romain aussi saisit Dieu dans le monde, mais il le saisit surtout comme puissance supérieure, comme force inconnue et terrible qui le dépasse et l'épouvante. A Rome on n'a garde de chercher à désigner la divinité d'une manière précise ; on la priait en disant : « Qui que tu sois, dieu ou déesse. »

« Faut-il admettre, comme on l'a proposé, que dans l'origine le Romain adorait une divinité puissante, ou même la divinité en général, le père céleste, *Divus pater*, et que ses dieux multiples n'étaient que des aspects de l'action toujours présente d'un dieu bon et tout-puissant, comme des fractions de la Divinité ? Ces attributs du Père céleste auraient été ainsi exprimés par des épithètes dont la liste plus ou moins longue se déroulait à la suite du nom de Dieu, et, par un penchant naturel à l'homme de prêter une existence à ce qu'il a nommé, ces épithètes devinrent peu à peu autant de dieux distincts. »

On voit que luttant contre l'évidence, et ne voulant point renoncer à son fétichisme et à son polythéisme primordiaux, l'auteur cherche à se tirer d'affaire en prenant finalement, les formes dubitative et interrogative.

M. Réthoré, ancien professeur de philosophie, a publié en 1894 et 1896, peu avant sa mort : *Science des Religions* et *Philosophie de la religion*, dans ce dernier ouvrage on lit :

« La religiosité s'est manifestée dans l'homme du moment où il a commencé d'exister. C'est un fait que l'idée religieuse se trouve maintenant dans l'esprit humain ; on en peut conclure qu'elle y a toujours été. En effet, puisqu'elle s'est développée par degrés, nous pouvons remonter du degré actuel au premier. Ce premier degré, nous le trouverons petit sans doute, mais il ne sera pas rien, car ce qui n'est pas quelque chose n'est pas susceptible de développement. Donc l'idée religieuse est inhérente à la nature humaine, et, si obscure qu'elle ait été dans le principe, elle n'en était pas moins réelle. De même que le chêne est dans le gland, de même l'homme entier est dans son germe... A ceux qui admettent un état pré-religieux, c'est-à-dire un état où il n'y avait pas de religion, le judicieux E. Tylor pose cette simple question : comment les partisans de l'évolution expliqueront-ils que les degrés successifs procèdent l'un de l'autre ? Cette explication n'a jamais été donnée et ne le sera jamais. »

me ver  
« Sans doute il a existé toujours des athées, mais l'athéisme n'est partout qu'à l'état erratique et éventuel. L'esprit humain a une tendance constante à rechercher la cause des effets, c'est là un des attributs de son intelligence ; il est dominé par l'idée de causalité ; il obéit à un entraînement naturel et irrésistible : la curiosité ; il aspire à connaître et à se rendre compte. Ne pouvant concevoir un effet sans cause, ni remonter de cause seconde en cause seconde jusqu'à l'infini, il est forcé, en vertu des lois logiques qui gouvernent son intelligence, de s'arrêter à une cause première et, par conséquent, de croire en

Dieu qui n'est pour lui, dans le principe, que la grande cause première. D'où il suit qu'il ne peut être athée et que, bien qu'il puisse n'avoir qu'une idée vague et confuse, tout d'abord, d'une puissance supérieure, néanmoins il est théiste au fond, et même monothéiste... Que le monothéisme soit primitif, c'est une vérité dont nous ne pouvons douter, car sur ce point la psychologie confirme le témoignage de l'histoire. E. Renan et Michelet après lui, ont dit dans leur style imagé : « Le désert est monothéiste. » Nous croyons nous que la montagne et la plaine le sont aussi, et nous disons simplement : l'esprit humain est monothéiste. »

« Si après avoir considéré l'idée de Dieu dans la conscience individuelle, nous la considérons dans l'humanité, nous verrons que, partout et toujours, les hommes ont cru à l'existence de Dieu. »

« Homère, Hésiode et tous les poètes qui leur sont antérieurs, décrivent les cérémonies religieuses des temps fabuleux. Hérodote et tous les historiens font mention de la religion de tous les peuples dont ils parlent. Platon dit que jamais personne n'a persévéré, depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse, dans l'opinion qu'il n'y a pas de Dieu. » « Parcourez la « terre, dit Plutarque, vous trouverez des villes sans « murailles, sans lettres, sans lois, sans monnaie, « qui ne connaissent ni les gymnases ni les théâtres, « mais vous ne trouverez nulle part une ville sans « temples, sans prières et sans sacrifices. » D'après Cicéron, « il n'est point de peuple si cruel et si sauvage, qui ne sache qu'il faut avoir un Dieu, même lorsqu'il ignore quel Dieu il faut avoir. »

« C'est une erreur de croire que le polythéisme soit la négation de l'unité de Dieu. L'un précède logiquement le multiple... C'est Voltaire qui, le premier, a combattu la doctrine par laquelle Hume avait essayé de prouver que le polythéisme a précédé le monothéisme. »

« L'opinion de Voltaire a trouvé en ce siècle un grand défenseur dans M. A. Pictet qui, dans son ouvrage : *Les origines indo-européennes* (vol. II p.651) examine la question de savoir si, chez les Aryens, avant leur séparation, le polythéisme a précédé le monothéisme. Dans une savante étude sur le sanscrit, il prouve que les objets naturels ayant d'abord tiré leurs noms de leurs qualités physiques, n'ont pas été primitivement considérés comme des divinités, et il en conclut que les populations aryennes n'ayant pas été polythéistes, ont dû être monothéistes dans le principe. A ces preuves fondées sur la philologie, il ajoute des arguments psychologiques : il démontre que l'esprit humain a dû aller du simple au composé, de l'un au multiple, que le polythéisme est né du besoin de chercher des intermédiaires entre l'homme et l'Être-suprême, et qu'il a pu s'établir ainsi sans détruire tout à fait le monothéisme primitif. »

« Cette doctrine a été combattue... mais dans ce débat M. Pictet paraît avoir pour lui la psychologie d'abord et ensuite les faits eux-mêmes. Sur ce point M. E. Tylor s'exprime ainsi : il serait aussi déraisonnable d'admettre une différence dans les lois de l'esprit humain en Australie et en Angleterre, au temps des habitants primitifs et à celui de la

construction des maisons en fer, que de soutenir que les lois chimiques n'étaient pas, au temps des formations houillères, les mêmes qu'aujourd'hui. »

« L'homme cherche partout le Dieu *inconnu* dont il n'a qu'une idée obscure et confuse ; il le cherche et le trouve dans toutes les parties de la nature... Mais cette idée qui est en lui et qu'il transporte aux différents objets, n'a-t-elle pas l'unité pour caractère essentiel ? Du reste on se trompe assez souvent sur l'origine et la nature du polythéisme. En général il est l'œuvre du sacerdoce. Les prêtres ont une tendance à multiplier leurs dieux ; cela se conçoit : un dieu ou une déesse de plus, c'est un sanctuaire nouveau, une *Maison de Dieu* nouvelle à établir, et l'on sait ce que chez les Grecs, rapportaient au clergé les oracles de Dodone et de Delphes ; l'on sait aussi que, chez les juifs, une seule maison de Dieu suffisait à nourrir toute une tribu (1).

M. Rethoré déclare qu'il a basé son argumentation principalement sur le savant indianiste Max Müller et sur la linguistique ; sur Castren, Volney et autres ; il conduit le lecteur successivement en Assyrie, en Phénicie, chez les Carthaginois, les Moabites, les Philistins, les Juifs ; chez les Touraniens et les Sémites, en Chine, en Afrique et en Amérique et jusque dans les îles du Pacifique ; à ce sujet les intéressés se reporteront avec fruit aux textes de son premier ouvrage (2).

(1) *Philosophie de la Religion*, par Rethoré, pages 97 à 102.

(2) *Science des Religions*, par le même, pages 59 à 65. — Paris, Pedone, 13, rue Soufflot.

*M. Bonet-Maury.* — On a dit quelquefois que le bouddhisme est une religion sans Dieu ; voici ce que M. Bonet-Maury que j'ai déjà cité ici antérieurement, met dans la bouche du délégué bouddhiste au congrès de Chicago, M. Vinchand Gandhi, avocat à Bombay, en ce qui concerne Dieu et l'origine du monde : « Bouddha enseigne que Dieu n'existe pas « en tant que créateur du monde. Acceptant la théorie de l'évolution pour seule vraie, avec son corollaire, la loi de cause et d'effet, il interdit comme « vaine toute recherche sur l'idée de la création. « Néanmoins nous acceptons le Dieu suprême des « Brahmanes et des dieux inférieurs, mais qui sont « soumis à la dite loi. Ce Dieu suprême est tout-« amour, toute miséricorde, toute beauté ; il abaisse « sur les êtres un regard impartial (équitable). »

Bien qu'il ne paraisse pas omnipotent, il faut convenir qu'un Dieu qui est tout amour et toute miséricorde est fort apparenté avec le Dieu des peuples civilisés. D'ailleurs si son action devait être nulle, le dieu des Bouddhistes n'aurait plus de raison d'être.

Nous arrêtons ici les citations puisées dans les auteurs modernes, et terminerons par quelques lignes sur le culte de Mithra, et surtout sur la religion des Hébreux.

Le culte de Mithra, d'après Porphyre avait pour objet de faire connaître Dieu comme étant le créateur et père de toutes choses et de tous êtres. Ses mystères expliquaient le sens de la vie présente et avaient, au fond, pour but de calmer de la crainte de la mort, de rassurer l'âme sur la vie future et, par la rémission des péchés, de la dispenser des existences expiatoires.

*Hébreux.* — Plusieurs prétendent, de nos jours, que les Hébreux étaient fétichistes ou polythéistes et ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme. Rien n'est plus inexact. Le monothéisme s'étale tout au long dans la Bible depuis la création jusqu'à la fin du livre, et l'immortalité de l'âme y est relatée fréquemment. Une histoire nationale ne doit pas être, au surplus, un code religieux complet, même sous un régime théocratique, aussi quoique la foi se perdit souvent dans la population, le principe n'était pas moins sauf.

Il suffit de rappeler que d'après la Genèse, Dieu créa le monde après avoir dissipé le chaos, et disposa tout successivement dans un ordre qui a été reconnu exact par la science paléontologique. On voit ensuite Dieu se manifester à Adam, à Noé, à Abraham, à Moïse et autres. Ignorants et primitifs les Hébreux s'étaient facilement laissés séduire, sous le rapport religieux, par les Egyptiens qui les avaient retenus en servage, quand Moïse, afin de remettre son peuple dans le bon chemin, et le rénover, le fit voyager pendant quarante ans, édictant sa loi dans l'intervalle. D'ailleurs les prophètes, les prêtres, quelques rois, enfin les intellectuels comme on dit aujourd'hui, ont invoqué le Dieu unique, depuis Melchisedech, roi de Salem qui accueille Abraham avec ces paroles : « Béni soit Abraham par le Très-Haut, Dieu, créateur  
« du ciel et de la terre ». Jusqu'aux Machabées, en passant par le psalmiste et tant d'autres.

Quant à l'immortalité de l'âme, l'auteur du livre de Tobie fait dire à celui-ci : « L'aumône délivre de la  
« mort ; c'est elle qui purge des péchés et fait trouver

« miséricorde et vie éternelle. Nous sommes les fils  
« des saints et attendons la vie que Dieu donnera à  
« ceux qui jamais ne changent de foi en lui ». Et  
parlant à son fils, il lui dit : « Quand Dieu aura pris  
« mon âme, ensevelis mon corps ».

Job prophétise ainsi : « Je sais que mon rédemp-  
« teur vit, qu'au dernier jour je me lèverai de terre...  
« et en ma chair verrai Dieu... Cette espérance est  
« mise en moi ».

Sapience. — « Dieu a créé l'homme à l'immortalité  
« et l'a fait à l'image de sa semblance... Combien  
« qu'ils (les justes), aient souffert tourments devant  
« les hommes, leur espérance est pleine d'immor-  
« talité ».

Isaïe. — Mais tes morts, Seigneur, vivront et  
« nos corps ressusciteront » etc., etc.

En résumé, devant ces nombreux témoignages,  
ne semble-t-il pas que la primordialité du monothé-  
isme avec ses conséquences logiques : la responsa-  
bilité humaine et la sanction par l'immortalité, cons-  
tituent aujourd'hui une thèse fort soutenable ?

Ce monothéisme premier serait ainsi l'expression  
embryonnaire de la religion à laquelle la philosophie  
donne le nom de *naturelle* et qui pour justifier ce  
titre doit évidemment être la première dans l'ordre  
chronologique.

L'auteur de cet écrit n'a d'ailleurs aucunement la  
prétention d'apprendre du nouveau à son auditoire  
ou à ses lecteurs ; ce qu'il a relevé est du domaine  
public ; il n'a voulu que faciliter le travail des cher-  
cheurs en leur offrant, réunis en un faisceau, un  
certain nombre de documents et d'études historiques

épars. Ceux qui désireraient traiter cette question avec plus de développement pourront avoir recours à un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de « Théisme » et duquel ce qui précède est extrait.

Et maintenant la parole appartient à nos contradicteurs.

*Amiens, le 22 juin 1900.*

H. CAMERLYNCK





# Marie-Chrétienne

---

## LÉGENDE AMIÉNOISE

---

*Lecture faite à la Séance publique de l'Académie  
du 26 Janvier 1900.*

---

### INTRODUCTION

---

- « Tout par edlo, da l' citadelle,
- « A l'einne d' chés march's de ch' fossé
  - « Eincaissé,
- « Est ch' treu d'où que s' muche l' sorcielle,
- « L' sorciell' qu'eingloutit chés eifants
  - « Tout vivants.
- « N'approch' point par lo, jonn' fillette :
- « Fuis ch' l'eindroit meudit, jonn' garchon :
- « Mari'-Chrétienne est lo qu'all' guette !
- « Mari'-Chrésienn' guette ch' mouqu'ron ! »

Ch'est einne histoire èqu' du teimps d' min jonne âge,  
No mère, à l' veille, avant d' nous eindord'ler,  
Contoit souveint por nous foir' rester sage  
Afan qu' no père, à l'ais', puch' travailler.

Mari'-Chrétien'n' ! sitôt qu'alle ouvroit s' bouque  
Por ein d'visier, laissant ein r'pos, sin rouet,  
Os étoit pu einteind' brouir einn' mouque  
Da l' moisonnée où teinmoit ch' tchot crachet.  
Mes frèr's, mes sœurs, mi-mêm, preins d'einn' peur bleue,  
Vite, einfonçoim's no têt' da ch' creux d' sin gron,  
Et même ch' cot n'osoit pus r'muer s' queue  
Afan de n' point troubler ch' sileinche d' plomb.  
Du diab' si l'ein d' nous eut's airoit l'vé s' tête :  
« Mari'-Chrétienne a s' pronm'noit da ch' quartier !  
Mari'-Chrétien'n' nous guignoit pa l' fernête !  
Mari'-Chrétien'n' descheindoit pa ch' grinier,  
Ses yux milants, faisant claquer s' macoire  
D'ou dépassoient deux deints longs con'm' des crocs,  
Dessaquant s' langue et, d'einn' seule avaloire,  
Prête à mainger tous chés brayeux d' marmots. »  
Pis, duchett'maint, nous preindant par el taille  
L' mèr' dégrafoit sarraux et tabliers,  
Et pou s'n aller dodo, bientôt l' marmaille,  
Bannier's au veint, grimpoit chés escaliers.  
Alors chacun sans desserrer ses leuves  
Qu' por boisier nos pareints, tranquilles d' nous,  
Quittoinmes l' terr' por èch' poys d' chés reuves,  
Où qu' pou chés mioch's tout est bieu, tout est doux.

Ch'est einne histoir' qu'à min tour éj raconte  
A mes enfants, m' rameinteuvent mes viux.  
Mais ch' teimps n'est pus ouèch' qu'o s'anmus' d'ein conte :  
Mari'-Chrétienne a n' sait pus clor' chés yux.

## PREMIER CHANT

---

### **L' pocession d' chés Sants-German coucous**

« Sant-German coucous  
« Ch'est l' fête d' chés fous.  
« Edman ch'est no fête !  
« Ch'est l' fête d' Sant-Leu ! »

A pagn' si l' Nuit o r'tiré s' calipète,  
Si ch' grand boin Diu o mis sin ciel au bleu,  
Si chés cats-houins ont reinfiqué leu tête  
Da chés av'nell's de ch' viux cloquer d' Sant-Leu,  
Que d' chés moisons rédé's su chés rivières,  
Da tout's chés ru's conm' da tous chés culs-d'-sac,  
O voit sortir einn' baint' de ptchots misères  
Ayant l' panch' creus', mais d' gatté plein leu sac.  
Ch'est d'man no fêt' ! gno rien d'eutr' qui les teinte.  
Ch'est d'man no fêt' ! chacun s'est einseuvé  
Pou l' pocession, quittant s' mèt' qu'a s' larmeinte  
Parc' que ch' mouqu'ron par ell' n'o 'té gavé.  
« S'il alloit tcherr' malad' ! Diu ! qué lapide ! »  
Bast ! n' brayez point ; vo ptchot n'est mi' perdu.  
Ch'est d'man no fêt' ! si pou l'heur' s' panche est vide,  
I boiro doubte edman, quitt' d'êtr' peindu.  
Mais pou l' monmeint, bayez là-bos, l' marmaille  
Qui s'écannille et piaill' conme d's oisieux.  
Ah ! disez donc, pou des einfants d' pauvraillie,  
Disez, qu'i sont bien joufflus, fan glorieux.  
Pis ravisez conme i défil'nt d'attaque,  
Crân'maint conduits pa ch' clairon pis ch' tambour.  
Ch'est d'man no fête ! et l's-e vlo da l' Queu' d' Vaque,  
I vont torner par el Fontagn' d'Anmour.

Ch'est d'man no fêt' ! bayez, bayez chés mioches,  
Tertous aussi rétus qu' des ptchots boins Diux,  
F'sant résonner su ch' pavé leus galoches,  
Armés d' soleils ; bayez chés fill's, chés fiux  
S'égaviotter ein chuchant leus candeilles :  
Ch'est d'man no fêt' ! Sants-Leu, dégrouillez-vous,  
Foisez vos flans, d' chés lapans s'couez ch's oreilles.  
Chés Sants-German ch'est d's ein-r'tard pis des fous.

Vlo l' pocession, tout là-bos, qu'all' rapasse...  
Qu' chés galibiers, min Diu ! sont berdouillés.  
Leus longs cavieux, touillés comme einn' crignasse,  
Les foitt'nt sanner à des moutons mouillés.  
Bai' ! qu' cho put foire èqu' dépass' leu loquette ?  
Cho n'est-i point ch' drapieu d' chés innocheints ?  
Acoutez-l's-e canter : Ch'est d'man no fête !  
Ch'est l' fêt' Sant-Leu ! Ch'est l' fête d' chés brav's geins !  
Ch'est d'man no fête ! oui, da toute l' Cœuchie,  
Chés panch's i s'ront bourré's conm' des canons.  
Tous vont s' gaver, mier l' gatté à l' louchie.  
Ch'est d'man no fête ! après... os avis'rons.  
Ein atteindant, qu'o prépare l' castrole.  
Cho n'est mi' l' jour de d'visier corbillard.  
Feut savoir preinde èch' plaisi qui vous frôle.  
Ch' Soleil ne s' much' mi' toujours pou ch' lazard.  
Riez, cantez, foit's aller vo cliquette ;  
Usez vo langue à berd'ler, nom d'ein bleu !  
Et qu'aujord'hui tout ein chacun répète  
Avec chés cloqu's de ch' viux cloquer d' Sant-Leu :

« Sant-German coucous,  
« Ch'est l' fête d' chés fous  
« Edman ch'est no fête !  
« Ch'est l' fête d' Sant-Leu ! »

---

## DEUXIÈME CHANT

---

### Da ch' quartier d' Sant-Leu

Mais quoi qu'i gno, tout là-bos, qu'o s'actionne  
Et qu' chés geins cour'nt con'm' des cachés-perdus ?  
L' plach' des Minim's alle est fan noirette d' monne :  
Des fanm's mitan agorés, à bros nus,  
D'visant, riant à foir' danser leu panche,  
T'nant leu mouqu'ron, janmois à bout d' chucher ;  
D's eufants qu'essui'nt leu roupie à leu manche ;  
Des bell's fillett's, rétus's à foir' loucher.  
L' long de l' Cœuchi, r'luquez su ch' pos d' chés portes,  
A chés fernèt's ed camb's, à chés griniers,  
Ch'est un touillis d' geins, d' cots, d' tchiens pis d' tout's sortes ;  
Ch'est ein branl'-bos da tous chés ptchots quartiers,  
Mis da l'émoi pa ch' l'arrivé d' chés mioches  
Qui, leu annonch' de l' fèt' foite à chés geins,  
Ont racruté par lo, da l' ru' des Coches,  
Einn' pauv' lazard' qu'a n'o pus ses boins seins.  
D'pus ch' Baraban, l' baird' joyeuse el l'ahère,  
Por s'anmuser, sans bluque d' méchainc'tés,  
L' tire, l' ratire et pa-d'avant, pa-d'rière,  
Par sin cottron à fleppes d' tous côtés,  
Par ses vieill's loqu's, quand cho tchait, pa s' tignasse,  
Pis, tout d'ein cœup, chés eufants dans'nt ein rond,  
Ch' peindant que l' foul' qui, d' pus ein pus, s'anmasse,  
Cante avec eux chés cœuplets d'einn' canchon :

« Eimbrachez-nous, ma sœur Marie,

« Ma sœur Marie

« Eimbrachez-nous.

« Consolez ch' tchot eufant qui crie :

« Foisez-li vos yux doux, fan doux.

« Si qu'o nous eimbrachez, seurette,  
« Si qu'o nous eimbrachez  
« Diu vous mettro da s' cabernette,  
« F'sant vo ànm' nette  
« Ed tous péchés. »

Et l' boinn' Mari' qu'est foite à sin martyre,  
Loin d' s'épeuter, s' laiss' conduire par chés tchots,  
Pis, guignant ch' monn', vlo qu'a s' déclaque à rire,  
S'arrachant s' gav' pou foir' sortir chés mots :

« Ah ! Ah ! Ah !  
« Mari'-Chrétienne, alle est sotté.  
« Alle est sott'. Ch'été ch' cat-houin,  
« Qu'i o maingé s' pauv' jugeotte,  
« Ah ! Ah ! Ah !  
« Qu'i o maingé s' pauv' jugeotte  
« Pou li donner du tintouin.  
« Mari'-Chrétienne, alle est sotté,  
« Ah ! Ah ! Ah !

« Ah ! Ah ! Ah !  
« Mari'-Chrétienne, alle est sotté.  
« Alle est sott'. Ch'été ch's enfants  
« Qu'ont mis s' pauv' tête ein compote,  
« Ah ! Ah ! Ah !  
« Qu'ont mis s' pauv' tête ein compote,  
« Ein ieu foit torner ses sangs.  
« Mari'-Chrétienne, alle est sotté,  
« Ah ! Ah ! Ah !

« Ah ! Ah ! Ah !  
« Mari'-Chrétienne, alle est sotté.  
« Alle est sott'. Ch'été chés geins  
« Qu'ont mis s' chervelle ein maclothe

« Ah ! Ah ! Ah !  
« Qu'ont mis s' chervelle ein maclote  
« Tant qu'ils l'ont gavé d' tormeints.  
« Mari'-Chrétienne alle est sotte,  
« Ah ! Ah ! Ah ! . . . »

Bientôt chés goss's, ardillonnés pa l' foule,  
Ju'nt avu l' sotte einn' parti' d' youcoucous,  
Cour'nt pis racour'nt autour de l' pauv' Sans-Boule,  
Ein li f'sant peur ainsi qu' des leups-warous.  
Et no lazarde, habituée à ch' l'aubade,  
Teind ses bros por agripper ch's innocheints.  
Oui, mais chaque mioch', lâchant sin canmarade,  
S' seuve ein poussant des cris, des hurlémeints :

« Hou ! Hou ! Hou ! Mari'-Chrétienne !  
« Mari'-Chrétienne !  
« Hou ! Hou ! Hou !  
« Gar' vlo ch' diab' qu'il accourt pou t' preinne  
« Pis t' foir' griller aveuc tes poux.  
« Allons, dis tin pater, Marie,  
« Allons, dis tin pater,  
« Car tu t'n irois, malgré t' brairie,  
« Conme einn' furie,  
« Droit da l'enfer ! »

Alors, Mari', toujours docile à ch' monne  
Qui, sans décess', s'égaviotte à crier,  
D'ein ébondif, conme échoui', s'apponne,  
Pis crois' ses bros, foit chés seimblant d' prier.  
Mais l' foule réclanm' : « Dis-nous, Mari'-Chrétienne,  
« Dis-nous, tout heut, ein morcieu d'oraison ? »  
Vite, l' lapid', bafouille s' tchotte antienne,  
Ch' peu qui li rest' du teimps de s' plangn' raison :

« Ah ! Ah ! Ah !  
« O grand boin Diu ! qu' tin fiu o reindu père,  
« Que ch' Sant-Esprit, ch' derrain, o soit tayon,  
« Pauv' tchot mouqu'ron !  
« Ah ! Ah ! Ah !  
« Pauv' tchot mouqu'ron !  
« Fois que ch' lazard i s'épluqu' de s'misère,  
« Chaqu' jour donn'-li du pan tout plein sin gron,  
« Ah ! Ah ! Ah !  
« Tout plein sin gron,  
« Tout plein sin gron,  
« Si ch' paradis est pou ch' ti qu'o l' souffranche,  
« Pourquoi ? min Diu ! avoir si heut porté  
« T'n éternité ?  
« Ah ! Ah ! Ah !  
« T'n éternité !  
« O n' reimplit mi' s' panche avu d' l'espéranché.  
« O grand boin Diu ! sais-tu, pou no santé ?  
« Ah ! Ah ! Ah !  
« Pou no santé  
« Veut miux l' poté' . »

Sin sangne d' croix fini, cleué' su plache,  
Mari'-Chrésienn' qui, par tchœur, sait s' leçon,  
D' tous ses pus miux montre s' pus laid' grimache,  
Dessaque s' langu' dusqu' ein bos d' sin meinton,  
L' faisant torner tout à l'eintour de s' bouque,  
Tout' grande ouverte ainsi qu'einn' geule d' four,  
Carquill' des yux conme einn' glangn' qu'a s' déjouque,  
Pis fois einteinne ès complante d' chaqu' jour :

« Ah ! Ah ! Ah !  
« A l' so-sott' Mari'-Chrétienne,  
« Geins d' Sant-Leu, da vo bointé,  
« Foisez-li vo carité,  
« Pisqu'o voulez bien l'einteinne,

« Tous all' vous égayiro  
« Tant que ch' boin Dieu vous l' laiss'ro.  
« Ah! Ah! Ah!  
« Tant que ch' boin Diu vous l' laiss'ro.

« Ah! Ah! Ah!  
« N' lapidez point trop l' lazarde,  
« L' lazard' qu'a vous réjouit.  
« Si s' canchon vous échouit,  
« Fremez-li s' bouque, à l' bavarde,  
« A l' bavard' qu'o toujours fan,  
« Aveuc un boin cantieu d' pan.  
« Ah! Ah! Ah!  
« Aveuc un boin cantieu d' pan. »

Alors, par chi, par lo, chés tchott's mérettes,  
Pis chés gros's fanm's s'aidiant d' leus poteintons,  
Fronchant leus bouqu's tout conm' des boutinettes,  
Foisant aller leus yux pis leus meintons,  
Rapproch'nt Mari' qui les atteind, fan sage,  
Et vienn't-e j'ter leu cantieu da sin sac.  
Pis, hureus', chaque ertourne à sin ménage,  
Ch' peindant, qu' chell'-lo preind ses clic et ses clac,  
Trotte et déval' conm' si que ch' veint l'einvole,  
Porsui pa l' baind' qui piaill' conm' des coqu'lets,  
Et da l' moison, tout frottant leu castrole,  
Chés fanm's sont coir berché's par chés cœuplets :

« Embrachez-nous, ma sœur Marie,  
« Ma sœur Marie,  
« Embrachez-nous.  
« Consolez ch' tchot enfant qui crie,  
« Foisez-li vos yux doux, fan doux.

« Si qu'o nous eimbrachez, sœurette,  
« Si qu'o nous eimbrachez,  
« Diu vous mettro da s' cabernète,  
« F'sant vo ân'm' nette. »  
« Ed tous péchés. »

. . . . .  
. . . . .

---

## TROISIÈME CHANT

---

### **Marie-Chrétienne**

D' d'où qu'all' vient ? Qui qu' ch'est que ch' l'archelle  
Qui l'o pondu' pis laissié' lo ?  
Disez si qu'alle est jonne ou vieille ?  
Ell'-même a n' sait mi' l'âg' qu'alle o.  
Ch' nom d' Mari'-Chrésienn', qui résonne  
Da tout Sant-Leu, d' qui qu' ch'est qu'a l' tient ?  
D' personn' pa l' raison qu' ch'est d' tout l' monne.  
O donn' bien ein nom à ein tchien.  
Bé ! quand all' connoitroit s' misère,  
Cho l' froit-i r'treuvor ès moison ?  
Chés boinn's et cœud's carèch's d'einn' mère ?  
Cho li reindroit-i s' pauv' raison ?  
Bast ! tant qu' chés monts r'gorgu'nt d'épluchures,  
Ch' leind'man n'est mi' pus noir que d'avant,  
Et, conme ein cot su d's affouétiures,  
Mari' s' porlèqu' toujours cantant,

Car a n' connoît mau ni souffranche,  
D'appétit à foir' maronner  
Cheux qu'ont l' moyen d'avoir einn' panche,  
Qui, pourtant, boudent ch' boin dîner.  
Ch' n'est mie elle, èqu' por ès toilette,  
Court, éblairé', tête à l'éveint,  
Mon d' chés bell's boutiqu's foire eimplette  
D'einn' bell' robe à l' mod' du monmeint,  
Et qui, l' leind'man, — ch' diabe i m'ètoque  
Sij' meins, — n' s'ro mém' pus boin à j'ter :  
Mari'-Chrélienn' n'o mi' que s' loque  
Et cho suffit pou l' conteinter.  
Quoi qu'cho li foit que ch' pan augmeinte ?  
Que ch' pauv' n'euch' point d' quoi pou l' poyer ?  
L' lazard' n'o mi' rien qui l' tormeinte,  
N'ayant d' boulanguer ni d' loyer.  
S' fanmill' ? ch'est l' foul'. S' moison ? ch'est l' rue.  
Sin lit ? chés marches d' l'Hôpital.  
Qu'i foich' bieu, que ch' ciel éternue,  
L' boinn' Mari' n' s'èin port' mi' pus mal.  
Ne l' plangnez point, car a s'èin fiche  
Tout autant qu' d'èin joli garchon.  
N'o-t-ell' point si seûr'meint que ch' riche  
Es liberté, s' croute et s' canchon.  
Cant', Marie, oui, cante, hé ! boinq' fille !  
A Sant-Leu, quartier d' chés lazards,  
Geins d' misèr', sont geins d' mém' fanmille ;  
Eintre eux chés minab's ont d's égards.  
T'es laide à foir' peur à l' Détresse ;  
Tes cavieux flott'nt tout einf'nouillés ;  
Tes loqu's i claqu'nt tout contre t' fesse  
Et pa l' crass' tes yux sont brouillés :  
Cant', Mari' ! T' voix sonn' conme einn' gatte  
Qu'est félée à grandmeint d'eindroits ;  
Tin chabot rigol' de t' chavatte  
Qui laiss' dépasser tes bouts d' doigts :

Cant' toujours, margré tout, quand même.  
Si t'étois belle o t' jalous'roit.  
T'es laid', ch'est p'tét' por cho qu'o t'ainme :  
Près de ch' bochu se r'drèche ch' droit.  
Oui, cant'; veut miux canchon qu' brairie.  
Chés brayeux sont des méchant's geins ;  
Einvoï l' tristesse à l' Maladrie ;  
D'aller l' joindre i s'ro toujours teimps.  
Cant' Mari', cant' toujours pis coire,  
Cant' pou ch' peup' qui t' foit l' carité.  
Cante, hé ! m' fill', cante, use t' macoire,  
Reinds-li s'n aumônne avu t' gaité.  
Cante, oui, cante à leu raquer t'n âme.  
Gav'-les d' canchons pou leus doucheurs,  
Et qu' toute i' vill' d'Anmiens proclanme :  
A Sant-Leu, tchott's geins mais grands tcheurs.

---

## QUATRIÈME CHANT

---

### A ch' martché su l'ieu

Ch'étoit sanm'di. L' marée étoit fan belle.  
Jouqué là-heut, ch' viux coq i battoit d' l'aile,  
Mawais de n' point povoir, conm' chaqu' réveil,  
S' miler da l' Sonme avuc èch gai soleil,  
Tell'meint d' batieux étoit plangne l' Queu'-d'-Vaque.  
L've's conm' chés glangn's et sitôt à leu taque,  
Berd'lant, piaillant à foire épaveuder  
Tout's chés cornaill's à l'eintour de ch' cloquer,

Chés hortillonn's, cassé's mais coir tillaches,  
Vit' guerlopoient pou coisir chés boinn's plaches,  
A l' gross'-mordiu, rangeoient chés mand's d'ognons,  
Chés ponmes d' terr', chés choux, chés poturons ;  
Foisoit'nt à l' rive einn' digue avu chés bottes,  
D' poirions, d' cél'ri, d' navieux et pis d' carottes.  
Déjo l' tchott' cloqu' d'Angelus du matan  
A l' cathédrale avoit tinté sin r'fran,  
Et l'echminé' d'el l'usine, einrheinmée,  
Raquoit da ch' ciel des gros cœuplets d' feinmée,  
A laissier craindr' qu'alle alloit étoquer  
Tout's chés rétus' moisonnett's de ch' Hocquet.  
Chés geins d' chés Bond's, débuquant d' leus cahutes.  
Fan débistraqu's, minab's, nids à disputes,  
S'étoit'nt mangé pus d'ein cœup leus gaviots.  
Pa ch' port d'Anmont, pa ch' Don, l' ru' des Majots,  
L' rue d'Eingoulveint, de l' Dodangn' pis des Grange,  
Pa ch' viux pont d' bos, pa ch' pus viux pont du Cange,  
Chés fanm's, si dru's qu'ein jour ed pocession,  
V'noit'nt à ch' martché pou foir' leu provision,  
Sans pus s' presser, s'n allant conm' des tortues,  
S' contant leus pangn's tout da l' mitan d' chés rues.  
Lors, da l' Queu'-d'-Vaqu', min Diu qué cafouillis !  
Ch'est des longs cont's à foir' crouler ch' paillis  
D' chés pauv's moisons sitôt qu'eine fanm' marcande :  
« Ravisiez donc, tchott' danme, einn' si bell' mande  
« Ed ponmes d' terr' qui cuittent conm' du lait.  
« Conm' os allez vir vos geins s' régaler.  
« Six liards de l' liv', ch'est brader s' marchandise.  
« N' vous tâtez point, allez... — Tiens qué bétise !  
« Qu'all' répond' l'eute, aveuc un si court gan  
« Que ch' ti de m'n honme... Ah ! si d' Monsieu d' Morgan,  
« J' possédois l' bours', j' vous acat'rois d'eimblée,  
« Sans lésiner, tout d'ein cœup, vo hat'lée.  
« Mais por norrir mes geins, ch'est ein einfer.  
« Ch'est d's avaleux, brav' fanme, à mier du fer...

« I n'ein feuroit. — Allons, assez d' vo conte...  
« N' patrouillez point chés mand's. . ch'est-i vo compte ?  
« Six liards ?... — Nan, chonq ?... — Six liards, pis ch'est à vous...  
« — Chonq, que j' vous dis... — Vo-t-ein, hé ! miée à poux. .  
« — Point si tant qu' ti... » Pus loin, einne eutre histoire :  
« Chés carott's-lo, combien ?... disez l' veindoire...  
« Trois sous !...— Trois sous ?...— Trois sous ! edsus sin pan  
« O n'ein maing'roit... — Taisez-vous, no lapan  
« N'ein vouroit mi'... — Laissez-l'... — Seûr, pis vos bottes,  
« Bé ! maingez-l's-e ; ch' ti qui compt' sur vos crottes,  
« Cré nom d'éseu ! ch' qui porro s' dir' volé... —  
« Veux-tu t'n aller, saquerdiu d' bec salé ! »  
A chaqu' monmeint el dispute a s'avive  
D'autant qu' par tous chés bouts l' foule alle arrive,  
Toujours pis coir'. Déjo chés glorieux  
D'einfants s' porsuit'nt à travers chés balieux,  
Ayant quitté bien vite ch' bros d' leu mère  
Pou s'ein aller cafouiller à l' rivière.  
Et da ch' marché su l'ieu ch' monne anmassé  
Pouss', cri', berdell' sans répit, eintassé,  
Bien souveint prêt à s' flanquer des torgnolles  
Ou s' dépieuter. A grand' pagn' chés carrioles  
Carqué's à rompr' peut'nt avancher d'ein tour.  
Chés : qué malheur ! s' mël'nt avu chés : bonjour !  
Reinforçant ch' bruit, là-bos, Mari'-Chrétienne  
S' déclaque à rire ein débitant s'n antienne  
A ch' monn' qui n'o mi' l' temps d'el l'acouler.  
Et tout cho grouill', vo, vient, sans s'arrêter,  
Bai, r'luqu', patrouill' chaque étal d'hortillonne.  
Ch'est tel micmac èqu' là-heut, su leu trônne,  
A l' Cathédral' tous chés sants, ébeubis,  
Much'nt-e leu tête implorant ch' paradis. ....

Bref, peindant ch' teimps qu' chacun s' touille et s' berdouille  
Pou marcander s' portion d'ognons, d' chitrouille,

Tout d'ein cœup ch' cri : « A l'ieu! ch' l'enfant! à l'ieu! ».  
Ch' cri qui vous r'tourn' da vo panch' vos boyeux,  
Met seins d'sus-d'sous tous chés geins de l' Queu'-d'-Vaque.  
Et vlo chaqu' mèr' prête à tcherre ein attaque :  
« Jou qu' cho s'roit-i, min bougre d' galibier?  
« Ch'est à r'noncher d' rester da ch' sal' quartier..  
« Min Diu! min Diu! quoi qu'i vo dir' sin père?...  
« — Mais tas d' la-clinqu', putôt qu' larmeinter, braire,  
« Courez, courez pou raveindr' vo einfant,  
« Vo pauv' charnel qu'est da l' fond de ch' coulant.  
« Dépêchez-vous, l' rivière est si profonne.... »  
Ein moins de rien chés batieux sont pleins d' monne  
Qui r'luqu', cafouille et charche d' tous côtés.  
Su l' riv', chés geins épinés, agités,  
Cri'nt, d'mand'nt, appell'nt pou l' dire à cheux drière.  
Ch' bruit court qu'einn' fill' vient d' se j'ter à l' rivière,  
Mais o n' sait point si ch' l'enfant est r'treuvé.  
Chés minut's sann'nt des sièqu's. « Seuvé! Seuvé! »  
Vite l' nouvelle ed bouque ein bouque all' vole.  
O s'offre einn' prise, o s' soulage, o s' console,  
Ch' peindant qu' da l'ieu, triné' pa ch' l'aviron,  
Mari'-Chrétien', sans lacher ch' tchot mouqu'ron,  
Dusqu'à ch' puchoir duch'maint s' laisse acconduire,  
R'monte et l' berchant bientôt s' déclaque à rire :

Ah! Ah! Ah!  
Tout da l' Queu'-d'-Vaque  
Au fond de l' raque,  
Mari'-Chrétienne all' l'o r'péqué,  
Ah! Ah! Ah!  
All' l'o r'péqué,  
All' l'o r'séqué.  
All' l'o r'péqué tout da l' rivière,  
All' l'o r'séqué pou l' reindre à s' mère.  
Sois sag', min tchot, dors, fois dodo.

Sinan ch' carimouéro viendro  
J'ter tout plein d' sorts da tin lolo.  
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!... »

Alors, treimpé' conm' des soupes d' minabes,  
Et s'ébrouant comme ch' veint da chés abes,  
Mari'-Chrétienne, à l' mèr' qui braît à sieux,  
O vit' reindu sin bougre d' galorieux.  
Déjo ch' martché o r'preins s' vie à disputes.  
El foule all' tchait aussi dru' qu' chés minutes,  
Ch' peindant qu'à ch' pont l' lazuré' vo s'assir  
N'ayant rien d'eutr' que ch' soleil pour l' sêchir.

---

## CINQUIÈME CHANT

---

### Chés caqu'toires

Dis donc, Lisa, ouèch' qu'il est t'n honme ?  
J' n'el l'ai mi' coir vu s' dessaquer  
D' sin treu?... — Il est parti su l' Sonme...  
Gno des batieux à décarquer.  
— Boin Diu ! tu n'ein fois ein d' ménage  
A ch' t'heur' ; tu n' nous lav'meint'ros pus...  
Ch'est ein modèl' tant qu'il est sage...  
Hein ! ma fill' ! comme il est rétus !  
— Bast ! Laïde, d' peur d'ein rabattre  
N' feut mi' si vite s' réjouir...  
Mais... dis-mé donc, tin diabe à quatre,  
Ch' qu'il o oublié d' t'échouir

Aveuc ses diri's d' l'eutre monne...  
Qué titiss' ! si l' mien li r'sannoit....  
— Quoi qu' tu li f'rois?... — J' li fich'rois s'pronne...  
I feuroit bien qu'i carrich' droit...  
— Tu f'rois tout conne l's eut's, hé! drôle...  
Mais ravise, os-tu l' teimps d' m'aidier ?  
Nos goss's sont partis à l'école,  
J'ai quéqu's poires d' drops à plier...  
Descheinds?... — Ch' n'est point possib', Laïde...  
J' n'ai point coir torné ein seul biot,  
Min rouet s'einnui' !... -- Cré chervell' vide!  
Descheinds... j'irai t' foir' tin fricot...  
— Je n' peux point... — Mais descheinds, hé! sottle..  
Descheinds... j' te baill'rai du nouvieu...  
— Tu dis cho pou m' foir' foire l' trotte...  
— Mais nan, j' t'asseur', pis ch' n'est point bieu...  
— Quel air, vo, si ch'est einne attrappe,  
Tu sais rud'meint mucher tin ju...  
— Descheinds, vit'. peindant ch' teimps qu' j'attrape  
L' castrol' pou t' foir' cauffer du jus...  
Tu n' sais point..., tu l' sais déjo, p't'-ête...  
Min Diu ! j' ein tranne à te l' conter...  
— Allons, dis qu' tu t' fich's de m' binette,  
Adé, Laïd', j' m' ein vos r'monter...  
— Nan, reste, atteinds du moins que j' raque,  
Je n' n'ai dusqu'à lo... — Viv'meint, dis...  
Tu sais..., Mari'-Chrétienne..., l' braque... ?  
A n' n'o pou ses treint'-six mardis !...  
— Quoi qu' tu dis lo, ch' n'est mi' possibe...,  
Mari'-Chrétienne ! l' so-sott'-lo !...  
Si ch'est vrai, ch'est quéqu' cos' d'horribe...  
— Bé ! oui, ma fille, a n' n'est de d'lo...  
— Vo, tu ris d' mi?... — Mais nan, j' te l' jure...,  
Cho ballonn' déjo... r'bai'-le bien...  
— Tu crois ? einn' pareill' créature?...  
Gnin o qui ne r'naqu'nt-e su rien....

Min Diu! qu'os est da ein sal' monne...  
Gno pus d' ret'nu', pus de r'ligion...  
O n' craint pus ni Diu, ni personne...  
— No café qui boue à bouillon.  
Avanche t' tass', vlo l' consoloire...  
O n' boit point d' meilleur à Paris...  
— Mais l' pauv' lazard' quoi qu'all' vo foire?...  
All' vo accoucher d' l'Antéchrist...  
— A t' santé, Lisa.... — A la tienne....  
— Ch'est égal, edman, qué pétard!  
Quand o sairo qu' Mari'-Chrétienne  
Alle est doub'... — Fois-tu ein cannard!...  
— Tout d' même. — A propos d'avant qu' tu r'montes,  
Feut m'aidier à plier mes drops...  
— Je m' seuv', Laïde, aveuc les contes,  
J' te l' jur', tu m'os cassé les bros....

---

## SIXIÈME CHANT

---

### El Calomnie

Gno rien au monn' conme einn' méchant' nouvelle  
Pou s' feuffer à l' vitess' d'un éclair.  
Quand ed chés langu's o tourne l' manivelle,  
I vont si vite èqu' personn' n'y voit clair.  
Ch' ti qui n' sait rien n'o point deux s'cond's d'écoute  
Qui dit savoir bien pus long qu' tous chés geins,  
Et l' vlo qui touill', qui mêl, pis qui rajoute  
Sans qu' pou li-même i n' ein compreinche l' seins.

Et tout cho foit que ch' tchot conte d' tchott's mouques,  
Qu' chaque edvisoir' racont' conme i li platt,  
Rabricolé, passant par chés mill' bouques  
Est fur à m'sur' raugmeinté d'ein cœuplet,  
Si bien qu'à l' fan, el pus ménu' nouvelle,  
Bien moins que rien souveint à s'n inveintion,  
S' déclaqu' pus fort èqu' si, d' no citadelle,  
El poudrière all' foisoit esplosion...

Adonc, porté' par chés allongeux d' sauce,  
Bientôt l' nouvelle all' court da tout Sant-Leu :  
« Mari'-Chrétienne, el lazarde, alle est grosse  
Et vite o dit qu' ch'est d'ein monstre ou d'ein leup.  
« Ah! si j' voulois, car ej' n'ein sais à reupe,  
« Foit ein' gross' mèr', passant sin caraco,  
« J' vous ein dirois d'pus matin's dusqu'à veupe,  
« Mais j'ainm' bien miux garder m' langu' por èch' cot...  
« — Bayez, chell'-lo qu'a s' croit toujours d'avanche,  
« Vrai, à l'einteinne i gno qu'ell' qu'all' sait tout.  
« Bé! si j' tirois ch' que j'ai da l' fond de m' panche,  
« J' vous défiq'rois, tonnisse! ein sacré bout...  
« — Ch'est si malan, raugmeinte einn' tchott' fanm' sèque,  
« Tout l' monn' sait bien qu'a n'est pus d' l'orainger  
« Et qu' si Mari'-Chrétienne o l' pieu si rèque :  
« Ch'est qu'a n' foit guèr' des ptchots qu' poules mainger....  
« — C'meint les mainger?... — Bé! oui, qu'est-ch' qui l'ignore,  
« Edpus l' Dodân' dusqu'à l' ru' des Clairons,  
« Bayez d' ses yux tout conme all' l's-e dévore  
« Quand all' varonne autour ed chés mouqu'rons...,  
« Einn' miée à pous qui n'ein gribl' tout chaqu' rue...,  
« Rafouré' d' vic's, ein-d'sous, sans anmitié,  
« Qu'o n'os' mém' point approcher tant qu'all' pue  
« Et qui vous foit putôt peur èqu' pitié...  
« — Pourtant ch' l'einfant qu'all' o r'cout de l' noyade,  
« Hasarde einne eutr', mi j'el l'ai vu r'tirer....

« — Os-tu fini, saquerdieu d' têt' malade,  
« Ch'étoit pou miux à s'n aise l' dévorer.  
« Gno mi' d' boin seins d' défeinde einn' pareill' chôrche.  
« Qu'a n' sait qu' vous foire attrapper l' cœup d' vo mort...  
« — O d'vrait li mette einn' canmisole d' forche,  
« Pis l'einfrémer. — I paroît qu' chest ein sort  
« Qu'ein soir ein viux carimouéro, d' passage  
« Da no Cœuchie, o j'té sur èch' laidron...  
« — Putôt qu' d'anm'ner ch' sabbat da no ménage,  
« Qu'all' voiche ailleurs porter s' malédiction... »  
Vit' tout chacun reinchérit su ch' l'affaire  
Et d' tell' fachon si bien qu'ein moins de rien,  
Mari'-Chrétienne edvient einn' carmangn' noire  
N' valant pus mém' d'ête j'tée à che tchien.  
Ch'est bien fini. Adiu l' bell' ribanbelle  
D' joyeux einfants li d'mandant einn' canchon.  
Quand l' lazard' pass' loin d' courir au d'avant d'elle,  
Tous chés geins s' much'nt dusqu'au fond d' leu moison,  
Foisant einn' croix, marmottant einn' prière,  
Contr' leu poitrangn' serrant leu bieu marmot,  
Pus épeutés d' Mari' que d' leu misère,  
Et mém' chés goss's n'os'nt-e pus dire ein mot.

---

## SEPTIÈME CHANT

---

### **Cache à Marie-Chrétienne!**

Ch'est donc bien vrai qu'o put vir sur no terre  
Des pauv's minab's r'fouler pus minab's qu'eux.  
Au liu d' chercher à sêchir el Misère,  
Cheux qui, chaqu' jour, seint'nt grouiller leus boyeux

Da ch' fond d' leu panch', loin d' ranmidoler l' sotte  
Et lèque à lèque ed pan reimplir sin gron.  
J'toient tout à l'ieu : plates d' navet, d' carotte,  
Qu'avant Marie all' délayoit à ch' mont,  
Da le c'meinch'meint, ne s' doutant point, l' fillette,  
Qu'o ruminoit tout bos d' s'ein preinde à s' pieu,  
Rioit, cantoit, fan gai' comme einne alouette,  
Espérant vir accourir tout Sant-Leu.  
Mais d' rire à braire i gno que ch' vol d'einn' mouque.  
Pa l' bride o croit t'nir èch' bonheur longteimps  
Et ch' malheur vient, vous agrippe et vous blouque :  
Ainsi ch' l'hernu vient gadrouiller ch' bieu teimps.  
Bientôt s' galté fut cangée ein brairie.  
Toute l' journé' l' lazard' battoit ch' quartier,  
App'lant ch' boin Diu, chés sants, el vierg' Marie,  
Ch' diab' pis chés geints, leu réclamant à mier :

« Ah! Ah! Ah!

« Alle o fan, Mari'-Chrétienne,  
« V'nez mes geins, accourez tous,  
« Et vous, ptchots enfants si doux,  
« Foisez-li dire einne antienne,  
« A l' minab' qu'o du malheur,  
« Pou li foir' passer s' douleur.

« Ah! Ah! Ah!

« Pou li foir' passer s' douleur.... »

Min Diu! por qui qu' ch'est que l' pauv' fille all' cante,  
Car da chés ru's o n'y voit mie einn' geint.  
Mais l' lazuré' tout eintière à s' complante,  
Cri', s'égaviotte à lutter contre ch' veint :

« Ah! Ah! Ah!

« Geins de ch' Tapp'plomb pis des Granges,  
« D' Blanqu'taqu', des Parcheminiers,  
« De ch' Bordieu pis des Panniers,  
« Diu vous plach'ro da ses anges,

« Tout l' teimps d' vo éternité.  
« Si qu'o m' foites l' carité.  
« Ah! Ah! Ah!  
« Si qu'o m' foites l' carité.... »

Las! da chés ru's, point personn' qui débuque  
Et ch' gai soleil pourtant luit da ch' clair jour.  
Seul edsus ch' pont ein pauvre cot s'épluque  
Mais, épeuté, bientôt s' seuve à sin tour.  
Alors Mari', rasseinnant s'n énergie,  
D'ein cœup d'effort, vit' se r'preind à brailler  
S' canchon d'einn' voix à foire tranner l' Cœuchie,  
Mém' d'eimpêcher chés meulans d' babiller :

« Ah! Ah? Ah!  
« Geins d' Sant-Leu pis d' Sant-Supplie,  
« D'avant l' pagn' qui vient m'abreuvoir,  
« N' laissez crever sans espoir  
« El lazard' qui vous supplie.  
« Donnez, cho vous s'ro reindu.  
« Ch' quo li donn' n'est point perdu.  
« Ah! Ah! Ah!  
« Ch' qu'o li donn' n'est point perdu.... »  
« Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!.... »

Pangne inutile! L' Cœuchie est ein dérouté.  
Personn' ne s' montre honme ou fanme ou einfant.  
Et l' pauv' Mari' n' pouvant treuvrier ès croute,  
S' voyant r'buté' trott' pa l' rue ein brayant.  
Alors chés tchiens sont lanchés à s' poursuite,  
Aboy'nt et geul'nt pir' qu'à fu et à ieu,  
Seut'nt su l' lapid', li massacr'nt-e s' lévite,  
Déchir'nt-e s' loque avec ein mollet d' pieu.  
Tout aussitôt, seutant de ch' gron d' leus mères,  
Chés galibiers, pour éch' mau janmois r'crans,  
Tchait'nt su l' lazarde, el randonn'nt à cœups d' pierres,  
Ed morcieux d' gatt's, de ch' qu'i treu'vnt sous leus mans.

Bientôt, chés geins, dépeutés, r'preins d' courage,  
Raqu'nt leu gaviot conm' pou s' donner du tchœur.  
Chés honm's, chés fanm's épinés, preins pa l' rage,  
Quitt'nt leu moisons pour agonnir ein tchœur  
El pauv fillett' qui court, qui trott' qui vole,  
Foisant claquer su ch' pavé sin chabot,  
R'chuvant d'chi, d' lo, ein sieu d'ieu, einn' castrole ;  
A chaqu' monmeint écappant ein souglot.  
Parfois, Mari', pou reinfasser s' chavatte  
Qui vut s'n aller, à ch' mur vo s'appuyer,  
Alors, da l' foul', ch'est ein tonnerr' qu'éclate,  
D' cris, d'hurlémeints, d' geins fous, boins à loyer :  
« Vo-t-ein, hé ! monstr'. Vo-t-ein carmangn' du diabe !  
« Vo-t-ein, sorciell' ! Vo meudit' ! Vo ailleurs.  
« Vo, no quartier est d'jo par trop minabe,  
« Sans foir' pleuvir su li tous chés malheurs.  
« Vo... vo pus vit', tu nous baill'rois la peste.  
« Vo l' Chorche t' guigne et vlo qu'a t' teind ses bros.  
« Vo... ch'est la fan... Amen... Tu ju's d' tin reste...  
« Vo-t-ein crever là ouèche qu' tu pourros... »  
Quand l'ein dit : « Tu ! » l'eute i répond : « Assonme ! »  
Tout chacun buque ein perdant sin sang-froid.  
Et l' cache r'preind de l' Cœuchi' dusqu'à l' Sonme,  
Pis vers Sant-Pierre où Mari' dispaçoit,  
Loin, tout fan loin, pus loin que ch' loin neuage  
Qui, tout-à-l'heure, avoit taqué ch' ciel bleu.  
Débarrachés, les eins r'lourn'nt à l'ouvrage,  
Les eut's vont mette einn' candeille à Sant-Leu.

---

## HUITIÈME CHANT

~~~~~

Chés fux d'os

Peindant quéqu' teimps, Sant-Leu fut su l' qui-vive.
Margré qu' Mari' n'euch' foit d'apparition
Et qu'o l' croich' morte ed l'eutr' côté de l' rive,
Matan et soir d'elle il étoit question.
Drès qu'einn' moison avoit l' visit' de l' brouille,
Ou que l' marmite all' rouloit su ch' pavé;
Qu' pa s'n honme el fanm' avoit r'chu s' sacré' douille
Et que ch' ménag' d'injur's s'étoit gavé,
Sitôt nos geins, eintonnant leu antienne,
A ch' commissair' pou s'excuser d' leu tort,
Disoit'nt : « Chest l' feut', seûr'meint d' Mari'-Chrétienne,
« Ch'est ell', Monsieu, qui nous o j'tés ein sort. »
Pangn', douleur pass'nt et bientôt n' sont qu'ein reuve.
Ch' boin morcieu foit de ch' mauvais passer ch' goût.
D' soleil einn' miette éloigne l' pus grand' pleuve.
Ch' monmeint d' plaisi racache ch' ti d'dégoût.
Joie ou tristess', bonheur, tormeint, brairie,
L' vie est ein ch'man tout reimpli d' décatours.
Chaqu' jour sin lot. Ch' nouvieu foit qu'on oublie
Ch' ti qu'est passé mais qui rec'meinch' toujours.

Donc, à quéqu's mois de l' fanmeuse aveinture,
Ch' quartier d' Sant-Leu avoit r'treuvé ses seins.
Ch' marc boullissoit à foir' craindr' que l' tenture
A n'euch' pus d'ieu, tant qu'o voyoit chés geins.
Chaque heur' du jour pucher da chés rivières.
Et l' gai' lambiqu' su ch' poèl', ronfloit s' canchon.
« Ch'est qu' pou s' donner du tchœur, dit'nt chés conmères,
« Einn' tasse d' noir veut bien miux qu'ein bouillon ! »

Su ch' pos d' leu pòrt', chés fanm's à gross's façades,
Rioient, d'visoient, hureuses d' jacasser.
Et ch's algarad's passoient su ch's algarades
Rien qu' por avoir motif à s' ranmisser.
Danm' ! ch'est si boin eintre ptchottes caqu'loires,
De s' dépieuter, s' chucher à volonté,
Car da l' Cœuchi' d' Sant-Leu, ch'est cos's notoires,
Gno que l' disput' qui ramangne l' gaité.
Bref, tout ralloit por el miux, à merveille.
Chés viux meulans raquoit'nt, à pleins poumons,
L'ieu moutonné !

D' Sant-Jean os étoit l' veille,
Et ch'étoit fêt' pou chés fill's, chés garchons.
Drès l' grand matan, n' foisant qu'einne allé'-v'nue,
Tous chés einfants, ein quét' pou leu fu d'os,
S'n alloient buquer à chaqu' moison d' chaqu' rue
Pou qu'o leu foiche einn' boinn' carité d' bos.
Ah ! falloit vir tout ch' bel atrinquillage ;
Falloit r'luquer l' bainde d' jonn's galorieux,
Tirant, suant sang et ieu, pleins d' courage,
Pou ratrîner des bûch's bien pus lourd's qu'eux.
Nos galibiers ed tout i sont capabes
Quand i s'y mett'nt tant qu'i sont dénichés.
Chés bougr's, de l' rive, airoient déplanté ch's abes
Si ch' cadoreux ne l's avoit eimpêchés.
Ch'est qu' da l' Cœuchi' d' Sant-Leu, cho n'est mi' drôle,
Si ch'est ch' poys d' chés geîns qu'i's ont du tchœur,
Nunn' part ailleurs o n' pouss' si loin l' gloriolle ;
Nunn' part o n'est si catouilleux d' l'honneur.
Ch' l'honneur, l' gloriol', ch'est donc, da l' circonstaince,
D'avoir ein fu qui dépass' chés griniers,
Ein fu si heut qu'o puch' dir' sans doutaince :
Ch'est bien li ch' preux, ch' coq ed tous chés quartiers.
Aussi chés fanm's vidiant tout's leus broustilles,
Carqu'nt chés garchons, chés fill's, grands et marmots,

D' caell's cassé's, d' lits d'osier, d' vieill's étilles,
D' paillett's eincoire humides d' chés pus ptchots.
Bast! tout foit mont : bos d' lit miés à s'artaises,
Viux étimiers, cabas, panners sans tchu,
Cag's à lapans, paillass's griblé's d' punaises,
Rav.luqu's de ch' teimps passé tout est pou ch' fu!
Tout est pou ch' fu! Donnez, boinnes commères,
Donnez, donnez, à ch' tas mettez tertous;
J'lez-y pèqu'-mél', vos disput's, vos misères :
Tout est pou ch' fu! geins, ranmidolez-vous.

Ch' clore il est tcheu. Chaqu' rue ein mont s'éleuve,
Et tous chés goss's, mis ein révolution,
D'avant mont'nt la garde, armés, d' peur qu'o n' l'einleuve,
D' manch's à ramon, — seintinell's ein faction.
Chés monts sont fan rédés, mais à Diu n' tienne,
Ch' ti-lo de ch' pont d' Sant-Suppli' ch'est ch' pus bieu.
Heut, tout ein heut, trônne einn' Mari'-Chrétienne,
Foit' d'ein mann'quin, affulé d'ein capieu,
Et, vu qu' chest l' fêt', fan rétuse et pis belle,
Prop' comme ein sou, ayant foit sin chignon;
Montrant des bos ajourés, à deintelle,
Même s'n echmis' sous sin trop court cottron.

Ch'est veûp. Et tout là-heut ch' l'étoile all' brille.
Honm's, fanm's, infants, à leu post' sont reindus.
Tout chacun cant', tout chacun s'égosille,
Tous sont à l' joi' car os alleinm' chés fux.
Cric! crac! ch'est foit. El flann' bientôt débuque
Par chi, par lo, par ein heut, par ein bos,
Court, grimpe et gangn', s'arrèt, mais rien qu'einn' bluque,
Pis tout d'ein cœup r'file et s' porlèqu' de ch' bos.
Einteindez-vous ch' fu qui ronfe et berdelle,
Claquett', rugit, prêt à tout consumer,
S'anmuse einn' flepp' por erpreinde d' pus belle
Et d'einn' gueulé' voulant tout abîmer.

Ein moins de rien l' Cœuchie eintière s'eimbranme.
L' lueur grandit hochinant chés moisons.
Loin, tout là-bos, Sant-Leu pis Noter-Danme
Vous apparoiss'nt noyés da chés rayons,
« Vive l' Sant-Jean ! » s' mett'nt à crier chés honmes.
« Vive l' Sant-Jean ! » répèt'nt fanm's et einfants.
I sann' que l' flanm' vous foich' vir des fantónmes
Tell'meint qu' chés geins d' grimach's sont effrayants.
Chacun sin tour tisonne et récanille
Ch' fu d'ou s'écapp'nt d'étinchell's ein touillis
Porté's pa ch' veint dusqu'à ch' mitan de l' ville :
Ch'est einn' pleuv' d'or qu'all' tchait ein cafouillis.
El' flanme all' mont', Mari'-Chrétienne eimpongne ;
Ch' fil d' fer, pa ch' fu, létché à tout propos,
Casse et Mari' vient raplatir e-s' brongne,
F'sant ein plongeon da ch' mitan de ch' fu d'os.
Alors el foul' vite à ch' mann'quin s'attaque,
L' torn' l' ratorn', conme ch' pan da ein four,
Cant', piaill', rigol', s'égaviot', s'estonmaque,
Ch' peindant qu' chés goss's i dans'nt einn' ronde autour :

« Ah ! Ah ! Ah !

« Purgeons l' Cœuchi' de l' minabe
« Qui vouloit nous einsorch'ler.
« Da l'einfer vo-t-ein griller,
« Vo-t-ein reind' visite à ch' diabe
« Qui, s'i n'est point dégoûté,
« T' preindro da s'n éternité.

Ah ! Ah ! Ah !

« T' preindro da s'n éternité.
« Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !... »

Horreur ! là-bos, v'nant par el Citadelle,
Bayez ch' laid'ron qui dessaqu' ses grands yux .
Ch'est ch' monstr', ch'est ell', ch'est Mari', ch'est l' sorcielle.
Ses pronnell's brill'nt da l' nuit tout conm' deux fux.

Bayez, bayez, s' brongne horribe all' grimace ;
Ses longs cavieux frichonn'nt à tous chés veints ;
Acoutez conm' claqu'nt chés os de s' carcasse
Et conme all' grinch' manmonne einter ses deints.
L' vlo qu'alle approche. Ah ! seuvez-vous chés mères.
Oui, seuvez-vous ; muchez vos ptchots eifants ;
Muchez-l's-e bien, qu'i n'euch'nt-e point d' misères :
Mari'-Chrètienn' les maing'roit tout vivants !
Mais loin d' s'einfuir, el foul' mawaise s' rue
Sur el lazarde et l' randonne à grands cœups,
L' foit débouler sur èch' pavé de l' rue
Où qu' tout chacun li foit goûter d' ses cleus.
Et l' pauv' Mari', qui n' sait ch' que cho vut dire,
S' laiss' déchirer, chauler, sans mèm' peinser
D' défeinde s' pieu contr' chés geins ein délire,
Sans essayer seul'meint de s' ranmæsser,
Hal'tant', soufflant ainsi qu'un soufflet d' forge,
Ratatiné', ranmonch'lé', ein loqu'tion,
Pouvant à pangn' foir' défiquer de s' gorge
Chés mots qu'all' jett' conme einn' malédiction :

« Mm ! Mm ! Mm !

« Tas d' soleints, laissez-me tranquille,

« Mm ! Mm ! Mm !

« Voulez-vous finir ou ch' boin Diu

« Vo app'ler ch' diab' pou qu'i vous grille

« Et vous foich' rôtir da sin fu,

« Ah ! Ah ! Ah !

« Et vous foich' rôtir da sin fu,

« Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !... »

« Da ch' fu ! da ch' fu ! » sitôt piaille l' marmaille.

Alors Mari', porté' conme ein fétu

Par ein gaillard solid' conme einn' muraille

Est j'tée ein vragu' tout da l' mitan de ch' fu.

Malheur ! mais por seür que ch' diabe i s'ein mêle.
Malheur ! chés flanm's s'éteingn'nt, ch'est veûp', ch'est nuit
Malheur ! Malheur ! sauv'-qui-peut, tout pèqu'-mêle,
Chés honm's, chés fanm's, chés eifants, tout ch' monn' fuit.
Poussant des cris à réveiller einn' morte.
Chacun bouscul' pou vit' gangner s' moison
Ouèch' que ch' verret sitôt est mis su l' porte
Par peur èqu' vieinch' les porsuire ch' laidron.
Bientôt ch' veint s' leuve et berdelle avec rage.
Chés ab's de l' rive ein sont tout agités.
Là-heut ch's étoil's sont muché's pa ch' neuage
Et ch' l'éclair file et b'zine d' tous côtés.
Ch' tonnerre i claqu', buqu', randonne et pis roule,
Ch' peindant qu' Marie, ed par chés noirs echmans,
Tout fan loin s' seuve, ayant volé da l' foule,
D'après ch' qu'o dit, tout plein sin gron d'eifants.

NEUVIÈME CHANT

Ch' treu d' Marie-Chrétienne

- « Tout par edlo, da l' citadelle,
« A l'einne d' chés march's de ch' fossé,
« Eincaissé,
« Est ch' treu d'où que s' muche l' sorcielle,
« L' sorciell' qu'eingloutit chés eifants
« Tout vivants.
« N'approch' point par lo, jonn' fillette,
« Fuis ch' l'eindroit meudit, jonn' garchon :
« Mari'-Chrétienne est lo, qu'all' guette!
« Mari'-Chrétien' mainge ch' mouqu'ron ! »

E. DAVID.

—

Séance du 27 Janvier 1901

Histoire d'Abraham

(Extrait de La Légende Biblique)

Parmi les familles d'ancêtres qui s'étaient dispersées après le Déluge, quelques-unes de la postérité de Sem suivirent le cours du grand fleuve Euphrate qui descend de l'Ararat vers la mer. Elles arrivèrent enfin dans la terre des Chaldéens. C'est une plaine infinie où le sable du désert se mêle au limon des eaux ; elles s'arrêtèrent là et s'y établirent.

Quelques-uns se firent des maisons de branches et de roseaux au milieu d'un champ cultivé ; quelques-uns entrèrent dans Ur des Chaldéens et dans les autres villes, pour y vivre du travail de leurs mains ; la plupart continuèrent à paître leurs troupeaux de brebis, de bœufs et de chèvres. Ceux-ci dressaient des tentes qu'ils transportaient çà et là, pour trouver de l'herbe nouvelle quand la chaleur de l'été avait séché le sol autour d'eux ou que les eaux du printemps l'avaient envahi. Les générations succédèrent aux générations ; tous ces hommes se multiplièrent, et les familles devinrent un peuple qui vécut là pendant des siècles.

Les châteaux de la ville d'Ur s'élevaient au milieu des eaux et des landes. C'était une ville si ancienne que personne ne savait plus qui en avait construit

les murs de bitume et de briques. Ses prêtres conversaient avec les esprits du désert ; elle était pleine du murmure des incantations ; ses temples et ses tours avaient des toits d'émail qui brillaient la nuit comme une émeraude. Chaque soir les mêmes étoiles paraissaient dans le ciel au dessus des tentes dressées et des troupeaux endormis. On en nommait quelques-unes qu'on reconnaissait à leur position ou à leur éclat, mais les plus petites étaient si nombreuses qu'elles semblaient aux yeux se mêler dans le ciel comme les grains de la poussière dans le désert.

Si la mémoire des hommes est incertaine et faible, elle ne s'éteint jamais tout à fait. La part la plus pure en demeure, et le rêve de l'avenir naît ainsi du regret confus du passé.

Ces descendants de Sem, dans leur nouvelle patrie, oublièrent peu à peu la haute montagne forestière où l'arche s'était arrêtée ; mais ce qu'avaient vu les ancêtres, les petits-fils le revoyaient parfois dans les songes de leur sommeil. Sans reconnaître ces visions d'un passé qu'ils n'avaient pas connu, elles leur donnaient le désir et leur paraissaient la promesse d'une autre terre et d'une autre vie.

Tous ces hommes n'étaient pas bons, tous n'étaient pas justes, mais il y avait en eux un vœu secret de justice et de bonté, une source cachée qui ne jaillissait pas encore et murmurait seulement au fond de leur cœur. Les plus purs enfants de Noë avaient oublié l'ancienne alliance, mais Dieu s'en souvenait pour eux, le Dieu patient qui sait combien d'alliances

rompues doivent préparer l'éternelle paix. Leur vie était grave et simple ; ils avaient en horreur les abominations chaldéennes, les idoles sculptées qui rassemblent en d'horribles images des formes d'homme et de bêtes. L'air pur de la nuit soufflait sur leurs tentes ; ils croyaient entendre une voix dans les bruits du vent et de l'eau, et l'un d'eux enfin devait naître qui saisirait le sens de la voix confuse et qui parlerait avec Dieu, comme on parle avec un ami.

Ce fut Abram fils de Taré. Taré avait engendré trois enfants, Abram, Nacor et Haran, et ce dernier eut un fils qu'on appela Lôt. Mais Haran n'atteignit pas la vieillesse ; il mourut dans la ville d'Ur, au milieu des siens, après avoir confié Lôt à son père Taré et à son frère Abram. Plus tard Abram et Nacor choisirent à leur tour des femmes parmi celles de leur tribu. La femme d'Abram qui s'appelait Saraï demeura stérile ; elle n'avait point d'enfants. Ils vivaient tous ensemble sous l'autorité du vieux Taré, ne formant qu'une famille, avec les mêmes serviteurs et le même bétail. Parmi les hommes de leur race aucuns n'étaient plus respectés ; les ancêtres revivaient en eux ; dans les yeux d'Abram qui était alors dans la force de la jeunesse se levait une lumière qu'on voyait s'éclaircir avec les années ; c'était un homme à la fois antique et prophétique, il semblait que les jours anciens regardaient par ses yeux vers les jours à venir.

Cependant Taré avait conçu pour la Chaldée une grande aversion. Outre qu'il y avait perdu son fils Haran, la vie tumultueuse et perverse des villes chaldéennes ne lui inspirait que de la colère et du

mépris. L'orgueil des palais et des temples lui semblait une insulte au Dieu vivant qu'il pressentait ; l'ombre des murailles d'Ur pesait lourdement à son cœur, quand elle s'allongeait le soir, sur les sables et sur les eaux, jusqu'à l'ombre étroite des tentes. Les hommes étaient devenus trop nombreux dans ce pays ; il arrivait toujours des peuples nouveaux, avec leur langage et leurs dieux, et il n'y avait presque plus, dans la grande plaine, d'herbe libre pour les troupeaux.

Alors Taré se décida à partir. Le bétail fut rassemblé, tous les serviteurs furent réunis, et un matin, à l'aube, les tentes étant repliées, il se mit en route vers le nord avec ses fils Abram et Nacor, avec Lôt son petit-fils et Saraï, femme d'Abram, et Melka, femme de Nacor.

* *

Le voyage dura plusieurs mois. Ils s'arrêtaient aux puits et aux sources, dressaient les tentes et les repliaient ; les troupeaux broutaient, en marchant, les feuilles des buissons et l'herbe sèche du désert. Sur les bords de l'Euphrate ils virent les ruines d'une grande tour. Taré avait entendu dire qu'elle se nommait Babel ; il raconta sur elle une histoire d'orgueil et Abram comparait en lui-même la folie des hommes à la puissance de Dieu.

Enfin ceux qui marchaient en avant aperçurent, un matin, des montagnes au bout de la plaine et des nuages au bord du ciel. Ils arrivaient à Kharan où finit la terre des Chaldéens et où les chemins devenus pierreux commencent à monter. Il y avait des

fontaines dans la roche près des portes de la ville et des jardins en étages, avec des cyprès et des grenadiers. Kharan était une ville pastorale et c'était aussi un endroit de rencontre pour les marchands et de halte pour les voyageurs. Taré qui avait plus de cent cinquante ans commençait à se sentir las de la vie errante ; le pays abondait en eaux vives et en pâturages : il ne voulut pas se remettre en route ni chercher plus loin le lieu de sa résidence et la terre de son repos. Chaque famille de la tribu se construisit une maison dans des champs voisins, et Abram habita avec Taré. Les bœufs labouraient la terre, les ânesses paissaient auprès d'eux ; l'on fit des étables pour les brebis.

Des années nombreuses passèrent encore. Abram devint à son tour un vieillard, mais il demeurait plein de force, malgré son front chenu et sa barbe toute fleurie. Il menait une vie simple et droite ; il cherchait Dieu, se détournait du mal et, semant la justice, récoltait la prospérité. Ses troupeaux multiplièrent au delà de son espoir ; il eut un grand nombre de serviteurs ; toutes les œuvres de ses mains semblaient bénies d'avance. Son établissement n'était pourtant qu'une attente et ses voies commençaient à peine au terme des voies de Taré.

Un matin qu'il s'était levé dès l'aube, avant tous les serviteurs, il entendit Quelqu'un qui lui adressait la parole. Les brebis s'agitaient dans l'étable et le vent de l'aube soufflait par dessus le mur du jardin. La voix parlait en lui-même et lui dit : « Quitte ton pays et la maison de ton père ; va vers la terre que je te montrerai. Je ferai de toi un grand peuple ; tu

seras une bénédiction ; je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai ceux qui te maudiront, et toutes les familles de la terre seront bénies en toi. »

Abram connut que Dieu venait de lui parler. Il rassembla tout le bien qu'il avait acquis, ses troupeaux avec leurs gardiens ; et, prenant avec lui sa femme Saraï et Lôt son neveu, il se mit en route vers la terre inconnue promise à sa postérité. Il était âgé de soixante-quinze ans quand il sortit de Kharan.

. : .

Lorsqu'ils eurent passé l'Euphrate, Abram et les siens se trouvèrent dans un pays nouveau. Ils traversèrent des lieux déserts et de grandes plaines de sable. Quand ils rencontraient une ville sur leur chemin, ils ne savaient pas quel était son nom ni le nom de son peuple. Chaque journée de marche les éloignait davantage de la terre des Chaldéens et du pays de leur naissance. En pensant à la ville d'Ur qu'ils avaient quittée depuis si longtemps, il leur semblait se souvenir d'un songe ancien, d'une chose incertaine dont on n'ose dire « elle fut », et la ville de Kharan elle-même leur devenait à son tour lointaine. Mais Abram qui avait placé sa confiance dans l'Eternel ne doutait pas de sa parole ; il conservait une foi entière ; il dirigeait de son mieux ses pensées vers la justice et se réjouissait de la solitude et de la liberté de sa vie errante.

Ils arrivèrent de nouveau dans un pays de montagnes, avec des forêts et des rivières. C'était la terre de Canaan. Ils y entrèrent, et les troupeaux

purent marcher à l'ombre et se désaltérer dans des eaux courantes. Abram suivait les hauteurs. Il campait sur les sommets herbeux, dans les bois d'oliviers, dans les clairières des plateaux.

Il traversa donc le pays jusqu'au lieu de Sichem et jusqu'au chêne de Moré. On découvrait de là toute la contrée, au couchant et au levant, et Abram étant seul sous le chêne entendit de nouveau la parole de Dieu. « Voici, lui dit la voix, le pays que je donne à ta postérité. » Abram fit alors dresser sur ce haut lieu une grande pierre pour qu'elle fut un autel et un témoignage. Elle était à l'ombre du chêne. Elle dominait tout le pays de Sichem, et on la voyait de très loin de quelque côté que l'on vint.

La tribu passa de là dans la montagne à l'orient de Bethel. Les tentes furent dressées, Bethel étant à l'occident et Ay à l'orient, et Abram bâtit un second autel à l'Eternel, en invoquant son nom. Il laissa là ce nouveau témoin de son passage et ce nouveau signe de sa foi, puis, continuant sa route, il s'avança de plus en plus vers le sud, avec son bétail et son campement.

. .

Une famine étant survenue dans le pays, Abram qui ne trouvait plus de subsistances pour ses hommes ni pour ses troupeaux passa de la terre de Canaan dans la terre d'Egypte. Il y avait là, comme en Chaldée, un grand fleuve, des campagnes fertiles et des villes nombreuses. Abram y séjourna quelque temps ; mais au milieu de ces grandes multitudes d'hommes, il lui semblait être moins près de Dieu.

Il regrettait la solitude où la vie est plus libre et le cœur plus pur ; et la beauté de sa femme Saraï l'ayant mis en désaccord avec le Pharaon d'Egypte, il reprit le chemin qu'il avait parcouru et il s'en revint à Bethel au lieu même où il avait une première fois établi ses tentes. Il repassa par les mêmes chemins, à travers le désert et la montagne de Canaan ; il posa de nouveau ses pieds aux traces de ses pas ; il reconnut près des fontaines les vestiges de ses campements, et, entre Bethel et Ay, la pierre qu'il avait dressée en invoquant le nom de l'Eternel.

Le nombre de ses serviteurs et de tous ceux qui marchaient avec lui s'était encore accru pendant son séjour en Egypte. Il était puissamment riche en bétail, en argent et en or. Il portait des vêtements du plus beau lainage, et Saraï, qui avait le soin de sa tente, y disposait à chaque halte des ustensiles nombreux.

Lôt voyageait toujours avec Abram, et la prospérité du vieillard s'étendait sur son neveu comme une bénédiction. Il possédait aussi des moutons et des brebis, du gros bétail et des tentes ; leurs richesses à tous deux étaient devenues si grandes que le même pays ne pouvait plus les nourrir ensemble et qu'ils ne purent demeurer davantage l'un avec l'autre. Il y eut un jour une querelle entre les pasteurs des troupeaux d'Abram et ceux des troupeaux de Lôt.

— « Tu es le fils de mon frère, dit Abram à son neveu, qu'il n'y ait donc pas de dispute entre toi et moi ni entre mes hommes et les tiens, car nous sommes de la même race et du même sang. La

terre est assez grande pour nous porter tous les deux. Voici devant toi le pays de Canaan. Choisis et séparons nous. Si tu vas vers la gauche, j'irai vers la droite, et si tu vas vers la droite, je m'en irai vers la gauche. »


Ils étaient debout, l'un près de l'autre, au sommet d'une colline et leurs bêtes paissaient l'herbe sauvage sur les flancs de la colline et dans les vallons. Lôt leva les yeux ; il vit en bas, devant lui, la grande vallée du Jourdain arrosée par les eaux du fleuve, avec les villes de Sodome et de Gomorrhe, des ruisseaux, une plaine verte, tout un pays aussi beau que le pays d'Egypte et qui était là, sous ses yeux, comme un jardin de l'Eternel.

Ayant donc choisi pour sa part la vallée du Jourdain, Lôt se dirigea du côté de l'orient pour établir sa demeure dans la plaine de Siddim, et Abram demeura dans la montagne de Canaan. Après qu'ils se furent séparés, Abram resté seul regardait les troupeaux de son neveu qui descendaient vers le Jourdain par tous les sentiers des collines ; et il n'était pas sans tristesse ni sans regret. Alors l'Eternel lui adressa la parole et il entendit sa voix qui disait : « Lève maintenant tes yeux et regarde du lieu où tu es vers le nord et vers le midi, vers l'orient et vers l'occident. Toute la terre que tu vois, je la donne pour toujours à toi et à ta postérité. Ta race deviendra pareille à la poussière de la terre et si quelqu'un peut compter les grains de la poussière, il pourra compter aussi ta postérité. Lève-toi donc et parcours ce pays dans sa longueur et dans sa largeur, car c'est à toi que je le donne. » Abram ayant

levé son campement vint s'établir près d'Hébron sous les chênes de Mambré ; et il dressa là un autel à l'Eternel.

. . .

La plaine de Siddim où Lôt avait transporté ses tentes était une vallée si profonde et si basse que les eaux de Jourdain ne pouvaient en sortir pour s'écouler vers la mer ; mais elles retournaient dans les abîmes de la terre par des passages qu'on ne voyait pas. C'était une contrée étrange. Des puits de bitume s'ouvraient au milieu des prairies, une fumée sortait du sol, et quelquefois l'eau des étangs et des sources s'agitait et se soulevait comme l'eau d'une chaudière qui bout. Les hommes qui habitaient la vallée de Siddim descendaient d'une ancienne race de géants. Ils étaient d'une force prodigieuse, mais le poids de leurs membres rendait leurs gestes maladroits. Ils parlaient entre eux d'une voix si bourdonnante et confuse qu'il était difficile aux étrangers de saisir le sens de leurs paroles. Leur pensée violente et obscure paraissait plus semblable à l'instinct des bêtes qu'à l'intelligence des hommes. Ils obéissaient à des rois qui habitaient à Sodome, à Gomorrhe et dans d'autres villes. Ces rois étaient soumis eux-mêmes à Kédor-Lahomer, roi d'Elam ; mais, vers le temps où Lôt descendit avec ses troupeaux, ils voulurent se rendre libres, et Kédor-Lahomer arriva de son pays d'Elam pour châtier les rebelles. Il les attaqua si violemment qu'ils prirent la fuite avec tous leurs hommes. Les géants, dans leur panique, couraient comme un troupeau de



bêtes. Beaucoup tombèrent, tête baissée, dans les puits de bitume, et ceux qui purent échapper se réfugièrent dans les montagnes. Les vainqueurs enlevèrent alors les richesses de Sodome et de Gomorrhe et ils enlevèrent aussi Lôt, le neveu d'Abram, avec ses biens et ses serviteurs.

Abram résidait toujours près d'Hébron. Il avait fait alliance avec les Amorrhéens qui étaient le peuple de ce pays. Ceux-ci vivaient dans des villages agrestes au fond des vallées, et Abram, sur les hauteurs, avait établi ses tentes à l'ombre des chênes de Mambré, autour de l'autel qu'il avait bâti. Les Amorrhéens labouraient la terre; ils cultivaient l'orge et le blé, l'olivier et la vigne; ils possédaient des vergers et des champs. Abram avait des agneaux, de la laine et du lait. Il dirigeait ses troupeaux dans l'herbe sauvage des collines et ne leur permettait pas de fouler les moissons, ni de brouter les pousses des arbres fruitiers, ni d'en arracher l'écorce. Ils vivaient donc en paix les uns avec les autres; ils faisaient des échanges selon leurs besoins, et Abram était respecté de tous.

Un fuyard du val de Siddim arriva jusqu'aux chênes de Mambré. Il raconta l'invasion des Elamites, la victoire de Kédor-Lahomer et le pillage des deux villes. Abram qui l'interrogeait, assis au seuil de sa tente, apprit ainsi que Lôt et tous les siens étaient au pouvoir du vainqueur. Il se souvint de son frère Ilaran, mort dans la ville d'Ur, et il ne put supporter que le fils de son frère demeurât captif entre les mains du roi d'Elam. Il avait de nombreux serviteurs, nés dans sa maison, bergers

de ses troupeaux, hommes fidèles et pleins de courage. Il arma les plus robustes ; des Amorrhéens se joignirent à eux, et tous ensemble, en marchant la nuit et le jour, atteignirent enfin Kédor-Lahomer près de Dan. Les Elamites, battus à leur tour, s'enfuirent devant Abram et il les chassa de la terre de Canaan. Puis, il ramena toutes les richesses qu'ils avaient prises ; il ramena Lôt avec tout son bien, les femmes et les prisonniers.

Le roi de Sodome vint au-devant de lui, accompagné de plusieurs autres rois. Melchisedec, prêtre et roi de Salem, qui adorait Dieu sous le nom d'El Eliôn, fit apporter du pain et du vin et bénit Abram au nom du Très-Haut. Le roi de Sodome voulait lui abandonner tout le butin qu'il avait repris. « Donne-moi, lui dit-il, les personnes et garde pour toi les richesses. » Mais Abram ne voulut rien prendre, ni le fil d'un vêtement, ni la courroie d'une chaussure, et il avait hâte de les quitter tous et de regagner les chênes d'Hébron.

..

Quelques temps après ces événements la parole de Dieu fut encore une fois adressée à Abram. Il était couché dans l'intérieur de sa tente, et Saraï reposait à côté de lui. Il venait de s'éveiller avant la fin de la nuit, car ses sommeils étaient courts pour le chagrin qu'il avait de demeurer sans enfants, de vieillir sans postérité. Il songeait donc en lui-même avec tristesse, et se retournait en soupirant, quand il sentit un souffle passer sur son visage, et une vision se leva devant ses yeux.

— « Ne crains rien, Abram, dit la voix de Dieu, c'est moi qui suis ton bouclier et ta récompense sera très grande. »

Mais Abram répondit : « Que peux-tu me donner, Seigneur ? A quoi bon une récompense et d'où me viendrait de la joie puisque je m'en vais sans enfants à travers ma vieillesse vaine ? Tu ne m'as pas donné d'enfants ; je suis le dernier de ma race ; c'est un serviteur né dans ma maison, comme Eliézer, qui recueillera mon héritage et le fruit de mes peines. »

Et la voix reprit : « Ce n'est pas un serviteur qui doit être ton héritier, mais un fils né de tes entrailles. Viens maintenant hors de ta tente. Regarde le ciel plein d'étoiles et compte-les, si tu le peux. Ainsi seront tes descendants, aussi nombreux que les étoiles. Je suis le Dieu fidèle, mes promesses ne trompent pas. C'est moi qui t'ai fait sortir de la ville d'Ur et du pays des Chaldéens pour t'emmener jusqu'ici et pour te donner cette terre. Depuis le torrent d'Egypte jusqu'au bord du grand fleuve Euphrate, j'en fais la patrie de ta race. C'est ici qu'elle doit grandir, après un temps d'exil et de tribulations, quand viendra la fin de sa servitude sur une terre étrangère. Mais toi, tu t'en iras vers tes pères en paix et tu seras mis au tombeau après une vieillesse heureuse. »

Abram eut alors confiance en l'Eternel, et, le jour s'étant levé, il prépara un sacrifice pour consacrer l'alliance que Dieu avait faite avec lui. Une génisse, une chèvre, un bœuf, une tourterelle et un jeune pigeon furent l'offrande. Tout le jour les victimes demeurèrent, selon le rite, sur l'autel de pierre

qu'il avait dressé à Mambré, et quand les oiseaux de proie descendaient en tournant au-dessus des viandes consacrées, Abram les chassait de la main. Au coucher du soleil un profond sommeil s'empara de lui, une terreur tomba sur lui, l'obscurité se fit devant ses yeux. Et quand le soleil fut couché et que la nuit fut tout à fait noire, l'autel se mit à fumer comme une fournaise, et une flamme de feu passa au milieu des victimes.

. . .

Abram habitait depuis dix années dans la terre de Canaan et, malgré les promesses qu'il avait reçues, il attendait encore l'héritier promis à sa race. Saraï, par le cours des ans, était devenue maintenant une vieille femme ; elle n'espérait plus de remède à sa stérilité ; son cœur s'était aigri dans la longue attente d'un fils.

« — Ecoute, dit-elle à Abram, à quoi bon le dissimuler, Dieu me refuse des enfants. Va donc trouver mon esclave Agar, et peut être, s'il en est temps, pourras-tu me donner une lignée par elle. »

Agar était une Egyptienne que Saraï avait ramenée toute enfant de son pays natal dans la terre de Canaan. Elle était sauvage et soumise, son visage et son corps, malgré leur couleur sombre, avaient une grande beauté. A cette époque ancienne aucune honte ne s'attachait à l'arrangement proposé par Saraï et l'on n'y voyait aucun sujet de blâme. Car si dès le commencement, les hommes ont connu qu'il y a un bien et un mal, ce n'est que peu à peu qu'ils les distinguent l'un de l'autre.

Abram écouta donc volontiers le conseil de Saraï, et il se disait que cette chose était peut-être selon les desseins de Dieu. Bientôt Agar fut enceinte. Elle en ressentit beaucoup d'orgueil et de joie ; se croyant l'égale de sa maîtresse elle n'eut plus de respect pour elle. Saraï qui avait conçu le projet n'en pouvait supporter la réussite. Le bonheur de son esclave l'irritait comme une injure. Elle ne cessait de s'en plaindre à Abram.

— « Que l'outrage qui m'est fait retombe sur toi ! disait-elle. J'ai mis mon esclave dans tes bras et maintenant qu'elle est enceinte me voici devenu par ta faute l'objet de ses railleries. J'en prends Dieu à témoin ; qu'il soit juge entre moi et toi. » — « Agar est ton esclave, répondait Abram, agis-en avec elle comme il te semblera bon. » Saraï se mit alors à persécuter sa servante. Elle la maltraitait à tout propos et lui rendit la vie si dure que, pour avoir la paix, Agar finit par s'enfuir.

Elle s'enfuit en pleurant du côté de l'Egypte, essayant de retrouver le chemin qu'elle avait suivi autrefois. Mais sa course ne fut pas bien longue. Elle avait traversé un pays aride et solitaire et s'était, vers le soir, couchée de fatigue sur le sable, près d'une source d'eau, quand elle entendit une voix qui disait : « D'où viens-tu, Agar ? Où vas-tu ? » Elle répondit : « Je m'enfuis de chez Saraï, ma maîtresse ». Et la voix de Dieu reprit : « Retourne, Agar, retourne et soumets-toi. Ta force et ton repos sont dans la soumission. Mais le fils qui naîtra de toi, tu l'appelleras Ismaël, c'est-à-dire Dieu m'a écoutée, car Dieu a écouté ta plainte. Ton fils sera pareil à l'âne sau-

vage ; personne, lui, ne le soumettra. Il dressera ses tentes à la face de tous ses frères, sa main levée contre tous et la main de tous contre lui ; et je multiplierai tellement sa race indomptable que nul ne pourra la compter. » La pauvre Agar s'était prosternée. « Dieu m'a vue ! s'écria-t-elle, le Dieu vivant m'a vue moi-même, et j'y vois encore après qu'il m'a vue ! » C'est pour cette parole qu'on appela depuis la fontaine où elle avait eu sa vision le puits du Vivant qui me voit. Elle se trouve entre Cades et Bared.

*
*
*

Agar reprit donc le chemin d'Hébron. Elle s'humilia devant sa maîtresse ; elle se remit à ses travaux serviles, et, quand le temps fut venu, Ismaël naquit sous les chênes de Mambré. L'enfant grandit près de sa mère. Abram, qui le voyait courir parmi les tentes, se réjouissait en lui-même de l'adresse et de la vigueur de son fils. Saraï murmurait quelquefois en hochant la tête ou enviait sans rien dire le bonheur d'Agar ; et plusieurs années passèrent encore.

Abram atteignit l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Un jour, il était assis à l'entrée de sa tente pendant la chaleur de midi, lorsque levant les yeux, il vit à quelques pas de lui trois jeunes hommes, d'une surprenante beauté, debout au milieu du chemin. Ils portaient tous trois un baton de route, et, bien qu'il n'y eût pas de poussière sur leurs sandales et sur leurs vêtements, ils avaient l'air d'étrangers et de voyageurs. Abram tout surpris de ne pas les avoir

entendu venir, se leva pourtant, courut au devant d'eux et les salua, selon l'usage, en se prosternant.

— « Seigneurs, dit-il, si j'ai trouvé grâce à vos yeux ne passez pas ainsi devant la demeure de votre serviteur. Je vais faire apporter de l'eau, vous laverez vos pieds, et quand vous aurez mangé quelque chose et que votre cœur sera fortifié, vous pourrez alors passer outre et continuer votre chemin. »

Ils acceptèrent en inclinant la tête en silence, tous trois ensemble, et Abram revint vers la tente en disant : « Dépêche-toi, Saraï, prends trois mesures de fleur de farine et fais nous sans retard quelques galettes. » Puis il courut à l'étable, choisit un veau tendre et bon et le remit à un garçon qui se hâta de l'apprêter. Les trois jeunes hommes s'étaient assis à l'ombre sous le chêne. Abram prit de la crème et du lait, le serviteur apporta le veau qu'il avait fait cuire et Saraï les galettes de froment. Les voyageurs mangèrent, et Abram les servait lui-même debout à leur côté.

Quand le repas fut achevé l'un d'eux prit la parole « Abram, dit-il, où est donc maintenant Saraï, ta femme ? » — « Elle est là, dans l'intérieur de la tente », répondit Abram. Et l'étranger reprit : « Je repasserai par ici l'an prochain, à la même époque, et il y aura dans ta demeure un fils de Saraï. » Comme il dit ces mots, Abram qui le regardait comprit tout à coup qu'il avait devant lui trois anges de l'Eternel et que Dieu parlait par leur bouche. Il tomba sur ses genoux, ses deux mains sur le sol et sa face dans ses mains. L'ange continua : « Mon alliance est avec toi et avec ta race après toi. A

partir de ce jour vous établirez la circoncision parmi vous pour que le signe de mon alliance soit imprimé dans votre chair. On ne t'appellera plus Abram, mais ton nom sera Abraham, le père de la multitude, car tu seras le père d'une multitude de nations. Ta femme Saraï prendra désormais le nom de Sarah. Je la bénirai, je te donnerai d'elle un fils ; des peuples sont dans ses flancs et des chefs de peuples sortiront d'elle. » Alors Abraham s'écria : « Oh ! Seigneur, Ismaël, pourtant vivra-t-il ? » Car il conçut à ce moment une pensée de crainte pour le fils qu'il avait déjà. Mais Dieu reprit par la voix de l'ange : « Ne crains rien pour Ismaël. Je le ferai fructifier aussi et il sera le chef d'une grande nation. Mais c'est avec le fils de Sarah que je dois renouveler mon alliance. Tu le nommeras Isaac et Sarah l'enfantera l'an prochain, à cette même époque. »

Or, pendant le discours de l'ange, Sarah qui était curieuse comme sont les femmes, s'était avancée à l'entrée de la tente pour écouter ce que pouvait dire Abraham avec ces trois voyageurs. Elle entendit les derniers mots et se mit à rire « Décrépite comme je suis, et vieux comme est celui-ci, murmura-t-elle, ce serait une belle chose ! » Mais l'ange élevant la voix : « Pourquoi, dit-il, ta femme a-t'elle ri ? Est-il rien d'impossible à Dieu ? » Sarah qui reconnut à son tour la présence divine eut peur et dit en tremblant : « Je n'ai pas ri. » L'ange la regarda et répliqua : « Tu as ri. » Ils se levèrent tous trois pour partir et Abraham se leva aussi pour les accompagner.

Les anges suivirent, dans la montagne, le chemin qui va vers Sodome ; Abraham marchait avec eux. « Je ne cacherai pas à Abraham ce que je m'en vais accomplir, se dit l'Eternel, car c'est lui que j'ai choisi entre tous pour qu'il marche dans ma voie et qu'il soit un exemple de justice et de vertu. » Alors, comme ils étaient arrivés tous les quatre au point le plus élevé de leur route, à l'endroit où les sentiers redescendent vers le Jourdain et d'où l'on découvre la plaine basse de Siddim et les villes de Sodome et de Gomorrhe, l'ange qui avait déjà parlé à Abraham lui fit signe de s'arrêter, et les deux autres continuèrent seuls leur chemin. »

— « Le cri qui s'élève contre Sodome et contre Gomorrhe s'est tellement accru qu'il est monté jusqu'à moi, dit l'Eternel par la voix de l'ange. Le crime de ces hommes est énorme ; ils ne peuvent plus éviter le châtement. » Abraham effrayé par ses paroles resta un moment sans répondre en regardant du côté de la vallée maudite ; puis il se retourna vers l'ange, releva la tête, et lui dit « : Feras-tu périr le juste avec le méchant ? Peut-être y a-t-il encore dans la ville des hommes justes. Les feras-tu périr aussi ? S'il y en a cinquante, ne pardonneras-tu pas à toute la cité pour ces cinquante justes qui sont en elle ? Serait-il équitable de châtier l'homme de bien avec le méchant ? Le juge de toute la terre ne fera-t-il pas justice ? » Dieu répondit : « S'il y a cinquante justes dans Sodome, je pardonnerai, à cause d'eux, à toute la ville. » Et Abraham reprit : « Je ne suis que poussière et cendre et j'ai entrepris de discuter avec mon Seigneur. Peut-être des cinquante en

manquera-t-il cinq. Détruiras-tu toute une ville pour cinq justes qui manqueront ? » Dieu répondit : « Je ne la détruirai pas si j'y trouve quarante-cinq justes. » Et Abraham, continuant de parler : « Peut-être, reprit-il, n'en trouveras-tu que quarante. » Dieu répondit : « Je ne la détruirai pas en faveur des quarante justes. » Et Abraham reprit : « Je supplie mon Seigneur de ne pas s'irriter si j'ose encore élever la voix ; mais peut-être bien n'y en a-t-il pas plus de trente. » Dieu répondit : « Pour trente seulement je ne détruirai rien. » Et Abraham reprit : « Je ne me tairai pas puisque j'ai eu la hardiesse de parler à mon Seigneur. Peut-être y aura-t-il vingt justes seulement. » Dieu répondit : « Pour vingt hommes justes, j'épargnerai la ville. » Et Abraham reprit encore : « Que mon Seigneur ne se fâche point, je ne parlerai plus qu'une seule fois. Peut-être n'en pourra-t-on trouver que dix. » Dieu répondit : « Je ne détruirai pas à cause de ces dix. » Alors ils ne dirent plus rien ; l'ange de Dieu disparut et Abraham s'en retourna vers Hébron, plein de tristesse.

. . .

Le soir de ce même jour Lôt étant sorti de Sodome s'asseyait au bord du chemin, près de la porte de la ville. La nuit venait de tomber quand il vit arriver vers lui les deux anges qui s'étaient séparés d'Abraham sur la montagne d'Hébron. Il les prit à son tour pour des voyageurs, et, s'avancant au devant d'eux, il leur dit en les saluant : « Seigneurs, venez loger cette nuit dans la maison de votre serviteur ;

vous laverez vos pieds ; vous prendrez le repas du soir ; après une bonne nuit vous vous lèverez plus dispos, et vous pourrez de grand matin vous remettre en route. » Ils refusèrent d'abord. « Nous voulons, dirent-ils, passer la nuit ici même. » Toutefois il les pressa tant qu'ils se décidèrent à le suivre, et ils entrèrent dans la ville tous trois ensemble pour se rendre au logis de Lôt.

Les rues étaient sombres à cause de l'ombre des maisons ; mais il y avait aux carrefours des endroits spacieux qu'éclairait la lune. Ils rencontrèrent là plusieurs de ces gens de Sodome qui allaient et qui venaient, et il n'en fut aucun qui ne se retournât, frappé de la beauté des deux étrangers et de la grâce virile de leur allure.

Enfin Lôt fit entrer ses hôtes chez lui. La petite lampe fut allumée ; on fit cuire dans le four des galettes et des viandes et ils se mirent à manger. Mais le repas était à peine terminé et ils n'étaient pas encore couchés, qu'on entendit le bruit d'une foule du côté de l'étable, dans la cour de la maison. Tous les hommes de la ville s'étaient attroupés là. Ils étaient venus de tous les quartiers comme des bêtes attirées par l'odeur d'une proie. Il y en avait des grands et des petits, des jeunes et des vieux. Ils criaient et appelaient Lôt en disant : « Où sont ces étrangers qui sont entrés chez toi tout à l'heure ? Fais les venir dehors et livre les nous. » Lôt sortit sur le seuil, et, refermant la porte derrière lui, il resta seul vis-à-vis de ces hommes, et il avait tout près de lui leurs faces bestiales qu'enflammait une immonde passion. « Mes frères, leur dit-il, je vous en prie, ne faites pas le

mal. Ces deux hommes que vous réclamez sont venus à l'ombre de mon toit ; ce sont mes hôtes, et plutôt que de vous les livrer, j'aimerais mieux livrer mes propres filles. » Mais ils criaient : « Va-t-en, retire-toi ! » Et d'autres disaient : « Ce vieillard est venu habiter dans notre ville comme un étranger et voici qu'il se mêle de faire le juge. Allons, retire-toi ou nous t'en ferons pis qu'à eux. » Ils vociféraient tous ensemble, et quelques-uns se jetant sur Lôt avec violence essayaient de rompre la porte. Mais les deux anges l'ouvrirent lentement eux-mêmes ; ils s'avancèrent sur le seuil ; ils firent rentrer Lôt dans la maison et ils étendirent la main. Alors tous ces furieux qui se trouvaient là furent frappés d'aveuglement, ils ne reconnaissaient plus la place où ils étaient ; ils tâtaient les murs avec leurs mains ; ils cherchaient la porte et ne la trouvaient pas, et ils se fatiguaient à la chercher. Enfin après avoir rôdé longtemps dans la nuit autour de la petite maison, ils se retirèrent chez eux en grondant, l'un après l'autre.

Dans ce même temps les anges s'étaient fait reconnaître de Lôt. « As-tu encore ici quelqu'un de tes proches ? lui dirent-ils. Si tu as des gendres, des fils ou des filles, prends-les tous avec toi et fais-les sortir de la ville, car nous allons détruire Sodome aujourd'hui même. Le cri de ses abominations est monté jusqu'à l'Eternel, et Dieu nous a envoyés pour la détruire. » Lôt, plein de terreur, courut trouver ses gendres pour les avertir de la catastrophe. Mais ils ne voulurent pas le croire et s'imaginèrent qu'il plaisantait et se moquait d'eux.

Toute la nuit se passa dans ces allées et venues.

Dès que l'aube parut, les anges qui ne cessaient de presser Lôt, lui dirent : « Allons, c'est l'heure maintenant ; prends ta femme et tes deux filles qui sont ici présentes, et sortez au plus tôt, si vous ne voulez périr dans la ruine de la ville. » Comme il tardait encore et que les femmes couraient ça et là pour rassembler des vêtements et quelques objets précieux, les anges les prirent tous par la main. Il les firent sortir en courant à travers les rues désertes, et ils ne les lâchèrent pas jusqu'à ce qu'ils furent arrivés aux portes de la ville. Alors l'un d'eux dit à Lôt : « Sauve-toi, pour ta vie, sauve-toi vers la montagne et ne t'arrête pas en chemin et surtout que pas un de vous ne détourne la tête et ne regarde derrière lui ce qui va s'accomplir. » Lôt disait en tremblant : « Oh non, Seigneur, oh ! non, » Comme les anges retournaient déjà vers Sodome, il eut peur encore davantage et il dit en les suppliant : « Jamais nous n'arriverons jusqu'à la montagne assez vite. Mais vois, cette petite ville, ne puis-je m'y réfugier ? Ce n'est pas une grande ville ; c'est une ville de pasteurs et de laboureurs. La détruiras-tu aussi ? » — « Je t'accorde encore cette grâce, répondit l'ange. Je ne détruirai pas ce lieu, mais hâte-toi de t'y réfugier, car je ne ferai rien jusqu'à ce que tu y sois arrivé. »

Alors les anges s'en retournèrent. Lôt, sa femme et ses deux filles prirent leur course vers Tsohar, à travers la campagne déserte, en se tenant par la main. Ils étaient sur le point d'y entrer quand une lueur parut dans le ciel. La femme de Lôt ne se souvint plus de ce qu'avait dit l'ange ; sa curiosité fut plus forte que sa terreur ; elle se retourna vers

Sodome et regarda derrière elle. Mais ce que ses yeux purent voir, sa bouche ne put le redire, car elle devint tout à coup comme un pilier de sel, près de la porte de Tsohar ; ses pieds demeurèrent fixés au sol, et jamais elle n'alla plus loin.

Cependant Abraham, dans son campement d'Hébron, n'avait pas cessé de songer aux paroles terribles de l'ange. Il ne dormit pas cette nuit, et il se leva de grand matin pour retourner à l'endroit où il s'était tenu devant la face de Dieu. Il regarda du côté de Sodome et de Gomorrhe. Là où était la vallée de Siddim, comme un jardin de l'Eternel, il ne vit plus que des eaux fumantes, un désert de boue et de sel, de grands blocs de pierre noircie, la désolation de la solitude et la confusion du chaos.

. * .

Un an après la visite des anges et la destruction de Sodome, la promesse de Dieu s'accomplit : Sarah donna à Abraham le fils qu'ils attendaient depuis tant d'années. Il naquit à Hébron dans le temps prédit et reçut le nom d'Isaac. Abraham était alors âgé de cent ans. La naissance de ce fils fut la grande joie de sa vieillesse. Sarah était heureuse aussi dans le fond de son cœur, mais elle s'était plainte tant de fois au temps de son affliction qu'elle se plaignit encore au temps de sa félicité. « En vérité, voici de quoi rire, dit-elle quand l'enfant fut né. Dieu a voulu faire de moi un sujet de moqueries. Tout le monde va se divertir à voir la vieille Sarah devenue mère à quatre-

vingts ans. Qui aurait dit à Abraham que Sarah allaiterait un fils ! »

Elle l'allaita cependant avec tendresse et avec orgueil. Abraham pensait que la joie d'être mère la rendrait plus indulgente pour Agar et pour Ismaël. Il espérait voir ses deux fils grandir ensemble et tous les siens en paix autour de lui sous les chênes de Mambré. Mais le cœur des femmes est jaloux et Sarah qui avait eu peine à supporter près d'elle le fils de son esclave, ne le supportait plus auprès de son fils.

Isaac se fortifia et grandit. Le moment vint de le sevrer et Abraham, selon l'usage, fit ce jour là un grand festin. Tous les gens de sa maison y furent conviés. Les plus vieux serviteurs étaient assis près du maître. C'était ceux qui étaient sortis avec Taré de la ville d'Ur et avec Abraham de la ville de Kharan. L'animation du festin réveillait leurs souvenirs ; ils parlaient entre eux de leur vie ancienne, et plusieurs avaient près de cent ans. Il y avait aussi les fils de ceux là et les fils de leurs fils, les conducteurs des troupeaux, les gardiens des étables, les bouviers et les chevriers, tous les hommes et tous les enfants nés dans la maison d'Abraham. Ismaël y était aussi, et Agar se tenait parmi les femmes et servait avec elles les pains et les viandes.

Quand le festin fut près d'être achevé, Sarah s'approchant d'Abraham lui présenta le petit Isaac. Il prit doucement l'enfant nu et l'éleva dans ses mains pour mieux l'admirer et le montrer à tous. De droite et de gauche les vieillards se penchaient en riant et en hochant la tête et complimentaient Abraham. Tout le

monde était joyeux et, parmi les jeunes garçons, Ismaël riait comme les autres. Sarah qui le vit tandis qu'il riait ne put retenir sa colère : « Chasse cette esclave, dit-elle à Abraham en désignant Agar, chasse-les, elle et son fils, car le fils d'une esclave n'hériterait pas avec Isaac. » Ces paroles déplurent beaucoup à Abraham. Il ne répondit rien pour ne pas troubler la joie des autres, mais quand les convives furent partis et que, le soir venu, il fut demeuré seul devant sa tente, il se mit à songer avec tristesse à ce qu'avait dit Sarah et il ne savait à quoi se résoudre. Alors la parole de Dieu lui fut adressée : « Ne crains rien pour l'enfant ni pour sa mère, lui dit l'Eternel. Ecoute la voix de Sarah, car il y a aussi une sagesse dans son ressentiment et de la justice dans sa jalousie. C'est moi qui veillerai sur Ismaël ; il ne lui arrivera rien de mal et je le ferai plus tard devenir un grand peuple. »

Le lendemain Abraham se leva de grand matin avant Sarah et avant tous les serviteurs. Il alla réveiller Agar ; il prit du pain et une outre pleine d'eau qu'il plaça lui-même sur l'épaule de la pauvre femme, puis il la renvoya avec Ismaël. La mère prit son enfant par la main ; ils descendirent tristement la colline d'Hébron, et Abraham les regarda s'éloigner en soupirant. Mais il était rassuré par la promesse de Dieu et il savait qu'il ne leur arriverait rien de mal.

Agar et Ismaël marchèrent donc tout le jour, et ils entrèrent le lendemain dans le désert de Beer Seba où Agar s'était enfuie une première fois. Quand ils furent dans le désert elle perdit encore son chemin ;

elle ne savait plus où elle était ; l'eau de l'outre s'épuisa ; ils avaient soif ; Ismaël ne pouvait plus marcher. Agar crut qu'il allait mourir ; elle le laissa au pied d'un buisson et, après l'avoir embrassé en pleurant, elle s'assit du côté opposé à la distance d'un trait d'arc. « Je ne veux pas voir mourir l'enfant, » disait-elle. Et ils pleuraient tous deux, assis dans le sable du grand désert de Beer Seba.

Mais un ange de l'Eternel appela Agar du haut du ciel. « Qu'as-tu, Agar ? lui dit-il. Ne crains rien et ne pleure plus. Dieu a entendu la voix de l'enfant près de ce buisson où il est. Lève-toi, prends-le par la main et ne perds pas courage, car tu ne le verras pas mourir, mais il vivra près de toi pour être, plus tard, un grand peuple. » A ce moment elle leva les yeux et vit avec joie qu'ils étaient près d'une source d'eau. Elle remplit son outre, elle donna à boire à l'enfant, et, se trouvant reposés, ils reprirent leur chemin.

Dieu, selon sa promesse, n'abandonna pas Ismaël. Il habita le désert de Paran, fit la chasse aux bêtes sauvages et devint un tireur d'arc. Agar vécut près de lui, sous la protection de sa force ; et quand il eut atteint l'âge d'homme, elle lui choisit une femme au pays d'Egypte.

. . .

Les serviteurs d'Abraham s'étaient tellement multipliés qu'ils formaient maintenant comme un petit peuple dans la montagne de Canaan. D'autres nations vivaient alentour et, parmi celles-ci, les Philistins habitaient du côté de l'Egypte et parcouraient le

désert de Paran. Les troupeaux d'Abraham paissaient le plus souvent sur les hauteurs d'Hébron, mais ils descendaient quelquefois dans le désert au moment de l'année où le désert fleurit et se couvre d'herbes aromatiques. Il arriva que les conducteurs des troupeaux rencontrèrent dans leurs courses des serviteurs d'Abimelech, roi des Philistins, et qu'ils eurent avec ceux-ci plus d'une querelle. Abimelech, qui connaissait la grande sagesse d'Abraham, voulut conférer avec lui de ces choses. Ils allèrent donc l'un vers l'autre et ils se rencontrèrent à la source de Beer Seba. Après qu'ils se furent salués, Abimelech dit à Abraham : « Tu es le plus sage des hommes. Dieu est avec toi dans tout ce que tu fais et ton pouvoir est très grand. Jure moi au nom de l'Eternel que tu ne seras infidèle ni à moi, ni à mes enfants, ni aux enfants de mes enfants. Tu es venu comme un hôte étranger habiter dans mon pays et je t'y ai reçu avec bienveillance. Jure-moi donc d'être bienveillant en retour envers moi et envers mon peuple. » Ces paroles plurent à Abraham, et il répondit : « Je le jure. » Alors on étendit un tapis sur le sable, et s'étant assis en face l'un de l'autre, ils exposèrent les griefs de leurs serviteurs, d'une façon paisible et mesurée, comme il convient à des hommes qui ne cherchent que la justice. Abraham fit des remontrances à Abimelech au sujet du puits d'eau près duquel ils se trouvaient. Les gens d'Abraham avaient creusé le puits et ceux d'Abimelech s'en étaient emparés de force. « Je ne sais qui a fait cette chose, dit le roi des Philistins. Tu ne m'en as pas informé et je l'apprends à l'instant même. » Abraham fut très satis-

fait de cette réponse et vit qu'il avait devant lui un homme de bonne foi. Il prit des moutons et du gros bétail qu'il donna à Abimelech et ils conclurent entre eux une alliance. Puis il mit encore à part sept jeunes brebis des plus belles. « Que signifient, demanda Abimelech, ces belles brebis que tu mets à part ? » — « Je veux, dit Abraham, que tu les acceptes de ma main. Elles seront le témoignage que j'ai creusé ce puits dans ta terre. » Ils jurèrent l'un et l'autre, ils se saluèrent comme deux amis, puis Abimelech retourna vers son campement.

Abraham planta des tamaris à Beer-Seba. Ils crurent et firent de l'ombre autour de la source ; et le lieu étant devenu moins aride à cause des arbres et de l'eau, Abraham y revint souvent et y habita des jours nombreux.

* * *

Le fils né de leur vieillesse ravissait Abraham et Sarah. Ils ne se lassaient pas de le regarder et de l'admirer et ils avaient le cœur plein de joie en songeant qu'il deviendrait un homme et qu'il perpétuerait leur race. Mais avant ce temps-là, Abraham devait subir une grande épreuve.

Isaac avait passé sa dixième année, quand Abraham se trouvant à Beer Seba, sous les tamaris qu'il avait plantés, entendit la voix de Dieu qui l'appelait : « Abraham ! » et il répondit : « Me voici. » — « Prends ton fils, reprit la voix de l'Eternel, prends ton fils bien aimé, Isaac, ton fils unique. Va t'en avec lui jusqu'au pays de Moriyah et là, sur une des montagnes que je te montrerai, offre-le moi en holocauste. »

La douleur d'Abraham fut très grande quand il entendit ces paroles ; pourtant il ne s'étonna pas, car il avait vu que plusieurs peuples honoraient leurs dieux par des sacrifices d'hommes et d'enfants. Il avait pensé souvent à ces choses abominables, et malgré l'horreur qu'il en éprouvait en lui-même, il crut qu'il devait obéir.

Il se leva donc au milieu de la nuit, pendant que Sarah dormait encore. Il fendit seul le bois du sacrifice, il sangla son âne et, prenant avec lui deux jeunes garçons et son fils Isaac, il partit de grand matin pour gagner le pays que Dieu lui avait désigné.

Après trois jours de marche dans le désert et dans la montagne. Abraham levant les yeux vit de loin un grand rocher qui surplombait le vallon et dominait tout le pays. Il comprit qu'il était arrivé et que c'était l'endroit.

— « Demeurez ici avec l'âne, dit-il aux deux jeunes garçons, demeurez ici et attendez-moi. Je m'en vais aller avec l'enfant jusqu'au sommet de cette montagne. Quand nous aurons adoré Dieu et terminé le sacrifice, je m'en retournerai vers vous. » Il disait ces choses sans pleurer, mais sa douleur était très forte. Ils s'arrêtèrent dans un plant d'oliviers, au fond du vallon. Les garçons s'étendirent dans l'herbe. L'âne broutait à côté d'eux. Abraham prit le bois du sacrifice et en fit un petit fagot qu'il lia sur l'épaule d'Isaac. Lui-même ayant disposé dans un vase de terre quelques charbons ardents, prit le feu et le couteau, et ils partirent ensemble. Ils marchaient à côté l'un de l'autre, au milieu des buissons, dans le sentier rocailleux de la montagne. Abraham tenait la

main de l'enfant, et ils avançaient avec lenteur à cause de l'escarpement du chemin. Au bout d'un instant, Isaac leva les yeux. « Père ? » dit-il. — « Que veux-tu, fils ? » répondit le vieillard. — « Père, reprit l'enfant, voici bien le bois et le feu, mais dis, je ne vois pas l'agneau. » Abraham répondit : « Ne t'inquiète pas. Dieu se pourvoira lui-même de la victime. » Et comme il ne parlait plus, Isaac voyant sa tristesse commençait à avoir peur.

Après avoir marché longtemps ils arrivèrent au sommet. Il y avait là, dans les broussailles, plusieurs grosses pierres. Abraham les amoncela pour en faire un autel et il disposa dessus le bois du sacrifice. Alors, se tournant vers son fils : « Isaac, lui dit-il, tu es venu au monde par la volonté de Dieu d'une façon merveilleuse. Tu y es venu pour peu de temps et c'est maintenant la volonté de Dieu que tu en sortes. » Il saisit l'enfant et le coucha sur l'autel ; il prit le couteau et leva le bras. Quel était alors le déchirement de son cœur, personne ne pourrait le dire. Mais à ce moment un ange cria dans le ciel : « Abraham, Abraham ! » Et il répondit : « Me voici. » « Abraham, reprit l'ange de l'Eternel, n'abaisse pas ta main sur l'enfant et ne lui fais pas de mal. Je vois maintenant que tu préfères Dieu à toute chose puisque tu ne lui as pas refusé ton fils. Mais le Dieu juste que tu sers a l'horreur de ces sacrifices et tu le sais bien dans ton cœur. » Abraham qui tremblait de joie leva les yeux pour chercher l'ange. Alors il vit derrière lui, à portée de sa main, un bœuf retenu par les cornes dans un buisson d'épines. Il comprit que c'était la victime et il sacrifia le bœuf à la place d'Isaac.

Les hommes les meilleurs ne savaient pas encore que la vie des bêtes est sacrée aussi, que leur sang ne peut plaire à Dieu et qu'il n'est d'autre sacrifice juste que le dévouement du cœur.

*
* *

De nombreuses années s'écoulèrent. Abraham et Sarah étaient devenus très vieux. Ils ne quittaient plus leur campement d'Hébron. Pendant la chaleur de l'été, ils restaient assis tout le jour à l'ombre des chênes de Mambré, et, l'hiver, sur le seuil de leur tente, ils réchauffaient au soleil leur corps affaiblis par l'âge. Isaac étant un homme plein de prudence et de force dirigeait toute la tribu sous l'autorité de son père, et les deux vieillards attendaient la mort sans se plaindre en remerciant l'Eternel de leur avoir accordé, après une longue vie, la paix d'une vieillesse heureuse.

Sarah mourut la première à l'âge de cent vingt-sept ans. Abraham mena le deuil, selon les usages antiques. Il fit tout ce qui convenait et pleura sa femme pendant plusieurs jours sans sortir de la tente où reposait le corps de Sarah. Enfin il se leva et se rendit à la ville d'Hébron qu'habitait alors la tribu des Héthéens. Quand il eut passé la porte de la ville il vit tout le peuple rassemblé sur la place publique pour l'attendre et lui faire honneur.

— « Voici, dit-il aux Héthéens, j'ai vécu parmi vous des années nombreuses comme un hôte et comme un étranger, sans rien prendre que l'eau des sources et l'herbe des collines pour mes troupeaux.

Mais maintenant qu'au temps de ma vieillesse l'un des miens est mort dans ce pays, par la volonté de Dieu, je viens vous demander la propriété d'un de vos champs afin d'avoir dans cette terre un sépulcre qui m'appartienne. »

— « Ecoute, mon seigneur, répondirent les Héthéens, tu es un homme sage, un grand prince devant l'Eternel, choisis celui de nos tombeaux qui te conviendra le mieux ; aucun de nous ne te refusera une place dans son sépulcre. »

Abraham reprit la parole. « Si vous permettez, leur dit-il que j'enterre chez vous le corps de ma femme Sarah, intercédez pour moi auprès d'Ephrôn fils de Tsohar. Qu'il me cède la caverne de Macpéla, à l'extrémité de son champ. J'en payerai le prix, car j'en veux avoir la propriété. »

Ephrôn qui se trouvait là, parmi les Héthéens, fit quelques pas vers Abraham et dit en élevant la voix : « Non, non, Seigneur, laisse-moi te donner le champ et la caverne. Je te les donne en présence de tous ceux-ci. Mais qu'il ne soit pas question de prix entre nous pour une terre de quatre cents sicles d'argent. »

Abraham comprit les paroles d'Ephrôn et il lui compta sans rien dire le prix qu'il avait énoncé. Tous ceux qui entraient et sortaient par la porte de la ville et tous ceux qui étaient rassemblés sur la place furent les témoins de ce contrat.

Le caveau de Macpéla, à l'orient de Mambré, appartint donc à Abraham, le caveau, le champ qui l'entoure et tous les arbres qui sont dans le champ. Cette sépulture fut sa propriété. C'est pour le res-

pect du corps de sa femme, qu'il voulut pour la première fois posséder un morceau de terre dans le pays de Canaan.

*
* *

Quelques temps après la mort de Sarah, Abraham qui sentait que lui-même ne vivrait plus bien longtemps, fit appeler son intendant Eliézer. C'était un de ses plus anciens serviteurs et il possédait toute sa confiance. Abraham l'entretint d'Isaac et de la grande douleur qu'éprouvait le jeune homme à cause de la mort de sa mère. « Avant de mourir à mon tour, lui dit-il, je veux que mon fils ait auprès de lui une femme qui le console, qui prenne soin de sa tente et qui soit pour lui ce que Sarah fut pour moi-même. Je ne veux pas le laisser dans la solitude et dans la tristesse. C'est la dernière tâche qui me reste encore à remplir. Tu vas donc te rendre dans le pays de mon père, dans la ville de Kharan, au-delà de l'Euphrate, où ma famille habite encore. Je ne puis faire ce voyage à cause de ma vieillesse ; mais tu t'y rendras à ma place et tu choisiras là, parmi ceux de ma parenté, une femme pour Isaac. Jure-moi de faire ceci et, si je venais à mourir, de ne pas donner à mon fils une fille des Cananéens. » — « Peut être, dit Eliézer, aucune femme ne voudra-t-elle me suivre pour s'en aller si loin de son pays. Dois-je alors, dis-le moi, ramener Isaac dans cette contrée d'où tu es venu ? » — « Garde-t-en bien, répondit Abraham c'est Dieu lui-même qui m'a fait quitter la maison de mon père et le pays de ma naissance. Il m'a fait venir jusqu'ici pour établir ma race sur la terre de Canaan.

Isaac ne doit pas retourner au lieu d'où je suis venu. Mais va, sois sans crainte, un ange de Dieu t'accompagnera dans ton voyage et il te fera trouver la femme qui est destinée à mon fils. S'il arrive pourtant qu'elle ne veuille pas te suivre, tu seras alors dégagé de ton serment. »

Eliézer jura et se prépara à partir. Il prit six chameaux parmi ceux de son maître et autant d'hommes pour les conduire. Après avoir chargé ses bêtes de provisions pour le voyage et d'objets précieux pour servir de présents, il se mit en route vers la ville de Kharan où s'était établi Nacor, frère d'Abraham. Eliézer lui-même en était sorti autrefois tout jeune homme à la suite de son maître. Il reconnut donc les lieux par où ils avaient passé et, après de nombreuses journées de marche, il arriva enfin en vue des jardins de Kharan.

Quand il fut aux portes de la ville, le jour venait de tomber. Il y avait là dans la roche une belle citerne d'eau pure avec des cyprès et des grenadiers. Eliézer fit agenouiller ses chameaux sous les arbres, dans l'herbe fraîche, et, regardant autour de lui comme un homme qui cherche à reconnaître un endroit où il se retrouve après une très longue absence, il vit, sous la porte voûtée de la ville, une rue montante entre les hauts murs des jardins. Les filles de Kharan descendaient la rue vers la porte, avec leur cruche sur l'épaule ; car c'était l'heure où elles s'en vont à la source puiser de l'eau pour le repas du soir. Alors Eliézer eut une pensée subite et il invoqua l'Eternel : « Dieu d'Abraham, dit-il, fais-moi faire dès maintenant une heureuse rencontre ! Je vais me

tenir debout près de la citerne. Quand celles-ci qui descendent pour puiser de l'eau arriveront près de moi, je leur demanderai à boire et si l'une des jeunes filles me répond : « Bois et fais boire aussi tes chameaux, » que celle-là soit la femme destinée à ton serviteur Isaac. »

A peine avait-il fini de parler que Rébecca sortit de la ville et s'avança vers lui. C'était la fille de Bethouël, la petite-fille de Melca et du frère d'Abraham, Nacor. Eliézer la regardait venir, admirant la beauté de son visage et la grâce de son port. Elle marchait d'un pas vif, sous les arbres, avec sa cruche sur l'épaule, et l'arc de la porte était derrière elle.

Quand elle fut près de la fontaine elle descendit les marches de pierre, remplit sa cruche et remonta. A ce moment Eliézer fit quelques pas à sa rencontre et lui dit en la saluant : « Laisse-moi, je te prie, boire un peu de l'eau que tu portes. » Elle répondit : « Bois, Seigneur, » et, tenant sa cruche à deux mains elle la haussa vers la bouche d'Eliézer. Quand il eut achevé de boire, « Je m'en vais maintenant, » dit-elle, puiser de l'eau pour tes bêtes, car elles semblent altérées par la fatigue d'un long voyage. » Plusieurs fois elle remplit sa cruche et la vida dans l'abreuvoir. Elle allait et elle venait promptement et gracieusement, et l'homme étonné la regardait en silence. Quand les chameaux furent désaltérés, Eliézer prit dans un coffre un anneau d'or et deux bracelets et il les offrit à Rébecca. « De qui es-tu la fille ? lui dit-il. Pourrais-je passer la nuit dans la maison de ton père ? Y a-t-il chez vous de la place pour mes bêtes, pour mes compagnons et pour

moi ? » — « Je suis la fille de Bethouël, lui répondit-elle, la petite fille de Nacor et de Melca. Il y a dans nos granges quantité de paille et de foin et tu trouveras dans notre maison de la place pour passer la nuit. Je m'en vais maintenant courir devant toi pour prévenir de ton arrivée. » Elle partit en courant et le vieux Eliézer demeurait comme un homme frappé d'un enchantement. Il admirait la réussite si prompte de son voyage et il remerciait Dieu de l'avoir conduit dès son arrivée, vers la famille d'Abraham.

La jeune fille fut bientôt chez elle. Elle dit la rencontre qu'elle venait de faire et montra les présents qu'elle avait reçus. Son frère Laban se hâta de partir au devant d'Eliézer, mais il dut aller jusqu'à la citerne, car le serviteur d'Abraham, tout perdu dans sa rêverie, s'y trouvait encore avec ses gens. « Etranger, lui dit-il, que la bénédiction de Dieu soit sur toi. Ne reste pas hors de la ville. Voici que la nuit est tombée et que la lune est dans le ciel. Hâte-toi donc et viens avec moi. On prépare dans la maison un gîte pour toi et les tiens. »

Ils passèrent ensemble sous la porte de Kharan ; ils montèrent la rue étroite, et les chameaux à la file montaient derrière eux dans la nuit. Tout en haut de la ville, sur une petite place au bout de la rue, ils arrivèrent au logis de Bethouël. Eliézer entra dans la maison et fut accueilli comme un hôte. On donna du fourrage aux bêtes et de l'eau tiède aux hommes pour laver leurs pieds. Enfin toute la famille étant rassemblée on fit asseoir Eliézer pour qu'il prit part au repas. Mais alors il éleva la voix et dit : « Je ne mangerai pas encore, je ne mangerai pas avant

d'avoir dit ce que j'ai à dire. » Bethouël lui répondit « Parle. » — « Je suis, reprit Eliézer, le serviteur d'Abraham. L'Eternel a béni mon maître et, par sa volonté, Abraham est devenu très grand. Il a des moutons et des bœufs, de l'or et de l'argent et des serviteurs en grand nombre. Sarah, la femme de mon maître, lui a donné dans sa vieillesse un fils qui se nomme Isaac. Et maintenant qu'Abraham touche au terme de sa longue vie, il m'a fait venir devant lui et m'a fait prêter un serment. « Tu ne prendras pas pour mon fils, m'a-t-il dit, une femme cananéenne ; mais tu t'en iras au pays de mon père et choisiras une femme parmi celles de ma parenté. « Si la jeune fille ne veut pas te suivre tu seras dégagé de ton serment. » Je me suis mis en route et voici qu'aujourd'hui en arrivant près de la fontaine j'ai invoqué l'Eternel en disant : « Dieu d'Abraham, si c'est ta volonté de faire heureusement réussir mon voyage, que la jeune fille qui acceptera de me donner à boire et de faire boire après moi mes chameaux soit la femme destinée au fils de mon seigneur. Fais que je la reconnaisse à ce signe de sa bonté. » Alors Rébecca est venue, avec sa cruche sur l'épaule. Elle a puisé l'eau et je lui ai dit : « Donne-moi, je te prie, à boire. » Je me suis désaltéré et mes chameaux ont bu après moi. Puis elle a reçu mes présents et j'ai connu le nom de son père. L'Eternel m'avait dirigé lui-même dans le droit chemin, vers la propre fille du neveu de mon maître. Maintenant vous savez qui je suis et pourquoi je suis parmi vous. Dites-moi donc quel est votre désir et si votre cœur se souvient d'Abraham. Dites-le moi,

pour que je puisse me tourner à droite ou à gauche. »

Quand il eut fini de parler, tous gardèrent le silence en le considérant avec surprise. Ils ne savaient que répondre. Les viandes étaient devant eux et nul ne songeait à manger. Leurs pensées étaient diverses et confuses et les reportaient à des jours anciens. Ils se souvenaient du nom vénéré d'Abraham. Rébecca pensait à Isaac et au pays lointain d'où cet homme était venu vers elle. Tous admiraient les voies merveilleuses de Dieu. Enfin Bethouël répondit : « C'est l'Eternel qui a conduit toutes ces choses, qu'en pourrions-nous dire en bien ou en mal ? Voici Rébecca devant toi. Prends-la et pars avec elle. Que Rébecca soit la femme du fils de ton maître, puisqu'ainsi le veut l'Eternel. » Eliézer se prosterna, puis il tira de ses coffres des vases d'or et des vases d'argent, des vêtements précieux, des objets de toute sorte. Il les offrit, selon l'usage, à la jeune fille et à ses parents. Tous furent satisfaits de leurs présents, et, leur surprise étant passée, on se mit à manger et à boire en interrogeant Eliézer sur les destinées d'Abraham et sur la terre de Canaan.

Le lendemain Eliézer dit à Béthouël : « Laisse moi partir maintenant pour que je retourne chez mon maître. » Mais la mère de Rébecca et son frère Laban ne pouvaient se résoudre à se séparer si tôt de la jeune fille. « Qu'elle reste encore avec nous une dizaine de jours, dirent ils. Après ce temps nous ne te retiendrons plus. » Mais lui répondit : « Ne me retardez pas, je vous prie. Dieu a fait réussir mon

voyage. Il faut maintenant que je m'en retourne. » On décida de consulter la jeune fille et de s'en remettre à sa décision. « Veux-tu, dirent-ils, nous quitter aujourd'hui et t'en aller avec cet homme ! » Elle répondit : « Je le veux. »

Ils laissèrent donc partir Rébecca. Elle monta sur les chameaux d'Eliézer avec sa nourrice et ses jeunes servantes. On l'accompagna jusqu'à la citerne où avait eu lieu la rencontre, et là ses parents la bénirent et lui souhaitèrent une heureuse vie.

Dans la terre de Canaan, le père et le fils attendaient le retour d'Eliézer. Un soir Isaac sortit dans les champs pour se livrer à sa tristesse. Il leva les yeux, et voici que dans le désert il vit s'avancer une caravane. Au même moment, Rébecca aussi, qui était assise sur la haute selle, leva ses yeux et regarda, et elle vit Isaac debout au milieu du champ. « Quel est cet homme, dit-elle à Eliézer, qui vient là-bas à notre rencontre ? » Le serviteur répondit : « C'est mon seigneur lui-même. » Alors Rébecca descendit de sa monture et se couvrit de son voile. Eliézer raconta à Isaac toutes les choses qu'il avait faites. Ils montèrent tous ensemble vers les chênes de Mambré. Isaac prenant Rébecca par la main, la fit entrer dans la tente de Sarah ; elle devint sa femme, et le jeune homme fut consolé de la mort de sa mère.

. . .

A mesure qu'Abraham inclinait vers le tombeau, la paix de l'Eternel descendait en lui, et, dans son

cœur dépouillé de désirs, son intelligence devenait plus claire. N'attendant rien de la vie, il tournait toutes ses pensées vers sa mort prochaine et vers ses actions passées. Il se souvenait des premières paroles que Dieu lui avait adressées : « Toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » Il en pénétrait mieux le sens, et il comprenait que l'Eternel avait dirigé lui-même sa vie pour qu'elle demeurât dans la mémoire des hommes comme un exemple et comme un souvenir. Ayant vu, dès sa jeunesse, que les peuples, autour de lui, adoraient des dieux aux formes de bêtes, il avait élevé son cœur vers un Dieu juste et fidèle. Comme un ami guide son ami, le Vivant qu'il avait cherché l'avait dirigé dans ses voies. Aux villes perverses de l'Egypte et de la Chaldée il avait préféré la solitude du désert et la liberté des hauts lieux. Il avait marché devant ses troupeaux en détournant son pied de tout mauvais chemin. Après de longs voyages il avait établi ses tentes à l'ombre des chênes sacrés. Il avait dressé des autels, il avait creusé des puits et planté des arbres, il avait conclu de justes contrats. Il avait honoré ses morts et fait la justice aux vivants. Ses tâches étaient accomplies, et quand Rébecca fut venue dans la terre de Canaan, comme une source de fraîcheur sortie des jardins de Kharan, Abraham mourut sous ses tentes d'Hébron, le cœur plein de gratitude et rassasié de jours.

Sa mort fut connue dans tout le pays et jusqu'à la terre d'Egypte. Ismaël l'apprit au fond du désert de Paran, et il se mit en route pour venir honorer son père. Les deux frères conduisirent le corps au lieu de son repos, Ismaël, le tireur d'arc, et Isaac, le con-

ducteur de troupeaux. Il n'y eut pas de querelle entre eux à cause de leur douleur commune, mais ils pleurèrent ensemble, et Abraham fut enseveli par leurs mains dans la caverne de Macpéla, en vue des chênes de Mambré, à côté de Sarah, sa femme.

Henri MICHEL.



COMPTE RENDU

DES

TRAVAUX DE L'ANNÉE

Par le Secrétaire Perpétuel.



MESDAMES, MESSIEURS,

Appelé par la bienveillance de mes collègues à remplacer comme Secrétaire perpétuel M. l'abbé Francqueville, nommé évêque de Rodez, je n'ai pas l'ambition de faire oublier mon très distingué prédécesseur. Je n'ai pas non plus à esquisser ici son éloge, si mérité qu'il soit. Vous avez tous en effet présent à l'esprit le souvenir des comptes rendus qu'il a faits pendant huit années des travaux de notre Société. Vos encouragements ne lui ont pas manqué dans l'accomplissement de cette tâche qui, à la longue, peut sembler monotone à celui même qui en est chargé. Votre constante approbation a prouvé que M. l'abbé Francqueville, par l'étendue de ses connaissances, la finesse de son esprit, le charme de sa parole, savait se renouveler et captiver son auditoire. Que pourrais-je ajouter à ce témoignage si flatteur pour lui ?

Cependant ses collègues seuls ont pu, dans la vie

journalière et intime de notre Société, estimer à leur juste prix la sûreté de ses relations et son zèle infatigable pour le bien de l'Académie, qu'il aimait ardemment et dont il s'est séparé avec des regrets que nous avons tous partagés.

Les travaux de l'Académie ne sont pas très nombreux cette année, mais leur variété prouve que rien ne lui échappe de ce qui doit intéresser les esprits cultivés. Fidèle à son titre, elle accueille, dans ses séances privées ou publiques, toutes les communications qui sont du domaine des Sciences, des Lettres et des Arts. Assurément elle ne parcourt pas en une seule année le cercle entier des connaissances humaines ; mais, à consulter ses *Mémoires*, on verrait qu'aucune d'elles ne lui demeure étrangère.

Est-il besoin de vous rappeler les discours de réception de M. le président Franqueville et de M. Percheval, auxquels notre Directeur a si magistralement répondu ? M. Franqueville, en lettré épris du beau, en humaniste convaincu, évoquait devant nous l'*Antiquité Gréco-latine* dans toute sa splendeur, M. Percheval, en poète et en artiste, nous peignait amoureusement la mélancolique disparition des *Choses Anciennes*.

Les travaux destinés à nos séances privées, quoique d'allure en général plus modeste, ne sont pas moins dignes d'attention. On peut même dire que souvent leurs auteurs, n'ayant pas à affronter l'appréciation directe du public, se livrent davantage à leurs goûts personnels et ne craignent pas de traiter des sujets d'un caractère plus spécial, où l'érudition s'étale tout à son aise.

Tel est en particulier le cas de M. Delignières.

A peine élu membre correspondant de notre Société, M. Delignières a voulu nous apporter bien vite son tribut de reconnaissance. Rien ne pouvait à coup sûr nous être plus agréable : il nous a donc lu de « *Nouvelles recherches sur le lieu d'origine de Raoul de Houdenc, trouvère du XIII^e siècle, précédées d'un aperçu sommaire sur le mouvement littéraire en France à partir du X^e siècle.* »

M. Delignières, qui est d'Abbeville, a voulu prouver que Raoul était de Houdenc en Vimeu, je dis voulu, parce que, malgré toute l'habileté de sa démonstration, elle n'est pas, à mes yeux du moins, absolument convaincante, et je le regrette, car une gloire locale de plus flatterait l'amour-propre des Picards de la Somme, dont je suis.

Raoul de Houdenc jouit en effet d'une grande réputation en son temps. Il fut presque le rival du fameux Chrestien de Troyes, l'auteur des plus célèbres romans de la Table Ronde. Il n'a produit cependant qu'un poème de ce genre, *Méraigis de Portlesgues*, bien inférieur à *Perceval le Gallois*, au *Chevalier au Lion*, à *Lancelot en la charrette*, qui défendent encore de l'oubli le nom de Chrestien de Troyes. Pas n'est besoin en effet d'être un savant médiéviste pour s'intéresser aux merveilleuses aventures des héros de la Table Ronde, si plaisamment parodiées dans le *Don Quichotte*. Mais si l'imagination et le souffle manquent à Raoul, Chrétien et lui, dit un contemporain, écrivaient :

« Le biau François trestout à plain

« Si comme il leur venoit en main. »

Ce mérite-là n'a pu faire vivre *Méragis de Portlesgues*, non plus que les poèmes allégoriques et satiriques qu'a commis notre trouvère. Il a, semble-t-il, ouvert la voie au *Roman de la Rose*. Est-ce une originalité dont il faille lui savoir gré ? Le *Roman de la Rose* n'intéresse plus que par sa partie satirique. L'allégorie prolongée est froide et mortellement ennuyeuse. Laissons donc dormir de leur profond sommeil la *Voye du Paradis*, et la *Voye ou Songe d'Enfer*, qui « a pour objet d'indiquer à ceux qui veulent se damner la vraie route qu'ils doivent tenir. » Cette route-là, on la découvre et la suit bien, seul et sans guide.

D'ailleurs M. Delignières ne prétend pas nous faire admirer les œuvres de Raoul. Ce qu'il veut seulement prouver, c'est que Raoul est picard, et non pas picard du Beauvaisis, qui d'ailleurs se rattachait peut-être à cette époque à l'Île de France, mais picard du Vimeu. Il y a en effet plus d'un Houdenc en France et même ailleurs. Aussi un érudit belge a-t-il revendiqué Raoul pour le Hainaut, mais sans raison sérieuse. Raoul en effet se dit lui-même Picard. Est-il donc de Houdenc en Beauvaisis ou de Houdenc en Vimeu ? Ce qui fait pencher M. Delignières vers cette dernière opinion, c'est qu'en 1762 le curé de Houdenc en Vimeu aurait remis à un érudit du cru une vieille pancarte trouvée dans son église, signalant un « Obit pour Raoul de Houdenc, gentil conteur. » La preuve serait irréfutable, mais ce n'est qu'un on-dit. Le document a disparu, s'il a jamais existé. Faut-il, même en fait d'histoire du moyen-âge, se fier aux pièces dont on n'a ni l'original ni la copie authentique ? L'hésitation est tout au moins permise.

Quoi qu'il en soit, M. Delignières a fait un savant travail sur un trouvère qui se rattachait à la Picardie, et, franchissant les siècles, il a galamment renoué la tradition et rappelé que nous avons encore des trouvères à Amiens. Le nom de M. Ed. David lui est monté naturellement aux lèvres, quoiqu'il n'eût pas encore pu lire son œuvre maîtresse : *Chés Hortillonnages*, si bien présentée au public, en prose et en vers, par deux de nos collègues, et si pittoresquement illustrée par un autre. Cette poésie sent plus le terroir que celle du vieux Raoul et nous consolerait, s'il en était besoin, de ne pas être bien sûrs qu'il nous appartienne.

Mais tout le monde, même à Amiens, ne comprend pas ce dialecte d'autrefois, appelé sans doute à disparaître, quoi qu'on fasse. Chose ancienne aussi que celle-là ! Eh l'auteur de la *Route grise* a exprimé en français, et des plus modernes, ses regrets et ses ennuis, en prose comme en vers. Ce n'est pas en picard qu'il nous peint le vieil Amiens.

Un autre poète, car nous en comptons plusieurs parmi nos collègues, M. Blanchard, amiénois d'adoption, fixé depuis longtemps parmi nous, a chanté aussi la Picardie en des *Vers intimes* qu'il a bien voulu nous confier. M. Blanchard a habité jadis la Corse et visité l'Italie. Ce sera son excuse auprès de ceux qui préfèrent notre ciel souvent brumeux au soleil éblouissant du Midi.

La route de Dury, que le dégel détrempe,
Coupe des chaumes gris et des gazons fanés ;
Sur la plaine ondulée un brouillard épais rampe :
Tout se tait dans les champs sous l'hiver prosternés.

Les ormes, si plaisants dans leur rustique force,
Quand le Printemps tardif rompt leurs bourgeons frileux,
Frissonnant sous la mousse et sous la rude écorce,
Dressent leurs rameaux nus sous le ciel nébuleux ;

Et sur la branche noire, aux côtés de la route,
Avec un petit bruit mélancolique et doux,
Le brouillard se condense en pluie, et goutte à goutte
Tombe sur l'herbe morte et les feuillages roux.

Sur les meules de blé les averses, les bises
Ont répandu des tons de vieux cuivre et d'or mat ;
Dury profile au loin ses lignes indécises ;
Son clocher dans la brume apparaît comme un mât.

Sur la plaine déserte, et sous le ciel de bistre
Le dégel glacial nous pénètre et nous mord ;
La nature vaincue est hostile et sinistre ;
Un cœur cesse de battre, et quelqu'un semble mort.

Et cependant c'est l'heure où vers ces plages bleues
Où se brise la mer Tyrrbénienne, et vers
Un golfe, que d'ici séparent trois cents lieues,
Un golfe que je sais — bordé de côteaux verts ;

Et cependant c'est l'heure où le soleil se lève !
Son orbe dans l'azur monte superbement,
Et sur la vigne, et sur la colline et la grève
Il fait étinceler l'or et le diamant.

Le soleil, le vrai Dieu de ce monde où nous sommes,
Hôtes et passagers dans l'immense univers,
Le père de la vie, adoré par les hommes
En tous lieux, en tous temps, sous mille noms divers ;

Poursuivant dans le ciel sa route coutumière,
Son aile éblouissante atteindra le zénith,
Puis il redescendra, prolongeant sa lumière
Sur la pierre et la fleur, le brin d'herbe et le nid ;

Et tant qu'il brillera sur la terre ravie,
Ses rayons, de l'hiver et de la mort vainqueurs,
Dans les sillons pâmes feront germer la vie,
Dans les fronts la pensée, et l'amour dans les cœurs.

Oui, M. Blanchard aime avec raison et salue avec enthousiasme le père de la lumière et de la vie. Et pourtant il ne voudrait pas planter sa tente en ces pays où il n'a fait que séjourner. C'est Paris, où il est né, c'est Paris qu'il préférerait, il y a vingt ans du moins, quand son horizon s'étendait tout juste de Montmartre, son berceau, à la Sorbonne, où il poursuivait de sévères études. Mais, dans Paris, ce n'est pas l'asphalte du boulevard qui l'attire ; c'est le calme, c'est le coin retiré cher aux penseurs et aux poètes. Qui connaît l'Ile Saint-Louis ? Il nous la décrit en une pièce charmante dont je ne puis, faute de temps, citer que quelques strophes :

Il est à Paris un quartier que j'aime,
Où plus volontiers j'irais habiter,
N'était le destin, qui veut que je sème
Sans voir lever l'herbe et sans récolter...

Là, point de tramways, de clameurs bourruées,
Point de gens pressés, jamais arrivés ;
On pourrait, à voir au milieu des rues
Poindre le brin d'herbe entre les pavés,

Se croire en province, où flânent encore
Des bourgeois malins au Mail désœuvré,
Où la poule au pied d'un vieux mur picore,
— Et cela soulage, à dire le vrai !

Puissé-je trouver sur un quai de l'île
Un appartement au midi tourné,
Où, le travail fait, on fume tranquille :
A ce destin là mon rêve est borné !

Le sort a bien fait les choses, en réservant à M. Blanchard ce coin de province qu'il souhaitait alors habiter dans Paris même. Amiens, n'est-ce pas après tout la banlieue de Paris ? ne peut-on, quand l'envie vous en prend, aller d'un saut flâner doucement sur les quais, à la recherche du bouquin rare ou inconnu ? Et puis, la province est si favorable aux longs travaux, mollement rêvés, lentement menés à terme.

C'est sans doute à son séjour prolongé parmi nous que M. Blanchard doit d'avoir pu donner successivement à l'Académie, sous forme de récits, d'heureuses adaptations des tragiques grecs, dont plusieurs sont connues du public qui veut bien assister à nos séances. Après avoir emprunté à Sophocle et Euripide la fleur de leurs tragédies, il a cette année osé aborder Eschyle, plus difficile à faire comprendre et goûter des modernes que ses deux rivaux. Son choix s'est porté sur les *Perses*.

Il n'y a pas dans tout le théâtre antique de pièce à la fois plus lyrique, plus épique et même plus dramatique que celle-là. Ce n'est pas seulement ici le sort d'une horrible famille, comme celle des Atrides, qui est en jeu. L'œuvre est d'un bout à l'autre essentiellement nationale. La Grèce a écrasé, repoussé l'envahisseur. Il s'agit de glorifier ce triomphe. Par un artifice des plus heureux, ou plutôt par une sublime inspiration du génie, le poète a placé la scène chez le peuple vaincu. Ce sont les Perses qui, par leurs craintes d'abord, le récit lugubre de leurs défaites ensuite, exaltent, malgré eux, la victoire de leurs adversaires. Quel enthousiasme devait produire un pareil spectacle !

M. Blanchard, supprimant, abrégant, ce qui aujourd'hui pourrait paraître long ou monotone, nous fait passer par toutes les impressions que dut ressentir le public Athénien. Les pressentiments funestes du Chœur des Fidèles, le dénombrement de l'armée formidable du grand roi, le songe prophétique de la reine-mère, Atossa, la peinture si vivante de la bataille de Salamine et du désastre final, l'évocation de l'ombre de Darius, battu jadis, lui aussi, par les Grecs, le retour de Xerxès humilié, enfin la triste lamentation du Chœur, et pardessus tout l'idée toujours présente et menaçante de la fatalité qui abat l'orgueil des rois les plus puissants, M. Blanchard a dit tout cela, a mis sous nos yeux toutes ces scènes grandioses en vers aux rimes riches, aux coupes variées, et néanmoins harmonieux. Qu'on en juge par ce trop court fragment de la bataille de Salamine ; c'est un courrier perse qui parle :

Les trompettes sonnaient dans les airs déchirés,
Et la rame frappait l'onde à coups mesurés...
Les Grecs étaient en vue, et déjà notre oreille
Vibrait d'une clameur au tonnerre pareille :
« Allez, enfants des Grecs ! délivrez le pays !
« O braves, délivrez vos femmes et vos fils,
« Les temples de vos Dieux, la tombe de l'ancêtre !
« C'est l'heure d'être libre ou de subir un maître. »
Nef contre nef, chacun prend son élan... D'abord
Notre masse tint ferme et rompit tout effort ;
Mais nos vaisseaux déjà s'écrasaient dans la passe :
Comment s'aider, bouger, dans cet étroit espace ?
Ils se blessaient l'un l'autre avec leurs éperons,
Et l'on voyait flotter des débris d'avirons,

Tandis que l'ennemi, qui s'acharne à la tâche,
Les serrait sans pitié, les frappait sans relâche !
Bâtiments chavirés, marins, débris de mâts,
La mer disparaissait sous l'effrayant amas ;
Les plages, les rochers se couvraient de cadavres...
O côtes de l'Asie, où donc étaient vos havres ?

L'héroïsme inspiré par l'amour de la patrie est assurément de tous les temps et de tous les lieux. Mais il ne se trouve pas toujours des Eschyle pour le chanter. Cependant, à défaut de beaux vers, un simple Bulletin de bataille venu du sud de l'Afrique ne suffit-il pas aujourd'hui pour faire frissonner d'admiration, de crainte ou d'espoir, tous ceux qui, fils de pays libres, au territoire mutilé ou non, font des vœux pour l'indépendance d'un peuple fier qui ne veut pas succomber sous le nombre ?

Cet héroïsme, nos pères l'ont connu, eux aussi, et bien souvent nos hardis corsaires, luttant à armes inégales, ont vaincu leurs ennemis, à l'époque où le courage personnel comptait plus que le reste. M. de Puyraimond nous en a cité dans *L'Abordage* des exemples saisissants. Des plus compétents en la matière, il traite la question au point de vue technique : c'est un terrain sur lequel il nous est interdit de le suivre en cette brève analyse. Nous regrettons aussi de ne pouvoir donner une idée, même succincte, des merveilleuses prouesses des témérités incroyables et heureuses des Cruveillier, des Tourville, des Du Casse, du Malouin Legoux.

Nous avions à combattre sur mer, au XVII^e siècle, les pirates algériens, tunisiens, tripolitains, et surtout les Hollandais et les Anglais. Les Anglais préfé-

raient les armes à longue portée et les combats d'artillerie, où ils nous étaient supérieurs, les Français l'abordage et le corps à corps, où leur bravoure sans égale triomphait du sang froid et de la science de leurs adversaires. Sous Louis XIV nos marins redoutaient surtout les Hollandais, et les Malouins disaient couramment : « Si ces vaisseaux sont anglais, nous les prendrons ; s'ils sont hollandais, nous nous battons. »

On sait ce que fut notre marine sous Louis xv : aussi M. de Puyraimond n'en parle t-il pas. Sous Louis XVI les changements apportés à la construction des vaisseaux de ligne rendirent l'abordage presque impossible, au grand mécontentement et détriment des Français, et depuis cette difficulté n'a fait que s'aggraver.

Dans la dernière guerre entre le Chili et le Pérou, en 1879, la corvette en bois Chilienne, l'Esmeralda, frappée à deux reprises par l'éperon du monitor cuirassé péruvien, le Huascar, parvint à jeter quelques hommes sur le pont vide du navire ennemi. Mais les assaillants furent aussitôt foudroyés par les feux de la tour du monitor, qui, se dégageant pour la seconde fois, enfonça de nouveau son éperon dans les flancs de la corvette. L'Esmeralda sombrait quelques instants après avec tous ses marins et son pavillon flottant au mât de misaine. « Dans les conditions actuelles de la marine, conclut M. de Puyraimond, à moins de circonstances peu probables, les combats à l'abordage, avec résultat favorable, sont devenus impossibles. » Il faut donc en faire notre deuil, et, au lieu de la lutte ardente en plein jour,

compter, pour défendre nos droits, sur l'héroïsme, non moins méritoire, mais en quelque sorte aveugle et caché, des torpilleurs et des sous-marins.

Il n'y a qu'une religion de la patrie, et ce culte compte heureusement et comptera toujours, on doit l'espérer, peu d'infidèles ou de renégats. Il n'en est pas de même des autres. De tout temps deux religions au moins, essentiellement différentes, se sont partagé le monde : le monothéisme et le polythéisme. Dans une communication trop courte à notre gré, mais qui n'est que le prélude d'une étude plus complète, M. le Dr Peugniez nous a présenté une statuette trouvée au fond des lagunes de Mexico. Cet échantillon curieux de l'art aztèque est assez rudimentaire, et servait sans doute de hochet. Mais il y a à Mexico des figurines analogues, presque toutes bossues. Or les bossus étaient considérés chez les Aztèques comme des êtres presque divins, et le Dieu du vent était représenté sous la forme d'un singe portant une bosse. Les Aztèques étaient donc idolâtres ou polythéistes, comme l'étaient presque tous les peuples anciens, suivant l'opinion généralement admise.

M. Camerlynck n'est pas tout-à-fait de cet avis. Nous lisant une partie d'un très important ouvrage sur le *Théisme*, qu'il a offert à l'Académie, il a examiné devant elle l'*Origine de la pensée religieuse et des religions*, et soutenu, dans ce travail fort érudit, en s'appuyant sur de nombreuses et graves autorités, Bonet-Maury, Champollion-Figeac, Duruy, et bien d'autres encore, que le monothéisme a précédé chez tous les peuples primitifs les autres croyances religieuses et formes du culte, fétichisme et polythéisme.

On retrouve en effet, dit-il, des traces du monothéisme dans l'Asie méridionale, berceau de la religion, en Egypte, dans l'Inde, en Chine, au Japon chez les Perses, en Chaldée, en Grèce, en Allemagne, dans le Nouveau-Monde. Pour ne citer que quelques exemples, les Egyptiens au moyen d'un polythéisme symbolique, adoraient « un seul Dieu dont toutes les qualités et attributions étaient personnifiées en autant d'agents actifs ou divinités obéissantes, » les Perses admettaient l'Eternel et la vie future. Il n'est pas jusqu'au *Nirvana* bouddhique qui ne puisse servir d'argument à cette thèse. D'après l'ouvrage d'un ancien membre de notre Académie, M. J. B. F. Obry, l'expression « mourir au monde » n'est qu'un symbole et ne signifie pas l'anéantissement final.

En résumé, suivant M. Pictet, « l'esprit humain a dû aller du simple au composé, de l'un au multiple, et le polythéisme est né du besoin de chercher des intermédiaires entre l'homme et l'Etre suprême, et il a pu s'établir ainsi sans détruire tout à fait le monothéisme primitif. » A cette preuve psychologique s'en joindrait une autre, d'ordre plutôt historique, découverte par un autre savant. Selon lui, le polythéisme est « en général l'œuvre du sacerdoce. Les prêtres ont une tendance naturelle à multiplier leurs dieux ; cela se conçoit : un dieu ou une déesse de plus, c'est un sanctuaire nouveau, une *Maison de Dieu* nouvelle à établir, et l'on sait ce que, chez les Grecs, rapportaient au clergé les oracles de Dodone et de Delphes ; l'on sait aussi que, chez les Juifs, une seule maison de Dieu suffisait à nourrir toute une tribu. »

Nous n'avons pas à prendre parti en une question aussi délicate et aussi discutée que celle de l'Origine des religions. L'Académie laisse en effet à chacun de ses membres sa pleine liberté d'opinion dans toutes les questions littéraires, politiques et autres : cette tolérance mutuelle fait la force et l'agrément de toutes les sociétés savantes, en France comme à l'étranger.

C'est ainsi que M. Michel, s'inspirant de la Bible, mais laissant de côté toute théologie et toute philosophie, a tenté une adaptation des vieilles légendes que le peuple juif a léguées à la tradition chrétienne. Vous allez entendre quelques-unes de ces pages, la dernière partie de l'*Histoire d'Abraham*. Mais il me reste auparavant deux devoirs à remplir, l'un agréable, l'autre bien pénible.

L'Académie tient à remercier publiquement ceux de ses membres qui ont bien voulu lui envoyer leurs ouvrages. Je l'ai déjà fait pour nos membres titulaires. Nos membres honoraires et correspondants ne nous oublient pas non plus. M. Prarond nous a adressé un volume de vers composé vers 1848, et dont le seul titre, *Escarmouches*, indique la nature : c'est en effet une œuvre de combat, d'un intérêt rétrospectif assez piquant. A cette date fut établi chez nous le suffrage universel. En lisant la brochure si concise et si pleine de choses, que M. Ferrand a consacrée à l'*Education du suffrage universel*, on se prend à réfléchir sur le peu de chemin parcouru depuis lors. M. l'abbé Quiévreux nous ramène de la politique à la religion dans son livre sur l'*Incarnation* ou le *Dieu-Homme*, tout débordant de foi, de chaleur et d'onction.

L'Académie a perdu coup sur coup cette année deux de ses membres. M. Bor, professeur de chimie et de toxicologie à l'Ecole de médecine, que l'excellence de son enseignement avait fait admettre parmi nous, se montrait fort attaché à notre Société, dont il était depuis plusieurs années le secrétaire-adjoint. L'activité de notre Secrétaire perpétuel faisait de cette charge une sinécure. Cependant, quand Mgr Francqueville nous quitta, M. Bor le remplaça momentanément et nous avons la consolation de posséder dans le registre de nos séances un procès-verbal écrit de sa main, fait avec le soin consciencieux qu'il mettait à tout. Notre Directeur a exprimé sur sa tombe le regret unanime que nous a inspiré sa perte inattendue et prématurée, et je ne puis que répéter ses paroles. « Je ne saurais, disait-il, louer comme ils le méritaient, le charme de son commerce, l'aménité de son caractère, son obligeance sans égale, les qualités aimables, la simplicité et la modestie de ce vrai savant trop tôt disparu. »

Les dernières volontés de M. Janvier ont empêché M. Pinson de rendre à sa mémoire l'hommage qui lui était dû. C'était aussi un savant modeste, un érudit laborieux, mais dans le domaine des lettres et de l'histoire. Tout Amiens le connaissait et l'appréciait. Il y a trois ans, ici même, dans notre séance publique, M. Janvier nous lisait un très agréable *Commentaire sur l'Almanach des Muses de 1775*. Cet épisode de notre histoire locale nous prouvait une dernière fois que M. Janvier joignait au goût des recherches curieuses le sentiment et l'amour des lettres. Il en a donné d'ailleurs vers la fin de sa vie une preuve éclatante. Il faut en effet aimer vérita-

blement les lettres et l'étude pour leur ouvrir un asile aussi commode et aussi somptueux que la nouvelle salle de lecture de notre bibliothèque communale.

Ces lignes étaient à peine écrites que nous avons à déplorer la perte de M. le D^r Lenoël, que la mort semblait devoir respecter longtemps encore. Trop occupé pour prendre une part active à nos travaux, notre vénéré doyen était un de ces hommes qu'une société est fière de compter parmi ses membres, car ils en sont l'honneur par leur présence seule. Il ne m'appartient pas de faire ici l'éloge que l'Ecole de Médecine n'a pu, par respect pour sa volonté, prononcer sur la tombe de son ancien Directeur. Mais je puis dire que le dévouement professionnel du D^r Lenoël lui avait gagné toutes les sympathies dans notre ville où il était à juste titre populaire, et que sa disparition laisse un vide difficile à combler dans tous les corps et toutes les sociétés dont il faisait partie.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Académie a décidé d'ouvrir un concours sur le sujet suivant :

« Etendues successives et comparatives des pays de Langue Picarde, de la Province et du gouvernement général de Picardie, du XII^e au XVIII^e siècle. »

Elle décernera, s'il y a lieu :

1^o Un prix de 500 francs ;

2^o Une Médaille d'or de la valeur de 100 francs.

Elle fera bientôt connaître, par la voie de la presse, les conditions imposées aux concurrents.

RÉSUMÉ

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1900.

9 FÉVRIER

Présidence de M. Durand, Directeur. — Lecture par M. Delignières : **Nouvelles recherches sur le lieu d'origine de Raoul de Houdenc, trouvère du XIII^e siècle.** — Communication de M. le D^r Peugniez sur une **Statuette mexicaine.** — Nomination comme membres titulaires de MM. l'abbé Boucher et Maurice Percheval. — Renouvellement du Bureau : *Directeur*, M. Pinson ; *Chancelier*, M. Tattegrain. — Présentation comme membre titulaire de M. le D^r Moulonguet.

23 FÉVRIER

(Séance publique de réception).

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Discours de M. T. Franqueville, récipiendaire : **L'Antiquité gréco-latine, les Humanités et le Temps présent.** Réponse de M. Pinson, Directeur.

23 MARS.

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Discussion des titres de M. le D^r Moulonguet. — Lecture par M. Lenel : **Un académicien du siècle dernier.** — Nomination de M. Lenel comme Secrétaire perpétuel.

27 AVRIL.

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Nomination comme membre honoraire de Mgr Francqueville. — Lecture par M. Blanchard : **Poésies diverses.** — Nomination comme membre titulaire de M. le D^r Moulonguet.

25 MAI

Présidence de M. Tattegrain, Chancelier. — Lecture par M. Michel : **Histoire d'Abraham, légende biblique.**

22 JUIN

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Lecture par M. Camerlynck : **L'Origine de la pensée religieuse et des religions.**

27 JUILLET

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Lecture par M. de Puyraimond : **L'Abordage.** — Tirage au sort des tours de lecture pour 1901.

26 OCTOBRE

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Lecture de M. Blanchard : **Les Perses.** — Présentation comme membres titulaires de MM. le D^r Fournier et Randon.

9 NOVEMBRE

(Séance publique de réception).

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Discours de MM. Percheval, récipiendaire : **Choses anciennes** — Réponse de M. Pinson, Directeur.

23 NOVEMBRE.

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Discussion des titres de MM. le D^r Fournier et Randon. — Fixation du programme de la séance publique.

28 DÉCEMBRE

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Lecture par M. le Directeur : **Maximilien Sébastien Foy, Général, Historien, Orateur parlementaire.** — Présentation comme membre titulaire de M. Moynier de Villepoix. — Nomination comme membres titulaires de MM. le D^r Fournier et Randon.

11 JANVIER 1901.

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Lecture par le Secrétaire perpétuel : **Compte rendu des travaux de l'année.** — Discussion des titres de M. Moynier de Villepoix.

25 JANVIER

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Choix du sujet du Concours ouvert par l'Académie.

27 JANVIER.

(Séance publique annuelle).

Présidence de M. Pinson, Directeur. — Discours du Directeur : **Maximilien Sébastien Foy, Général, Historien, Orateur parlementaire.** — **Compte rendu des travaux de l'année** par le Secrétaire perpétuel. — Lecture par M. Michel : **Histoire d'Abraham, légende biblique.**

OUVRAGES REÇUS PAR L'ACADÉMIE

Pendant l'Année 1900

I. — Envois du Ministère de l'Instruction Publique.

Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques.

Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques.

Congrès des Sociétés savantes.

La Norvège, ouvrage officiel publié à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris (Christiania, 1900).

Lettres de Madame Rolland, I (1780-1787).

Expéditions scientifiques du Travailleur et du Talisman (1880-1883). — Crustacés décapodes, par Milne-Edwards.

II. — Dons des Auteurs.

E. Prarond. — Escarmouches.

P. Moutier. — Théorie algébrique de la comptabilité.

Serge Socolow. — Corrélations régulières du système planétaire avec l'indication des orbites des planètes inconnues jusqu'ici.

Ed. David. — Chés Hortillonnages.

Quélévieux (l'abbé). — L'Incarnation.

Camerlynck. — Le Théïsme.

G. Damonville — Traité illustré d'Apiculture rationnelle

J. Ferrand — L'Education du suffrage universel.

III. — Publications des Sociétés Correspondantes.

1° Sociétés Françaises,

Aisne. — Société académique des Sciences, Arts, Belles-Lettres, Agriculture et Industrie, de Saint-Quentin.

Société archéologique de Vervins.

Comité archéologique et historique de Noyon.

Allier. — Société d'émulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais, à Moulins.

— **Alpes-Maritimes.** — Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes, à Nice.

— **Aube.** — Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube, à Troyes.

— **Aveyron.** — Société des Lettres, Sciences et Arts, à Villefranchc.

— **Basses-Pyrénées.** — Société des Sciences, Lettres et Arts, de Pau.

— **Belfort.** — Société Belfortaine d'Emulation.

— **Bouches-du-Rhône.** — Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts, de Marseille.

— Société de Statistique de Marseille.

— Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres, d'Aix.

— **Calvados.** — Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres, de Caen.

— Société d'Agriculture, de Commerce et d'Industrie, de Caen.

— Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.

— **Charente.** — Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.

— **Charente-Inférieure.** — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.

— **Côte-d'Or.** — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, de Dijon.

— **Deux-Sèvres.** — Société d'Agriculture des Deux-Sèvres, à Niort.

— **Doubs.** — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Besançon.

— **Drôme.** — Société des Agriculteurs de la Drôme, à Valence.

— **Eure.** — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure, à Evreux.

— **Eure-et-Loir.** — Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.

— **Finistère.** — Société académique de Brest.

— **Gard.** — Académie du Gard, à Nîmes.

— **Gironde.** — Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Bordeaux.

— **Haute-Garonne.** — Société archéologique du Midi de la France, à Toulouse.

Société d'Histoire naturelle de Toulouse.

Sociétés d'Agriculture de la Haute-Garonne, de l'Ariège et du Tarn, à Toulouse.

Académie des Jeux Floraux, à Toulouse.

Université de Toulouse (Bibliothèque de l').

Haute-Loire. — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce, du Puy.

Haute-Saône. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône, à Vesoul.

Haute-Vienne. — Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.

Société des Amis des Sciences et des Arts de Rochecouart.

Hérault. — Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.

Loire-inférieure. — Société académique de Nantes.

Loiret. — Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts du Loiret, à Orléans.

Maine-et-Loire. — Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts, d'Angers.

Manche. — Société nationale académique de Cherbourg, Société d'Agriculture, d'Archéologie et d'Histoire naturelle de la Manche, à Saint-Lô.

Marne. — Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts, de Châlons-sur-Marne.

Société des Sciences et des Arts de Vitry-le-François.

Meurthe. — ^{Académie} Académie de Stanislas, à Nancy.

Meuse. — Société des Sciences, Lettres et Arts, de Bar-le-Duc.

Nord. — Société d'émulation de Cambrai.

Société centrale d'Agriculture, des Sciences et des Arts, à Douai.

Société d'Agriculture, Sciences et Arts, de Valenciennes.

Université de Lille (Bibliothèque de l').

Oise. — Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts de l'Oise, à Beauvais.

Société d'Agriculture de Compiègne.

Société historique de Compiègne.

~~Comité archéologique et historique de Noyon.~~

Pas-de-Calais. — Académie des Sciences, Lettres et Arts, d'Arras.

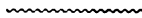
Société académique de Boulogne-sur-Mer.

- **Puy-de-Dôme** — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Clermont-Ferrand.
- **Pyrénées-Orientales**. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.
- **Rhône**. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Lyon.
 - Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles, de Lyon.
 - Société littéraire, historique et archéologique de Lyon.
 - Société linnéenne de Lyon.
- **Saône-et-Loire**. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Agriculture, de Mâcon.
 - Société d'Histoire Naturelle de Mâcon.
- **Sarthe**. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.
 - **Seine**. — Société nationale des Antiquaires de France, à Paris.
 - Société française de Numismatique et d'Archéologie, à Paris.
 - Société philotechnique, à Paris.
 - Société polymathique, à Paris.
 - Société de Médecine légale de France, à Paris.
 - Alliance française (Bulletin de l'), à Paris.
 - **Seine-et-Oise**. — Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise, à Versailles.
 - Société d'Agriculture et des Arts de Seine-et-Oise, à Versailles.
 - Société des Sciences naturelles de Seine-et-Oise, à Versailles.
 - **Seine-Inférieure**. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de Rouen.
 - Société libre d'émulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure, à Rouen.
 - Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure, à Rouen.
 - Société havraise d'études diverses, au Havre.
 - Société industrielle d'Elbeuf.
 - + **Somme**. — Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens,
 - Société industrielle d'Amiens.
 - Société linnéenne du Nord de la France, à Amiens.
 - Conseils d'Hygiène publique et de salubrité de la Somme, à Amiens.
 - + — Société d'émulation d'Abbeville.
 - — Comice agricole d'Abbeville.

- **Tarn-et-Garonne.** — Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Tarn-et-Garonne, à Montauban.
- Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
- **Var.** — Académie du Var, à Toulon.
- Société d'Agriculture, d'Horticulture et d'Acclimatation du Var, à Toulon.
- Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de Draguignan.
- Société d'Agriculture, de Commerce et d'Industrie du Var, à Draguignan.
- **Vosges.** — Société d'émulation des Vosges, à Epinal.
- **Yonne.** — Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

2° Sociétés Etrangères.

- **Allemagne.** — Laboratorium et Museum, à Berlin.
- **Alsace-Lorraine.** — Académie de Metz.
- Société d'Histoire naturelle de Colmar.
- **Etats-Unis d'Amérique.** — Academy of Natural Sciences of Philadelphia.
 - Academy of Sciences of Saint-Louis.
 - Boston Society of Natural History.
 - Chicago Academy of Sciences.
 - Smithsonian Institution, Washington.
 - United States Geological Survey, Washington.
 - Wisconsin Geological and Natural History Survey.
- **La Plata.** — Museo nacional de Buenos-Ayres.
- **Mexique.** — Observatorio meteorológico central de México.
 - Societad científica « Antonio Alzate », México.
- **Suède.** — Nordiska Museet, Stockholm.
- **Uruguay.** — Museo nacional de Montevideo,



TAB**LEAU**

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE

(31 DÉCEMBRE 1900)

BUREAU











MM. PINSON, Directeur.
TATTEGRAIN, Chancelier.
LENEL, Secrétaire perpétuel.
MACQUE, Archiviste-Trésorier.
DAVID, Secrétaire-Adjoint.

MEMBRES TITULAIRES

DANS L'ORDRE DE LEUR INSTALLATION



MM.

- 1 **LELEU**, *, **O. I.**, ancien Proviseur du Lycée d'Amiens, boulevard Faidherbe, 83.
- 2 **VERNE** (Jules), *, **O. I.**, Homme de lettres, rue Charles-Dubois, 2.
- 3 **OBRY**, *, **O. I.** Président de Chambre à la Cour d'Amiens, rue des Jacobins, 67.
- 4 **BARIL** (GÉDÉON), Homme de lettres, rue Évrard de Fouilloy, 21.
- 5 **GUÉRARD**, *, Ingénieur au chemin de fer du Nord, en retraite, rue Cottency, 5.
- 6 **DEBAUGE**, Industriel, faubourg de Hem, 242.

- 7 FOURNIER, Conseiller à la Cour, rue du Lycée, 28.
- 8 LENEL,  I, Professeur de Rhétorique au Lycée, rue Laurendeau, 80.
- 9 LORGNIER, Avocat, rue des Écoles-Chrétiennes, 23.
- 10 THOREL (OCTAVE),  I, Ingénieur des arts et manufactures, Juge d'inst^m au Tribunal civil, rue de Cerizy, 3.
- 11 MACQUE, Greffier en chef de la Cour, rue Laurendeau, 148.
- 12 LECOMTE (MAXIME),  , Avocat, Sénateur du Nord, rue Charles-Dubois, 31.
- 13 BLANCHARD (ALEXANDRE),  I, Professeur de Troisième au Lycée, rue Cozette, 45.
- 14 GUILLAUMET,  , Docteur en médecine, rue Porte-Paris, 4.
- 15 RICQUIER,  , Architecte en chef du Département, rue Sire Firmin Leroux, 23.
- 16 MICHEL,  , Conservateur de la Bibliothèque, rue St-Louis, 48.
- 17 PEUGNIEZ,  , Docteur en médecine, rue Lamartine, 75.
- 18 DURAND,  I. Archiviste du Département, rue Pierre l'Ermite, 22.
- 19 PINSON, Conseiller à la Cour, rue Saint-Geoffroy, 4.
- 20 CAMERLYNCK,  , Publiciste, rue Mazagran, 11.
- 21 TATTEGRAIN (GEORGES), rue St-Fuscien, 38.
- 22 BLOQUEL (EMILE), Avoué à la Cour, rue Charles-Dubois, 18.
- 23 BOQUET (JULES), rue Porte-Paris, 24.
- 24 DAVID (EDOUARD), rue de Croy, 22.
- 25 PERCHEVAL (MAURICE), rue Lemerchier, 6.
- 26 FRANQUEVILLE, Président du Tribunal Civil, rue St-Fuscien, 20 bis.



ÉLUS ET NON INSTALLÉS

- 27 ROZE, , Sculpteur, rue Boucher de Perthes, 10.
 - 27 BOUCHER (l'Abbé), Curé de St-Roch, rue Blin-de-Bourdon, 1.
 - 28 MOULONGUET, , Directeur de l'Ecole de Médecine, rue de la République.
 - 29 FOURNIER, Docteur en Médecine, rue Jules Lardiére.
 - 30 RANDON, rue Lemerchier, 8.
-
-

MEMBRES HONORAIRES






DE DROIT

- 1 M. le Général commandant le 2^e Corps.
 - 2 M. le Premier Président de la Cour d'appel.
 - 3 M. le Préfet de la Somme.
 - 4 M^{sr} l'Évêque d'Amiens.
 - 5 M. le Procureur général près la Cour d'Amiens.
 - 6 M. le Maire d'Amiens.
 - 7 M. l'Inspecteur d'Académie.
-
-

MEMBRES HONORAIRES


ÉLUS

MM.

- 1 KOLB, *, Directeur des Usines Kulmann, à Lille.
 - 2 PRAROND, *, Homme de lettres, à Abbeville.
 - 3 TIVIER, *,  I. Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Besançon, 9, rue Dhavernas, à Amiens,
 - 4 LANIER, *, Professeur d'histoire au Lycée Janson de Sailly, 59, rue Boissière, à Paris.
 - 5 DE PUYRAIMOND, *, Ancien officier de marine, rue Debray, 36, à Amiens.
 - 6 DECHARME, *,  I. Ancien Professeur de l'Université, rue Saint-Louis, 8, à Amiens.
 - 7 PICARD, Professeur de troisième au Lycée Condorcet, 22, rue Saint-Petersbourg, à Paris.
 - 8 VINQUE, Professeur de Tissage à l'Ecole Nationale des Arts Industriels, 120, rue du Coq français, à Roubaix.
 - 9 DE BRACQUEMONT (LÉOPOLD), Propriétaire-Agriculteur à la Folie-Guérard, annexe de Grivesne (Somme).
 - 10 GOBLET, Député de la Seine, 83, rue de Chaillot, à Paris.
 - 11 CORENTIN-GUYHO, Conseiller à la Cour de Paris, 166, rue du Faubourg St-Honoré.
 - 12 DUBOIS (GUSTAVE), Avocat, ancien bâtonnier, rue de l'Amiral Courbet, 19, à Amiens.
 - 13 LENOEL (LOUIS), , Docteur en médecine.
 - 14 BADOUREAU, *, , Ingénieur en chef des Mines, à Chambéry, 18, rue de la Banque.
 - 15 GRENIER, *, Conseiller à la Cour de Paris.
 - 16 DELPECH, *,  I. Président honoraire à la Cour d'Amiens, rue St-Louis, 4.
-

MEMBRES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

MM.

- 1 FERRAND, O. *,  I. Membre correspondant de l'Institut, ancien Préfet, rue de la République, 8, à Amiens.
 - 2 MILLIEN (Achille), Homme de lettres, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
 - 3 BERNARD, Avocat général, à Dijon.
 - 4 LE PELLETIER, *, Conseiller à la Cour de Cassation, à Passy, rue Boulainvilliers, 42.
 - 5 PIEDAGNEL, *, Homme de lettres, rue des Sablons, à Passy-Paris.
 - 6 DE LONGPÉRIER, *, Membre de l'Institut, 50, rue de Londres, à Paris.
 - 7 CARTAULT, *, Professeur à la Sorbonne, à Paris.
 - 8 LE TELLIER, Professeur, à Lisieux,
 - 9 DE VORGES, O. *, Ministre plénipotentiaire, Maussans par Montbozon, (Haute-Saône).
 - 10 CAHON, Docteur en médecine, à Paris.
 - 11 BOULENGER (Gustave), Percepteur en retraite, à Albert.
 - 12 RANSSON, Juge suppléant au Tribunal civil de Paris.
 - 13 DE LA BALLE, Membre de la Société française d'Archéologie, curé de La Croix St-Leufroy (Eure).
 - 14 BLANDIN, Curé de Mons-en-Chaussée.
 - 15 LAMY, à Cambrai, 9, rue Belmas.
 - 16 GOSSELIN (l'Abbé), Curé de St-Gilles, à Abbeville.
 - 17 DELIGNIÈRES (Emile), Avocat, à Abbeville, 3, rue des Grandes Ecoles.
 - 18 QUIÉVREUX (l'Abbé), Aumônier de l'Asile de Dury.
-

— 444 —

COMMISSION DES FINANCES

MM. CAMERLYNCK, LELEU,

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. BLANCHARD; DEBAUGE; FOURNIER; PINSON; THOREL

TABLE DES MATIÈRES

| | PAGES |
|--|-------|
| <i>L'Antiquité Gréco-Latine</i> , par M. FRANQUEVILLE . . . | 1 |
| <i>Réponse de M. PINSON</i> | 23 |
| <i>Nouvelles recherches sur le lieu d'origine de Raoul de HOUDENC</i> , par M. Emile DELIGNIÈRES | 49 |
| <i>Un échantillon de l'art Aztèque</i> , par le Dr PEUGNIEZ . . | 87 |
| <i>Les choses anciennes</i> , par M. PERCHEVAL | 91 |
| <i>Réponse de M. PINSON</i> | 121 |
| <i>De Montmartre à la Sorbonne</i> , par M. Alexandre BLANCHARD | 141 |
| <i>Les Perses</i> , par M. Alexandre BLANCHARD | 205 |
| <i>Philoctète</i> , par M. Alexandre BLANCHARD | 219 |
| <i>Les Argonautes et Médée</i> , par M. Alexandre BLANCHARD | 236 |
| <i>Maximilien Sébastien Foy</i> , par M. PINSON | 261 |
| <i>Origine de la Pensée Religieuse et des Religions</i> , par M. CAMERLONCK | 315 |
| <i>Marie-Chrétienne</i> , par M. E. DAVID | 344 |
| <i>Histoire d'Abraham</i> , par M. Henri MICHEL | 373 |
| <i>Compte rendu des Travaux de l'année</i> , par le Secrétaire perpétuel | 415 |
| <i>Résumé des procès-verbaux de l'année</i> | 431 |
| <i>Ouvrages reçus par l'Académie</i> | 434 |
| <i>Tableau des Membres de l'Académie</i> | 439 |

1880

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 04889 6149

Filmed by Preservation C/C

